This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

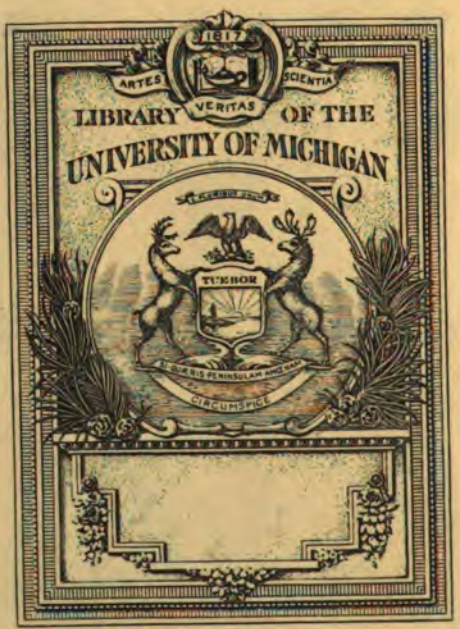
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRAIRIE
RAYMOND CLAVREUIL
37, RUE S'ANDRE DES ARTS
PARIS VI



300'
3 wall
Complete

L.M. Gauthier

PREMIERE LETTRE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

PREMIÈRE
LETTRE
A MONSIEUR
DE VOLTAIRE,

Où l'on examine ſa politique littéraire, & l'influence qu'il a eu ſur l'eſprit, le goût & les mœurs de ſon ſiècle;

PAR M. CLÉMENT.

Je ne mets aucune politique dans la Littérature.
M. de Voltaire.

A LA HAYE;
Et ſe trouve à PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE, rue du Hurpoix, à S. Ambroiſe.

M. DCC. LXXIII.

848
V940
C62
v.1

592655-013

PREMIERE LETTRE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Vous ſavez, Monſieur, que j'étois, il y a quinze ans, un de vos plus ardents admirateurs. Je ſortois à peine de l'enfance ; & la haute réputation dont vous jouiſſiez mettoit vos Ouvrages dans les mains de tout le monde. Je me ſentois un goût très-vif pour les Lettres. Vos livres ſeuls firent mes premieres études. Je les dévorois ; leur lecture agréable, légere, ſi ſéduiſante pour un âge plus amoureux du brillant que du beau, dégoûtoit mon eſprit de toute autre

lecture, & d'un aliment plus nourriſſant & plus ſolide. Enfin, vous m'aviez enivré ; mon admiration pour vous alloit juſqu'au fanatiſme : & je groſſiſſois la foule immenſe de ceux qui vous barbouillent de leur encens.

J'étois ſincere alors. Je ne le ſuis pas moins aujourd'hui, quoique je penſe différemment : non que j'aie l'injuſtice de tomber dans un autre excès, & de refuſer à vos talens le tribut d'eſtime qui leur eſt dû. La raiſon & le goût, qui m'ont ouvert les yeux ſur les défauts de vos écrits, m'empêchent auſſi de les fermer ſur leurs beautés.

C'eſt donc à vous-même, Monſieur, que j'ai voulu m'adreſſer, pour vous rendre raiſon de mon changement à votre égard. C'eſt avec vous que j'entreprends d'examiner vos Ouvrages. Je vous propoſerai mes réflexions. Je vous prendrai même quelquefois pour Juge dans votre propre cauſe ; & s'il arrivoit que je me fuſſe trompé, je recevrois de vous, avec reconnoiſſance, tout ce qui pourroit m'éclairer & m'inſtruire.

Quelques perſonnes m'avoient conſeillé de ne point donner, de votre vivant, cet

examen de vos écrits. On me disoit qu'il étoit un peu dur de tourmenter votre vieillesse, & de ne pas vous laisser mourir tranquille sur vos lauriers. Mais il me semble au contraire, qu'il est plus généreux de vous exposer franchement mes idées, tandis que vous pouvez encore les combattre : aussi bien votre défense pourroit-elle tomber en de mauvaises mains ; & votre cause sera soutenue encore plus foiblement, quand les plumes qui vous sont dévouées n'auront plus rien à espérer de leur zèle.

On me faisoit envisager aussi que j'allois m'exposer à tout votre courroux ; & qu'il ne falloit pas m'attendre à moins de votre part, qu'aux emportements les plus violents, aux épithètes les plus injurieuses, aux plus calomnieuses imputations. Heureux, si j'en étois quitte pour quelques pasquinades & quelques bouffonneries que vos Partisans appellent de la plaisanterie & de la gaieté !

Tant d'exemples que j'avois sous les yeux ne pouvoient, à la vérité, me laisser ignorer que je courois le même hasard ; mais je me rassurois en voyant que vous

avez ſi fort raſſaſié le Public de vos prétendues facéties, qu'il en eſt pleinement dégoûté. En effet, Monſieur, dites-moi de bonne foi, comment voulez-vous qu'on ſoit ſi long-temps la dupe des vengeances de votre amour-propre irrité ? Ne ſeroit-ce pas pouſſer la crédulité au-delà des bornes où elle devient ſottiſe, de croire ſur votre parole, qu'il ſuffit de vous avoir contredit en quelque choſe, pour être un perſonnage vil & mépriſable ? Faut-il beaucoup d'eſprit pour deviner qu'il vous a toujours été plus aiſé de chercher à diffamer vos Cenſeurs, que d'avoir raiſon contr'eux ?

Croyez-moi, Monſieur, quittez enfin ce ton inſultant, qui n'inſulte plus perſonne, & qui ne peut plus retomber que ſur vous-même. Quand vous l'emploieriez avec moi, vous ne parviendriez ni à m'offenſer, ni à me rendre injuſte, ni à me faire prendre le même ton pour m'avilir.

Vous feriez aſſurément beaucoup mieux, pour votre gloire, de prendre, ou d'affecter du moins un air de modération & de dignité ſi convenable à un homme comme vous, qui a toujours prêché l'humanité, la

tolérance, & qui a voulu jouer le rôle du premier Philoſophe de ſon ſiecle. Le Public, accoutumé juſqu'ici à vous donner le tort dans vos diſputes, parce que la colere & l'injure y étoient vos armes ordinaires, pourra penſer enfin que vous avez raiſon, quand il vous verra recourir à des armes plus raiſonnables.

Ce conſeil, Monſieur, n'eſt point à rejeter; & vous ſentez-bien qu'en vous le donnant, j'écoute plus votre intérêt que le mien. Car enfin, je ſerai plus fort contre vous, quand vous ſerez égaré par votre emportement; & j'ai beaucoup à craindre, même avec la raiſon de mon côté, ſi la prudence & la modération vous laiſſent aſſez maître de vous-même, pour vous ſervir de cet eſprit que vous a donné la nature, & que la vieilleſſe n'a pas encore éteint.

Mon deſſein n'eſt point de déprimer votre génie, ni vos Ouvrages, ni d'obliger qui que ce ſoit à vous refuſer ſon admiration. Je ne veux point prouver qu'on a eu tort de vous lire, & d'y prendre plaiſir. J'oſerai ſeulement conſidérer ſi l'on a dû vous regarder comme le premier maître de notre

Littérature & de notre Poëſie ; ſi l'on a dû vous prendre pour le modele le plus ſûr & le plus parfait ; & ſi vous n'avez pas, au contraire, infiniment contribué à cette corruption du goût qui s'accroît de plus en plus, & qui menace les Lettres, en France, d'une chûte inévitable & prochaine.

Je commencerai par examiner vos jugements littéraires : ils ſont preſque tous d'une légéreté, d'une mauvaiſe foi, &, je dois le dire, d'un mauvais ſens qui révoltent les connoiſſeurs inſtruits ; mais ils ont beaucoup ſervi à égarer le goût des jeunes gens, auxquels votre nom en impoſe, & qui vous admirent d'autant plus, qu'ils goûtent moins la lecture des meilleurs modèles.

Je vous enviſagerai enſuite comme Poëte, dans les genres différents que vous avez embraſſés, avec la même juſtice que je remarquerai les beautés par leſquelles vous vous élevez quelquefois juſqu'aux plus grands maîtres : j'indiquerai les taches nombreuſes, & de toute eſpèce, qui déparent vos meilleurs Ouvrages. Je releverai ſur-tout les défauts où vous a fait tomber l'amour du bel eſprit, l'ennemi le plus redoutable de la nature & du génie.

Enfin, je vous considérerai comme Ecrivain en proſe, & comme Hiſtorien. Non pas que j'entreprenne de faire remarquer toutes vos erreurs hiſtoriques, ce qui produiroit trop de volumes & d'ennui : je me bornerai à des réflexions ſur votre maniere d'écrire l'Hiſtoire, & ſur les préjugés, ou les faux principes qui vous ont égaré dans cette carriere.

Au reſte, Monſieur, je ſuis bien-aiſe de vous prévenir que je ne m'arrêterai point ſur tous les Ouvrages échappés à votre vieilleſſe : ce ſeroit à moi trop de lâcheté que de mettre à profit le délire d'un âge dont on doit ménager la foibleſſe. Ainſi donc écartant une vingtaine de volumes, tant de vers que de proſe, où ne ſe trouve plus que la fumée de votre eſprit, & qui pourroient étouffer votre réputation ; il n'en ſera pas plus queſtion entre nous, qu'il n'en eſt queſtion dès-à-préſent dans le monde. Ce n'eſt point ſur les productions de ſa décrépitude qu'on doit apprécier un Auteur. Je vous prendrai dans la vigueur de vos forces & de votre génie ; & c'eſt delà que je partirai pour voir le bien & le mal que vous avez faits à la Littérature.

Je ne prétends point, en vous adreſſant mes remarques, m'ériger en maître, ni vous dicter des leçons, comme je vois déjà quelques fots ouvrir la bouche pour le dire; je ne jouerai jamais ce perſonnage avec qui que ce ſoit, & moins encore avec vous. Mais je puis, & tout le monde le peut ſans préſomption, obſerver les écarts où vous vous êtes jeté, & dans leſquels votre exemple a entraîné tous vos imitateurs. Je puis vous remettre ſous les yeux les vrais principes ſuivis par les grands maîtres, & dont vous vous êtes trop ſouvent affranchi: en vous comparant avec ces modèles parfaits, ce ſeront eux qui vous jugeront, & non pas moi. Je puis enfin vous annoncer d'avance, juſqu'à un certain point, ce que penſera de vous la poſtérité. Si elle ratifie mes conjectures, comme il n'eſt pas impoſſible que j'en ſois moi-même le témoin, je n'aurai pas été trop hardi.

Quelque honnêteté que je me propoſe de mettre dans ces diſcuſſions, cependant j'aurai la noble hardieſſe de prendre avec chaleur la défenſe de tous les hommes illuſtres que vous avez tâché de décrier. Le

peu de ménagement que vous avez eu pour eux, me portera, peut-être, quelquefois à n'en avoir pas assez pour vous. Alors, ce ne sera pas à M. de Voltaire, homme plein de talent, que je parlerai; mais à M. de Voltaire, plein de jalousie, & critique passionné des esprits sublimes dont il auroit voulu anéantir le nom. Car, il en faut convenir, Monsieur, il y a deux hommes en vous, & deux hommes bien différents. Je n'entrerai point dans le détail où pourroit me conduire ce parallele. Il ne seroit pas assez flatteur, pour vous le présenter à vous-même; mais, en un mot, on peut dire de vous, tout à la fois, beaucoup de bien & beaucoup plus de mal, sans blesser la vérité.

Avant d'entamer les discussions littéraires, qui feront le sujet des Lettres suivantes, je consacrerai celle-ci à peindre en général l'influence que vous avez eue sur l'esprit, le goût & la façon de penser de votre siecle. Le ton que vous avez donné à la Littérature & aux Gens de Lettres, mérite bien aussi que je m'y arrête un moment. Ce tableau, quoique succinct, ne laissera

pas de jeter quelque lumiere ſur l'Hiſtoire littéraire & philoſophique de nos jours ; il ſervira par avance à éclaircir pluſieurs choſes, ſur leſquelles je n'aurai pas le loiſir de m'étendre dans la ſuite de cet Ouvrage.

Lorſque vous parûtes, Monſieur, ſur le théâtre de nôtre Littérature, les grands hommes du dernier ſiecle n'étoient plus ; mais leurs traces étoient encore toutes récentes. Il reſtoit quelques génies heureux, qui ne croyoient pouvoir trouver une gloire durable qu'en ſuivant ces traces reſpectées. Vous-même, vous parûtes d'abord avoir le même but. Votre premier Ouvrage tragique, malgré ſes grands défauts, pardonnables à l'âge où vous le donnâtes, annonçoit que vous étiez dans le bon chemin, & faiſoit augurer, qu'après un début plus heureux que ceux des Corneille & des Racine, vous alliez encore les ſurpaſſer, ou les égaler du moins dans le plus brillant de leur carriere ; mais vous n'avez pas été au-delà de votre début, &, ſi je ne me trompe, Œdipe eſt votre chef-d'œuvre.

Ce premier ſuccès, auſſi prodigieux que mérité, vous éblouit trop, & vous fit

concevoit soudain de trop vastes espérances. Vous ne fîtes plus les mêmes efforts, pour marcher d'un pas sûr dans la route de vos modèles : vous vous laissâtes emporter à votre facilité. Trop de confiance en vos forces vous fit trébucher plusieurs fois, & trois ou quatre Tragédies qui suivirent Œdipe, essuyerent ou des chûtes, ou des succès médiocres qu'elles méritoient.

Vous ne pouviez ignorer combien les bons Ouvrages sont difficiles & demandent de travail ; vous saviez que Racine, dans la force de son génie, employoit deux ans entiers à perfectionner ses Pieces ; & vous vous hâtiez de produire plusieurs écrits, en différents genres, dans une seule année.

Votre ambition fut de vous attribuer l'universalité des talents ; soit que vous fussiez plus dominé par l'amour des louanges que par celui de la gloire, & que vous aimassiez mieux passer pour un esprit facile & brillant, que pour un génie achevé ; soit qu'en effet votre légéreté vous empêchât de rien approfondir. Quoi qu'il en soit, toute la Littérature devint votre domaine, & à l'âge de vingt ans, vous

oſâtes faire un Poëme épique, *ſans ſavoir ce que c'étoit*, comme vous l'avouez vous-même quelque part.

Si jamais Ecrivain fut capable de parvenir à cette univerſalité, ce fut Racine. Par une heureuſe flexibilité de génie, & par une étude conſommée des Anciens & de la nature, il prenoit ſans peine tous les tons. On a vu de lui (ce que vous avez ſouvent tenté, mais toujours en vain) comment il pouvoit paſſer du tragique le plus ſublime & le plus pathétique, aux graces riantes & légeres du comique le plus enjoué. Quel homme, après Moliere, a le mieux ſaiſi cette plaiſanterie fine & naturelle, cet atticiſme, ce ſel délicat qui fait le plus grand charme de la Comédie, & que Regnard lui-même a rarement rencontré! On voit auſſi, par le peu d'Epigrammes qu'il nous a laiſſées, qu'il connoiſſoit parfaitement la tournure & la naïveté de ce genre, &, peut-être, s'il en eût fait davantage, auroit-il ôté l'eſpoir à Rouſſeau de l'y pouvoir égaler. Qui ne peut juger, par quelques Cantiques qu'il a mis en vers, & ſur-tout par ſes admira-

bles Chœurs d'Eſther & d'Athalie, qu'il étoit très-grand Poëte lyrique (talent que vous n'avez jamais eu) & qu'il eût porté cette Poéſie, s'il s'y fût adonné entiérement, plus loin encore que Rouſſeau; car, avec autant d'élévation & d'enthouſiaſme, il y auroit mis plus de douceur, de ſentiments, plus de variété, & peut-être auſſi plus d'harmonie: quoique Rouſſeau ne manque point, à beaucoup près, de toutes ces qualités, comme l'oſent avancer, après vous, vos flatteurs, qui ne rougiſſent pas de déchirer la mémoire de ce grand Poëte, pour complaire lâchement à votre animoſité contre lui.

Combien ne doit-on pas regretter que Racine, dans l'intervalle de douze années qu'il laiſſa entre Phedre & Athalie, temps où ſon génie étoit dans ſa plus grande vigueur, n'ait pas entrepris de donner un Poëme épique à la France! Si la choſe étoit poſſible, quel autre l'eût mieux fait que lui!

Ce grand homme n'étoit pas moins habile Ecrivain en proſe qu'en vers. Deux Lettres contre quelques Auteurs de Port-

Royal prouvent combien il ſavoit répandre d'agréments & de légéreté ſur les ſujets les plus ſérieux. Un diſcours à l'Académie, après la mort du grand Corneille, atteſte qu'il ſavoit les routes qui conduiſent à la plus haute éloquence; & l'on voit aſſez, en liſant ſon Hiſtoire abrégée de Port-Royal, par les graces touchantes & nobles, par l'aimable ſimplicité & la douceur de ſtyle dont il a embelli la ſéchereſſe de ce ſujet, les reſſources qu'il auroit trouvées dans ſa plume, pour un ſujet plus intéreſſant & plus favorable à toute l'étendue de ſon talent.

Mais Racine ſe contenta de montrer ce qu'il auroit pu faire dans toutes les parties de la Littérature. Il ſentit bien, par les peines & les efforts qu'il lui en coûta pour en perfectionner une ſeule, qu'il étoit impoſſible de les parcourir toutes d'un pas égal; & il aima mieux exceller dans le genre qui lui plaiſoit le plus, que d'être ſuperficiel dans pluſieurs à la fois.

En effet, Monſieur, comment prétendre approfondir les choſes que l'on traite, en travaillant à votre maniere? Vous avez,

à ce qu'on dit, dans votre cabinet, plusieurs pupitres, ſur leſquels ſont différents Ouvrages commencés, *pendent opera interrupta.* Ici, c'eſt une Tragédie; là, une Comédie; plus loin, une Hiſtoire; de ce côté, un morceau de Philoſophie; de cet autre, une Satire; ici un Poëme épique, là un Conte, &c. Vous paſſez indifféremment de l'un à l'autre dans la même journée, & vous laiſſez ſur tous des traces de votre prodigieuſe facilité. Mais, dites-moi, je vous prie, s'il eſt poſſible de changer ainſi d'enthouſiaſme d'un moment à l'autre, pour ſaiſir profondément tout ce qu'un ſujet peut offrir de plus ſublime, ou de plus naïf? Comment, lorſque l'eſprit eſt monté aux ſentiments pathétiques de la Tragédie, en ſortir tout-à-coup pour s'égayer dans une facétie, & méditer enſuite gravement des penſées philoſophiques? Ne ſeroit-ce point que vous travaillez ſans enthouſiaſme, c'eſt-à-dire, ſans cette méditation profonde qui crée & qui invente; & qu'ainſi, vous contentant des premieres idées que vous préſente une réflexion légere, ou la réminiſcence de ce que vous

avez lu, vous vous ſentez toujours également diſpoſé pour toute ſorte de ſujets? Au lieu de dire comme Boileau:

Je ſens que mon eſprit travaille de génie;

Ne pourriez-vous pas dire?

Je ſens que mon eſprit travaille de mémoire.

C'eſt ſans doute de votre maniere de travailler, que viennent la plupart de vos défauts. Delà vient que vous confondez ſouvent tous les tons, que vous mêlez la Satire avec l'Epopée, le bouffon avec le ſérieux; que vous inſérez des lambeaux poétiques dans les entretiens familiers de la Comédie, que vous prêtez à une Princeſſe les diſcours d'un Philoſophe, que vous mettez un Madrigal dans la bouche d'un Héros, & des Epigrammes dans l'Hiſtoire.

Il vous a fallu auſſi, pour vous accommoder à votre talent d'effleurer tout à merveilles, faire choix, aux dépens de la vraiſemblance, de ſujets qui puſſent intéreſſer ſous pluſieurs faces différentes; afin qu'en vous arrêtant ſeulement à la ſuperficie de chacune, vous euſſiez toujours de quoi briller, ſans avoir beſoin d'aucun effort pour rien

rien tirer de neuf de votre imagination. Les détails que me fourniront vos Ouvrages, éclairciront assez ce que je ne fais qu'avancer ici.

Vous voilà donc, Monsieur, aspirant à la monarchie universelle sur notre Parnasse. (Car je ne parle point de vos tentatives dans quelques sciences, où vous n'avez jamais été regardé par les Maîtres, que *comme un Ecolier qui donnoit ses thêmes au Public.*) Pour soutenir des prétentions si ambitieuses, vous avez eu recours à différents moyens. Vous avez bien compris d'abord qu'il falloit détourner peu-à-peu l'attention & le goût du Public, des chef-d'œuvres qui faisoient ses délices; & ne pouvant y parvenir en faisant mieux, le plus court étoit de les décrier : ce ne fut point tout de suite ouvertement. Vous aviez des ménagements à garder. Au lieu de heurter les esprits que vous auriez indisposés, vous vouliez les amener insensiblement à votre but. D'ailleurs, il restoit encore quelques admirateurs zélés & éclairés des grands hommes que vous vouliez rabaisser; il n'auroit été ni prudent, ni sûr

de vous attirer ſur les bras des Adverſaires ſi redoutables. Vous commençâtes donc par louer vous-même, avec une modeſtie bien concertée, & les grands Maîtres de l'antiquité, & ceux du beau ſiecle de Louis XIV. Vous vous faiſiez gloire, diſiez-vous, de les prendre pour vos modèles, en reconnoiſſant leur étonnante ſupériorité ; mais, d'un autre côté, vous ne perdiez aucune occaſion de les tourner en ridicule, & de chercher à corrompre le jugement du Public ſur leur compte.

Vous traitiez Homere de bavard, & vous lui préfériez le Taſſe ; vous vous moquiez de Pindare, quelquefois d'Horace, & ſur-tout du genre lyrique, où vous avez toujours dédaigné de réuſſir.

Après avoir fait de grands éloges des Tragiques Grecs, vous aviez ſoin d'inſinuer qu'ils tombent dans la déclamation & la ſéchereſſe, quoique ce ſoient les vices dont Sophocle eſt le plus éloigné.

Pour vous dédommager des louanges générales que vous donniez à Corneille, à Racine, à Boileau, vous négligiez rarement d'amplifier leurs défauts, ou de leur

en ſuppoſer. Vous infirmiez les jugements de Deſpréaux, en cherchant à relever Quinault, & à faire oublier Segrais.

Vous accordiez des éloges à Boſſuet, à Paſcal, à Fénelon ; mais vous plaiſantiez ailleurs ſur *la proſe traînante* de celui-ci : vous attaquiez les penſées du ſecond, & vous diſiez pour tout bien, qu'il n'y a pas un mot qui ait vieilli dans *les Provinciales* ; comme ſi c'étoit là le principal mérite de ce chef-d'œuvre de plaiſanterie, de raiſonnement & d'éloquence. Quant à Boſſuet, ne ſachant comment le prendre, vous oſiez calomnier ſa Religion & ſes vertus.

Vous faiſiez marcher Lamotte avant Rouſſeau, lorſque le Public ne penſoit déjà plus à Lamotte.

La gloire de Crébillon vous importunoit ; vous n'oſiez laiſſer éclater votre jalouſie contre un rival tant applaudi. D'un côté, vous l'appelliez votre maître, en remaniant les mêmes ſujets tragiques qu'il avoit traités ; & de l'autre, vous débitiez ſourdement des critiques de ſes Pièces.

Enfin, vous fîtes vous-même un Ou-

vrage anonyme, aujourd'hui tout-à-fait oublié (*), où vous étiez comparé à tous nos Auteurs, & dont le refrein étoit à chaque page : voyez comment M. de Voltaire eſt plus ſublime que Corneille, plus pathétique que Racine, plus mâle que Crébillon, plus grand Poëte que Rouſſeau, plus naturel que Lafontaine, plus éloquent que Boſſuet, plus élégant que Fénelon, &c.

Cependant vous cachiez encore votre deſſein, en ſemant dans le Public le germe de toutes ces opinions qui vous étoient favorables. A ceux qui vous auroient reproché tant de ſentiments faux & hazardés, vous auriez pu montrer, dans vos écrits, des ſentiments contraires qui vous auroient diſculpé.

Cette politique vous réuſſit; vous plûtes aux différents partis de la Littérature. Les uns vous croyoient dans la bonne route, graces au faſte & à l'étalage que vous mettiez ſouvent dans votre amour pour les bons principes; les autres ſe flattoient que vous étiez de leur Secte, par les traits

(*) *Connoiſſance des beautés & des défauts de la Poéſie Françoiſe, &c.*

malins & les coups détournés que vous portiez adroitement aux génies qui vous faiſoient ombrage.

Enfin, quand vous n'eûtes plus rien à ménager, ni à craindre ; que vous eûtes vu diſparoître de la Littérature tous ceux qui auroient eu du poids contre vous, par leurs talents & leurs lumieres, tels que Rouſſeau, Racine le fils, Rollin, & quelques autres ; quand vous avez apperçu la foule de vos diſciples & de vos admirateurs, qui dominoit & faiſoit par-tout enrégiſtrer vos arrêts, vous avez mis bas toute contrainte & toute diſſimulation.

Vous avez employé toutes vos forces à déprimer les Anciens, pour ravaler plus aiſément les Modernes fameux qui s'étoient fait gloire de les imiter ; quolibets, plaiſanteries, traductions ridicules, tout vous fût bon.

Vous avez comparé Eſchyle à Calderon ; vous avez traveſti, à la maniere de Perraut, les traits ſublimes de l'Iliade & de l'Odyſſée ; vous avez appellé la ceinture de Vénus, *un fichu.*

Vous avez traité Homere de Poëte qui

n'a aucune morale, lui qu'Horace mettoit avant tous les Philoſophes, pour l'inſtruction & l'importance des préceptes.

Vous avez dit qu'*Ariſtophane, qui n'eſt ni Comique, ni Poëte, n'auroit pas été admis parmi nous à donner ſes farces à la Foire S. Laurent.*

Vous avez dit que *Lafontaine n'étoit pas un Ecrivain ſublime, ni un des premiers génies du grand ſiecle.*

Vous avez fait d'injuſtes critiques du ſujet d'Athalie, parce que cette Tragédie eſt peut-être la ſeule parfaite qui ſoit dans aucune Langue. Vous avez dit de Racine, qu'*on peut ſe plaindre de ne trouver ſouvent dans ce Poëte, qu'une élégance qui plaît, & non pas un torrent d'éloquence qui entraîne : de n'éprouver qu'une foible émotion, & de ſe contenter d'approuver, quand on voudroit que l'eſprit fût étonné & le cœur déchiré.*

Vous avez fait un Commentaire de Corneille, pour avoir occaſion de vous appeſantir ſur des défauts qui ſont moins de lui que de ſon tems, pour lui en rechercher d'imaginaires, & pour affoiblir autant que vous le

pourriez, les beautés ſublimes qui vous mettent ſi loin au-deſſous de lui.

Vous avez dit de Boileau, qu'*on ne trouve aucun enthouſiaſme dans ſes Poéſies ;* &, comme ſon Lutrin vous a toujours offuſqué la vue, parce qu'il eſt un ſujet de comparaiſon peu avantageux à la Henriade, vous avez trouvé que le *Diſpenſari*, petit Poëme Anglois, étoit *peut-être* (admirez cette réſerve !) *ſupérieur au Lutrin ;* ainſi que je ne ſais quel autre Poëme Anglois ſur les Médecins & les Apothicaires, qui a, dites-vous, *plus d'imagination, de variété, de naïveté que ce même Lutrin ;* & pour en donner la preuve, vous traduiſez ainſi le début de ce chef-d'œuvre de plaiſanterie :

Muſe, raconte-moi les débats ſalutaires
Des Médecins de Londre & des Apothicaires.
Comment laiſſerent-ils reſpirer leurs malades,
Pour frapper à grands coups ſur leurs chers camarades ?
Comment changerent-ils leur coëffure en armet,
Leur ſeringue en canon, la pillule en boulet ?

Vous avez traité Rouſſeau de *Verſificateur qui ne connoît ni ſon ſiecle, ni la Philoſophie, ni la Poéſie, ni ſa Langue ;*

de Poëte qui ne penſe point, dont le principal mérite avoit conſiſté dans des Epigrammes qui révoltent l'honnêteté la plus indulgente, &c. (Ce reproche ſied bien dans la bouche du Chantre des amours de l'âne pour la Pucelle.) Vous avez fort ingénieuſement comparé les endroits les plus ſupportables des froides Odes de Lamotte, aux endroits les plus foibles des dernieres Odes de Rouſſeau : comme ſi cette ſupercherie puérile pouvoit en impoſer à perſonne !

Pour ne dire qu'un mot du fameux Crébillon, & ne point vous rappeller le prétendu éloge de ce Poëte, où vous le déchiriez, au moment qu'on lui dreſſoit un tombeau, vous l'avez nommé *Crébillon le Barbare.*

Vous avez appellé l'Auteur de l'Eſprit des Loix, & d'autres Ouvrages de génie *un homme d'eſprit.*

Vous avez cherché à jeter un ridicule déplacé ſur les Ecrits de M. Rouſſeau de Genève, l'homme le plus éloquent de notre ſiecle.

Vous avez fait d'envieuſes critiques du

ſtyle de M. de Buffon, ſtyle aſſez beau pour vous faire ſécher de jalouſie. Vous avez dit de lui : *rien n'eſt plus déplacé que de parler Phyſique poétiquement. C'eſt le charlataniſme d'un homme qui veut faire paſſer de faux ſyſtêmes à la faveur d'un vain bruit de paroles. Les petits eſprits ſont trompés par cet appas, & les bons eſprits le dédaignent.* Vous ne pouvez ignorer cependant que Platon a parlé de philoſophie ; Xénophon, de politique ; Pline, de phyſique & d'autres Arts ; du ſtyle le plus ſublime & le plus poétique.

Vous avez tâché d'enlever à la Tragédie de *Didon*, la gloire qu'elle s'eſt acquiſe & qu'elle conſervera malgré vous.

Vous nous avez dit que *Vert-Vert* & *la Chartreuſe* ſont tombés, & ne ſe liſent plus ; enfin que n'avez-vous pas dit ? Vous avez eſpéré que tous ces dogmes nouveaux, avancés d'un ton de maître & d'un air cavalier, ſoutenus par le poids de votre nom, deviendroient des loix en Littérature ; & que, formant ainſi peu-à-peu le jugement de votre ſiecle & de la poſté-

rité ſur vos propres jugements, on enfouiroit à jamais tous les livres dans le plus profond oubli, pour ne plus lire que les vôtres.

Quant à votre ſiecle, vous ne vous êtes guere trompé. Les eſprits qui examinent, qui cherchent à s'inſtruire, & qui jugent d'après eux-mêmes, ſont rares aujourd'hui. Il étoit bien plus court, en retenant vos déciſions légeres & tranchantes, de prononcer ſans appel, d'après vous, ſur les plus grands génies. On a donc entendu mille échos répéter vos différentes opinions; elles en ont bientôt fait éclorre une infinité d'autres encore plus abſurdes.

On a vu couronner à l'Académie une piece de Vers, où Lucain & le Taſſe étoient préférés à Virgile, & dans laquelle Boileau étoit traité d'Ecrivain *ſans feu & ſans verve*. On n'a ceſſé de déclamer contre ce fameux Critique, dont le génie effraie encore les ſucceſſeurs des Pradons.

Il s'eſt formé une eſpèce de parti pour faire revivre Quinault, l'élever au rang des grands Poëtes, & le placer au moins auprès de Racine. On alloit citant ſans

ceſſe des morceaux de ſes Opéra ; dénués de vigueur & de poéſie, comme des morceaux ſublimes ; &, parce que la Muſique les faiſoit retenir, on apportoit, pour preuve de leur mérite, qu'ils étoient dans la bouche de tout le monde. Comme ſi les Vers les plus miſérables, dès qu'ils ſont ſur un air agréable & piquant, n'étoient pas tous les jours chantés dans tout le Royaume.

On a vu juſqu'à des Géomètres, s'imaginant qu'ils devoient ſe connoître en Poéſie, nous débiter d'un grand ſang-froid les préceptes les plus ridicules ſur un Art auſſi éloigné d'eux qu'Euclide eſt loin d'Homère.

On a vu une foule de ſoi-diſans Philoſophes, ſe déchaîner contre Rouſſeau, & s'efforcer de faire lire Lamotte, qui eſt demeuré tout auſſi peu liſible, quoique abrégé des trois quarts & demi.

On a vu même, depuis peu, un de vos plus écervelés partiſans s'établir publiquement votre champion contre le grand Rouſſeau, pour lui diſputer ce ſurnom de *grand*, envers & contre tous. On vous a

vu auſſi-tôt, l'encenſoir à la main, rendre grace à ce généreux champion qui vouloit bien ſe faire honnir pour l'amour de vous (*).

Enfin, autoriſé par votre exemple, l'on n'a plus gardé ni regle ni meſure : on a négligé toute étude profonde d'un Art qui n'eſt pas auſſi facile qu'on le croit. On s'eſt imaginé tout ſavoir, après vous avoir lu. On a oublié tous les principes de goût : on les a regardés comme des entraves ridicules. On a mépriſé la lecture & l'imitation de l'antiquité, & l'on a traité de pédans ceux qui y rappelloient les eſprits. Je ne ſais pourtant ſi Racine, Lafontaine, & Moliere, ces grands imitateurs des An-

(*) Cette belle proueſſe a fait faire l'Epigramme ſuivante, qui ne ſera ſûrement pas louée dans le Mercure :

Quand la Harpie, oracle du Mercure,
Du grand Rouſſeau vient déchirer le nom,
Et que, pour prix de cette inſulte obſcure,
Voltaire élève au Ciel ce Mirmidon;
Expliquez-nous qui des deux, je vous prie,
De plus d'opprobre a ſouillé ſon pinceau,
Ou la Harpie en déchirant Rouſſeau;
Ou Voltaire en louant la Harpie ?

ciens, étoient des pédans, & ſi une ignorance hautaine n'eſt pas plus voiſine du pédantiſme que le ſavoir & l'érudition même.

Dès qu'on eut perdu de vue la route du vrai & du beau, qui eſt toujours la ſeule & la même; tandis qu'il y en a mille différentes pour s'égarer; dès qu'on eut fait quelques pas de travers, on donna bientôt dans les plus grandes abſurdités.

Vous aviez prétendu, ſans fondement, comme j'eſpere vous le prouver par la ſuite, que la Scene Françoiſe étoit trop dénuée d'action. Auſſi-tôt, pour vous imiter, on ne fit plus qu'entaſſer les événements dans une Tragédie. On accumula les ſituations, les coups de Théâtre, les décorations, les machines, & tout ce vain ſpectacle fait pour repaître les yeux, tandis que le cœur & l'eſprit reſtent vuides.

Vous aviez donné l'exemple de coudre beaucoup de lambeaux philoſophiques aux diſcours de vos perſonnages: dès-lors, aucun Acteur, Prince ou Confident, jeune ou vieux, tranquille ou paſſionné, n'oſa plus ouvrir la bouche ſans lâcher une maxime.

Vous aviez ſemé dans vos Pieces des alluſions hardies contre la Religion, talent facile & miſérable qu'avoient eu avant vous Bergerac & Théophile : on ne rechercha bientôt que des ſujets où l'on pût faire de fortes applications à notre culte, à nos Prêtres.

Vous aviez cru imaginer que la Tragédie pourroit peindre les mœurs des Nations, comme l'Hiſtoire ; ce qui eſt vrai en partie, & à quoi n'ont manqué ni Corneille ni Racine. Auſſi-tôt, d'après vous, on fit le principal de cet acceſſoire ; on vint nous étaler ſur la ſcene les mœurs les plus étranges, les cérémonies les plus barbares des Scythes, des Hottentots, des Illinois, des Iroquois, &c.

Vous aviez pris la défenſe de la Comédie larmoyante, où vous aviez eu quelque ſuccès : vous aviez dit que *tous les genres ſont bons, hors le genre ennuyeux.* Comme perſonne ne ſe croit né pour ennuyer, chacun inventa ſon genre qu'il ſoutint fort bon, puiſqu'on y avoit pleuré ; & qu'on ne s'ennuie point à la Comédie, quand on y pleure.

Les uns en firent un mêlange de tragique & de comique; les autres un tiſſu d'aventures romaneſques, de reconnoiſſances, de ſituations bourgeoiſement pathétiques.

Ceux-ci s'imaginèrent, qu'avec une intrigue telle quelle, on pouvoit en compoſer une ſuite de Dialogues Moraux & Philoſophiques; le tout aſſaiſonné de réflexions hardies & profondes, pour l'inſtruction du Peuple.

Ceux-là charmés d'avoir vu que la décoration d'un Café, dans votre *Ecoſſoiſe*, avoit fait la moitié du ſuccès de cette Piece bizarre, ne s'embarraſſèrent plus des paroles, ni du ſtyle, ni du comique dans une Comédie. Ils y ſubſtituèrent une Pantomime très-fréquente & très-utile aux mœurs; comme des perſonnes qui jouent au tric-trac, aux échecs, au wiſch, &c. D'autres qui prennent du thé, ou qui ſe promenent les bras croiſés, ſans rien dire, pour apprendre aux Spectateurs à marcher, dans telle ſituation; des valets qui rangent des chaiſes dans un Sallon, qui allument ou qui éteignent des bougies. Enfin, mille autres cho-

ſes auſſi intéreſſantes, & qui, étant ſûrement dans la nature, ne peuvent être trop fidélement repréſentées au Théâtre, ſi l'on en croit nos *Dramaturges* nouveaux. Ils oublient ſans doute qu'il y a mille choſes dans la nature que l'on cache avec grand ſoin; & que les imitations faites par l'art doivent être non ſeulement naturelles, mais décentes & inſtructives.

Vous vous aviſâtes le premier, & auſſi-tôt beaucoup d'autres s'avisèrent qu'il falloit donner un nouveau ton à la Poéſie: que ſi l'on y pouvoit faire entrer des termes de Logique, de Chymie, de Peinture, & même de la Phyſique de Newton, avec tout ſon attirail algébrique, ce ſeroit une grande victoire remportée ſur le dernier ſiecle, où l'on croyoit que les images étoient le véritable langage Poétique; où l'on ne ſavoit pas, en un mot, que le ſyſtême de l'attraction & de la gravitation pouvoit fournir des vers bien harmonieux & bien coulans.

La plupart des Ecrivains en proſe vous prirent auſſi pour leur modèle. Vous leur apprîtes la maniere de diſcourir par chapitres, ſur toutes ſortes de matieres, en feuilletant

uſurpation aux hommes, prêts à s'y ſoumettre reſpectueuſement.

Qu'y a-t-il déſormais d'impénétrable à leur curioſité? Voyez-les raiſonner & décider de tout : elles ſont beaux-eſprits, ſavantes & Philoſophes; elles diſſertent auſſi légérement ſur *le Syſtême de la Nature* que ſur un Roman, ſur un Drame; elles traitent les queſtions les plus ſérieuſes & les plus importantes, comme elles parlent d'ariettes & de chanſons; elles débitent leurs belles maximes devant leurs enfants & leurs domeſtiques, qui s'abreuvent de ces principes empoiſonnés; & qui ont l'eſprit & le cœur corrompus avant que de ſavoir diſtinguer le bien du mal.

Ne ſont-ce pas les femmes qui ont accrédité, qui ont appuyé dans le monde cette ſecte d'hommes qui s'appellent Philoſophes; & à la tête deſquels vous vous faites honneur de marcher? Ils ont bien ſenti, ainſi que vous, ces hommes ſi prudents, que leur réputation & leur crédit ne pouvoient être mieux qu'entre les mains de celles à qui on ne peut rien refuſer, même quand elles n'accordent rien. C'eſt

par ces bouches, toujours favorablement écoutées, qu'ils ont répandu leurs opinions les plus hardies, & qu'ils ont fait publier leur gloire & leur mérite. C'eſt avec de tels appuis qu'ils ſont parvenus aux places, en faiſant parade de leur déſintéreſſement; qu'ils ſe ſont introduits chez les Grands, en affectant de les mépriſer dans leurs livres; & qu'ils ſe ſont enrichis, en criant qu'ils ne vouloient que *du pain & la liberté*.

Je me garderai bien de vouloir envelopper toutes les femmes dans cette cenſure malheureuſement trop vraie; mais qui deviendroit injuſte, ſi je n'y mettois quelque reſtriction. Il eſt encore, ſans doute, un grand nombre de femmes reſpectables qui cultivent en ſecret les vertus de leur ſexe & de leur état; qui fuient cette affiche indécente & folle de Philoſophie & de bel-eſprit : qui s'inſtruiſent pour mieux aimer leurs devoirs; qui s'éclairent pour s'affermir dans les bons principes; mais qui ſavent s'arrêter au terme que la bienſéance leur défend de paſſer, & qui, ſans chercher à devenir des eſprits forts, ſe contentent d'être des femmes vertueuſes & raiſonnables.

Je demande pardon aux autres, si j'ai mis au grand jour un portrait si reſſemblant. Je n'ignore pas que c'eſt bleſſer les loix de la galanterie françoiſe de montrer aux femmes leurs défauts, quels qu'ils ſoient, & de leur dire ouvertement des vérités fâcheuſes : mais je les prie de faire attention que, depuis qu'elles ambitionnent de ſe dépouiller de leur ſexe, pour devenir hommes & Philoſophes, elles nous ont mis un peu plus à l'aiſe avec elles : elles nous donnent le droit de leur parler comme à des hommes ; c'eſt-à-dire avec moins de réſerve, moins de galanterie, avec une franchiſe plus mâle & plus ſévère.

Ce que je viens de dire des femmes, peut s'appliquer en partie aux jeunes gens à qui les femmes donnent le ton. A peine échappés du College, les voilà imbus de votre Doctrine. Que ne puis-je, Monſieur, diſſimuler les ſuites funeſtes, où ce premier égarement les précipite ! Ils commencent par mépriſer les inſtructions ſalutaires qu'ils ont reçues ; ils qualifient de pédantiſme tout ce qui n'eſt pas libertinage & irréligion ; & bientôt avec la méthode

aiſée de traiter tout de préjugé, ils ſe croient & ſe diſent Philoſophes. Il n'eſt plus de principe qui les gêne, de morale qui les embarraſſe, de frein qui les retienne : rien n'eſt ni bien, ni mal pour eux; & pourvu qu'ils échappent à la vengeance des Loix, leur conſcience eſt en repos ſur le reſte. On les entend parler des matières les plus graves, avec une légéreté qui n'a rien d'égal que leur ignorance. Une raillerie ridicule, de déteſtables bons-mots uſés & rebattus ſur ce qu'il y a de plus ſacré, leur tiennent lieu de raiſons. S'ils ſe mêlent de raiſonner, c'eſt avec une confiance, une bonne opinion d'eux-mêmes, encore plus ridicules que leurs plaiſanteries. Ils ſe flattent de pénétrer les choſes les plus impénétrables, tandis qu'il y en a des plus communes qu'ils ne connoîtront jamais. Ils veulent décider que Dieu n'eſt pas. Les inſenſés ! ſavent-ils ſeulement comment ils exiſtent ? ſavent-ils comment ils peuvent ſe mouvoir ? ſavent-ils par quel pouvoir ils raiſonnent ou déraiſonnent ? Ecoutez-les : ils anéantiſſent les cultes, les religions ; chacun en établit une autre à ſa guiſe, &

letant Bayle & Lamotte le Vayer, en prenant deux ou trois penſées ſaillantes ; en les faiſant jouer & contraſter enſemble par le moyen de l'antithèſe ; & ſur-tout en s'abſtenant prudemment de raiſonner avec quelque ordre & quelque méthode. Une plaiſanterie bonne ou mauvaiſe, un jeu de mots, une tournure épigrammatique ou ſentencieuſe, tout cela vous diſpenſoit de rien approfondir ; & en cinq ou ſix pages, vous aviez traité la matière la plus grave de l'air le plus délibéré. Vous eûtes une foule d'imitateurs en ce genre ſi facile. Vous fûtes le héros des petits-maîtres ignorants. Il n'y en eut pas un qui, pour faire montre, dans l'occaſion, d'eſprit & de Philoſophie, n'apprît par cœur quelques chapitres de vos mêlanges, & ne pût, avec un tel renfort, tenir tête à la raiſon même, & déconcerter le bon ſens le plus déterminé.

Enfin, Monſieur, vous avez vû votre ſiècle docile ſuivre aveuglément vos déciſions & former ſon goût ſur le vôtre. Vous avez donc, par vos opinions littéraires, préparé cette révolution qui a été plus loin que vous ne penſiez ; elle nous a jetés à

un tel degré de mauvais goût, qu'il n'y a plus qu'un ſiècle de barbarie & d'ignorance entière qui puiſſe nous faire oublier tant de ſottiſes, & nous remettre en état d'avoir des notions plus ſimples & plus ſaines; un jugement plus pur, & un goût plus naturel.

Heureux encore, ſi vous n'aviez égaré les eſprits que dans les choſes d'agrément! Elles tiennent, il eſt vrai, à la gloire d'un Peuple; mais enfin, elles ne ſont pas ſi eſſentielles à l'homme, qu'il ne puiſſe s'en paſſer, ſans qu'il en coûte rien à ſes vertus, ni à ſon bonheur! Un mal effrayant, & peut-être irréparable, que la lecture de vos écrits a fait à votre ſiecle, à votre Nation, c'eſt le coup mortel qu'ils ont porté aux mœurs. Je ne m'arrêterai point ſur tout ce que ce tableau préſente de triſte & de déplorable. Que l'on conſidere ſeulement le funeſte effet qu'ont produit ces Ouvrages dangereux ſur les femmes & ſur les jeunes gens: car c'eſt à eux principalement que vous avez droit de plaire par la légéreté, & j'oſe dire, par la frivolité de votre eſprit.

Je ne ſais par quelle fatalité, ou plutôt par quel effet de leur caractere & de leur

tempérament, les femmes en général sont portées à préférer l'étourderie, la folie, l'impertinence même, à la sageſſe, à la prudence & à la raiſon. Mettez dans une compagnie de femmes, ſi l'on veut les plus honnêtes, deux hommes, dont l'un tranquille & réſervé, aura l'eſprit agréable, orné, mais ſolide, ſaura ſe taire & parler à propos; l'autre ſera pétulant, hardi, grand parleur, plaiſantera à tort & à travers ſur les choſes les plus reſpectables, déchirera les abſents, raillera vivement les préſents, n'écoutera que ce qu'il dit, rira le premier de ſes ſaillies les plus haſardées, répondra par un quolibet aux diſcours les plus ſenſés: à coup ſûr, toutes les femmes n'auront des yeux & des oreilles que pour notre étourdi, &, quand même elles auroient quelqu'eſtime pour l'autre, elles ſe ſentiront toujours entraînées, par je ne ſais quel penchant, vers le plus fou & le plus déraiſonnable des deux.

Ne riez point, Monſieur, cette fable eſt votre hiſtoire. Votre eſprit ſaillant, la folie de vos imaginations, le libertinage de vos penſées, l'audace de vos diſcours, votre ton léger & déciſif, le tour libre & fami-

lier de vos plaiſanteries ; voilà par où vous avez tourné la tête à la plupart des femmes. Avec ces agrémens qui leur plaiſent ſi fort, vous vous êtes emparé de leur eſprit ; & vos livres ont fait leur lecture la plus aſſidue & la plus chérie. Là, elles ont ſucé le poiſon le plus dangereux pour elles ; une habitude de ſe moquer de tout, de tourner en ridicule les choſes les moins ſuſceptibles de ridicule ; de vouloir ſoumettre à leur raiſonnement, ce qu'il faut révérer en ſilence & avec ſoumiſſion.

Bientôt elles vont ſe débarraſſer de tous ces principes ſi gênants & ſi incommodes à leur ſexe. Elles vont traiter de chimères ces loix auſtères de pudeur & de bienſéance, que la nature, diſent-elles, ne leur a pas plus impoſées qu'aux hommes : elles voudront analyſer leurs devoirs, & d'après vos maximes, elles les reduiront à peu de choſe ; elles traiteront de préjugé abſurde cet empire des hommes ſur les femmes ; elles prendront ſi bien en main l'autorité, qu'en effet elles ſe mêleront de toute choſe, feront & déferont tout dans le monde, & parviendront même à faire reconnoître leur

un grand nombre de créatures toujours prêtes à publier vos louanges, & à défendre vos plus médiocres productions. A l'un, vous abandonniez une édition de la Henriade, à condition qu'il y mît une Préface pompeuse, où il vous plaçoit sans façon au-dessus de Virgile. Vous n'épargniez ni offres, ni promesses à un autre, s'il vouloit être le Colporteur de vos libelles les plus licencieux. A celui-ci, vous faisiez la proposition généreuse d'aller vivre auprès de vous, en récompense de ce qu'il avoit désavoué une Critique judicieuse de votre Poëme sur *la Loi naturelle*; ou bien pour engager sa plume panégyriste à faire votre éloge de votre vivant. Vous montriez à ceux-là l'agréable perspective de votre testament, pourvu qu'ils ne perdissent pas courage, & qu'ils persistassent à vous mettre au-dessus de Corneille, de Racine, & de tous les Poëtes qui ont été & qui seront. . . . . .

Un grand point étoit d'avoir à votre disposition les bouches journalières de la renommée, pour en être loué tous les mois par extraits. Quelques-unes vous fu-

ront facilement vendues, & gagnèrent en conſcience leur ſalaire. D'autres oſerent conſerver une voix libre dans leurs jugements : en ſont celles-là que vous avez accuſées d'être vénales ; & tous ces reproches dont vous accabliez un certain Journaliſte, de faire payer ſa plume à ceux qu'il loue, viennent, dit-on encore, de ce qu'il eſt reſté conſtamment incorruptible à toutes vos avances, quelques conſidérables, quelques ſéduiſantes & quelques ſincères qu'elles fuſſent.

Si vous le voulez, Monſieur, je ſuis prêt à ne pas croire certains bruits qui aſſurent que vous avez employé plus d'une fois votre bourſe, à acquérir des Ouvrages dont vous êtes devenu le propriétaire ſans en être l'Auteur, & qui n'ont pas peu contribué à votre réputation. Ce ſont des faits que je révoque en doute, parce qu'ils ne ſont pas faciles à prouver, & que vous n'avez ſûrement pas fait des contrats authentiques pour cette ſorte d'acquiſitions.

Une choſe qu'il ſeroit plus aiſé de dévoiler ; c'eſt le manége & les intrigues dont on vous accuſe d'avoir ſemé votre

carrière, soit pour étouffer les succès de vos rivaux, soit pour augmenter le bruit & l'éclat des vôtres; mais il faudroit des volumes pour raconter toutes ces disputes secrettes ou publiques, ces tracasseries, ces perfidies. Abandonnons à ceux qui seront assez méchants pour écrire fidélement votre vie, tous ces traits dont l'assemblage ne vous peindra pas à la postérité sous des couleurs bien favorables. En vain avez-vous dit que la postérité se soucioit peu qu'un Auteur célebre eût été honnête homme, & qu'elle ne le jugeoit que par ses écrits : comme il est impossible que le génie se rencontre avec les mauvaises qualités du cœur; comme, selon vous-même,

Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

Craignez que la postérité ne trouve, dans le tableau de votre vie, des lumières qui l'éclaireront sur vos Ouvrages, & qui l'empêcheront d'être éblouie, par exemple, de tout cet étalage d'humanité que vous affectez à tout propos. Elle reconnoîtra bientôt que votre ame, & par conséquent le génie, n'étoit presque jamais pour rien

dans tous ces beaux sentimens que vous exprimiez avec emphase :

Et ne verra, dans votre air emprunté,
Qu'un Charlatan sur ses tréteaux monté,
Qui, pour duper une foule grossiere,
Lui jette aux yeux une vaine poussiere ;
Et qui, toujours sans ame & sans vigueur,
Parle à l'esprit & ne dit rien au cœur.
Vous donc qui, fiers de vos foibles trophées,
Croyez voler plus haut que les Orphées,
Qui disputez à l'Hercule Gaulois
L'art d'enchaîner les Peuples & les Rois ;
Ce n'est pas tout d'agencer des paroles,
Et de souffler de froides hyperboles ;
Il faut sentir : il faut vous élever
Aux vérités que vous voulez prouver.
Votre cœur seul doit être votre guide :
Ce n'est qu'en lui que notre esprit réside ;
Et tout mortel qui porte un cœur gâté,
N'a jamais eu qu'un esprit frelaté.
De nos travaux c'est là tout le mystere ;
Et tout Lecteur, à ce seul caractere,
Distinguera d'un fat présomptueux,
L'Auteur solide & l'homme vertueux.

(Epître de Rousseau à M. le Baron de Breteuil.)

Un trait sur lequel je crois devoir m'arrêter, c'est ce mêlange d'hypocrisie & d'audace que vous avez si bien su faire valoir

veut être législateur : chacun veut nous convertir à ſon opinion déſolante, & y met plus de fanatiſme que le dévot le plus outré. Dans ce délire de raiſonnement & d'incrédulité, on veut tout calculer, tout définir, tout connoître, & l'on parvient à douter des choſes les plus ſûres ; à mépriſer, à oublier ſes devoirs ; à éteindre les lumières de la nature ; à étouffer les bons ſentiments de l'éducation ; à ſe deſſécher le cœur ; à s'embrouiller l'eſprit ; à perdre toute idée de mœurs & de vertu. Enfin, on ſe rend inutile, ou funeſte à la ſociété ; on ſe devient à ſoi-même odieux, importun : on ne voit plus dans la vie qu'ennui & dégoût ; & l'on a recours au ſuicide, devenu ſi commun, pour ſe délivrer du trouble intérieur dont on eſt déchiré, & du tourment inſupportable de ne pouvoir vivre avec ſoi-même.

De quel œil, Monſieur, voulez-vous qu'on vous regarde, vous & vos Philoſophes, ſi l'on ne peut attribuer ce mal effroyable qu'à la licence contagieuſe de vos écrits ? Je n'inſiſterai pas davantage ſur cette peinture affreuſe du déſordre & du déréglement

qu'une manie d'impiété a causées dans nos mœurs. Tous les bons esprits en gémissent. Combien de peres de famille, honnêtes & vertueux, pleurant avec amertume sur les égarements & la perversité de leurs fils, sont en droit d'en accuser la lecture de vos Ouvrages ! Plût au Ciel qu'il n'y en eût point qui pût faire crier, contre votre Philosophie fanatique, le sang de quelques malheureux, qu'une ivresse d'irréligion a conduits sur des échafauds ! Punition terrible & lamentable d'un vertige de jeunesse & d'une fureur insensée d'incrédulité ! De quels remords devroient être rongés ceux qui doivent imputer à leurs livres de si funestes catastrophes !

Mais écartons ces idées lugubres & douloureuses, bien capables de nous affliger, en faisant voir à quel point peut être pernicieux l'esprit qui n'est point dirigé par le jugement, & qui ne reconnoît aucun frein.

Revenons, Monsieur, aux moyens que vous avez mis en œuvre pour vous assurer le sceptre littéraire. Vous avez très-bien vu qu'indépendamment du mérite personnel, il falloit encore cette considéra-

tion puissante que donnent les richesses, afin d'entraîner plus sûrement tous les suffrages, & d'éblouir tous les yeux. Vous savez que les esprits, même les moins déraisonnables, sont portés, par une suite malheureuse de notre éducation, à concevoir une plus haute idée d'un homme, à raison de sa fortune; & qu'un bel-esprit qui a cent mille livres de rente, doit être cent fois plus admirable qu'un autre.

Benè nummatum decorant Suadela Venusque.

Vous avez donc eu l'adresse de devenir le mieux renté de tous les beaux-esprits. Je laisse à d'autres le soin de ramasser les bruits qui courent à la honte de votre opulence. Que ces compilateurs scandaleux nous racontent combien vous vous entendez à des affaires d'intérêt qui n'ont jamais occupé un instant les Boileau, les Racine, les Lafontaine & les Moliere. Qu'ils nous disent avec quelle sagacité vous épluchiez tous les plus petits détails de l'avarice. Je passerai sous silence toutes ces plaintes de Libraires, de Juifs,

Surpris d'être vaincus dans leur propre science,

& vaincus, par qui? par un Poëte.

Ce que je vous paſſerai moins volontiers, c'eſt d'avoir été aſſez vain de vos richeſſes, pour reprocher baſſement à des gens de mérite leur peu de fortune & leur indigence.

Vous n'avez pas eu honte d'inſulter le grand Rouſſeau, en lui diſant qu'*on l'avoit par pitié tiré de la misère*. Vous en avez dit autant au célebre M. Rouſſeau de Genève, en des termes encore plus indignes, que ma plume ſe refuſe de tranſcrire.

Vous avez fait, à tort & à travers, de ce manque de fortune, un ſujet de lâche plaiſanterie, envers tous ceux qui ont oſé vous déplaire. Un ſage comme vous, le Philoſophe des Philoſophes, l'implacable ennemi des abus, le dompteur infatigable des préjugés, n'a pas ſenti que l'homme de mérite doit être d'autant plus glorieux de ſa pauvreté, qu'il voit aſſez les moyens de s'en affranchir, s'il veut faire taire les ſcrupules d'une conſcience honnête & délicate.

Mais l'uſage le plus adroit que vous ayez pu faire de vos richeſſes, a été, dit-on, de vous attacher par les liens de l'intérêt,

loit contre vos ennemis ; votre ſecret a été d'afficher d'abord ouvertement une grande averſion pour la ſatire, & de répandre ſourdement des calomnies dans des libelles que vous ſemiez en les déſavouant.

On vous entendoit dire que vous regardiez tous les Gens de Lettres comme vos amis, comme vos frères, *que pluſieurs même avoient trouvé en vous un Père, qu'il n'étoit pas poſſible à votre cœur d'être envieux ; & que vous aviez défendu à votre eſprit d'être ſatirique*, &c. Dans le temps, à-peu-près, que vous faiſiez de vous-même un éloge ſi impoſant, vous écriviez contre l'Abbé Desfontaines ces Stances horribles, que vous avez imprimées depuis dans toutes les éditions de vos Ouvrages ; & qui ſont auſſi atroces que tous les couplets fauſſement attribués à Rouſſeau. Dans ce même temps, vous traitiez le grand Rouſſeau lui-même *de vil Rufus, de ſerpent envenimé.* Vous débitiez contre lui les impoſtures les plus noires : vous l'accuſiez d'une odieuſe ingratitude envers M. le Baron de Breteuil, dont il a été aimé & eſtimé dans tous les temps.

Préface d'Alzire.

Bien plus, après la mort de Rouſſeau, vous écrivîtes une Lettre, auſſi imprimée, adreſſée à M. Ségui, dans laquelle vous ſouſcriviez pour l'édition, qu'il préparoit des œuvres de ce grand Poëte : là, vous aſſuriez que vous aviez ſincérement deſiré de vous réconcilier avec lui ; que cette inimitié & cette diviſion vous avoient toujours peſé ſur le cœur : & en même temps, vous écriviez une autre Lettre, où vous tâchiez de prouver, par les plus méchantes raiſons, & contre les preuves les plus évidentes, que Rouſſeau étoit en effet l'Auteur des couplets qu'on lui avoit attribués.

Découvrirois-je ici, Monſieur, quelque choſe de plus odieux encore ? Quelque temps avant ſa mort, Rouſſeau, comme on ſait, étoit venu incognito à Paris, dans l'eſpérance d'obtenir des Lettres de rémiſſion ; eh bien, dans ce moment, votre haine ſe remuoit, en ſecret, pour le perdre : votre philoſophie vous ſollicitoit à vous rendre le délateur d'un grand homme injuſtement perſécuté. J'ai, je tiens un Mémoire, écrit de votre propre

main, où vous consultiez un Avocat, pour savoir si vous pouviez impliquer Rousseau, dans une accusation que vous alliez intenter à l'Abbé Desfontaines, au sujet de la *Voltairomanie.*

Peut-on, demandiez-vous, *assigner Jean-Baptiste Rousseau, à l'Archevêché, où il est déguisé sous le nom de Richer? Le Procès étant au Châtelet, peut-on dénoncer ce misérable, comme n'ayant pas gardé son ban; & le dénonçant au Procureur-Général, l'affaire ne va-t-elle pas toujours son train au Châtelet?*

Vous pouvez, Monsieur, défier hardiment qui que ce soit, de vous citer un exemple d'une rage, & d'un acharnement pareil dans un Poëte, contre un grand Poëte. Ce trait vous étoit réservé, à vous, ce fameux Prédicateur de tolérance & d'humanité. Eh! qu'auriez-vous pu faire de plus, si vous aviez été dévot?

Vous savez, Monsieur, tout ce que je pourrois vous mettre sous les yeux, dans le même genre. On connoît assez les petitesses & les fureurs où peut être poussé un Poëte dont l'amour-propre est irrité. Mais vous, ayant voulu briller dans

toute ſorte de genres & de talents ; vous avez eu, pour ainſi dire, un amour-propre pour chacun des talents que vous vouliez vous attribuer. Bleſſé à la fois dans tous ces endroits ſenſibles, par ceux qui ne vouloient reconnoître votre ſupériorité dans aucun genre ; il ſe faiſoit de toutes ces animoſités & de ces haines particulières, un volcan, ſi je puis parler ainſi, de rage & de fureur, qui vous emportoit hors de vous-même, & aliénoit entièrement votre raiſon.

Voilà, je crois, la ſeule manière d'excuſer, ou du moins de pallier tous ces traits qui font ſi peu d'honneur à votre caractère ; mais qu'on eſt malheureux, Monſieur, quand on ne peut ſe ſauver de l'atrocité que par la folie !

Delà viennent, ſans contredit, toutes ces ſcenes d'emportements que vous avez données au Public, ces querelles indécentes & ſcandaleuſes, qui laiſſent le droit de vous reſpecter auſſi peu que vous vous êtes reſpecté vous-même ; ces ramas de menſonges, de plates calomnies, d'injures puériles & faſtidieuſes contre

une foule de Gens de Lettres. *Quælibet in quemvis opprobria fingere ſævus.*

Delà, ces cris ridicules à la moindre brochure qui paroiſſoit contre vous : de ſorte qu'à vous entendre, la gloire de l'Etat étoit intéreſſée à prendre en main votre vengeance, & qu'il ne falloit pas moins que les priſons & les tortures, pour punir l'Auteur ou le Libraire qui inquiétoit votre amour-propre.

Delà, toutes ces agitations que tant de gens dépoſent que vous vous donniez pour perdre vos adverſaires ou vos cenſeurs, ſoit en leur enlevant, ſous main, leurs protecteurs ou leur état; ſoit en les diffamant publiquement par des impoſtures; ſoit en diſtribuant des Letrres anonymes, pour les noircir dans l'eſprit de leurs amis; ſoit même en les denonçant au Miniſtère, comme ennemis du Gouvernement.

Delà, ces procès que vous prépariez continuellement : ce qui vous obligeoit, à ce qu'on prétend, d'avoir toujours quelque Procureur dans vos intérêts : & entre autres ce procès criminel que vous vou-

liez intenter à un Journaliſte, autre que l'Abbé Desfontaines : affaire pour laquelle, diſiez-vous dans une Lettre que je vous rapporterai quand vous le jugerez à propos, vous dépenſeriez volontiers cinquante mille écus : ſacrifice étonnant que l'avarice faiſoit à la vengeance !

Delà, enfin, tout ce qui doit vous rendre odieux à ceux même qui vous admirent le plus, & qui ne demanderoient qu'à vous aimer.

Nous venons de voir la plupart des reſſorts qu'a fait jouer votre ambition, pour parvenir à être regardé comme le génie le plus rare de l'univers. Cette gloire n'étoit pas encore aſſez pour vous : il vous a fallu devenir le chef d'une Secte qui n'eſt que trop nombreuſe. Je ne dirai point que votre projet fut de ruiner abſolument la Religion, pour faire régner deſpotiquement votre philoſophie. Je me garderai bien de vous ſuppoſer un deſſein auſſi horrible, ou plutôt auſſi inſenſé. Mais il n'eſt que trop vrai que vous vous êtes mis à la tête d'une eſpèce d'hommes, ſoi-diſants Philoſophes, qui ont fait vœu

entre vos mains, d'abord, de vous admirer excluſivement; enſuite, de ne rien écrire où il n'y eût quelque trait contre ce que vous appellez *les préjugés*; c'eſt-à-dire, contre ce qu'il y a de plus reſpectable & de plus ſacré dans le monde. Leur parti s'eſt rendu le parti dominant dans les Lettres. Eux ſeuls font & défont les réputations. Dès qu'un Livre paroît ſans avoir leur attache, il eſt décrié par eux dans tous les cercles, ou plutôt ils n'en diſent rien; ils prononcent contre lui ces paroles fatales qui ſont un arrêt de mort: *Nous ne l'avons pas lu.* Et comment voulez-vous que le monde liſe ce que ne liſent point ces Meſſieurs? Mais dès qu'un Ouvrage eſt ſorti d'une main qui leur eſt dévouée, qu'il a paſſé ſous leurs yeux, qu'ils y ont apperçu le grand caractère de la Philoſophie; dès-lors ils ſe répandent tous, le même jour, en différents endroits. Cet Ouvrage eſt prôné comme merveilleux. On ne peut rien ſavoir ſi l'on ne le lit, ou du moins ſi l'on ne l'achete; car le point eſſentiel eſt de le faire vendre. Le Livre eſt enlevé en peu de jours: on

ſe l'arrache. Les femmes paſſent les nuits à ne le point entendre ; mais elles en parlent comme de quelque choſe de délicieux, de divin, de la dernière force. Au bout de trois ſemaines, on eſt tout étonné qu'on ne parle plus de ce Livre miraculeux ; & que perſonne ne l'ait pu lire ; mais qu'importe, *il s'eſt bien vendu*, vous diſent ces Meſſieurs. Que peut-on répondre à cela ? Leur politique eſt de ne parler que d'eux, de ne louer qu'eux dans leurs Ecrits, & de s'appeller la haute claſſe de la Littérature. Tout ce qui n'eſt point de leur cabale eſt d'une claſſe inférieure qui n'exiſte point pour eux, & qu'ils condamnent à une entière obſcurité. Enfin ſur leur enſeigne toujours déployée, que porte fièrement le premier Commis du Mercure, eſt écrite, en gros caractères, cette deviſe modeſte :

Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos amis.

Auſſi voit-on accourir ſous leurs drapeaux une foule de jeunes gens, qui s'enrôlent pour être admis à ce partage de réputation, dont ces Meſſieurs ſont les ſeuls

distributeurs. Voilà comment ils sont parvenus à grossir leurs troupes de tout ce qu'il y a d'esprits médiocres ; mais en qui le talent vient à naître, dès qu'ils ont été initiés dans les mystères de la Secte. Comment ne se rangeroit-on pas dans un parti qui procure les faveurs, les places, les Prix académiques, & sans la voix duquel on ne sera jamais assis dans le fauteuil illustre, qui est la récompense suprême des services rendus à la Philosophie ?

Tel est cet immense parti qui vous reconnoît pour son Maître, à qui vous faites dire tout ce qu'il vous plaît ; & qui répand toutes les semaines vos petites brochures scandaleuses. Dès que quelqu'un les choque & leur déplaît, ils ont bien, comme vous, le talent de le dénigrer & de le calomnier ; mais ils se sont apperçus, par une longue expérience, que ce moyen tout seul ne réussit pas aussi-bien que quand la calomnie & les injures sont assaisonnées d'un peu de bouffonnerie. Comme leur talent n'est point de faire rire, aux dépens d'autrui, s'entend, ils s'adressent à vous, Monsieur, car ils vous

ſont l'honneur de vous regarder comme le plaiſant de la troupe ; ils abandonnent à vos turlupinades le téméraire qu'ils commencent par rendre odieux, & qu'ils vous chargent enſuite de rendre ridicule.

Convenez, Monſieur, que ces occupations d'intrigues, de cabale, ces manœuvres ſourdes, pour ſe bâtir une réputation ſur les débris de celle d'autrui, ces dénigrements, ces diffamations ſont bien dignes de Philoſophes qui n'aſpirent, diſent-ils, qu'à rendre les hommes plus doux, plus humains ; qu'à détruire *les préjugés*, *ces tyrans du vulgaire*, qu'à élever des autels à la vérité & à l'humanité. Quel contraſte éternel dans leur langage & dans leurs actions, dans leurs livres & dans leur conduite ! Croyez-vous qu'il n'y auroit pas un excellent ſujet de Comédie à tirer de là ? Pour moi, ſi j'avois le talent de le traiter comme il doit l'être, j'en vois le plan preſque tout fait.

J'ai ſous les yeux le caractère principal qui eſt l'*eſprit fort* ; & voici, à-peu-près, les traits que je raſſemblerois pour le peindre. Je ferois voir cet *eſprit fort* plein

d'une audace folle dans ſes diſcours, & de timidité, de lâcheté dans les moindres accidents; parlant avec mépris des Grands, & rampant dans leur antichambre : criant ſans ceſſe contre les préjugés, & ſe targuant de ſa richeſſe, de ſon crédit, de ſes protecteurs; reprochant aux uns leur naiſſance, aux autres leur pauvreté : faiſant baſſement ſa cour aux Gens en place, & les décriant inſolemment dès qu'ils ſont diſgraciés : affectant ſur-tout l'incrédulité ſur les choſes les plus auguſtes; & crédule juſqu'à l'excès ſur ce qui flatte ſon amour-propre & ſa vanité : ne prêchant que la vérité, la paix, la bienfaiſance; mais intéreſſé, avare, ou prodigue par oſtentation, tracaſſier, menteur, impudent : voulant réformer ce qu'il appelle des abus, & avec ſa belle morale, briſant les nœuds qui uniſſent les femmes à leurs époux, les enfants à leur père, les domeſtiques à leur maître; & lui-même mauvais fils, maître dur, ami perfide. Enfin cet *eſprit fort*, qui auroit ſans ceſſe les plus belles maximes à la bouche, & l'air d'un Caton, auprès des gens qu'il auroit intérêt de tromper; ſeroit,

dès que l'occaſion s'en préſenteroit, jaloux, vindicatif, & n'épargneroit ni trahiſon, ni impoſtures, pour conſommer la perte & la ruine de celui qui l'auroit démaſqué, ou qui ſe ſeroit oppoſé à ſes deſſeins.

Il ne ſeroit pas bien difficile de trouver une intrigue qui pût mettre ce perſonnage en des ſituations, où ſe développeroient tous les différents traits de ſon caractère que je viens d'expoſer. Je ſuis perſuadé que cette peinture, faite avec art & avec génie, ouvriroit les yeux de tout le monde ſur cette cohue d'*eſprits forts* dont la ſociété eſt infectée; & qui ſont mille fois plus dangereux que les Tartuffes auxquels ils ont ſuccédé.

Revenons, Monſieur, à la peinture des Gens de Lettres actuels, je veux parler du plus grand nombre, auxquels vous avez donné le ton; qui n'ont pris de vous que ce qui ternit votre réputation; ſans avoir ces talents qui font quelquefois oublier vos écarts, du moins quand on lit vos meilleurs Ouvrages.

Malheur à l'homme droit, franc, honnête, qui, entraîné par ſon goût pour les

Lettres, recherchera la ſociété de nos beaux-eſprits ! Que trouvera-t-il parmi eux ? Les tracaſſeries, la mauvaiſe foi, les jalouſies cachées, les haines ſourdes & incurables : Il les verra ſe lier pour ourdir des cabales & former des brigues ; mais ſe déchirer réciproquement en ſecret ;

Eſprits bas & jaloux
Qui ſe rendent juſtice en ſe mépriſant tous.

Greſſet.

il les verra faire un vil métier de la Littérature, & la regarder, non comme un objet de gloire, mais comme une affaire d'intérêt & de commerce ; il les verra ſe traîner au devant des récompenſes par les ſentiers les plus tortueux, par les ſouterreins les plus bas, & par les plus viles démarches. S'il les conſulte, il en recevra des conſeils envieux & propres à l'égarer. S'il n'entre point dans leurs complots, ils ſe tourneront contre lui, & l'envelopperont dans leurs proſcriptions. Ou bien ils diſſimuleront leur reſſentiment ; ils lui feront des careſſes perfides pour pénétrer au fond de ſon cœur : ils abuſeront de ſa candeur & de ſa ſincérité : ils ſe ſerviront de ſes penſées les plus ſecrettes, & arrachées, ſous

le maſque de l'amitié, par les inſinuations les plus inſidieuſes ; afin de lui ſuſciter mille ennemis, de le noircir dans l'eſprit de ceux qui ne le connoiſſent pas, d'altérer pour lui l'amitié de ceux qui le connoiſſent, & de lui enlever l'eſtime des plus honnêtes gens. Enfin, ils remueront les plus infames reſſorts, pour le détourner d'une carrière, où il aura eu quelques ſuccès ; & le forceront peut-être d'avoir pour les Lettres l'averſion & l'horreur qui ne ſont dues qu'à eux.

Mais une juſte indignation m'emporte trop loin. Il eſt encore quelques hommes qui honorent les Lettres en les cultivant, & qui les font aimer ; qui, ſans intrigues, ſans parti, vivent iſolés, rendent juſtice au mérite ; & ſont auſſi ſenſibles à l'amitié, qu'ils ſont dignes de l'inſpirer. Ce ne ſont point eux qui font le plus de bruit dans le monde : ils ne ſont ni prôneurs, ni protecteurs, ni gens à cabales : mais ils ſont vrais, fermes, courageux & hardis à louer ce qui eſt louable ; malgré les clameurs & la perſécution. Ce ſont enfin ces connoiſſeurs juſtes & éclairés qui font à la longue le jugement du Public, & le ramenent, tôt ou tard, au parti de la vérité.

N'eſt-ce pas ici le lieu de mettre ſous les yeux des Gens de Lettres un de ces exemples dont ils ont d'autant plus de beſoin, qu'ils deviennent plus rares ? C'eſt ce génie original dont ma Patrie doit s'honorer. C'eſt lui dont l'enjouement, la franchiſe, les graces naturelles, cette bonhommie qui vient d'un cœur excellent, & qui rend l'eſprit plus aimable, m'ont retracé tout ce qu'on nous raconte des Chapelle & des Moliere. J'ai revu en lui une image de ces demi-dieux de notre Littérature, dont le commerce étoit auſſi doux, auſſi ſûr qu'amuſant & agréable. Quelque répandu qu'il ait été dans le monde, il y a porté ſa gaieté naïve, ſes mœurs ſimples, ſa candeur, ſa liberté, & les a rapportées ſans altération. Ennemi de toute charlatanerie, de tout manége, de toute baſſeſſe, il ne doit ſa réputation qu'à lui. Malgré ſon talent pour la plaiſanterie & pour l'épigramme, il n'a pu, dans un ſiècle comme le nôtre, être haï de perſonne ; & il a mérité l'eſtime & l'amitié de tous ceux qui l'ont connu. Peut-être cet éloge, tout foible qu'il eſt, réjouira ſa vieilleſſe, venant d'un homme qui loue peu ; mais dont les louanges partent du cœur,

& qui voudroit trouver plus d'occasions d'en donner de pareilles.

Il me semble, Monsieur, que c'est mettre votre patience un peu trop à l'épreuve, de faire ici l'éloge d'un homme de genie; car si quelque chose peut vous offenser plus que des critiques, ce sont les louanges que l'on donne à vos rivaux.

Permettez-moi, avant de terminer cette Lettre, de faire encore quelques réflexions sur le dessein que j'ai d'examiner vos Ouvrages. Vous ne manquerez pas, ainsi que vos sectateurs, de vous récrier sur la témérité d'un Censeur qui ose mettre dans les balances de la critique, un homme comme vous, dont la réputation est établie sur l'admiration de son siècle; & va sans doute être confirmée par celle de la postérité. Je vous répéterai ce que je vous ai déjà dit, afin que vous ne puissiez pas affecter de l'ignorer. Je ne prétends nullement empêcher qu'on vous admire; ni même vous refuser mon admiration à certains égards. Je tâcherai seulement de faire sentir qu'il ne faut vous lire qu'avec beaucoup de précaution; & qu'on doit presque toujours éviter de vous prendre pour modèle. Que

ſi cet examen réfléchi diminue quelque choſe de votre exceſſive réputation, ce ſera l'ouvrage de la raiſon & du goût; car eux ſeuls peuvent éclairer & convaincre les eſprits : alors, Monſieur, je n'aurai d'autre tort envers vous que d'avoir fait valoir leurs droits.

Au reſte, ne croyez pas que vous puiſſiez raiſonnablement juger de l'eſtime que la poſtérité fera de vos Ouvrages, par le bruit qu'ils ont fait de votre vivant.

« Quelqu'éclat (dit Boileau, Réflexion 7e. ſur Longin) » qu'ait fait un Ecrivain durant ſa vie; quelques éloges qu'il ait » reçus, on ne peut pas pour cela infailliblement conclure que ſes Ouvrages » ſoient excellents. De faux brillants, la » nouveauté du ſtyle, un tour d'eſprit qui » étoit à la mode, peuvent les avoir fait » valoir; & il arrivera peut-être que, dans » le ſiècle ſuivant, on ouvrira les yeux, & » que l'on mépriſera ce qu'on a admiré ».

En effet, Monſieur, ces ſortes de révolutions de gloire littéraire ſont aſſez communes. Sans parler des Démétrius de Phalère, des Séneques chez les Anciens : ſans vous citer les Ronſard, les Deſportes, les

Godeau, les Balzac, dans les siècles précédents; je ne vous donnerai pour exemples que Lamotte & Fontenelle.

Quelle prodigieuse réputation n'ont pas eue ces deux beaux-esprits! vous en avez été le témoin, & vous voyez aujourd'hui à quoi se réduisent tous les éloges qu'on faisoit d'eux. L'un conserve encore à la vérité, une certaine estime parmi quelques lecteurs. L'on reconnoît en lui beaucoup d'ordre, de méthode, & de certains agrémens d'un style plein de finesse, qui ne laisse pas pourtant d'être fort éloigné du bon goût: mais ses Eglogues, & ses autres Poésies, si admirées dans leurs temps, sont tombées dans un décri universel; & l'on doit convenir que cet Auteur est un de ceux qui a le plus contribué à la corruption de l'éloquence.

Quant à Lamotte, il n'a presque plus de Partisans, encore moins de Lecteurs, comme Poëte; lui qui éclipsoit Rousseau, & qui passoit pour un génie universel: car, en effet, il avoit eu des succès en plus de genres de Poésie que vous-même. Pour sa prose, on la liroit parce qu'elle est facile & coulante, si elle étoit moins vuide de

choſes, & s'il n'y ſoutenoit des paradoxes du plus mauvais goût.

Vous voyez, Monſieur, que vous ne pouvez pas trop compter ſur l'engouement de votre ſiècle, pour ſavoir ce que penſera de vous la génération ſuivante. Figurez-vous d'avance que vous paroîtrez devant un Juge ſévère & incorruptible ; que vous n'aurez plus pour l'éblouir, ni credit, ni richeſſes, ni intrigues, ni toutes les autres reſſources par leſquelles vous avez pu en impoſer à vos Contemporains. La voix de vos cabales s'éteindra. Vous ſerez apprécié par des lecteurs non prévenus, & bien différents des fanatiques admirateurs pour leſquels vous avez écrit.

Mais, que dis-je ? déjà même le nombre de vos Partiſans diminue tous les jours. Ceux qui avoient été le plus ſéduits par le brillant de votre eſprit, commencent à revenir de leur prévention, & à détruire le preſtige. J'en vois même beaucoup qui donnent dans un excès trop contraire à une admiration aveugle. Peut-être aura-t-on l'injuſtice ordinaire de vous rabaiſſer, d'autant plus qu'on vous avoit trop élevé ; &, ſi votre carrière ſe prolonge encore pluſieurs années,

vous pourriez bien ſurvivre à la moitié de votre gloire.

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, ſoyez aſſuré qu'il y a une foule de perſonnes qui ſe taiſent encore, dans la crainte d'être le jouet & la proie de vos fureurs bouffonnes ; mais qui n'attendent que le moment où vous ne ſerez plus, pour ſe déclarer contre vous, & pour venger la raiſon que vous avez outragée, en tant de manières, avec tant d'impunité. Ceux même de vos flatteurs les plus outrés, qui baiſent humblement les roues de votre char, auquel ils ſe ſont attachés, ſeront peut-être les premiers à déchirer votre mémoire, quand ils n'auront plus rien à craindre ni à eſpérer de vous. Vous n'aurez pas d'ennemis plus perfides, & j'en juge par ce que pluſieurs diſent déjà de vous en ſecret, que ces mêmes Philoſophes dont vous avez fait l'exiſtence ; & qui, par bonheur, rentreront dans leur néant, quand ils n'auront plus votre appui ni votre livrée. Enfin, vous ſerez comme ces Tyrans, que la crainte force d'adorer pendant leur vie ; & dont, après leur mort, les Courtiſans ſont les premiers à briſer les images & les ſtatues.

F I N.

SECONDE LETTRE
A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Senèque étoit, de tous les Auteurs, preſque le ſeul que les jeunes gens luſſent avec plaiſir. Je ne prétendois pas leur en en interdire la lecture. Mais je ne ſouffrois pas auſſi qu'ils le préféraſſent à tant d'autres qui le valent mieux, & que celui-ci n'avoit ceſſé de décrier ; parce que, ſentant bien que ſa manière d'écrire étoit différente de la leur, il n'eſpéroit pas de pouvoir plaire à ceux qui auroient du goût pour ces autres-là. *Quinctilien. Traduction de l'Ab. Gédoyn.*

SECONDE LETTRE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE,

SUR SES JUGEMENS LITTÉRAIRES,

PAR M. CLÉMENT.

Ferè ſolus hic in manibus adoleſcentium fuit quem non equidem omninò conabar excutere; ſed potioribus præferri non ſinebam, quos ille non deſiterat inceſſere cùm diverſi ſibi conſcius generis, placere ſe in dicendo poſſe, in quibus illi placerent, diſſideret. Quintilien.

A LA HAYE;

Et ſe trouve à PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE, rue du Hurepoix, à S. Ambroiſe.

M. DCC. LXXIII.

SECONDE LETTRE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE,

SUR SES JUGEMENS LITTÉRAIRES.

Vos jugemens en littérature, Monſieur, ſont d'autant plus ſéduiſans pour les perſonnes dont le goût n'eſt pas affermi ſur des principes invariables, qu'ils ſont écrits avec légèreté, avec eſprit, avec ce ton d'aſſurance qui en impoſe; qu'ils ſont preſque toujours mêlés de vrai & de faux; qu'à côté d'une réflexion ſenſée, eſt un paradoxe ingénieux & une erreur artificieuſe. Le mauvais ſe gliſſe & s'inſinue à

la ſuite du bon ; & ce mêlange devient plus funeſte au goût, que la continuité même des faux principes.

C'eſt ainſi que vous avez corrompu le jugement de nos prétendus Littérateurs. Dans les Dictionnaires hiſtoriques & critiques, dans la plupart des Journaux, dans les Préfaces, dans les Poétiques (car aujourd'hui chacun donne la ſienne) on retrouve vos déciſions à chaque page. Vos erreurs ſont adoptées, comme ayant acquis force de loix. On y avance les plus grandes abſurdités, comme des choſes dont tout le monde eſt convenu.

Votre critique, lorſqu'elle n'eſt point intéreſſée ni partiale, eſt vive, agréable & ſaillante ; mais elle manque de fonds. Aſſez généralement elle amuſe ; mais elle ne ſatisfait que les demi-connoiſſeurs. Ce n'eſt point la raiſon lumineuſe & ſublime de Longin, ni le jugement docte & éclairé de Quintilien, ni le goût exquis, profond & infaillible de Deſpréaux. Votre goût eſt comme celui des femmes, un tact léger & ſuperficiel, un effet de l'inſtinct, plutôt qu'un fruit de la raiſon.

Si quelque chose sur-tout peut faire croire que votre goût est peu sûr, & n'est fondé sur aucune base solide; ce sont vos contradictions perpétuelles.

On trouve dans vos *Mêlanges de Littérature*, un chapitre sur *les Contradictions de ce monde*, où cette matière si vaste est épuisée à votre manière en sept ou huit pages. On feroit plus d'un volume de vos seules contradictions. Il seroit curieux & singulier de voir à côté l'un de l'autre, le pour & le contre avancé par vous, avec la même confiance, sur les mêmes sujets, soit de Littérature, soit de Morale.

Je laisse à ceux qui en auront la patience ce travail ennuyeux, mais qui auroit un grand avantage; celui de guérir plusieurs enthousiastes, qui ont la manie de penser d'après vous. On les guériroit sans peine, en les convainquant que vous ne savez pas trop vous-même comment vous pensez: en leur persuadant, qu'avant de se concilier avec vous, ils doivent attendre que vous vous soyez concilié avec vous-même.

J'ai développé, dans ma première Lettre, les raisons politiques de vos différens avis

ſur les mêmes Auteurs ; mais indépendamment de l'intérêt perſonnel qui a pouſſé ſouvent votre critique à déprécier dans un endroit ceux que vous aviez aſſez bien appréciés dans un autre ; il réſulte de cette variété de ſentimens, que votre goût, je le répète, n'eſt pas appuyé ſur les principes du vrai goût, qui ne varie jamais, parce qu'il eſt établi ſur la nature.

Je n'irai point ramaſſer vos opinions littéraires, dans un tas de brochures clandeſtines, qui ne vous coûtent pas plus à déſavouer qu'à faire ; je les recueillerai dans les Ouvrages que vous avouez : dans les Commentaires ſur Corneille ; dans le Catalogue des Ecrivains, qui termine votre ſiècle de Louis XIV ; dans le Temple du goût ; dans vos Mêlanges de Littérature ; dans les Préfaces de vos Pièces de Théâtre ; dans votre Eſſai ſur la Poéſie épique.

Je ne m'aviſerai point de ſuivre pas à pas toutes vos Aſſertions hazardées & fauſſes. Je ne veux point faire des volumes de réfutations ; mais un Ouvrage qui puiſſe être lû pour lui-même. Les critiques particulières deviennent faſtidieuſes à la longue.

Je tâcherai de rendre ces Lettres d'un intérêt plus général. En relevant vos principales erreurs, je saisirai l'occasion de détruire différens préjugés littéraires que vous avez accrédités. Cette première Partie est moins destinée à vous attaquer, qu'à défendre les Auteurs illustres dont vous avez voulu ruiner la gloire.

Je ne ferai pas cependant entrer dans ces discussions tous les grands hommes que vous avez critiqués, tels que Racine, la Bruyère, Pascal, Fénelon, & d'autres; parce que vous avez varié dans votre manière de penser à leur égard; que vous n'êtes pas revenu si souvent à la charge sur eux, & que vous avez jetté moins de nuages sur leurs réputations.

Dans cette Lettre, j'examinerai les jugemens désavantageux que vous avez portés de nos vieux Auteurs les plus estimés: de Rabelais, de Marot, de Montagne, de Malherbe, de Regnier. Je n'oublierai pas la Satyre Ménippée, & j'y joindrai Voiture & Segrais.

La critique des éloges inconsidérés que vous avez prodigués à Quinault, à Perrault,

à Lamotte, à Fontenelle ; une juſte appréciation de ces beaux-eſprits que vous oſez mettre au rang des hommes de génie ; une réfutation complette de tout ce que vous avez dit contre Lafontaine & Deſpréaux feront la matière de ma troiſième Lettre.

La ſuivante roulera uniquement ſur vos Commentaires de Corneille.

La cinquième ſera conſacrée à diſculper le grand Rouſſeau de toutes vos accuſations, à le venger de vos critiques injuſtes, à détruire toutes les fauſſes idées que vous & vos lâches complaiſans avez répandues ſur les talens & la réputation de cet illuſtre Poëte, pour détourner le Public de la lecture de ſes écrits ; car ne voulant pas qu'il ſoit admiré, vous auriez cauſe gagnée s'il n'étoit pas lû.

Je réſerve la ſixième Lettre, par où je finirai la première Partie de cet Ouvrage, à l'examen de vos opinions ſur les Anciens, opinions très-ſemblables à celles de Perrault, de Lamotte & de Fontenelle ; des traductions ridicules par leſquelles vous défigurez Homère ; de vos jugemens ſur quelques Poëtes étrangers, & principalement ſur le Taſſe.

S'il n'eſt point queſtion, dans cette Partie, du fameux Crébillon, qui n'a jamais rien écrit contre vous, & que vous avez harcelé de critiques & d'injures depuis qu'il eſt au tombeau; je remets à vous en parler dans la ſeconde Partie, lorſque je vous conſidérerai comme Poëte tragique. J'aurai plus d'une occaſion de le venger de vos cenſures outrées, en le comparant avec vous.

Mon deſſein, dans cette ſeconde Lettre, étant de réveiller le goût du ſiècle pour nos vieux Auteurs françois, que l'on néglige fort injuſtement, & qui ſont, peut-être, plus dignes de nos regards que tout ce qui s'imprime depuis beaucoup d'années; je ne me refuſerai pas les longs détails, ni les citations fréquentes; je n'épargnerai rien pour détruire les préventions que vous aurez pû faire naître dans les eſprits. Avec l'autorité que vous donne votre réputation, vous pouvez, ſans examen, ſans preuve, ſans raiſon, en une ſeule ligne, juger un Ouvrage, & en prononcer la réprobation; mais moi qui n'ai pas le droit d'être crû comme vous, & de juger ſans rendre compte de

mon jugement, il me faut pluſieurs pages pour effacer les impreſſions de mauvais goût que vous avez faites en peu de mots. Ainſi, quoiqu'il n'y ait pas grand mérite à raſſembler des citations, je ſacrifierai ſans peine les intérêts de mon amour-propre, aux intérêts de ceux que vous avez prévenus contre le mérite des Ouvrages que vous proſcrivez.

Je ſais bien que les Lecteurs inſtruits n'auront pas beſoin de toutes ces preuves, afin de penſer comme moi. Si j'entreprends de vous réfuter, c'eſt moins pour ſatisfaire ceux à qui vous n'avez pas ſçu en impoſer, que pour déciller les yeux au grand nombre de perſonnes qui s'en rapportoient aveuglément à vos déciſions, & que vous aviez accoutumés à prononcer comme vous avant de s'inſtruire. Quand ils ceſſeront d'appuyer leur ignorance ſur votre autorité, quand ils ſe méfieront de votre jugement, ils auront déja fait un pas pour rectifier le leur; & s'ils parviennent à ſecouer vos opinions, à ſe former un goût plus ſolide & plus ſûr, ils ſeront tout prêts à revenir de leur aveugle admiration pour vos propres

écrits. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que je commence par combattre vos principes en Littérature ; puiſqu'ils viennent très-bien à l'appui de vos productions ; puiſqu'il me ſera plus facile de ramener vos admirateurs outrés à l'idée juſte qu'ils doivent avoir de vos Ouvrages, quand je leur aurai prouvé que vous leur aviez gâté le goût par vos principes ; & qu'enfin, lorſqu'ils jugeront mieux de pluſieurs Ecrivains diſtingués, ils ſeront mieux en état de vous juger vous-même.

J'avertis que je ne recueillerai point tous les jugemens, qui ſe trouvent en différens endroits de vos Livres, ſur le même Auteur ; ce ne ſont que des répétitions, qui vous ont ſervi ſans doute à mieux inculquer vos ſentimens, mais qui n'apprennent jamais rien de nouveau. Je m'en tiendrai aux endroits où vous vous expliquez clairement, ſans équivoque ; & je ne citerai que ceux-là, pour ne pas rapporter les mêmes choſes en d'autres termes.

RABELAIS, le génie le plus original qui ait paru dans des ſiècles d'ignorance, eſt ainſi caractériſé dans vos Mêlanges de Lit-

térature, au Chapitre où vous parlez de Swift.

« Rabelais n'étoit pas au-deſſus de ſon ſiècle ; & Swift eſt fort au-deſſus de Rabelais. Notre Curé de Meudon, dans ſon extravagant & inintelligible Livre, a répandu une extrême gaieté & une plus grande impertinence ; il a prodigué l'érudition, les ordures & l'ennui. Un bon conte de deux pages eſt acheté par des volumes de ſottiſes : il n'y a que quelques perſonnes d'un eſprit bizarre, qui ſe piquent d'entendre & d'eſtimer tout cet Ouvrage ; le reſte de la Nation rit des plaiſanteries de Rabelais & mépriſe le livre. On le regarde comme le premier des Bouffons : on eſt fâché qu'un homme qui avoit tant d'eſprit, en ait fait un ſi miſérable uſage : c'eſt un Philoſophe ivre, qui n'a écrit que dans le temps de ſon ivreſſe ».

Je ne déciderai point ſi en effet Swift eſt au-deſſus de Rabelais ; parce que je n'ai aucune connoiſſance de la Langue Angloiſe ; & qu'on ne ſauroit juger des plaiſanteries d'après une traduction. Mais il ſeroit peu ſurprenant que Swift, ayant écrit dans un

ſiècle poli, chez une Nation libre, qui avoit déja produit pluſieurs génies, eût ſurpaſſé Rabelais, qui n'avoit des modèles de ſtyle en aucun genre, qui écrivoit dans un ſiècle groſſier & ſuperſtitieux, où l'on ne pouvoit donner un libre eſſor à ſes ſaillies, où il falloit envelopper ſes plaiſanteries de voiles & d'énigmes. Voilà la véritable raiſon de l'obſcurité de Rabelais ; mais plus on eſt verſé dans l'Hiſtoire de ſon temps, plus on trouve de ſel & d'eſprit dans ſon Livre.

Si Rabelais *n'eſt pas au-deſſus de ſon ſiècle*, expliquez-moi donc pourquoi il a conſervé tant de réputation, même dans le ſiècle dernier, où l'on avoit bien aſſez de goût pour le juger ; expliquez-moi pourquoi on le lit encore, & pourquoi on ne peut ſouffrir la lecture d'une infinité d'Auteurs qui ont écrit, ou de ſon temps, ou après lui ?

Quand vous dites qu'*il n'y a que des perſonnes d'un goût bizarre qui ſe piquent d'entendre & d'eſtimer les Ouvrages de Rabelais* ; vous ne ſongez donc pas que les plus grands génies en ont fait leurs délices, & n'ont pas dédaigné d'emprunter pluſieurs traits de ce fonds ſi riche en bons mots.

Desprèaux disoit de Rabelais : *c'est la raison habillée en masque* ; & jamais on ne l'a mieux défini. Molière en a imité différens endroits dans ses Comédies. Racine a fait passer quelques-unes de ses plaisanteries contre les Sergens, dans sa charmante Pièce des Plaideurs. Lafontaine est celui qui en faisoit le plus de cas, & qui l'a le plus étudié : aussi lui doit-il plusieurs contes, une quantité inconcevable de tournures vives, d'expressions heureuses, de traits naïfs, & en un mot presque tout son style. Rousseau en a pris le sujet de plusieurs Epigrammes, & avoit aussi pour lui une estime particulière. *Personne*, disoit-il, *n'a mieux connu les richesses & l'énergie de la Langue françoise, & n'en a si bien sçu tirer parti que Rabelais.* Vous-même, Monsieur, vous lui êtes redevable du seul endroit de votre *Pauvre Diable*, qui soit à la fois vraiment plaisant & vraiment philosophique. Enfin la Bruyère, qui en a jugé sévèrement, lui rend néanmoins beaucoup plus de justice que vous, en disant de lui : « où il est mauvais, il passe » bien loin au-delà du pire, c'est le charme » de la canaille ; où il est bon, il va jus-

» ques

» ques à l'exquis & à l'excellent ; il peut » être le mets des plus délicats ».

Je veux bien vous avouer que Rabelais eſt aſſez ſouvent *un Philoſophe ivre ;* mais *qu'il n'ait écrit que dans le tems de ſon ivreſſe ;* rien de moins vrai. On eſt quelquefois étonné de la profondeur de ſes penſées, de la ſageſſe de ſes réflexions, & même de la vigueur de ſon éloquence ; il ſemble qu'il ait affecté une extrême folie, pour faire paſſer plus aiſément des choſes extrêmement raiſonnables qui auroient pû offenſer les eſprits foibles & groſſiers de ſon tems. C'eſt ainſi qu'à la Cour des Rois, les fous ſont en poſſeſſion de dire impunément les vérités les plus hardies, qui feroient la perte d'un ſage.

Non ſeulement Rabelais eſt l'eſprit le plus gai qui ait exiſté ; mais à travers ſes bouffonneries, on rencontre une infinité de plaiſanteries excellentes : c'eſt un modèle pour la manière de conter, & pour l'art de faire ſortir le ridicule des choſes les plus ſérieuſes. J'oſe même dire qu'au tems & à la place de Molière, il auroit tiré le même parti que lui de ſon talent & de ſon génie. Je les

regarde comme les deux Ecrivains qui ont le mieux ſçu faire un emploi ſobre & agréable de la Philoſophie. Il y a plus de vérités importantes, & de vues vraiment philoſophiques, dans le Livre de Rabelais, tout bouffon qu'il paroît, que dans les trois quarts des livres moralement faſtidieux, dont on nous a aſſommés de nos jours.

Je ne crois pas qu'on ait rien dit de plus ſenſé ſur l'éducation, que ce qu'on lit dans les XIV, XV, XXIII, XXIV Chapitres de ſon *Gargantua*, où il fait ſentir ſi finement tout le vice & le ridicule des études de ce tems-là, & donne enſuite un plan ſi raiſonnable d'une éducation ſaine & ſalutaire au corps comme à l'eſprit. Quoi de plus touchant & de plus noble que les plaintes de *Grandgouſier*, au vingt-huitieme Chapitre du même Livre, ſur les incurſions & les pillages de Picrocole! Quoi de plus beau & de plus digne d'être lû par tous les Rois, que le manifeſte qu'il lui fait par la bouche de Gallet, avant d'entreprendre la guerre! Quelle peinture naïve & comique des Conſeils de la plûpart des Rois, dans celui que tient Picrocole avec ſes Gouverneurs! Ce

Chapitre eſt un chef-d'œuvre de bonne plaiſanterie. C'eſt là qu'on trouve ce trait excellent, ſi bien imité par Lafontaine, dans ſa fable *du Pot au Lait*. Les Gouverneurs font à Picrocole le détail de toutes les conquêtes qu'il va faire, & lui donnent d'avance les clefs de toutes les Villes par où il paſſera. « Nous, dirent-ils, avons ja donné » ordre à tout. Sur la mer de Syrie *avez* » neuf mille quatorze grandes Nefs, chargées des meilleurs vins du monde : *elles* » *arriverent* l'autre jour à Jaffe, &c. ».

Les Chapitres 45, 46 & 50 ſont encore des morceaux achevés, pour la raiſon & la ſaine Philoſophie qui y règnent ; ce ſont des modèles d'humanité & de vertu que Rabelais préſentoit aux Souverains, dans la perſonne de ſon *Grandgouſier*, par lequel il déſignoit manifeſtement Louis XII. Il ſeroit trop long de détailler tous les autres endroits de ſon *Gargantua* & de ſon *Pantagruel*, qui méritent d'être lûs & médités par les perſonnes du meilleur goût : on y trouve, à chaque page, des traits de génie & de raiſon, des ſaillies & des bons mots ; & ſur-tout une façon de conter ſi naïve, ſi

animée, que tout cela vous dédommage amplement des mauvaiſes choſes & des ordures que Rabelais n'y auroit pas répandues s'il avoit eu à plaire à des eſprits plus délicats que ſes Contemporains. Au reſte, Monſieur, il avoit d'avance répondu lui-même à votre critique, par ces paroles de ſon premier Prologue :

« Liſant les joyeux titres d'aucuns livres de » notre invention, comme *Gargantua*, *Pantagruel*, *Feſſe-pinte*, *la Dignité des Braguettes*, *des Pois au lard cum comento*, *&c.* » jugés trop facilement n'être au-dedans » traité que moqueries, folâtreries & menteries joyeuſes... mais par telle légèreté ne » convient eſtimer les œuvres des humains. » Car vous même dites que l'habit ne fait » pas le Moine ; & tel eſt vêtu de cape eſpagnole, qui en ſon courage, n'eſt rien » moins qu'Eſpagnol. C'eſt pourquoi faut » ouvrir le Livre, & ſoigneuſement peſer « ce qui y eſt déduit. Lors connoîtrez que » la drogue dedans contenue, eſt bien d'autre valeur que ne promettoit la boëte ; » c'eſt-à-dire, que les matières ici traitées ne » ſont tant folâtres, comme le titre exté-

» rieurement l'annonçoit. Et posez le cas,
» qu'au sens littéral vous trouviez matières
» assez joyeuses, & bien correspondantes
» au titre ; toutes-fois pas demeurer là ne
» faut, comme au chant des Syrènes : ains
» à plus haut sens interpréter, ce que par
» adventure cuidiez dit en gaieté de cœur ».

MAROT n'a pas reçu de vous un meilleur traitement que Rabelais.

« Marot, dites-vous, n'a presque jamais » été connu, hors de sa Patrie. Il a été » goûté parmi nous, pour quelques Contes naïfs, pour quelques Epigrammes » licentieuses, dont le succès est presque » toujours dans le sujet ; mais c'est par ce » petit mérite même que la Langue fut long-» tems avilie. On écrivit, dans ce style, » les Tragédies, les Poëmes, l'Histoire, » les Livres de morale... Il n'y a de vé-» ritablement bons Ouvrages, que ceux qui » passent chez les Nations étrangères, qu'on » y apprend, qu'on y traduit. Et chez quel » Peuple a-t-on jamais traduit Marot » ? Discours à l'Académie Françoise.

Quel étrange principe établissez-vous là, Monsieur, pour décréditer Marot ! Quoi ! il faudra qu'un Auteur, afin d'être excel-

lent dans ſa Langue, ſoit traduit dans une autre ? Mais au contraire, les génies les plus originaux ſont les plus difficiles à traduire ; & ceux-là ſont impoſſibles, dont le mérite conſiſte dans un certain choix d'expreſſions & de tournures, qui appartiennent entièrement à l'idiôme où ils ont écrit. Dans quelle Langue a-t-on pu rendre les graces & les fineſſes de Catulle ; l'un des Anciens le plus ſemblable à Marot ? Dans quelle Langue pourra-t-on jamais traduire Lafontaine, qui n'a pas moins imité Marot que Rabelais ? On dit même que les Anglois ont très-peu de plaiſir à lire cet excellent Lafontaine. Si cela eſt ; c'eſt qu'ils n'ont pas aſſez étudié la naïveté de notre Langue ; qualité par laquelle on peut la comparer, je ne dis pas aux meilleures Langues modernes, mais à celles de l'antiquité. Et cette naïveté ſi précieuſe ; ce ne ſont pas les Ecrivains du dernier ſiècle qui la lui ont donnée ; c'eſt Rabelais, c'eſt Marot ; ce ſont Montagne & Amiot, Ecrivains précieux par-là, & que les connoiſſeurs liſent toujours avec un plaiſir nouveau.

Comment vous eſt-il échappé de dire, que *c'eſt par ce petit mérite même que la Langue fut long-tems avilie* ? Tandis que c'eſt principalement ce mérite qui a conſervé & qui fait lire les Auteurs dont je viens de parler. Les Poëtes d'alors qui firent des Tragédies, ou d'autres Ouvrages ſérieux, dans ce même ſtyle, ne s'apperçurent pas que notre Langue n'étoit point encore formée pour le genre noble; & ils s'égarèrent. Mais ceux qui ſçurent ſe renfermer, comme Marot & Saint-Gelais, dans les petits Ouvrages de Poéſie, qui ne demandent que des graces ſimples & naïves, tirèrent heureuſement parti de ce génie que la Langue françoiſe avoit dès-lors pour la naïveté.

Je ne ſçais pas pourquoi vous avez avancé que *Marot a été goûté pour quelques Epigrammes licentieuſes, dont le ſuccès eſt preſque toujours dans le ſujet.* On voit aiſément ſur qui vous vouliez faire retomber cette cenſure indirecte ; & que vous donniez par-là, comme on dit vulgairement, un ſoufflet à Rouſſeau, ſur la joue de Marot : mais vous ne vous trompiez qu'en deux choſes.

On ne goûte pas Marot ſeulement pour ſes

Epigrammes licentieuſes ; mais pour pluſieurs qui ne le ſont pas : pour des Epîtres d'un agrément infini ; ſur-tout pour ſes Madrigaux, remplis de délicateſſe, & d'un naturel ſi exquis, qu'il n'a été ſuivi que de loin, par tous ceux qui l'ont imité dans ce genre.

En voici une preuve. *Liſez* le Madrigal ſuivant :

Amour trouva celle qui m'eſt amère :
(Et j'y étois, j'en ſais bien mieux le conte)
Bonjour, dit-il, bonjour Vénus, ma mère :
Puis tout-à-coup il voit qu'il ſe mécompte ;
Dont la couleur au viſage lui monte,
D'avoir failli honteux, Dieu ſçait combien.
Non, non Amour, (ce dis-je) n'ayez honte :
Plus clairvoyans que vous s'y trompent bien.

Je pourrois vous citer dix ou douze Madrigaux du même Poëte, auſſi charmans que celui-là ; tels que

Un doux nenni avec un doux ſourire, &c.
Las ! il eſt mort, pleurez-le, Damoiſelles,
Le Paſſereau de la jeune Maupas, &c.
Dès que ma mie eſt un jour ſans me voir, &c.
Mes créanciers qui de dizains n'ont cure, &c.

Mes yeux ſont bons, &c.
Etre Phébus bien ſouvent je deſire, &c.
Demandez-vous qui me fait glorieux ? &c.
Ouir parler de ma Dame & Maîtreſſe, &c.
Fleur de quinze ans, &c.
Muſe, dis-moi, &c.

Comparez, je vous prie, à ces Madrigaux celui-ci qui eſt de vous, Monſieur, & que j'ai choiſi comme le meilleur que vous ayez fait :

Pope l'Anglois, ce ſage ſi vanté,
Dans ſa morale au Parnaſſe embellie,
Dit que les biens, les ſeuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aiſance & la ſanté.
Il s'eſt trompé. Quoi ! dans l'heureux partage,
Des dons du Ciel faits à l'humain ſéjour,
Ce triſte Anglois n'a pas compté l'Amour ?
Qu'il eſt à plaindre ! il n'eſt heureux ni ſage.

On ſent aiſément combien le vieux langage de Marot donne plus de naïveté & de graces à ſes vers ; & que les vôtres, quoique bien écrits, ont quelque choſe de trop ſérieux & de trop froid pour le genre. Le grand défaut d'un Madrigal, eſt de n'avoir pas l'air naïf ; & c'eſt le défaut du vôtre.

Je nie en ſecond lieu, que *le ſuccès des Epi-*

grammes licentieuſes ſoit dans le ſujet. Au contraire, c'eſt par où les honnêtes gens qui ont du goût, les eſtiment le moins : ce qui les leur rend agréables, c'eſt la tournure, c'eſt l'art de conter, & de faire paſſer adroitement une choſe groſſière en elle-même, à la faveur de l'élégance, du choix des mots, & de la naïveté de l'expreſſion. Au reſte, je ne puis mieux terminer cet article qu'en vous rapportant un paſſage de Deſpréaux, qui vient parfaitement à l'appui de mes réflexions pour détruire votre Paradoxe ; il s'exprime ainſi (VII Réflex. ſur Longin) : « Le vrai tour de l'Epigramme, du Rondeau » & des Epîtres naïves ayant été trouvé par » Marot, par Saint-Gelais, & par d'autres, » non ſeulement leurs Ouvrages en ce genre » ne ſont point tombés dans le mépris ; » mais ils ſont encore aujourd'hui généra- » lement eſtimés : juſques-là même que » pour trouver l'air naïf en françois, on a » encore quelquefois recours à leur ſtyle ; » & c'eſt ce qui a ſi bien réuſſi au célèbre » M. de Lafontaine ».

Paſſons maintenant à ce que vous dites de Montaigne, au même endroit du même diſcours :

« Le ſtyle de Montaigne (ce ſont vos » termes) n'eſt ni pur, ni correct, ni pré- » cis, ni noble..... J'entends ſouvent » regretter le langage de Montaigne : c'eſt » ſon imagination qu'il faut regretter : elle » étoit forte & hardie ; mais ſa langue » étoit bien loin de l'être ».

N'eſt-ce donc pas le génie des Ecrivains qui fait une Langue ? Et puiſque Montaigne avoit une imagination forte & hardie, n'a-t-il pas pu donner de la hardieſſe & de la force à ſon langage ? Je vais plus loin, & je ſoutiens que notre Langue n'eſt auſſi hardie nulle part, ni même auſſi énergique que dans Montaigne. Pour prouver ce que j'avance, je vais entrer dans une diſcuſſion dont je pourrois me paſſer, ſi je ne voulois que combattre votre jugement ; car la ſeule réflexion que j'ai faite y répond aſſez. Mais mon objet principal n'eſt pas de vous contredire ; c'eſt de dire des choſes un peu nouvelles aujourd'hui, & qui puiſſent être utiles à la Littérature.

Rien de plus ordinaire parmi nos beaux-eſprits, qui ſe piquent d'écrire purement, qu'une ignorance complette du génie de

notre Langue. Ils croiroient ſouiller leur puriſme, s'ils liſoient nos anciens Auteurs; & c'eſt, pour leur oreille dédaigneuſe, un ſupplice bien rude que le ſon d'un mot un peu ſuranné. Cependant il faut en convenir : Quiconque veut connoître les richeſſes & les reſſources de la Langue françoiſe, ne doit guère moins lire les Rabelais, les Marot, les Amyot, les Montaigne, les Regnier & quelques autres, que les bons Auteurs du dernier ſiècle. J'ai déja dit que Lafontaine s'étoit preſqu'entièrement formé ſur Marot & Rabelais : mais Corneille, Racine, Deſpréaux, Molière ont fait d'abondantes moiſſons dans nos vieux Ecrivains; comme Virgile en faiſoit dans Ennius, & Horace, dans Lucile. On ſait que Racine faiſoit ſes délices de la lecture d'Amyot; & l'on ne ſauroit croire de combien d'expreſſions & de tours heureux, cette lecture, ou plutôt cette étude, a enrichi ſes écrits.

En effet, quand ces Auteurs ne ſeroient recommandables que par leur naïveté, qui eſt leur principal mérite, ce ſeroit déja une raiſon abſolue d'aller chez eux teindre, pour ainſi dire, notre ſtyle de ces couleurs naïves qui

manquent à tous les beaux-eſprits du jour. Mais ils ont encore d'autres qualités, dont on peut faire un emploi non moins profitable. On trouvera dans leurs écrits, une abondance de Métaphores, & de figures les plus magnifiques ; une audace étonnante d'expreſſions & d'épithètes dont un homme de goût ſait bien tirer parti, & ſouvent une vigueur de ſtyle, une hardieſſe de tournures, dont nous ne croirions pas notre Langue ſuſceptible, & que nous chercherions en vain dans nos Auteurs lès plus élégans.

Il ne faut pas s'étonner ſi nos anciens Ecrivains ont quelquefois une énergie de langage, dont nous n'approchons pas. Ils étoient moins gênés que nous par l'exactitude, la correction & la pureté. Nous avons ſur eux cet avantage, & j'avoue qu'il eſt eſſentiel pour fixer une Langue, & lui donner toute la perfection qu'elle peut acquérir : mais avouons en même tems, qu'à force d'avoir voulu polir & façonner la nôtre, nous l'avons rendue trop délicate & trop frêle. Pour lui donner plus de clarté, nous en avons ôté des inverſions néceſſaires à la variété & à l'agrément des phraſes. En cher-

chant à la rendre noble, nous l'avons rendue roide & sévère ; nous l'avons dépouillée d'une certaine aisance pleine de grace. Elle a perdu de la liberté, en prenant de la correction ; & n'a acquis tant d'élégance qu'aux dépens de sa naïveté.

Le dirai-je ? C'est l'Académie qui a, pour ainsi dire, exténué notre Langue, & lui a fait perdre une partie de son embonpoint naturel. Ce ne sont point les discussions de quelques têtes froides qui forment un beau langage ; ce sont les Ouvrages du génie & du goût réunis. Malherbe & Corneille, malgré leurs fautes, ont plus fait pour la Langue, que toutes les séances académiques ; & nos excellens Livres ont plus servi à la répandre dans l'Europe, que le Dictionnaire des Quarante.

On me dira que ce Dictionnaire servira du moins à la fixer, ou à la conserver, quand elle sera corrompue ; mais elle se conservera bien mieux dans Racine & dans Boileau : d'ailleurs ceux qui la corrompront, ne porteront-ils pas cette même altération dans le Dictionnaire ?

Les Grecs & les Romains n'avoient ni

Dictionnaires, ni Académies ; & leur Langue ne s'en eſt pas moins conſervée dans Homère & dans Virgile, avec une entière pureté, malgré les Lycophron & les Lucain.

Si l'on épluchoit nos meilleurs Poëtes, par les règles des Dictionnaires & des Grammaires, on pourroit avoir le minutieux plaiſir de leur trouver beaucoup de fautes contre la Syntaxe ; mais on ne ſeroit guère digne de les lire, ni de les entendre ; & c'eſt là le cas de dire avec Quintilien : *aliud grammaticè, aliud latinè loqui.*

Je reviens donc à dire que le deſpotiſme académique exercé ſur la Langue, l'a fort appauvrie & deſſéchée. On trouve une infinité de tours poétiques dans Malherbe, Corneille & Lafontaine, qui ſeroient condamnés au tribunal de l'Académie, pour cauſe de vétuſté ; & qui ſont non ſeulement approuvés, mais admirés au tribunal du goût : & tant pis pour nos Poëtes qui n'oſent les employer ; car, à coup ſûr, la poſtérité n'en jugera pas comme nos Puriſtes.

Une choſe intéreſſante & plus utile que tous les Dictionnaires, ce ſeroit un Ouvrage où l'on feroit, pour ainſi dire, l'hiſtoire de

notre Langue ; où l'on examineroit par quels degrés elle a passé depuis qu'elle a été cultivée par des Ecrivains ; quel est son caractère principal ; comme elle s'est enrichie, perfectionnée ; & comment ensuite elle s'est amollie & corrompue par trop de luxe & de délicatesse. Il seroit facile de prouver qu'elle étoit beaucoup plus poétique, plus forte & plus hardie, dans le siècle précédent, que dans le nôtre ; & bien que notre goût actuel se soit tourné vers les expressions bizarres & recherchées, on verroit que la Langue, en s'infectant de termes ridicules & de phrases néologiques, n'en est que plus pauvre & plus stérile pour la Poésie.

Quoique cette matière ne puisse pas être approfondie ici, comme je pourrai le faire quelque jour, voyons néanmoins, en revenant à Montaigne, si nous ne trouverons pas à son langage cette force & cette hardiesse que vous lui refusez.

Le style de Montaigne n'est pas *précis*, dites-vous. Jamais Ecrivain n'eut plus de précision que lui. Entre cent exemples qu'on en peut tirer, je prends celui-ci, à l'ouverture

verture du Livre. « Nous louons un cheval » de ce qu'il eſt vigoureux & adroit, non » de ſon harnois : un levrier de ſa vîteſſe, » non de ſon collier : un oiſeau de ſes ailes, » non de ſes longes & ſonnettes. Pourquoi » de même n'eſtimons-nous un homme par » ce qui eſt ſien ? Il a un grand train, un » beau Palais, tant de crédit, tant de rente : » tout cela eſt autour de lui, non en lui. » Si vous marchandez un cheval, vous lui » ôtez ſes bardes, vous le voyez nud & à » découvert. Pourquoi eſtimant un homme, » l'eſtimez-vous tout enveloppé & empa- » queté » ?

Ceux qui aiment à réfléchir ſur leur lecture, & à comparer les Auteurs, n'ont qu'à voir combien La Bruyère, Monteſquieu, & M. Rouſſeau de Genève, ſe ſont formés avec Montaigne, & ont rapporté de ſon commerce, chacun ce qui convenoit à leur génie particulier.

Le ſtyle de Montaigne n'eſt pas *noble*, ajoutez-vous. Je vous prie de jetter les yeux ſur le paſſage ſuivant, & de me dire ſi nos Ecrivains modernes, qui ont tant rebattu les penſées de Montaigne ſur l'édu-

cation des enfans, l'ont surpassé par la noblesse, & même par l'élégance du style, à deux ou trois mots près qui sont vieillis.

« Au lieu de convier les enfans aux Let-» tres, on ne leur présente qu'horreur & » cruauté. Otez-moi la violence & la force. » Il n'est rien, à mon avis, qui abâtardisse » si fort une nature bien née. Si vous avez » envie qu'il craigne la honte & le châ-» timent, ne l'y endurcissez pas. Endur-» cissez-le à la sueur & au froid, au vent, » au soleil, & aux hazards qu'il lui faut » mépriser. Otez-lui toute molesse & déli-» catesse au vêtir & au coucher, au manger » & au boire : accoutumez-le à tout ; que » ce ne soit pas un beau garçon & dameret, » mais un garçon vert & vigoureux. En-» fant, homme, vieil, j'ai toujours cru » & jugé de même : mais entr'autres cho-» ses, cette police de la plupart de nos » Collèges m'a toujours déplu. C'est une » vraie geole de jeunesse captive. Arrivez-» y sur le point de leur office, vous n'oyez » que cris, & d'enfans suppliciés, & de » maîtres enivrés en leur colère. Quelle » manière pour éveiller l'appétit, envers

» leur leçon, à ces tendres ames & crain-
» tives, de les y guider d'une trogne
» effroyable, les mains armées de fouets !
» Combien leurs classes seroient plus dé-
» cemment jonchées de fleurs & de feuil-
» lées, que de tronçons d'osiers sanglans !
» J'y ferois portraire la joie, l'allégresse,
» & Flora, & les graces, &c. ».

La précision & la véhémence caractérisent particulièrement le style de Montaigne, & il en donne un exemple dans la manière dont il définit sa façon d'écrire.

« Le parler que j'aime, dit-il, c'est un
» parler simple & naïf, tel sur le papier
» qu'à la bouche : un parler succulent &
» nerveux, court & serré, non tant délicat
» & peigné, comme véhément & brusque ».

Cet Ecrivain possédoit, plus qu'aucun autre, le talent unique de faire servir les choses les plus familières à relever les pensées les plus nobles; à tirer une grande vérité d'une peinture commune; à trouver le sublime dans le trivial. S'il veut faire sentir qu'un Roi, tout-puissant qu'il est, n'en est pas moins soumis aux infirmités humaines, que le reste de ses sujets; il

ne prend pas le ton ampoulé & déclamateur d'un Sophiſte, il vous dit ſimplement :

« La fièvre, la migraine & la goutte » l'épargnent-elles non plus que nous ? » Quand la vieilleſſe lui ſera ſur les épaules, les archers de ſa garde l'en déchargeront-ils ? Quand la frayeur de la mort » le tranſira, ſe raſſurera-t-il par l'aſſiſtance » des Gentilhommes de ſa Chambre ? Ce » ciel-de-lit tout enflé d'or & de perles » n'a aucune vertu à rapaiſer les tranchées » de la colique ».

C'eſt encore avec ce ton ſimple qui, étant à la portée de tous les eſprits, n'en ſatisfait pas moins les plus délicats, qu'il nous rappelle une importante vérité, qui n'a jamais été combattue que par des fous mélancoliques.

« Quand vous voyez, dit-il, une riche » & pompeuſe demeure ; encore que vous » ne ſachiez qui en eſt le maître, ſi ne » direz-vous pas qu'elle ſoit faite pour des » rats. Et cette divine ſtructure que nous » voyons du Palais céleſte, n'avons-nous » pas à croire que ce ſoit le logis de » quelque maître plus grand que nous ne » ſommes » ?

Cette simplicité, cette familiarité d'images a plus de force que de grands mots enflés d'épithètes; & nos Ecrivains bourfoufflés feroient-ils si mal d'étudier un pareil modèle?

J'aime, dans Montaigne, sa Philosophie douce & riante, sans morgue & sans pédanterie, qui répand l'enjouement sur les choses les plus sérieuses. Cette Philosophie est celle de Lafontaine qui a beaucoup imité Montaigne; & je tiens pour certain qu'il n'y a pas de meilleur remède, qu'une lecture assidue de ces deux aimables sages, contre la triste & piteuse Philosophie de nos jours. Que de déclamations n'a-t-on pas faites sur le mépris de la mort! Mais tous ces déclamateurs semblent désolés en nous consolant. Voyez que le ton de Montaigne vous découvre un homme gaiement préparé à faire bonne contenance contre la mort.

« Il n'est homme si décrépit qui ne pense » avoir encore vingt ans dans le corps. Pauvre » fol que tu es, qui t'a établi les termes » de ta vie? Tu te fondes sur les contes « des Médecins, regarde plutôt l'effet &

» l'expérience. Par le commun train des » choſes, tu vis encore par faveur ex- » traordinaire ; tu as paſſé les termes » accoutumés de vivre. Compte de tes » connoiſſances combien il en eſt mort » avant ton âge, plus qu'il n'y en a qui » l'aient.... L'un ſe plaint de quoi la mort » lui rompt le train d'une belle victoire : » l'autre, qu'il lui faut déloger, avant que » d'avoir marié ſa fille, ou réglé l'inſti- » tution de ſes enfans. L'un plaint la com- » pagnie de ſa femme, l'autre de ſon » fils, &c. Je veux qu'on agiſſe & » qu'on allonge les offices de la vie tant » qu'on peut, & que la mort me trouve » plantant mes choux ; mais nonchalant » d'elle, & encore plus de mon jardin » imparfait ».

Ce ſont ces idées ſi vraies, ſi vivement préſentées, que Lafontaine a imitées ſupérieurement dans cette Fable de la Mort & du Mourant.

Un Mourant, qui comptoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la Mort que précipitamment
Elle le contraignoit à partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait ſon teſtament,

Sans l'avertir au moins. Eſt-il juſte qu'on meure,
Au pied levé ? dit-il. Attendez quelque peu,
Ma femme ne veut pas que je parte ſans elle,
Il me reſte à pourvoir un arrière-neveu ;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aîle.
Que vous êtes preſſante, ô Déeſſe cruelle !
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point ſurpris.
Tu te plains, ſans raiſon, de mon impatience.
Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels auſſi vieux, trouve-m'en dix en France ?
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te diſpoſât à la choſe :
J'aurois trouvé ton teſtament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cauſe
Du marcher & du mouvement,
Quand les eſprits, le ſentiment,
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouie,
Toute choſe pour toi ſemble être évanouie.
Pour toi l'aſtre du jour prend des ſoins ſuperflus,
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir des camarades,
Ou morts, ou mourans, ou malades.
Qu'eſt-ce que tout cela qu'un avertiſſement ?
Allons, Vieillard, & ſans réplique.
Il n'importe à la République
Que tu faſſes ton teſtament.

La Mort avoit raiſon. Je voudrois qu'à cet âge,
ſortît de la vie ainſi que d'un banquet ;
Remerçiant ſon hôte, & qu'on fît ſon paquet ;

Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, Vieillard! voi ces jeunes mourir,
Voi les marcher, voi les courir
A des morts, il eſt vrai, glorieuſes & belles,
Mais ſûres cependant & quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier; mon zèle eſt indiſcret.
Le plus ſemblable aux morts meurt le plus à regret.

Il eſt peu d'Ecrivains en proſe qui ait autant connu les graces que Montaigne, & qui leur ait plus ſacrifié. Son livre eſt plein d'endroits qui peuvent ſervir de modèle pour le ſtyle gracieux : je n'en raſſemblerai ici que deux ou trois.

« La plupart des plaiſirs nous chatouillent & embraſſent, pour nous étrangler. » Si la douleur de tête nous venoit avant » l'ivreſſe, nous nous garderions de trop » boire; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant & nous cache ſa » ſuite ».

« Elles cachent (dit-il ailleurs au ſujet des femmes ſavantes) » & couvrent leurs beautés ſous des beautés étrangères. C'eſt grande » ſimpleſſe d'étouffer ſa clarté, pour luire » d'une lumière empruntée. Elles ſont enterrées & enſevelies ſous l'art; c'eſt qu'elles

» ne ſe connoiſſent point aſſez. Le monde
» n'a rien de plus beau. C'eſt à elles d'ho-
» norer les arts & de farder le fard. Que
» leur faut-il que vivre aimées & honorées ?
» Elles n'ont & ne ſavent que trop pour
» cela. Baſte qu'elles peuvent ſans nous,
» ranger la grace de leurs yeux à la gaieté,
» à la ſévérité & à la douceur ; aſſaiſonner
» un Nenny de rudeſſe, de doute & de
» faveur. Avec cette ſcience, elles com-
» mandent à baguette & régentent les Ré-
» gens & l'école ».

« S'il y a quelque honneur à pleurer les
» maris, il n'appartient qu'à celles qui leur
» ont ri. Celles qui ont pleuré en la vie,
» qu'elles rient en la mort, au dehors
» comme au dedans. Auſſi ne regardez pas
» à ces yeux moites, à cette piteuſe voix ;
» regardez ce port, ce teint, & l'embon-
» point de ces joues, ſous ces grands
» voiles : c'eſt par-là qu'elle parle François ».

Voici encore un paſſage où la force eſt mêlée à la grace, variété piquante & connue de ſi peu d'Ecrivains.

« L'avarice peut planter au courage d'un
» garçon de boutique, nourri à l'ombre

» & à l'oiſiveté, l'aſſurance de ſe jetter ſi » loin du foyer domeſtique, à la merci » des vagues & de Néptune courroucé, » dans un frêle batteau : & Vénus même » fournit de réſolution & de hardieſſe la » jeuneſſe encore ſous la diſcipline ; & gen- » darme le tendre cœur des pucelles au » giron de leurs mères ».

Aſſurément, quand on lit de pareils endroits qui ne laiſſent pas de ſe rencontrer fréquemment dans Montaigne, on a bien raiſon de *regretter ſon langage*, encore que ces regrets vous déplaiſent.

Quoique cet Ecrivain charmant aime à rire & à badiner, il ſait bien parler auſſi le langage du ſentiment. Voici une naïveté du cœur qui me paroît ſublime. Je ne ſache pas qu'on ait donné une définition mieux ſentie de l'amitié ; il parle de la Boëtie.

« Si on me preſſe de dire pourquoi je » l'aimois, je ſens que cela ne ſe peut exprimer qu'en répondant, parce que c'étoit » lui, parce que c'étoit moi ».

« Depuis le jour que je le perdis (dit-il plus loin, du même ami) « je ne fais que

» traîner languiſſant ; & les plaiſirs même » qui s'offrent à moi, au lieu de me conſo- » ler, me redoublent le regret de ſa perte ».

Ce peu de mots eſt bien dans le ton de la douleur véritable, qui n'eſt ni bavarde, ni curieuſe d'expreſſions recherchées. Je ne ſaurois m'empêcher de vous citer encore ce morceau rempli d'une ſenſibilité bien naturelle.

« Je vois nonchalament la mort, quand » je la vois univerſellement, comme fin » de la vie. Je la gourmande en bloc : » par le menu, elle me pille : les larmes » d'un laquais, la diſpenſation de ma des- » ſerte, l'attouchement d'une main connue, » une conſolation commune me déconſole » & m'attendrit. Ainſi nous troublent l'âme » les plaintes des fables : & les regtets de » Didon & d'Ariane paſſionnent ceux mê- » mes qui ne les croyent point en Virgile » & en Catulle ».

Quoique vous en diſiez, Monſieur, ce qui diſtingue principalement les écrits de Montaigne, c'eſt la hardieſſe des figures, & la force de l'expreſſion. Dans quel livre moderne, la Langue françoiſe a-t-elle plus

d'énergie que dans les paſſages ſuivans, pris ſans choix entre beaucoup d'autres, auſſi forts & auſſi frappans ?

« La vaillance, c'eſt la fermeté, non pas » des jambes & des bras, mais du courage » & de l'ame : elle ne conſiſte pas en va- » leur de notre cheval, ni de nos armes, » mais en la nôtre. Celui qui tombe obſtiné » en ſon courage, qui, malgré le danger » de la mort voiſine, ne relâche aucun » point de ſon aſſurance, qui regarde en- » core, en rendant l'ame, ſon ennemi, » d'une vue ferme & dédaigneuſe ; il eſt » battu, non pas de nous, mais de la » fortune ; il eſt tué, non pas vaincu ».

Si ce n'eſt pas là un modèle de ſublime, il n'en faut chercher nulle part. Voici un trait plus court, mais non moins beau, dans le même genre : il s'agit des Rois. « Toute ſoumiſſion leur eſt due, ſauf » celle de l'entendement. Ma raiſon n'eſt » pas tenue à ſe courber & fléchir : ce ſont » mes genoux ».

Jamais Auteur n'a fait un plus riche emploi des métaphores : qualité qui, ſelon les Anciens, eſt le principal caractère d'un

grand génie & d'un bon eſprit ; & qui donne le plus de *hardieſſe au ſtyle* : car je n'oublie rien de ce qui peut détruire votre aſſertion. Voyez comme il anime une penſée commune ſur les loix, par une métaphore très-juſte qui tient de la comparaiſon.

« Les loix prennent leur autorité de la » poſſeſſion & de l'uſage ; il eſt dangereux » de les ramener à leur naiſſance : elles » groſſiſſent & s'annobliſſent en roulant » comme nos rivières. Suivez-les juſqu'à » leur ſource, ce n'eſt qu'un petit ſurjon » d'eau à peine reconnoiſſable, qui s'en» orgueillit ainſi, & ſe fortifie en vieilliſ» ſant ».

Une des métaphores les plus magnifiques que je connoiſſe, c'eſt lorſque Montaigne parlant des victoires de Salamine, de Platée, de Micale & de Sicile, les appelle « ces quatre victoires ſœurs, les » plus belles que le ſoleil ait jamais vu de » ſes yeux ».

Voici encore quelque choſe de plus fort pour l'expreſſion. « Si quelqu'un, dit-il, » s'enivre de ſa ſcience, regardant ſous

» ſoi ; qu'il tourne les yeux au-deſſus, vers » les ſiècles paſſés ; il baiſſera les yeux ; » y trouvant tant de milliers d'eſprits qui » le foulent aux pieds ».

Et ailleurs, en parlant d'un traître. « Il » ſembloit à ce pauvre homme, qu'au » travers de ſon maſque & des croix de » ſa caſaque, on iroit lire juſques dans » ſon cœur, ſes ſecrettes intentions. Tant » eſt merveilleux l'effort de la conſcience » !

Liſez auſſi cet autre paſſage dont toute la force eſt dans la tournure & le choix des mots ; il s'agit des malades imaginaires. « J'en ai vu prendre la chèvre de ce » qu'on leur trouvoit le viſage frais, & le » pouls poſé ; contraindre leur ris, parce » qu'il trahiſſoit leur guériſon, & haïr la » ſanté de ce qu'elle n'étoit pas regrettable ».

Je termine ceci par un trait qui renferme à la fois la force de l'imagination, celle de la penſée, & celle du langage. « Aux exploits de la guerre, la chaleur » du combat pouſſe les ſoldats généreux » ſouvent à franchir des pas ſi hazardeux, » qu'étant revenus à eux, ils en tranſiſſent » d'étonnement les premiers. Ainſi les Poëtes

» ſont épris ſouvent d'admiration de leurs » propres ouvrages, & ne connoiſſent plus » la trace par où ils ont paſſé ».

Il me paroît que tous ces exemples ne doivent laiſſer aucun doute ſur la queſtion dont il s'agit, & qu'on ne peut dénier à Montaigne un ſtyle auſſi fort & auſſi hardi qu'on ait pu l'avoir après lui. Je ne m'arrête pas là, & je veux prouver, qu'il n'a pas tenu à ce génie original, qu'il n'ait donné à ſa Langue infiniment plus d'énergie qu'elle n'en a. Vous en ſerez convaincu, ſi vous voulez bien examiner un moment, avec moi, juſqu'où il a porté quelquefois l'audace des figures & des expreſſions. Vous verrez combien il s'efforçoit d'atteindre au génie des Langues anciennes, & que nos plus ſublimes Ecrivains ont un langage timide au prix du ſien.

Le premier mérite du ſtyle eſt d'être animé, & d'offrir par-tout des images vives & frappantes, mais proportionnées aux choſes que l'on traite. La meilleure des Langues eſt celle qui ſe prête le plus aux images, & avec laquelle il eſt plus facile de peindre beaucoup de choſes. Telles

ſont les Langues Grecque & Latine. Il eſt évident que nos premiers Ecrivains ont fait de grands efforts pour approcher de ces anciennes Langues, & que, ſi la nôtre avoit été plus formée, elle ſeroit devenue, entre leurs mains, beaucoup plus hardie qu'elle ne l'a été depuis. Ne parlons que de Montaigne. Aucun ſtyle n'eſt plus animé, ni plus rempli d'images que le ſien. Il force, pour ainſi dire, les mots à peindre tout ce qu'il veut : il leur trouve une place où ils prennent un luſtre qu'on ne leur ſoupçonnoit point. Voulez-vous des images vives, naturelles & hardies à la fois : il peint dans un endroit « une » famille égarée, faiſant peur à ſes amis & » à ſoi-même ».

Dans un autre, il dit de la Science : « En quelque main, c'eſt un ſceptre ; en » quelqu'autre, une marotte ».

En parlant de Bacchus « Ce Dieu, dit-il, » redonne aux hommes la gaieté, & la » jeuneſſe aux vieillards ; il adoucit & » amollit les paſſions de l'ame, comme le » fer s'amollit par le feu ».

« Il eſt danger que la lueur de vos » actions

» actions paſſées ne vous éclaire que trop, » & vous ſuive juſques dans votre tanière ».

« Les Dieux ont mis plutôt la ſueur aux » advenues des cabinets de Vénus que de » Pallas ».

« Les Royaumes, les Républiques naiſ- » ſent, fleuriſſent & *fanniſſent* de vieilleſſe » comme nous ». Croyez-vous qu'une Langue eſt pauvre & foible, quand elle ſait déjà s'exprimer ainſi? Mais voyons des expreſſions encore plus neuves & plus pittoreſques.

« La crainte, le deſir, l'eſpérance nous » élancent vers l'avenir ».

« Il me ſembloit que ma vie ne me » tenoit plus qu'au bout des lévres ».

« Caton eut le loiſir d'affronter la mort, » & de la colleter ». *Lutter contre la mort* étoit déjà rebattu du tems de Montaigne: il trouva plus neuf de dire *la colleter*, qui eſt plein de vivacité. Il dit ailleurs avec encore plus d'énergie. « Tantôt la peur » nous donne des aîles au talon, tantôt » elle nous *cloue les pieds* ». C'eſt enchérir ſur l'expreſſion du Poëte Latin *pedibus timor addidit alas.*

A propos des ſorciers, & de l'ignorante opiniâtreté des Juges de ſon tems, à les faire brûler, Montaigne s'exprime ainſi. « C'eſt mettre ſes conjectures à bien haut » prix que d'en faire cuire un homme tout » vif ».

« Oh! que c'eſt un doux chevet que l'igno» rance & l'incurioſité, à repoſer une tête » bien faite ». Y a-t-il rien de plus hardi que d'appeller l'ignorance, un *chevet* ? Y a-t-il rien de plus heureux & de plus exquis que cette métaphore, de la manière dont l'Auteur l'a tournée ? En voici une d'une autre eſpèce ; mais qui n'eſt ni moins vive, ni moins expreſſive. « Nous » fuyons la correction ; au lieu d'y tendre » les bras, nous y tendons les griffes ». Je pourrois appliquer cette penſée à bien des Auteurs.

On admire fort, avec raiſon, ces beaux vers de Racine :

Ce nom de Roi des Rois & de Chef de la Grèce,
Chatouilloit de mon cœur l'orgueilleuſe foibleſſe.

Cette métaphore eſt d'autant plus hardie, que le Poëte ne dit pas *chatouilloit mon cœur*, ni *chatouilloit mon orgueil* ; mais

chatouilloit la foibleſſe orgueilleuſe de mon cœur. Cette expreſſion eſt très-familière à Montaigne. Vous y trouvez « des plaiſirs » dont mon ame eſt chatouillée & réjouie. » Se chatouiller encore de la douceur de » cette ſouvenance, &c. » Aucun Poëte, je le répète, n'a tiré plus de profit que Racine, de la lecture de nos vieux Auteurs; & l'on ſeroit ſurpris de la quantité d'expreſſions qu'il nous en a conſervées. Ce qu'il n'auroit pas fait ſans doute, s'il avoit pris l'avis de l'Académie. On ſe rappelle auſſi ce vers d'Athalie:

Quel eſt ce glaive enfin qui marche devant eux?

Un glaive qui marche, c'eſt là ſans doute une hardieſſe extrêmement poétique, & dont les Livres ſaints avoient fourni plus d'une fois le modèle à Racine.

Montaigne, quoiqu'en proſe, ſe ſert à-peu-près de la même hardieſſe; il peint « des arènes mouvantes *qui marchent* une » demi-lieue devant la mer, & *gagnent pays* ».

On dit vulgairement une *terre vierge*, ce qui eſt une preuve que le vulgaire eſt très-hardi quelquefois dans ſes expreſſions, & que le langage figuré eſt le plus naturel

aux hommes. Voyez comme notre Auteur ſe ſert habilement de cette métaphore commune, & la rend toute neuve, en diſant au ſujet de l'Amérique : « ces nou- » velles terres découvertes en notre âge, » pures encore & *vierges* au prix des nôtres ».

Qui croiroit que l'on pût dire que *la faim & la fièvre rient?* Qui oſeroit pourtant condamner la manière dont Montaigne a fait paſſer cette expreſſion, toute bizarre qu'elle paroît ? « La Philoſophie n'eſt point » triſte. Elle fait état de calmer les tem- » pêtes de l'ame, & d'apprendre la faim & » les fièvres à rire ».

J'avoue que cet Ecrivain pouſſe quelquefois trop loin cet emploi du ſtyle figuré; que ſon imagination paſſe les bornes de la proſe, & même les licences de la Poéſie: mais on doit faire attention que, de ſon tems, le goût étoit plus rare que le génie; & que notre Poéſie n'étant preſque rien encore, il étoit permis d'être Poëte en proſe. Au reſte, il y a telles expreſſions, dans Montaigne, que j'admire, en n'oſant les approuver; par exemple : *mes penſées dorment ſi je les aſſieds.* Il n'y a rien ſans

doute d'auſſi fort que *des penſées qui dorment* & des *penſées qu'on aſſied.* Mais je défie qui que ce ſoit, de faire ſentir plus vivement la même idée.

Voulez-vous quelque choſe de plus extraordinaire ? Pour exprimer qu'il y a des femmes en qui la parure eſt une laideur de plus : « il en eſt, dit-il, ſur qui les » belles robes pleurent ». Je ne ſache pas, qu'on ait jamais pouſſé la métaphore à ce degré de hardieſſe, ſans devenir pourtant ridicule ; car je croirois qu'en vers on pourroit faire habilement paſſer ces figures audacieuſes, dont la proſe ſemble être intimidée.

Je ne me rappelle qu'un trait de Boſſuet, qui ſe puiſſe égaler pour la force à celui de Montaigne. Ce ſublime Orateur, dans un ſermon pour Madame de La Valière, parle d'une femme ambitieuſe & vaine, qui croit valoir beaucoup, quand elle s'eſt chargée d'or, de pierreries, & de mille autres vains ornemens. Il ajoute : « toute la na- » ture s'épuiſe pour la parer, *tous les arts* » *ſuent*, toute l'induſtrie ſe conſomme ». Quelle étonnante figure ! *tous les arts ſuent*

Les arts pris pour les artiſans : mais voyez qu'en diſant, *tous les artiſans ſuent*, il offroit une image petite & dégoûtante : au lieu qu'en animant les arts même, il fait l'image la plus noble & la plus hardie que je connoiſſe non ſeulement dans nos Orateurs, mais dans nos Poëtes. Il eſt vrai que Boſſuet avoit la tête extrêmement poétique, & qu'il y a plus de ſublime dans une ſeule de ſes Oraiſons funèbres, que dans tel Poëme françois, que je pourrois vous citer.

Vous venez de voir, Monſieur, que non ſeulement la Langue françoiſe n'eſt ni foible, ni timide, dans Montaigne, comme vous l'avanciez ; mais qu'il lui a même donné plus de hardieſſe & d'énergie qu'aucun autre Ecrivain : permettez-moi de ne pas quitter cet Auteur, que j'aime particulièrement, ſans faire obſerver différens tours de phraſe & des mots eſſentiels, que nos Grammairiens ont eu grand tort de proſcrire.

Vous ſavez que La Bruyère (1) ſe plaignoit

(1) Chapitre XIV. de quelques uſages.

de cette proſcription tyrannique, exercée ſur de certains mots qu'il regrettoit fort, parce qu'ils étoient naturels, harmonieux, néceſſaires même, & qu'ils enrichiſſoient la Langue. Quelques-uns de ceux qu'il cite ſont redevenus à la mode, & ont fait fortune ; je ſouhaiterois le même bonheur pour quelques locutions & quelques termes qui font un très-grand plaiſir dans Montaigne, & que nos rigoureux puriſtes condamnent impitoyablement.

J'ignore, par exemple, pourquoi une manière auſſi vive de s'exprimer que celle-ci, n'eſt plus autoriſée. « *J'euſſe fui d'épouſer* la ſageſſe même, ſi elle m'eût voulu ». Vous ſentez qu'en mettant *j'euſſe refuſé d'épouſer*, comme on parle aujourd'hui, la phraſe devient froide & languiſſante. Ce n'eſt donc ni pureté, ni correction d'avoir aboli un tour ſi naturel ; c'eſt pauvreté. C'eſt dans ces occaſions, & d'autres ſemblables, que l'homme de génie doit franchir les miſérables règles des Grammairiens, & faire céder l'uſage au talent.

Je demanderai auſſi par quelle raiſon on a perdu cette tournure, *notre art eſt*

foible à les imiter. Un âge tendre à la ſéduction. Etre délicat à l'obſervation de ſes promeſſes. Dites-moi ce qu'il y a de dur, de gêné, d'incorrect, dans cette façon de parler préciſe, dont on a beſoin. Corneille en fait un uſage fréquent, & vous l'en avez toujours repris; au lieu que vous auriez dû peut-être vous appuyer de ſon exemple pour la faire revivre. Molière en uſe toujours ſans ſcrupule, comme dans ce vers du Tartuffe, Acte III, Scène II:

Vous êtes donc bien tendre à la tentation.

La Bruyère a grande raiſon de regretter *ramentevoir*, qui ſignifioit *faire reſſouvenir*, & dont La Fontaine ſe ſert avec tant de grace. Je ne regrette pas moins *ſouvenance*, quoique nous ayons *ſouvenir*. Le même La Fontaine lui trouve bien ſa place dans ſa Fable des *animaux malades de la peſte.*

L'Ane vint à ſon tour, & dit: j'ai *ſouvenance*
Qu'en un pré de Moines paſſant, &c.

Ce mot de *ſouvenance* a là un air de bonhommie, que *ſouvenir* n'auroit pas. Ce ſont de ces délicateſſes qu'il faut ſentir, & qu'on ne peut guères analyſer.

Alaigre, pour *diſpos* & *léger*, méritoit

bien de trouver grace. Je crois que Racine l'emploie dans ſes *Plaideurs.*

Couardiſe a de la naïveté, & La Fontaine l'a mis dans ſa charmante imitation d'Anacréon :

Ma *couardiſe* eſt extrême.

Lâcheté ne dit point la même choſe ; il eſt trop ſérieux, & n'entre pas ſi bien dans un vers. Nous n'avons point de terme qui rende la ſignification de *gauchir*, que Rouſſeau n'a pas craint de faire entrer dans ſon Ode à la Poſtérité.

Ecartons, ont-ils dit, ce cenſeur intraitable,
Que des plus beaux dehors l'attrait inévitable
Ne fit jamais *gauchir* contre la vérité.

J'ai grand regret que *ſimpleſſe* ne ſoit pas demeuré avec *ſimplicité.* Il eſt plus naïf & veut dire quelque choſe de plus. La Fontaine en fait, en pluſieurs endroits, un excellent uſage. Il me ſemble qu'on ne ſe ſert pas aſſez de *décoloré*, qui eſt très-ſonore & très-élégant. Boileau l'a bien jugé tel, puiſqu'il l'a placé dans ces vers du Lutrin, où il fait image.

Le nouveau Cicéron, tremblant, *décoloré*,
Cherche en vain ſon diſcours ſur ſa langue égaré.

Je voudrois bien auſſi qu'on n'eût pas négligé *ſous couleur*, dont le tour eſt poétique ; en vers on ne ſauroit ſouffrir *ſous prétexte*. On eſt donc obligé de recourir à des circonlocutions traînantes, tandis que *ſous couleur* eſt précis, eſt rapide. Il ſeroit difficile de mettre quelque choſe de mieux à la place de ce mot, dans ces vers du Cid :

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuſte attentat,
Des meilleurs combattans affoiblit un Etat.

On rencontre auſſi le même mot élégamment employé de cette manière par Deſpréaux :

Il combat vivement la fauſſe piété,
Qui, *ſous couleur* d'éteindre en nous la volupté,
Par l'auſtérité même & par la pénitence,
Sait allumer le feu de la lubricité.

Enfin, je deſirerois que l'on ſût habilement rajeunir beaucoup d'autres termes qui ne nous ſont pas moins utiles, & pour leſquels nous avons un dédain ridicule ; car il n'eſt rien de plus abſurde que de rejeter dans la diſette un bien légitime. Pourquoi *méſaventure* n'eſt-il plus d'uſage,

quoiqu'il n'ait rien de dur ? En le rejetant, il faut avoir recours à des épithètes, *mauvaiſe*, *fâcheuſe*, *triſte aventure*. *Dévotieux* dit plus que *dévot ;* il eſt même plus doux. Dès que nous avons *portrait*, nous avons beſoin de *portraire* ; au défaut duquel on dit *faire le portrait* : ce qui eſt trop long. Nous avons perdu une expreſſion qui nous évitoit bien des paroles. Nous diſons bien encore *nonchalant* : une femme *nonchalante ;* mais nous ne diſons plus *nonchalant de quelque choſe :* & c'eſt dommage ; car cette tournure eſt très-agréable. *Ne pas ſe ſoucier*, *être indifférent*, n'a pas la même grace.

Je pourrois pouſſer ce détail beaucoup plus loin ; mais il occuperoit ici trop de place. J'aurai d'ailleurs occaſion d'y revenir, & de m'étendre davantage ſur cette matière, en parlant de Corneille & de vos commentaires.

Il faut le redire : nos Auteurs n'étudient pas aſſez leur Langue, & dédaignent trop nos bons ancêtres. C'eſt vous, Monſieur, qui avez mis à la mode ce mépris pour eux, en affectant ſans ceſſe de rabaiſſer

leurs écrits ; & de confondre ce qu'ils ont d'eſtimable, avec les défauts qui tiennent à leur tems. Le peu d'étude que vous en avez fait, eſt cauſe, en partie, que vous n'avez preſque aucune naïveté dans le ſtyle, comme il me ſera facile de le prouver par la ſuite. Delà vient auſſi que vous n'avez jamais parfaitement connu le génie de notre Langue, & que vous n'avez guères ſu juſques à quel point elle pouvoit être poétique ; ce que nous verrons amplement, quand nous parlerons de vos Poéſies.

Voilà donc la raiſon qui m'a fait donner tant d'étendue à cet article. J'avois auſſi pour but d'engager nos jeunes Ecrivains à remonter à nos anciennes ſources, où ils trouveront plus de richeſſes qu'ils ne penſent, où ils reprendront enfin quelque goût pour le ſimple & le naturel, dont nous nous éloignons à grands pas. S'ils ne veulent pas m'en croire ſur le mérite de nos vieux Ecrivains, qu'ils en croyent du moins La Bruyère qui va bien plus loin, en diſant. « Si nos ancêtres ont » mieux écrit que nous, ou ſi nous l'em-

» portons ſur eux par le choix des mots, » par le tour de l'expreſſion, par la clarté » & la brièveté du diſcours, c'eſt une » queſtion ſouvent agitée, toujours in- » déciſe ». (Chapitre XIV.)

Cette digreſſion finie, je vous prie de me la pardonner; ainſi que beaucoup d'autres qui viendront, dans la ſuite de ces Lettres, interrompre l'uniformité des réfutations. Paſſons maintenant à ce que vous avez prononcé ſur MALHERBE.

Il eſt bon de remarquer d'abord, que vous n'avez point admis, dans votre *Temple du goût*, ce Poëte qui a fait renaître le goût en France; tandis que vous y placez, dans un haut rang, les Perraut, les La Motte & les Fontenelle, qu'on doit regarder comme les corrupteurs du goût: mais avançons.

« Avant Corneille, dites-vous, il ne » s'étoit point trouvé de génie, qui eût » donné à la Langue françoiſe le tour, » le nombre, la propriété du ſtyle, & la » dignité. Quelques vers de Malherbe fai- » ſoient ſentir ſeulement qu'elle étoit ca-

» pable de grandeur & de force ; mais c'étoit » tout » (1).

« Si Malherbe montra le premier ce » que peut le grand art des expreſſions » placées, il eſt donc le premier qui fut » élégant. Mais quelques ſtances harmo- » nieuſes ſuffiſoient-elles pour engager les » étrangers à cultiver notre langage ? Ils » liſoient le Poëme admirable de la *Jéru-* » *ſalem*, l'*Orlando*, le *Paſtor Fido*, les » beaux morceaux de *Pétrarque*. Pouvoit- » on aſſocier à ces chef-d'œuvres, un petit » nombre de vers françois, bien écrits à » la vérité : mais foibles, & preſque ſans » imagination (2) » ?

Ne voilà-t-il pas le réparateur de la Langue & de la Poéſie françoiſe bien apprécié ? Eſt-ce donc du même Poëte que le judicieux & ſévère Deſpréaux a dit ?

Enfin Malherbe vint ; & le premier en France
Fit ſentir dans les vers une juſte cadence,
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et réduiſit la muſe aux règles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain la Langue réparée

(1) Siècle de Louis XIV, Chapitre des Beaux-Arts.
(2) Diſcours à l'Académie Françoiſe.

N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les ſtances, avec grace, apprirent à tomber,
Et le vers ſur le vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix, & ce guide fidèle
Aux Auteurs de ce tems ſert encor de modèle.
Marchez donc ſur ſes pas : aimez ſa pureté,
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.

Il faut opter, Monſieur ; il faut dire, ou que l'Auteur de l'Art Poétique s'eſt trompé lourdement, en faiſant de Malherbe un ſi bel éloge, ou que vous en avez jugé ſans connoiſſance ; car on ne peut être d'un avis plus oppoſé que vous l'êtes à Deſpréaux. Ce ſage Légiſlateur accorde à Malherbe tout ce que vous lui refuſez ; vous décidez qu'à peine doit-on lire ce reſtaurateur de notre Poéſie, & Boileau le propoſe pour modèle, à tous ceux qui ſe mêlent d'écrire en vers.

Si vous aviez dit que Malherbe n'avoit pas une verve aſſez pindarique, qu'il n'étoit pas toujours dominé, comme Rouſſeau, par le véritable génie de l'Ode, par cette fureur poétique, qu'on nomme enthouſiaſme ; que ſa marche étoit un peu trop concertée, & ſes emportemens trop ſages ; vous auriez penſé, vous auriez parlé

comme tous les connoiſſeurs. Mais en même tems, vous auriez dû dire qu'il eſt bien différent d'écrire, ſelon ſon génie, dans une Langue perfectionnée; ou d'être obligé de faire ſa Langue, en travaillant dans le genre le plus difficile de tous. Combien Malherbe devoit-il ſentir ſon feu s'éteindre à chaque pas, dans les efforts qu'il avoit à faire pour vaincre un langage rebelle au ton de la grande Poéſie, & qu'il falloit débarraſſer de tout le fatras pédanteſque des Ronſard & des du Bartas! La néceſſité continuelle & pénible de chercher la clarté, l'élégance, le tour nombreux, la grace de l'expreſſion & la propriété des mots, ralentiſſoit à tout moment l'eſſor de ſon imagination; & le forçoit de s'occuper davantage de la forme que du fonds de ſes ouvrages.

D'après ces conſidérations, on verra, en liſant Malherbe attentivement, que la Langue françoiſe lui doit peut-être plus qu'à Corneille même, dont il a été le précurſeur. Il eſt certain du moins que le grand Corneille avec tout ſon génie, n'auroit pas fait d'auſſi grands progrès dans ſa carrière,

carrière ; s'il n'eût pas trouvé ſa Langue déjà annoblie & épurée par les ſoins de Malherbe : & à tout prendre, il y a plus de pureté & d'harmonie dans le Poëte lyrique ; comme il y a plus de ſublime & d'enthouſiaſme dans le Poëte tragique.

Ce n'eſt pas que je penſe, avec vous, que les vers de Malherbe ſoient *foibles & ſans imagination.* Il a des momens de la plus heureuſe chaleur, & ſa touche eſt ſouvent très-vigoureuſe. Son Ode à Louis XIII, qui commence par ce vers,

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête, &c.

quoique faite dans ſa vieilleſſe, eſt un chef-d'œuvre. Rouſſeau n'en a peut-être point de plus belle pour la marche, pour la variété des images, & l'heureux emploi des épiſodes, qui jettent un certain déſordre tout-à-fait beau dans ce genre ; mais je ne ſache pas qu'il y ait en aucune Langue, rien de plus noble, de plus vif, de plus touchant, de plus ſublime que les dix ou onze dernières ſtrophes de cette Ode : il eſt impoſſible de les lire ſans être pénétré de l'attendriſſement & de l'enthouſiaſme qui échauffoient le Poëte.

Tout le monde doit connoître les Stances à du Perrier, ſur la mort de ſa fille, qui ſont ſur un ton plus doux, plus gracieux; car Malherbe ſavoit très-bien varier ſes tons, & peut-être y a-t-il plus de grace dans ſon ſtyle que dans celui de Rouſſeau. Souffrez que je vous remette ſous les yeux cette belle Stance:

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choſes
Ont le pire deſtin;
Et Roſe, elle a vécu ce que vivent les roſes,
L'eſpace d'un matin.

On ſentira bien mieux le mérite de ces vers & le goût de Malherbe, ſi l'on veut voir la première manière dont il l'avoit faite:

Mais elle étoit du monde où les plus belles choſes
Font le moins de ſéjour;
Et ne pouvoit *Roſette* être mieux que les roſes
Qui ne vivent qu'un jour.

Ce mauvais jeu de mots venoit de ce que la fille de du Perrier s'appelloit *Roſette*. Vous conviendrez que la correction ne pouvoit être plus heureuſe, & que d'un vers miſérable, on ne pouvoit faire un plus beau vers. Le fameux Huet, Evêque

d'Avranches, poſſédoit ſeul la première édition de cette Ode, telle que Malherbe l'avoit donnée en Provence où elle fut faite.

Voyez cet autre endroit où Malherbe parle de la mort; comme il paſſe avec facilité de la réflexion au ſentiment:

De toutes les douleurs la douleur la plus grande,
C'eſt qu'il faut laiſſer nos amours;
Amours qui, la plupart, infidèles & feintes,
Font gloire de manquer à nos cendres éteintes,
Et qui, plus que l'honneur, eſtimant les plaiſirs,
Sous le maſque trompeur de leurs viſages blêmes,
Acte digne du foudre! en nos obsèques mêmes
Conçoivent de nouveaux deſirs.

Y a-t-il quelque choſe dans le *Paſtor Fido*, ſi vanté par vous, d'auſſi naturel, d'auſſi touchant que les vers précédens & que ceux-ci?

Ainſi le grand Alcandre, aux campagnes de Seine,
Faiſoit, loin des témoins, le récit de ſa peine,
Et ſe fondoit en pleurs.
Le fleuve en fut ému, ſes Nymphes ſe cachèrent,
Et l'herbe du rivage où ſes larmes touchèrent,
Perdit toutes ſes fleurs.

Trouverez-vous dans Horace & dans Anacréon, plus de grace, de douceur,

& une Poéſie plus riante qu'il n'y en a dans cette Stance ? Le Poëte parle aux Muſes :

Quand le ſang bouillant en mes veines
Me donnoit de jeunes deſirs,
Tantôt vous ſoupiriez mes peines,
Tantôt vous chantiez mes plaiſirs :
Mais aujourd'hui que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées,
Siéroit-il bien à mes écrits
D'ennuyer les races futures
Des ridicules aventures
D'un amoureux à cheveux gris ?

Comment pouvez-vous dire, Monſieur, que de pareils vers & tant d'autres du même Poëte ſont ſans imagination ? Il ne ſeroit pas moins facile de vous prouver que ſa Poéſie eſt pleine de vigueur & de dignité ; mais, pour ne pas trop charger cette Lettre de citations, je m'arrêterai à quelques traits moins connus que ceux qu'on doit ſavoir par cœur. Croyez-vous qu'il n'y ait pas du vrai ſublime dans ces vers où le Poëte s'adreſſe à Dieu, protecteur de Henri le Grand ?

Mais un bras ſi puiſſant t'ayant pour ſon appui,
Quand la rebellion plus qu'une hydre féconde,
Auroit, pour le combattre, aſſemblé tout le monde,
Tout le monde aſſemblé s'enfuiroit devant lui.

Peut-on ne pas trouver de la force & de la véritable Poéſie, dans cette Strophe, dont la fin a été tant de fois imitée depuis Malherbe ?

. . . . . .
Guiſe en ſes murailles forcées,
Remettra les bornes paſſées
Qu'avoit notre Empire marin ;
Et Soiſſons fatal aux ſuperbes,
Fera chercher, parmi les herbes,
En quelle place fut Turin.

Malherbe auroit dû déſarmer votre critique, par une certaine Philoſophie pleine de courage, qui ſe trouve ſouvent dans ſes vers, mais qu'il n'affiche jamais, & qu'il ne prodigue pas à tout propos, comme on le fait aujourd'hui, d'après votre exemple. Voici, entr'autres, une Stance qui annonce une ame forte & une touche mâle :

Quand un Roi fainéant, & la honte des Princes,
Laiſſant à ſes flatteurs le ſoin de ſes Provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoique l'on diſſimule, on en fait peu d'eſtime ;
Et ſi la vérité ſe peut dire ſans crime,
C'eſt avecque plaiſir qu'on ſurvit à ſa mort.

Je ne dois pas oublier un endroit admirable d'une Ode faite au ſujet du pre-

mier attentat commis sur Henri IV. Après avoir peint le Dieu & les Nymphes de la Seine, effrayés de ce parricide, qui fut tenté sur le Pont-Neuf; après avoir montré ces Nymphes, qui

Toutes sans voix & sans haleine,
Pour se cacher, furent en peine
De trouver assez de roseaux.

dix vers après, il reprend :

Revenez, belles fugitives,
De quoi versez-vous tant de pleurs?
Rassurez vos ames craintives,
Remettez vos chapeaux de fleurs.
Le Roi vit, & ce misérable,
Ce monstre vraiment déplorable,
Qui n'avoit jamais éprouvé
Que peut un visage d'Alcide,
A commencé le parricide,
Mais il ne l'a pas achevé.

Quel mêlange enchanteur d'harmonie, de sentimens, de graces, & de sublime! Est-ce donc là, comme vous le dites, un Poëte *sans imagination, sans force*, qui n'*a ni tour, ni nombre, ni dignité, ni propriété du style, que les étrangers ne peuvent lire, & dont les vers ne sont pas comparables à ceux de Pétrarque & du Pastor Fido*?

Je vous prie de vouloir bien lire encore la ſtrophe ſuivante :

Si quelque avorton de l'envie
Oſe encore lever les yeux,
Je veux armer contre ſa vie
L'ire de la Terre & des Cieux ;
Et dans les ſavantes oreilles,
Verſer de ſi douces merveilles,
Que ce miſérable corbeau,
Comme oiſeau d'augure ſiniſtre,
Banni des rives du Caïſtre,
S'aille cacher dans le tombeau.

Pour mieux ſentir s'il y a de *l'imagination*, *de la dignité*, *& du nombre* dans ces vers, voulez-vous les comparer à de certaines ſtances d'une Ode ſur l'ingratitude, qui n'ont aucune de ces qualités? Vous verrez la difference qu'il y a de ſe venger noblement de ſes envieux, par une belle Poéſie, ou de ſe mettre au-deſſous des Zoïles eux-mêmes par des injures atroces, que rougiroit de vomir la canaille la plus effrontée.

Quel monſtre plus hideux s'avance?
La nature fuit & s'offenſe
A l'aſpect de ce *vieux Giton*.
Il a la rage de *Zoïle*,
De Gacon l'eſprit & le ſtyle,
Et l'*ame impure de Chauſſon*.

C'eſt Desfontaines, c'eſt ce Prêtre
Venu *de Sodome à Biſcêtre*,
De Biſcêtre au ſacré vallon :
A-t-il l'eſpérance bizarre,
Que le bûcher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'Apollon (1) ?

Comment avez-vous pu avancer, Monſieur, que Malherbe n'avoit donné *ni tour, ni nombre* à la Langue françoiſe ; lui qui a vraiment créé l'harmonie de nos vers, & qui n'a été ſurpaſſé de perſonne en cette partie ? Ses vers ſont ſi nombreux, ſi bien cadencés, qu'il ſeroit difficile à la Muſique même de les rendre plus mélodieux. Ils enchantent l'oreille, juſqu'à faire admirer des penſées communes. Rien de plus ordinaire, par exemple, que le fonds de cette ſtrophe, & pour l'idée, & pour l'expreſſion, ſi l'on excepte les quatre premiers vers ; mais le tour en eſt ſi nombreux, les chûtes ſi harmonieuſes, que l'oreille en eſt délicieuſement chatouillée & ravie, au point que l'on oublie les choſes, pour ne s'occuper que des ſons.

(1) Mêlanges de Poéſies de M. de Voltaire.

Les Muſes, les neuf belles Fées,
Dont les bois ſuivent les chanſons,
Rempliront de nouveaux Orphées
La troupe de leurs Nourriſſons.
Tous leurs vœux ſeront de te plaire;
Et ſi ta faveur tutélaire
Fait ſigne de les avouer,
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui ſe compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te louer.

Il faudroit citer preſque tout Malherbe, ſi l'on vouloit donner des exemples d'harmonie; mais je ne veux plus vous rapporter que deux paſſages où le nombre & la cadence ſont tout différens. Le premier eſt pour peindre la rapidité d'un torrent; & le ſecond, pour exprimer la triſteſſe, la langueur & la plainte.

Tel qu'à vagues épanduës
Marche un Fleuve impérieux,
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux.
Rien n'eſt ſûr en ſon rivage;
Ce qu'il trouve il le ravage;
Et traînant, comme buiſſons,
Les chênes & leurs racines,
Ote aux Campagnes voiſines
L'eſpérance des moiſſons.

Qui eſt-ce qui n'eſt pas entraîné par ce torrent d'harmonie, ſi convenable à l'image que le Poëte veut rendre ? Mais quelle eſt l'oreille barbare ou philoſophique qui reſtera inſenſible à la douceur & à la cadence enchantereſſe des vers ſuivans ?

Non non, laiſſons-nous vaincre, après tant de combats,
Allons épouvanter les ombres de là-bas,
De mon viſage blême,
Et ſans nous conſoler,
Mettons fin à des jours que la Parque elle-même
A pitié de filer.

Et un pareil Poëte n'a donné à la Langue françoiſe *ni tour, ni nombre* ! Que voulez-vous, Monſieur, que l'on penſe de votre goût & de votre jugement ? Eſt-il donc étonnant que les jeunes gens, endoctrinés par vous, aient des idées ſi étranges en Littérature ? Et pourquoi liroient-ils Malherbe ? Vous ne l'avez pas jugé digne de figurer dans *le Temple du goût.*

Vous faites encore bien moins de cas du bon Regnier ; à ce qu'il paroît par une note, ſur une Epître de Corneille, dans

vos Commentaires. Vous y dites que *cette Epître eſt écrite entièrement dans le goût & dans le ſtyle de Regnier, ſans grace, ſans fineſſe, ſans élégance, ſans imagination.*

Vous êtes encore ici d'un avis bien contraire à l'illuſtre Auteur de l'*Art Poétique*, qui parle ainſi de Regnier, en le comparant aux Anciens :

> De ces Maîtres Savans Diſciple ingénieux,
> Regnier ſeul, parmi nous, formé ſur leurs modèles,
> Dans ſon vieux ſtyle encor, a des graces nouvelles.

On ſait que Deſpréaux avoit fait une étude particulière de ce Poëte, à qui peut-être il ne devoit pas moins qu'aux Satiriques latins ; & que même il n'a pu le ſurpaſſer en naïveté. Malherbe, contemporain de Regnier, & juge très-difficile, en faiſoit beaucoup d'eſtime ; quoique Regnier eût écrit une Satire contre Malherbe. Le grand Rouſſeau en parle, dans ſes Lettres, d'une manière à prouver qu'il l'avoit lu avec fruit. J'ai rapporté ailleurs les termes dont il exprime toute ſon admiration, & ſa prédilec-

tion éclairée pour notre premier Satirique. Regnier eſt l'un de nos anciens Poëtes ſur lequel Molière ſemble avoir le plus formé ſon ſtyle & ſa verſification. Si vous liſez la Satire intitulée *Macette*, qui eſt un chef-d'œuvre, vous y verrez quelques endroits que Molière a imités dans ſa charmante Comédie de l'*Ecole des Femmes*. Mais outre cela, ces deux Poëtes ſe reſſemblent infiniment pour la naïveté des tournures, pour l'énergie comique de l'expreſſion, & pour la facilité du ſtyle; facilité qui eſt ſans doute plus convenable à la Comédie.

Je ne m'étendrai pas ici ſur le mérite de Regnier, ayant parlé de lui aſſez au long, dans un *Diſcours ſur la Satire* (1); j'ajouterai ſeulement, que ſi vous aviez daigné lire ce Poëte, avec plus de ſoin, vous l'auriez jugé avec moins de légèreté. Vous l'auriez trouvé ſouvent très-grand Peintre; vous auriez été enchanté de ſes graces ſimples & naïves; ſi toutefois la naïveté peut avoir

(1) Voyez les *Nouvelles Obſervations critiques ſur différens ſujets de Littérature*, à Paris, chez Mouard, Libraire, rue de Hurepoix.

des charmes pour vous. Vous auriez cité avec éloge pluſieurs de ſes Satires; & un grand nombre de ſes vers, dont la plupart ſont devenus *proverbes en naiſſant*, tels que ceux-ci :

Mais les Dieux courroucés contre la race humaine
Ont mis, avec les biens, la ſueur & la peine.
Tous les hommes vivans ſont ici-bas eſclaves;
Mais, ſuivant ce qu'ils ſont, ils diffèrent d'entraves.
Les uns les portent d'or, & les autres de fer.
On ne peut éviter ce que le Ciel ordonne.
.....Il n'eſt rien qui guériſſe....
Un homme vicieux, comme ſon propre vice.
En ce tems l'impudence élève à la fortune.
On doit rendre, ſuivant & le tems & le lieu,
Ce qu'on doit à Céſar, & ce qu'on doit à Dieu.
Le monde eſt un breland, où tout eſt confondu,
Tel penſe avoir gagné, qui ſouvent a perdu;
Et qui voudroit choiſir, ſouvent prendroit le pire.
Quand on ſe brûle au feu que ſoi-même on attiſe,
Ce n'eſt point accident; mais c'eſt une ſottiſe.
..... Corſaires à Corſaires
L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.
N'en déplaiſe aux Docteurs, Cordeliers, Jacobins,
Pardieu les plus grands Clercs ne ſont pas les plus fins.
Le blâme & la louange au hazard ſe débite.
Avecque la ſcience il faut un bon eſprit.
L'eau ſe jaunit en bile au corps du bilieux.

En toute opinion, je fuis la nouveauté.
Ma foi, les beaux habits ſervent bien à la mine.
Le péché que l'on cache eſt demi-pardonné.
Aidez-vous ſeulement, & Dieu vous aidera.
L'honneur eſt un vieux ſaint que l'on ne chôme plus, &c.

Comme vous aviez pris le parti de déprimer le peu de bons Ouvrages qui nous ſont venus avant le Siècle de Louis XIV, parce que, je le répète, la naïveté & la ſimplicité ſont ce que vous aimez le moins; vous n'avez pas plus épargné que le reſte *la Satire Ménippée*, que vous appellez *une production groſſière, irrégulière, en un mot un très-médiocre Ouvrage* (1); & que vous mettez fort au-deſſous d'*Hudibras*, eſpèce de Poëme anglois.

Le Pere Rapin, Juge très-éclairé des Ouvrages d'eſprit, & célèbre par ſon Poëme *des Jardins*, penſoit bien différemment de la *Satire Ménippée*. Il dit, dans ſes *Réflexions ſur la Poétique*, que *cette pièce ſurpaſſe tout ce qu'on a écrit, en ce genre, dans*

(1) Voyez le Chapitre des Beaux-Arts, Siècle de Louis XIV, & les Mélanges de Littérature, Chap. 35.

les derniers siècles. Ce savant Jésuite ajoute: « il règne, dans cet Ouvrage, une délicatesse d'esprit, qui ne laisse pas d'éclater » parmi les manières rudes & grossières de » ce tems-là; & les petits vers de cet Ouvrage sont d'un caractère très-fin & très-» naturel ».

Non seulement cette Satire est pleine d'un sel très-piquant, & d'une ironie fine & mordante, comme je l'ai remarqué dans le même Discours *sur la Satire*, dont j'ai parlé plus haut; mais on y rencontre des traits de l'éloquence la plus vive & la plus forte. La forme de cet Ouvrage, qui consiste presque tout en Harangues, débitées par des personnages ou ridicules, ou méchans, ou vertueux, se prêtoit aux différens tons que les Auteurs y ont mis; & qui jettent autant d'agrémens que de variété dans cette peinture des Etats de la Ligue. Je vais rapporter quelques endroits de ces Harangues, qui feront juger, indépendamment des plaisanteries qui y sont répandues, si, même dans le genre noble, cet Ouvrage n'est pas au-dessus du *médiocre*. Voici comment le Duc de Mayenne, appellé M. le Lieutenant, se peint par ses discours.

« Quant à la foi publique, j'ai toujours » eſtimé que le rang que je tiens m'en diſ- » penſoit aſſez ; & les priſonniers que j'ai » retenus, ou fait payer rançon contre ma » promeſſe, ne me peuvent rien reprocher, » puiſque j'en ai abſolution de mon Grand- » Aumônier ou Confeſſeur..... Nous voyons » que les peuples ſe ſont mis d'eux-mêmes » à ſouhaiter & demander la paix, choſe » que nous devons tous craindre plus que la » mort, & aimerois cent fois mieux me faire » Turc ou Juif, avec la bonne grace & » congé de Notre Saint Pere, que de voir » ces hérétiques relaps retourner jouir de » leur bien, que vous & moi poſſédons à » juſte titre. Hé Dieu, mes amis, que de- » viendrons-nous, s'il falloit tout rendre ! » S'il falloit que je revinſſe à mon ancien » état, comment entretiendrois-je ma table » & mes Gardes ? Il me faudroit paſſer par » des Secrétaires & Tréſoriers de l'épargne » tout nouveaux ; au lieu que les nôtres » paſſent par mes mains. Mourons, mou- » rons plutôt que d'en venir là. C'eſt une » belle ſépulture que la ruine d'un ſi grand » Royaume que celui-ci, ſous lequel il nous

» nous faut enſevelir, ſi nous ne pouvons » grimper deſſus. Jamais homme qui ait » monté où je ſuis, n'en dévala que par » force. Il y a pluſieurs portes pour entrer » à la puiſſance que j'ai : mais il n'y a » qu'une ſeule iſſue pour en ſortir, qui eſt » la mort ».

Il ſeroit à ſouhaiter que le caractère de Mayenne fût auſſi-bien deſſiné dans *la Henriade*, qu'il l'eſt dans ce diſcours. Je chercherois en vain, dans tout votre Poëme, quelques paroles de Mayenne, pour oppoſer à celles que je viens de citer ; car il y joue un perſonnage muet. Voyez maintenant comment l'Auteur fait parler l'Archevêque de Lyon, d'un ton différent, & conforme à ſon caractère. L'ironie perce à chaque inſtant ; mais ſans affectation, & ſans que le diſcours du Harangueur en ſoit moins naturel.

« Meſſieurs, je commencerai mon pro- » pos par l'exclamation pathétique de ce » Prophète Royal, David : *Quàm terribilia* » *Judicia tua* ! ô Dieu, que vos jugemens » ſont terribles & admirables ! Ceux qui » prendront garde de bien près aux com-

» mencemens & progrès de notre ſainte
» union, auront bien occaſion de crier,
» les mains jointes au Ciel : ô Dieu, ſi vos
» jugemens ſont incompréhenſibles, com-
» bien vos graces ſont-elles plus admira-
» bles ! & de dire avec l'Apôtre, *ubi abun-*
» *davit dilectum, ibi ſuperabundavit & gra-*
» *tia.* N'eſt-ce point choſe bien étrange,
» Meſſieurs les zèlateurs, de voir notre
» union, maintenant ſi ſainte, ſi zélée &
» ſi dévote, avoir été, preſque en toutes
» ſes parties, compoſée de gens qui, avant
» les ſaintes barricades, étoient tous tarés
» & entachés de quelque note mal accor-
» dante avec la Juſtice ; & par une miracu-
» leuſe métamorphoſe, voir tout-à-coup
» l'Athéiſme converti en ardeur de dévo-
» tion ; la concuſſion en piété & en jeûne ;
» la volerie en généroſité & vaillance ; bref
» le vice & le crime tranſmués en gloire &
» en honneur. Ce ſont-là des coups du
» Ciel, comme dit M. le Lieutenant, de
» par dieu.... Qu'y a-t-il au monde de plus
» admirable, & que peut Dieu même faire
» de plus étrange, que de voir, tout en
» un moment, les valets devenus maîtres,

» les petits être faits grands, les pauvres » riches, les humbles insolens & orgueil- » leux ; voire ceux qui obéissoient com- » mander : ceux qui empruntoient prêter » à usure : ceux qui jugeoient être jugés : » ceux qui emprisonnoient être empri- » sonnés. O cas merveilleux ! ô secrets » profonds de Dieu, inconnus aux chétifs » mortels ! &c. ».

Je ne rapporterai rien de la Harangue du Recteur Roze, quoiqu'elle soit bien dans le ton d'un pédant de ce tems-là ; mais je vous citerai un passage de celle du sieur de Rieux, qui étoit un séditieux déterminé, ne cherchant, dans la guerre civile, que le désordre, le pillage, & les moyens de s'enrichir. Son caractère, qui étoit celui de beaucoup d'autres Ligueurs, est parfaitement exprimé dans sa Harangue.

« Qu'on ne me parle point, dit-il, du » point d'honneur, je ne sais ce que c'est. » Il y en a qui se vantent d'être descen- » dus de ces vieux Chevaliers François, » qui chassèrent les Sarrasins d'Espagne, » & remirent le Roi Pierre en son Royau-

» me. Les autres ſe diſent être de la race
» de ceux qui allèrent conquérir la Terre
» Sainte avec S. Louis.... Il ne me chaut
» de tous ces titres & pancartes, ni d'ar-
» moiries timbrées, ou non timbrées. Je
» veux être vilain de quatre races, pourvu
» que je reçoive toujours les tailles ſans
» rendre compte. Je n'ai point lu les livres,
» ni les hiſtoires & annales de France; &
» n'ai que faire de ſavoir s'il eſt vrai qu'il
» y ait des Paladins & Chevaliers de la
» Table ronde, qui ne faiſoient profeſſion
» que d'honneur, & de défendre leur Roi
» & leur pays; & fuſſent plutôt morts que
» de recevoir un reproche, ou ſouffrir
» qu'on eût fait tort à quelqu'un. J'ai ouï
» conter à ma grand-mère, en portant
» vendre ſon beurre au marché, qu'il y
» avoit eu autrefois un Gaſton de Foix,
» un Comte Dunois, un la Hire, un
» Poton, un Capitaine Bayard, & autres
» qui avoient fait rage pour ce point d'hon-
» neur, & pour acquérir gloire aux Fran-
» çois: mais moi, j'ai bonne épée & bon
» piſtolet, & n'y a Sergent, ni Prévôt
» des Maréchaux qui m'oſât ajourner. Ad-

» vienne qui pourra, il me ſuffit d'être » bon Catholique. La juſtice n'eſt pas » faite pour les Gentilshommes comme » moi..... Je ne ſouffrirai point que mes » ſujets payent de taille, ſinon à moi; » & vous conſeille, Meſſieurs les Nobles, » d'en faire autant. Auſſi-bien n'y a-t-il que » les Tréſoriers & Financiers qui s'en en- » graiſſent, & uſent de la ſubſtance du » Peuple, comme des choux de leurs jar- » dins. Par la mort-dieu, ſi je trouve ni » Sergent, ni Receveur, ni homme de » Juſtice faiſant exploit ſur mes terres, » ſans m'en demander congé, je leur ferai » manger leur parchemin. C'eſt trop en- » duré : ſommes-nous pas libres, M. le » Lieutenant ? Ne nous avez-vous pas » donné liberté de tout faire, & M. le » Légat nous a-t-il pas mis la bride ſur » le col, pour prendre tout le bien des » politiques, tuer & aſſaſſiner parens, amis, » voiſins, père & mère, pourvu qu'y faſſions » nos affaires, & que ſoyons bons Catho- » liques, ſans jamais parler ni de trève, » ni de paix » ?

Après la Harangue du ſieur de Rieux,

eſt celle de M. d'Aubray, pour le Tiers-Etat, laquelle fait un contraſte admirable avec la précédente : car elle eſt auſſi raiſonnable, auſſi modérée, & découvre autant la ſageſſe & la probité du Harangueur, que l'autre eſt folle, ridicule & violente. Je ne puis me refuſer au plaiſir d'en extraire quelques endroits qui me paroiſſent animés de la plus belle éloquence ; c'eſt-à-dire, de cette éloquence de l'ame qu'inſpirent l'honneur & la vertu.

« O Paris qui n'es plus Paris ! mais un » repaire de bêtes farouches, une citadelle » d'Eſpagnols, Wallons & Napolitains ; un » aſyle & ſûre retraite de voleurs, meur- » triers & aſſaſſins, ne veux-tu jamais te » reſſentir de ta dignité & te reſſouvenir » qui tu as été, au prix de ce que tu es ? » Ne veux-tu jamais te guérir de cette » frénéſie, qui pour un Roi légitime t'a » engendré cinquante tyrans ? Te voilà » aux fers ; te voilà en l'Inquiſition d'Eſ- » pagne, plus intolérable mille fois, & » plus dure à ſupporter aux eſprits nés libres » & francs, comme ſont les François, » que les plus cruelles morts dont les Eſ-

» pagnols ſe ſauroient adviſer. Tu n'as
» pû ſupporter une légère augmentation
» de tailles & d'offices ; mais tu endures
» qu'on pille tes maiſons, qu'on te ran-
» çonne juſqu'au ſang, qu'on empriſonne
» tes Sénateurs, qu'on chaſſe & banniſſe
» tes bons Citoyens ; qu'on pende, qu'on
» maſſacre tes principaux Magiſtrats. Tu
» le vois & tu l'endures : tu ne l'endures
» pas ſeulement, mais tu l'approuves &
» le loues. Tu n'as pû ſupporter ton Roi
» débonnaire, ſi facile, ſi familier. Que
» dis-je, pû ſupporter ? C'eſt bien pis, tu
» l'as chaſſé de ſa ville, de ſa maiſon,
» de ſon lit. Quoi ! chaſſé ? Tu l'as pour-
» ſuivi, tu l'as aſſaſſiné, canoniſé l'aſſaſſin,
» & fait des feux de joie de ſa mort.... Il
» n'a pas tenu à M. le Légat, & à l'Am-
» baſſadeur Mendoſſe, que n'ayons mangé
» les os de nos pères, comme font les
» Sauvages de la Nouvelle-Eſpagne. Peut-
» on ſe ſouvenir de toutes ces choſes ſans
» larmes & ſans horreur ? Et ceux qui en
» leur conſcience, ſavent bien qu'ils en ſont
» cauſe, peuvent-ils en ouir parler ſans
» rougir, & ſans apréhender la punition

» que Dieu leur réſerve, pour tant de » maux dont ils ſont Auteurs? Mêmement, » quand ils ſe repréſenteront les images » de tant de pauvres bourgeois, qu'ils ont » vû par les rues tomber tout roides morts » de faim, les petits enfans mourir à la » mammelle de leurs mères allangouries, » les meilleurs habitans & les ſoldats mar- » chèr par la ville, appuyés d'un bâton, » pâles & foibles, plus blancs & plus ter- » nis qu'images de pierre, reſſemblans plus » des phantômes que des hommes; & l'in- » humaine réponſe d'aucuns, même des » Eccléſiaſtiques, qui les accuſoient & » menaçoient, au lieu de les ſecourir » ou conſoler. Fut-il jamais barbarie pa- » reille à celle que nous avons vue & » endurée? Fut-il jamais tyrannie & do- » mination pareille à celle que nous voyons » & endurons »?

Plus loin, après avoir apoſtrophé M. le Lieutenant, il ajoute :

« C'eſt aſſez vécu en anarchie & en » déſordre. Voulez-vous que pour votre » plaiſir, & pour agrandir vous & les » vôtres, contre droit & raiſon, nous de-

» meurions à jamais miſérables ? Voulez-
» vous achever de perdre ce peu qui
» reſte ? Juſqu'à quand ſerez-vous nourri
» de notre ſang & de nos entrailles ? Quand
» ſerez-vous ſaoul de nous manger, & de
» nous voir entretuer pour vous faire vivre
» à votre aiſe ? Ne ſongez-vous point
» qu'avez affaire aux François ? c'eſt-à-
» dire, à une nation belliqueuſe qui eſt
» quelquefois facile à ſéduire, mais qui
» bientôt retourne à ſon devoir, & ſur-tout
» aime ſes Rois naturels & ne s'en peut
» paſſer ? Il n'y a ni rodomontades d'Eſ-
» pagne, ni bravacherie Napolitaine, ni
» mutinerie Wallonne, qui nous puiſſe
» empêcher de deſirer & demander la
» paix. Nous n'aurons plus peur que nos
» femmes & nos filles ſoient violées ou
» débauchées par les gens de guerre. Nous
» n'aurons plus ces ſang-ſues d'exacteurs &
» maltôtiers. On ôtera ces lourds impôts
» qu'on a inventés à l'Hôtel de Ville. Nous
» n'aurons plus ces chenilles qui ſucent
» & rongent les belles fleurs des Jardins
» de la France, & s'en peignent de di-
» verſes couleurs ; & en un moment, de

» petits vers rampans contre terre, de-
» viennent grands papillons volans, pein-
» turés d'or & d'azur. On retranchera le
» nombre effréné des Financiers.... Nous
» aurons un Roi qui donnera ordre à tout,
» & retiendra tous ces tyranneaux en crainte
» & en devoir, qui châtiera les violeurs,
» punira les réfractaires, exterminera les
» voleurs & pillards, retranchera les ailes
» aux ambitieux; fera rendre gorge à ces
» éponges & larrons des deniers publics,
» fera contenir un chacun aux limites de
» ſa charge, & conſervera tout le monde
» en repos & liberté ».

Un ouvrage où l'on trouve un grand nombre d'endroits écrits avec autant de vigueur & de nobleſſe que ceux qu'on vient de lire, eſt-il donc un ouvrage que vous deviez, Monſieur, traiter avec tant de mépris ? Vous auriez dû plutôt le prendre en partie pour modèle, dans votre Henriade, au Chant où vous décrivez ſi meſquinement les Etats de la Ligue. Vous y auriez appris à ne pas nous donner des Etats preſque muets, puiſque le ſeul Potier y porte la parole; vous auriez pris occa-

sion de faire connoître par leurs discours quelques personnages de votre Poëme, & de peindre les différens malheurs de la France, comme l'a fait l'Auteur de la Harangue précédente ; vous auriez appris, sur-tout, à faire parler votre vieillard, votre sage Potier, moins en jeune homme & en déclamateur ; mais ce n'est pas ici le lieu de discuter les défauts de votre Henriade. Nous le ferons amplement dans la seconde partie de ces Lettres ; revenons à vos jugemens littéraires.

Un des beaux-esprits du dernier siècle, que vous avez jugé avec le plus de sévérité, c'est Voiture, qui sans doute a joui d'une trop grande réputation dans son tems, mais que l'on néglige trop dans le nôtre ; & qui, malgré ses pointes & son jargon de galanterie, peut faire encore en mille endroits, le charme & les délices des esprits les mieux faits.

« Voiture, dites-vous, (1) donna quel-» que idée des graces légères du style épis-» tolaire, qui n'est pas le meilleur, puis-

(1) Chapitre des Beaux-Arts, Siècle de Louis XIV.

» qu'il ne conſiſte que dans la plaiſanterie.
» C'eſt un baladinage de l'eſprit que deux
» tomes de Lettres, dans leſquelles il n'y
» en a pas une ſeule inſtructive, pas une
» qui parte du cœur, qui peigne les
» mœurs du tems & les caractères des
» hommes; c'eſt plutôt un abus qu'un uſage
» de l'eſprit ».

Il me ſemble, Monſieur, que vous auriez dû vous y prendre autrement, pour apprécier Voiture à ſa juſte valeur. Vous auriez dû diſtinguer en lui deux ſortes d'eſprit; ſon eſprit naturel, & ſon eſprit de ſociété. Ses défauts viennent tous du goût de ſon ſiècle, où la fureur des pointes n'avoit pas encore été réprimée par Molière; & du goût des coteries dominantes, telles que l'Hôtel de Rambouillet, où le ſtyle précieux étoit fort en honneur, & où Voiture ſe gâta prodigieuſement.

Ce qu'on appelle en France le ton de la bonne compagnie, change preſque auſſi ſouvent que les modes; parce que ce ſont les femmes qui le donnent. La bonne compagnie du tems de Voiture, auroit été ridicule au tems de Madame de Sévigné.

Le ton de bienſéance qui régnoit à la Cour de Louis XIV, & ſur lequel ſe montoit la bonne compagnie d'alors, n'étoit plus ce qu'il falloit dans le tems de la Régence, qui fut le règne de la débauche & de la folie. Le ton actuel, en général, ne s'eſt pas fort épuré pour la décence, mais il a perdu toute ombre de gaieté & de goût; de ſorte que notre bon ton eſt ce qu'il peut y avoir, en même tems, de plus frivole & de plus triſte, de plus raiſonneur & de plus dépravé.

On voit par-là comment les beaux-eſprits, qui ſuivent le ton du moment où ils écrivent, ne ſont plus à la mode quand ce ton a changé; & que, pour plaire dans tous les tems & dans tous les lieux, il ne faut prendre ſon ton que de la nature. Mais nous approfondirons davantage cette matière; dans la ſuite, quand nous parlerons de vos Poéſies légères & fugitives.

Le ton que l'Hôtel de Rambouillet donnoit aux beaux-eſprits, ne manquoit point de graces, ni de délicateſſe; mais c'étoit une délicateſſe trop recherchée, des graces trop maniérées; c'étoit une galanterie mi-

nutieuſe & froide ; c'étoit une prétention à l'eſprit & à la fineſſe ; c'étoit une affectation continuelle de paroître gracieux, enjoué ; ce qui ôte à l'enjouement ſa grace & ſa liberté. Enfin, c'étoit tout ce que Molière a ſi bien couvert de ridicule, & dont il a guéri les eſprits de ſon ſiècle.

Voiture eut donc tous ces défauts pour plaire aux femmes qu'il voyoit. Pour avoir l'eſprit de ſa coterie, il oublia ſouvent ſon eſprit naturel qui étoit excellent. Auſſi ſes Lettres de galanterie ſont-elles preſque toutes froides & puériles, par une attention pénible à dire de jolies choſes ; mais les Lettres où il ne ſe donnoit pas la même gêne & la même torture, pour être galant, ſont des modèles de goût, de bon ſens & de graces naturelles. Perſonne ne ſut mieux que lui prendre avec les Grands cette familiarité décente qui met les talens & le mérite au niveau du rang & de la naiſſance ; & qui eſt auſſi éloignée de la baſſe adulation que d'une licence étourdie & impudente.

Quand vous dites qu'il n'y a pas une Lettre de Voiture *qui ſoit inſtructive*, vous

oubliez ſes Lettres à Coſtar, dans leſquelles il diſcute avec beaucoup de légèreté pluſieurs points d'érudition. Vous oubliez la plupart de ſes Lettres à M. d'Avaux. Vous oubliez une longue Lettre ſur le Cardinal de Richelieu, laquelle eſt un chef-d'œuvre de raiſon & d'éloquence. Au reſte, les Lettres de Madame de Sévigné ſont-elles plus inſtructives, & en ſont-elles moins agréables?

Il n'y a *pas une Lettre* de Voiture, ajoutez-vous, *qui parte du cœur.* C'eſt beaucoup trop dire. Il y en a trente, au lieu d'une, qui partent d'un cœur ſenſible. On y voit par-tout briller les ſentimens de l'honnête homme & d'un ami véritable; la gaieté ne ſert qu'à donner un éclat riant à la nobleſſe de ſes penſées. Sous les graces du badinage & de l'enjouement, ſe cache la Philoſophie la plus pure & la plus ſolide.

« Sans mentir, Monſieur, (écrit-il au » Comte de Guiſe) la fortune eſt une » grande trompeuſe. Bien ſouvent en don- » nant aux hommes des charges & des » honneurs, elle leur fait de mauvais préſens; » & pour l'ordinaire, elle nous vend bien

» chèrement les choſes qu'il ſemble qu'elle » nous donne ».

Tout le reſte de la Lettre eſt pleine de cette Philoſophie enjouée qui eſt ſûrement la meilleure. La Fontaine a trouvé ce dernier trait ſi fort de ſon goût, qu'il l'a embelli ainſi de ſa Poéſie :

Il (1) regarde à ſes pieds les favoris des Rois.
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Souffrez que je vous rapporte encore un bel exemple de Philoſophie douce & ſenſible, c'eſt dans une Lettre à M. de Puy-Laurens.

« Vous avez quelque intérêt, lui dit-il, » d'avoir ſoin d'une perſonne qui vous » honore auſſi véritablement que je fais ; » & tenant le lieu où vous êtes, il n'y a » rien que vous ne trouviez plus aiſément » que des affections auſſi pures que la » mienne. Ceux qui occupent des places » comme la vôtre, ſont d'ordinaire traités » comme des Dieux. Pluſieurs les craignent, » tous leur ſacrifient, mais il y en a peu

(1) Le Sage.

» qui

» qui les aiment ; & ils trouvent plus aiſé-
» ment des adorateurs que des amis ».

Ne devez-vous pas à cette belle penſée, ce vers que dit Hérode dans la Tragédie de Mariamne?

J'ai des adorateurs & n'ai pas un ami.

La ſuite de cette même Lettre eſt preſque toute ſur ce ton ſage & aimable, qui charme l'eſprit & élève l'ame ; elle finit ainſi :

« Je fus étonné qu'un homme nourri
» toute ſa vie entre les bras de la fortune,
» ſût tous les ſecrets de la Philoſophie,
» & que vous euſſiez appris la ſageſſe en
» un lieu où tous les autres la perdent ».

Une Lettre, entr'autres, qui prouve bien que Voiture ne ſacrifioit point au bel-eſprit les ſentimens de la nature, eſt celle qu'il écrivit au Maréchal de Grammont, ſur la mort de ſon père. Elle mérite d'être lue en entier, pour le ton d'honnêteté & de franchiſe qu'elle reſpire.

Parmi pluſieurs Lettres écrites au Duc d'Enguien (depuis le grand Condé) qui ſont également dignes de ce Prince & de Voiture, je n'oublierai point de vous

montrer un endroit qui annonce combien notre Ecrivain aimoit à ſe livrer à toute l'effuſion de ſon cœur.

« La plus belle de vos victoires, lui » dit-il, ne vous a pas donné tant de » joie, que vous en auriez de ſavoir » l'étonnement où ont été ici tous les eſ- » prits à la nouvelle du péril où vous » étiez, & avec combien de larmes, & » de quels yeux vous avez été pleuré. Je » ſuis bien-aiſe, Monſeigneur, que vous » le ſachiez, afin que ſi vous ne pouvez » rien appréhender pour vous, vous ap- » preniez au moins à craindre, pour la » conſidération des perſonnes qui vous » aiment; & que vous deveniez meilleur » ménager d'une vie qui eſt la vie de » tant d'autres ».

Eſt-ce là, Monſieur, ce que vous appellez *un baladinage de l'eſprit?* Mais ſi ce reproche de *baladinage* devoit être fait à Voiture, étoit-ce par vous qui le méritez encore mieux que lui, & qui ne pouvez pas, comme lui, vous juſtifier par la contagion de l'exemple, puiſque vous êtes venu après un ſiècle qui avoit proſcrit

entièrement ce goût faux & miſérable? N'eſt-ce pas un *baladinage*, de dire, comme vous faites, « que la Langue » françoiſe, a réuſſi, *comme les cuiſiniers* » *de France* (1), parce qu'elle a plus flatté » le goût général ». Quel rapprochement, bon Dieu! quel rapport entre nos ragoûts & les ouvrages des Corneille & des Boſſuet!

C'eſt dans le même goût que vous écrivez à M. le Maréchal de Richelieu, en lui dédiant votre *Orphelin de la Chine*. « Je voudrois, Monſeigneur, vous pré- » ſenter de beau marbre comme les Gé- » nois; & je n'ai que des figures chi- » noiſes à vous offrir ». Cette comparaiſon des héros d'une Tragédie, parce qu'ils ſont Chinois, avec des magots de la Chine, n'eſt-elle pas finement imaginée? Ce jeu de mots bizarre n'eſt-il pas bien digne de Scarron?

Quel *baladinage*, quand vous dites au ſujet d'une Académie que *Swift* voulut faire établir ſous le règne de la Reine

(1) Mêlange de Littérature, Chapitre des Langues.

Anne. « (1) La Reine mourut ſubite-» ment, les Whigs ſe mirent dans la tête » de *faire pendre les protecteurs de l'Aca-» démie ;* ce qui, comme vous voyez bien, » *fut mortel aux Belles-Lettres* ». Trouverez-vous dans Voiture un quolibet auſſi puéril?

Autre *baladinage* à propos d'*Hudibras* & du *Paradis perdu* (2). « *La Cour d'An-» gleterre*, dites-vous, ne traita pas mieux » *le plaiſant Butler*, que *la Cour Céleſte* » ne traita *le ſérieux Milton* ; & tous deux » moururent de faim, ou à-peu-près ». De bonne foi, Monſieur, cette oppoſition de *la Cour d'Angleterre* & *de la Cour Céleſte*, qui laiſſèrent mourir de faim, l'une *le plaiſant Butler*, & l'autre, *le ſérieux Milton*, n'eſt-ce pas quelque choſe de bien ridicule? N'eſt-ce pas, pour me ſervir de vos termes, plutôt *un abus qu'un uſage de l'eſprit ?*

C'eſt avec la même gentilleſſe que *Scarmentado* nous dit, dans *ſes Voyages*, qu'on doit regarder comme la première édition

(1) Mêlanges de Littérature, chapitre 37.

(2) Mêlanges, chapitre 35.

de Candide. (1) « Monſignor Profondo, » à qui j'étois recommandé, étoit un » homme ſingulier, & un des plus terri- » bles ſavans qu'il y eût au monde. Il » voulut m'apprendre *les cathégories d'A-* » *riſtote*, & fut ſur le point de me mettre » dans *la cathégorie de ſes mignons* ».

Dans le Chapitre *des Langues*, après avoir fait une remarque digne des *Précieuſes ridicules*, ſur les *culs-de-ſac*, les *culs-d'artichaud*, les *culs-de-lampe*, &c. vous ajoutez : « les Italiens qui auroient » été plus en droit que nous de faire » ſouvent ſervir ce mot, s'en ſont bien » donné de garde ». On ne peut pas plaiſanter moins finement & avec moins de décence : mais quel *baladinage* que celui-ci ! De quelle manière le qualifierons-nous ? Il eſt bien certain que vous ne trouverez jamais rien de pareil dans Voiture, ni dans aucun Ecrivain eſtimé.

(2) « On n'a point trouvé trop étrange, » dites-vous, que le Révérend *Swift*, » Doyen d'une Cathédrale, ſe ſoit moqué,

(1) Mêlanges, chapitre 68.
(2) Mêlanges, chapitre 35.

» dans ſon *Conte du tonneau*, du Catholi-
» ciſme, du Luthéraniſme & du Calvi-
» niſme : il dit pour ſes raiſons qu'il n'a
» pas touché au Chriſtianiſme. Il prétend
» avoir reſpecté le père, en donnant cent
» coups de fouet aux trois enfans. Des
» gens difficiles ont cru que les verges
» étoient ſi longues qu'elles alloient juſqu'au
» père ».

J'aurois bien d'autres exemples pareils de paſquinades & de baladinages à tirer de vos écrits ; mais cela feroit ici une trop longue digreſſion, réſervons-les pour une Lettre où nous examinerons quel eſt votre talent pour la plaiſanterie ; & revenons à Voiture, que vous étiez moins en droit que perſonne de traiter de *Baladin*.

Vous dites encore, de cet Auteur, dans un autre endroit : « (1) loin que j'aie re-
» proché à Voiture d'avoir mis de l'eſ-
» prit dans ſes Lettres, j'ai trouvé au con-
» traire qu'il n'en avoit pas aſſez ; quoiqu'il
» le cherchât toujours. Ses meilleures

(1) Mélanges de Littérature, chapitre 50, ſur l'Eſprit.

» Lettres ſont étudiées ; on ſent qu'il ſe » fatigue pour trouver ce qui ſe préſente » ſi naturellement au Comte Antoine Ha- » milton, à Madame de Sévigné, &c ».

Je conviens avec vous, comme j'ai déjà fait, que Voiture écrivant à Madame de Rambouillet, ou à quelqu'autre femme du même caractère, ſe mettoit ſouvent à la torture, pour attraper leur jargon précieux, & pour ſortir de ſon naturel : mais dans toutes ſes autres Lettres, il règne un tour aiſé, quoique ingénieux, & familier ſans baſſeſſe. Quel homme a mieux connu l'art de louer en plaiſantant ! Quel autre a mieux ſu déguiſer une flatterie, & l'aſſaiſonner de manière à la rendre plus piquante ! C'eſt ainſi qu'il écrit au Duc d'Enguien, pour le féliciter ſur la priſe de Dunkerque.

« Je n'ai garde de m'étonner que vous » ayez pris Dunkerque. Rien ne vous eſt » impoſſible. Je ſuis ſeulement en peine » de ce que je dirai à Votre Alteſſe là- » deſſus, & par quels termes extraordi- » naires, je lui pourrai faire entendre ce » que je conçois d'elle. Sans doute,

» Monſeigneur, dans l'état glorieux où » vous êtes, c'eſt une choſe très-avanta- » geuſe que d'avoir l'honneur d'être aimé » de vous ; mais à nous autres beaux- » eſprits, qui ſommes obligés de vous » écrire ſur les bons ſuccès qui vous arri- » vent, c'en eſt une auſſi bien embarraſſante » que d'avoir à trouver des paroles qui » répondent à vos actions, & de tems en » tems de nouvelles louanges à vous don- » ner. S'il vous plaiſoit vous laiſſer battre » quelquefois, ou lever ſeulement le ſiége » de devant quelque place, nous pourrions » nous ſauver par la diverſité, & nous » trouverions quelque choſe de beau à » vous dire ſur l'inconſtance de la fortune, » & ſur l'honneur qu'il y a de ſouffrir coura- » geuſement ſes diſgraces ».

Certainement il n'y a rien de ſi neuf, de ſi fin, de ſi enjoué que cette tour- nure ; ſi ce n'eſt peut-être celle-ci : l'Au- teur écrit *à une maîtreſſe inconnue.*

« Afin que vous ne ſoyez pas trompée, » & qu'en cas que vous m'imaginiez un » grand homme blond, vous ne ſoyez pas » ſurpriſe en me voyant ; je veux vous

» dire à-peu-près comme je ſuis. Ma taille » eſt deux ou trois doigts au-deſſous de » la médiocre, j'ai la tête aſſez belle, » avec beaucoup de cheveux gris, les yeux » doux, mais un peu égarés, & le viſage » aſſez niais. En récompenſe, une de vos » amies vous dira que je ſuis le meilleur » garçon du monde, & que pour aimer » en cinq ou ſix lieux à la fois, il n'y a » perſonne qui le faſſe auſſi fidellement » que moi ».

Trouvez-vous donc que la gêne ſe faſſe ſentir dans ce badinage, & n'y règne-t-il pas au contraire une facilité qui ajoute à l'agrément ? C'eſt pourtant de ce même Auteur que vous dites, dans *le Temple du goût*, que *ſes Lettres ne valent guères mieux que celles de le Païs & de Bourſault.* Quel étrange goût que celui de votre Temple ! Moi, je penſe qu'il n'a manqué à Voiture, pour écrire auſſi-bien que Madame de Sévigné, que d'avoir été, comme elle, dans une Cour, où tous les eſprits étoient cultivés, dans un tems où la Langue étoit dans ſa perfection, le goût dans ſa plus grande pureté, & ſous

le règne, pour ainſi dire, de la meilleure compagnie. Voiture, au contraire, écrivoit lorſque la Langue n'étoit pas entièrement formée, ni le goût épuré; que nous n'avions preſque point de bons écrits en proſe, & rien du tout dans le ſtyle épiſtolaire. Je connois, je ſens, auſſi-bien qu'un autre, les graces originales & inimitables de Madame de Sévigné. Sa vivacité, ſes tournures, ſon abondance, ſes ſaillies me charment. Des minuties ſont raviſſantes dans ſa bouche, & les objets les plus intéreſſans le deviennent encore davantage ſous ſa plume; mais parce que Madame de Sévigné nous enchante, ne faudra-t-il plus lire Voiture, qui a ſon mérite auſſi? Et dites-moi, Monſieur, ſi vous trouverez dans Madame de Sévigné quelque choſe qui ſoit écrit d'un ton plus naturel, d'un langage plus pur que le paſſage ſuivant, & qui réuniſſe auſſi-bien la ſolidité des penſées & l'agrément du ſtyle.

« Madrid, qui eſt le plus agréable » lieu du monde pour les ſains & les » débauchés, eſt le plus ennuyeux pour

» les gens de bien & les malades ; &
» lorſque le Carême empêche les Comé-
» dies, je ne ſache pas qu'il y ait un ſeul
» plaiſir, dont on puiſſe jouir en con-
» ſcience. L'ennui & la ſolitude où je m'y
» ſuis trouvé, ont fait en moi un bon
» effet ; car ils m'ont réconcilié avec les
» livres que j'avois quittés depuis quelque
» tems ; & ne trouvant point ici d'autres
» plaiſirs, j'ai été contraint de goûter
» celui de la lecture. Préparez-vous donc,
» Monſieur, à me voir preſque auſſi Phi-
» loſophe que vous, & imaginez-vous
» combien doit avoir profité un homme
» qui, durant ſept mois, n'a fait autre
» choſe que d'étudier ou d'être malade.
» Que, s'il eſt vrai qu'une des principales
» fins de la Philoſophie eſt le mépris de
» la vie, il n'y a pas de ſi bon maître
» que la colique ; & Socrate ni Platon ne
» perſuadent pas ſi puiſſamment. Elle m'a
» donné une leçon de dix-ſept jours, dont
» il me ſouviendra long-tems, & m'a fait
» conſidérer beaucoup de fois combien
» nous ſommes foibles, puiſqu'il ne faut
» que trois grains de ſable pour nous

» abattre. Que ſi elle me fait être de quel-
» que ſecte, ce ne ſera pas de celle qui
» maintient que la douleur n'eſt point un
» mal, & que le ſage eſt toujours heu-
» reux. Mais quoi qu'il m'arrive, Monſieur,
» je ne ſaurois être ni l'un ni l'autre, ſans
» être auprès de vous, & rien ne me peut
» tant aider pour tous les deux que votre
» exemple & votre préſence ».

Ce paſſage & cinquante autres ſemblables du même Auteur, ſont des modèles de cette politeſſe qu'on nomme *urbanité*. On ne ſauroit trop les remettre aujourd'hui ſous les yeux des jeunes gens, qui connoiſſent ſi peu les convenances du ſtyle, qui prennent dans les ſujets les plus ſimples un ton violent & emporté, & veulent mettre une chaleur factice dans tout ce qu'ils écrivent : ne ſachant point qu'il n'y a rien de plus froid qu'une chaleur hors de propos (1); & que ce ne ſont

(1) Je ne veux point dire, comme l'Auteur d'un *Eloge de Racine*, que la *chaleur* eſt une choſe ridicule dans un ouvrage, mais qu'elle eſt ridicule quand elle eſt déplacée. Cet Auteur voudroit anéantir juſqu'au mot de *chaleur*. Il aſſure que Boileau

pas ceux qui crient le plus fort, qui ſe font le mieux entendre. On pourroit leur appliquer ces vers de Regnier :

Il ſemble que leur gloire, en ce plaiſant aſſaut,
Soit à qui parlera non pas mieux, mais plus haut.

Le mérite de Voiture ne ſe borne

---

ignoroit cette expreſſion, & qu'on l'auroit fort ſurpris en lui diſant qu'il y *avoit de la chaleur dans un écrit.* Il paroît que notre Auteur ne connoît pas plus Boileau que *la chaleur.* Je ne lui citerai que ce vers de l'Art Poétique, c'eſt d'Homère qu'il s'agit :

Une heureuſe chaleur anime ſes diſcours.

Un homme qui n'a pas ſenti ce que c'étoit que la *chaleur du ſtyle*, en liſant Racine, n'étoit guère digne de le louer ; mais il étoit bien digne de déprimer le grand Corneille & le grand Rouſſeau. Nous aurons occaſion de repouſſer, en paſſant, les injures ſubalternes faites à ces illuſtres Poëtes, par un Ecrivain qui ſemble ennemi-né de ceux que la poſtérité honore du nom de *grand.* Ce Monſieur, qui le croiroit ? ne ceſſe de déclamer contre l'envie. L'envie la plus lâche eſt celle qui s'acharne ſur les morts célèbres. Zoïle n'a point laiſſé un nom odieux, pour avoir cenſuré des auteurs vivans, dont la réputation eſt toujours ſoumiſe aux critiques, tant qu'elle n'a pas le ſceau de la poſtérité. Le crime de Zoïle eſt d'avoir voulu déchirer la gloire du *grand* Homère, qui étoit confirmée &

pas à ſes Lettres. On a de lui des Poéſies légères qui ont, pour la plupart, beaucoup d'agrémens. Vous ne lui rendez pas plus de juſtice comme Poëte, que comme Ecrivain en proſe; puiſque, dans votre *Temple du goût*, vous bornez tout ſon mérite à avoir *fait quatre ou cinq petites Pièces de Vers, & peut-être autant de Lettres.* Ne parlons plus de celles-ci: au lieu de quatre ou cinq, on peut vous en citer au moins quarante, que vous ſeriez jaloux d'avoir écrites. Quant aux Vers, vous avez tâché d'oublier que Voiture, indépendamment de pluſieurs petites Poéſies très-agréables, a fait une Epître au Prince de Condé, qui n'eſt point une petite Pièce, puiſqu'elle a près de quatre cens vers, & qu'elle eſt auſſi excellente qu'aucune qu'on ait fait depuis dans le même genre. Comme elle mérite d'être lue toute entière, je n'en rapporterai rien que deux vers que vous n'avez pas dédaigné d'imiter: le Poëte dit au Héros de ménager

---

ſoutenue par l'approbation de pluſieurs ſiècles, & par l'admiration de toute la terre.

ſa vie, parce qu'il n'eſt plus au tems des amadis & des armures enchantées ; que la mort aujourd'hui ſait lancer ſes traits d'une force ſans ſeconde

Et qu'un peu de plomb peut caſſer
La plus belle tête du monde.

Vous, Monſieur, vous dites au Roi de Pruſſe :

Songez que les boulets ne vous reſpectent guère,
Et qu'un plomb dans un tube entaſſé par des ſots,
Peut caſſer d'un ſeul coup la tête d'un héros.

Il faut convenir que l'imitation n'a ni les graces, ni la belle ſimplicité de l'original. Il importe fort peu que ce plomb ſoit chargé par des *ſots ;* un *ſot* peut être brave, & ce mot n'eſt point l'oppoſition de *Héros :* d'ailleurs, la deſcription phyſique de *ce plomb entaſſé dans un tube*, qui a une prétention de ſcience déplacée, ôte à ce ſentiment toute ſa fleur & ſa délicateſſe, ſur-tout quand vous ajoutez ces deux vers bizarres,

Lorſque multipliant ſon poids par ſa vîteſſe,
Il fend l'air qui réſiſte, & pouſſe autant qu'il preſſe.

Je ne ſais ſi ce ne ſeroit pas en partie

votre ingratitude envers Voiture, & le peu de juſtice que vous lui rendez, qui auroit fait dire à Rouſſeau, dans une Lettre qui vous concerne entièrement : « il pille à » droite & à gauche tous les Auteurs qu'il » trouve ſous ſa main, & les dénigre en- » ſuite, dans l'eſpérance que, ſur ſa parole, » on ſe dégoûtera de les lire, & que par » ce moyen ſes larcins demeureront à cou- » vert ».

Il y a une autre Epître de Voiture à M. de Coligny, laquelle eſt preſque auſſi longue que celle au Prince de Condé; & qui, ſans être auſſi bonne, eſt néanmoins remplie de toute ſorte d'agrémens. Témoins ces vers, dont les images ſont ſi riantes & ſi gracieuſes :

L'heure vient & l'heureux moment,
L'heure, que l'un & l'autre Amant
Devoient voir par leur hyménée
Toute leur peine terminée,
Et cueillir les fruits amoureux
Que le Ciel avoit faits pour eux.
Ils arriventtous deux au Temple
.....
Les mots ſolemnels furent dits,
Les deux Amans furent bénits,

Et

Et la troupe aſſiſtante envoie
Vers le Ciel mille cris de joie,
Béniſſant leurs chaſtes amours
Et priant qu'ils durent toujours.

Enfin on les met dans la couche nuptiale.

Lors Vénus le rideau tira,
Et le monde ſe retira ;
Car l'Amour tout ſeul & ſa mère
Virent le reſte du myſtère.

On peut vous rappeller encore une Epître aſſez longue, écrite au nom de Madame de Montauſier ; où règne le plus aimable badinage, & qui eſt d'un naturel bien préférable au jargon ſi fort à la mode aujourd'hui. En voici un échantillon.

Le mot eſt bien vrai, Meſſeigneurs,
Que les honneurs changent les mœurs.
(Comme on dit en cette Province)
Du tems que Monſeigneur le Prince
Ne tenoit pas un ſi haut rang,
Qu'il n'étoit que Prince du Sang,
Que vainqueur de trois cens murailles,
Et que gagneur de trois batailles,
Voiture étoit aimé de lui,
Comme d'autres ſont aujourd'hui ;
Mais du jour qu'il fut fait Grand-Maître,
Il fit ſa faveur diſparoître,

Et laiſſa dans un grand déchet
Feu ſon compère le Brochet;
Le Brochet jadis ſon compère,
Et qui quelquefois lui fut plaire.
Tous les Etangs de ces païs,
Tous Fleuves en ſont ébaïs.
La Tanche par-tout en caquette,
La Carpe n'en eſt pas muette,
Et de mille étranges façons
Cela fait parler les Poiſſons (1).
Il n'eſt Goujon qui ne murmure,
Conſidérant cette aventure,
Et qui ne diſe entre ſes dents:
Les Princes ſont d'étranges gens:
Heureux qui ne les connoît guère!
Plus heureux qui n'en a que faire!
Ces Goujons ſont hardis pourtant,
Je n'en voudrois pas dire autant;
Mais le menu-peuple s'expoſe
A diſcourir de toute choſe.

Un peu plus bas, en parlant du même Prince:

A Paris nous le ſouhaitons,
Et tous les jours le regrettons:
Car nous l'aimons d'amour extrême.

(1) Tout ceci fait alluſion au *jeu des Poiſſons*, qui avoit été joué dans une Compagnie de Dames, où chacun prenoit le nom d'un poiſſon.

Je ne sais s'il en fait de même ;
Mais pour moi je penserois bien
Que ces grands hommes n'aiment rien.

Voiture, à la vérité, n'a fait que quatre ou cinq Epîtres ; mais elles contiennent assez de bonnes choses, & sont assez longues, pour valoir une vingtaine d'Epîtres plus courtes, qu'il auroit pu faire. Ce n'est point d'ailleurs par la quantité, mais par la qualité, qu'on estime un Poëte, surtout si l'on considère, que depuis Marot, on n'avoit rien fait d'aussi bon dans ce genre. Je dirai davantage ; c'est qu'il y a plus de mérite dans les petites Poésies de Voiture en général, que dans celles de Chapelle, qui toutefois étoit venu dans un tems plus favorable ; & qu'à tout prendre, les Epîtres dont j'ai parlé sont aussi estimables, & annoncent autant de talent pour la Poésie légère, que le voyage même de Chapelle & de Bachaumont, dont je fais pourtant tout le cas que l'on en doit faire.

Vous citez dans votre *Temple du goût*, un couplet de chanson, qui est assez plat ; & vous en concluez que Voiture *couvoit après l'esprit sans le connoître*. Qui a

jamais jugé d'un Auteur ſur un couplet fait en ſociété, où l'on pardonne tout, en faveur de l'à-propos & d'un air courant! Quel Poëte ſoutiendroit un pareil examen! Et n'aurois-je pas grand tort, Monſieur, ſi je vous appréciois; non pas ſur ſix vers, mais ſur ſix cens, mais ſur ſix mille ou médiocres ou mauvais?

S'il eſt vrai que Voiture couroit après l'eſprit, il n'eſt pas également vrai qu'il ne le connut pas. Il payoit tribut au goût de ſon tems, comme avoient fait Malherbe, Racan, Corneille, & Racine lui-même: mais il a de véritables beautés qui ſeront de tous les tems. Quoi de plus naturel, de plus noble, de plus gracieux que ces vers ſur une belle femme!

Les Amours ſont à ſes côtés,
Sages, retenus & modeſtes,
Avecque les deſirs céleſtes
Qui mépriſent les voluptés.
Devant cette beauté ſévère,
Que le vice même révère,
Ils n'oſeroient paroître nus;
Et n'ayant plus rien de profane,
Ils la craignent comme Diane,
Et la ſervent comme Vénus.

Croiroit-on que Voiture a fait une Elégie, la ſeule peut-être qui puiſſe nous retracer quelque ombre des Elégies de Tibulle, à qui nous n'avons preſque rien à oppoſer dans ce genre. On ſait que l'Elégie eſt l'ouvrage du cœur & de la nature; & que tout homme, qui n'eſt que bel-eſprit, ne connoîtra jamais le ton propre à cette ſorte de Poéſie. Or dites-moi, Monſieur, ſi un Ecrivain qui *n'auroit couru qu'après l'eſprit*, ainſi que vous l'avancez, ſe ſeroit exprimé de la manière que vous l'allez voir? Il parle à une Maîtreſſe qu'il avoit voulu oublier à cauſe de ſes rigueurs.

Je fis deſſein d'étouffer en mon ame
Tous les penſers qui nourriſſoient ma flamme....
Vous n'eûtes plus pour moi, dans ce moment,
Tous les attraits qui m'alloient enflammant;
De vos beaux yeux les rayons s'éclipsèrent,
Et tout-à-coup vos graces vous laiſsèrent.
Je ne vis plus votre extrême beauté,
Et ne vis rien que votre cruauté.
J'eus honte alors de votre ingratitude,
De ma foibleſſe & de ma ſervitude,
Et des ennuis indignement ſoufferts,
Depuis qu'Amour me tenoit dans vos fers.
Il me ſouvint de toutes vos rudeſſes,

De tous mes maux, de toutes mes triſteſſes,
De tant de pleurs vainement épandus,
Tant de ſoupirs de vous mal-entendus,
Tant de dépits & de mortelles craintes,
Tant de regrets & d'amoureuſes plaintes,
De déſeſpoirs, de langueurs & d'ennuis,
De triſtes jours & de plus triſtes nuits.....
Lors ma raiſon promptement rappellée,
Qui, loin de moi, ſe tenoit exilée,
Depuis qu'Amour me tenoit ſous ſa loi;
Oſa paroître & ſe montrer à moi.....
Plein d'une joie & d'un repos extrême,
Il me ſembla n'être plus qu'à moi-même,
Je crus avoir dompté ma paſſion,
Et fus un tems, vaine & foible victoire!
Sans vous aimer, ou du moins ſans le croire.
N'aſpirant plus qu'aux ſolides plaiſirs,
J'avois réglé ma crainte & mes déſirs.
Je n'avois plus d'inquiètes penſées,
Je me riois de mes erreurs paſſées;
Et m'étonnant de mon aveuglement,
Ne penſois plus qu'à vivre heureuſement.....
Mais je fis plus: & commis une offenſe,
Digne qu'Amour en ait pris la vengeance,
Et qu'à jamais un triſte ſouvenir
Me la reproche & m'en ſache punir.....
M'étant ſauvé du plus rude eſclavage,
Je m'eſtimois le premier des humains,
D'avoir remis ma franchiſe en mes mains,
Quand la frayeur de retomber aux vôtres,

Me fit réſoudre à me jeter en d'autres,
Et me ranger ſous l'empire plus doux
D'une qui ſût me garder contre vous.
Mon ame étant dans ce choix balancée,
La belle Iris me vint dans ca penſée....
Je me fis donc eſclave volontaire,
Et pris dès-lors plus de ſoin de lui plaire.
J'ai ſoupiré, j'ai prié, j'ai preſſé,
Je me feignis languiſſant & bleſſé,
Je lui jurai que je mourois pour elle,
Et que jamais un Amant plus fidèle,
Plus enflammé, ni plus conſtant que moi
Ne ſe verroit ſoupirer ſous ſa loi.....
Quittant pour moi ſa fierté naturelle,
La belle Iris ne me fut point cruelle;
Elle approuva mes deſirs & mes feux,
Elle reçut mon amour & mes vœux,
Et me fit voir toutes les apparences
Dont les Amans forment leurs eſpérances.
J'avoue auſſi qu'un ſi doux traitement
Fit naître en moi quelque *reſſentiment*
Non pas d'amour; car mon ame parjure
Ne put jamais vous faire cette injure,
Mais d'amitié ſi ſenſible, qu'un jour
Je penſois bien la changer en Amour.
Je m'efforçois de découvrir en elle
Les mêmes traits qui vous rendent ſi belle,
Cet entretien ſi charmant & ſi doux;
Mais tout cela ne ſe trouve qu'en vous.
Mais cependant je ſentois en mon ame

L'effet caché d'une ſecrette flamme....
J'étois par-tout rêveur & ſolitaire ;
Et quoiqu'Iris pût me dire, & pût faire,
Pour adoucir ma peine & mon tourment,
Je n'en ſentois aucun ſoulagement.
Je n'étois plus ſi content auprès d'elle ;
Je commençois à la trouver moins belle,
Et ſoupirant, ſans connoître pour quoi,
N'étois content, ni d'elle, ni de moi.
Je reconnus, après beaucoup de peines,
Le feu vainqueur qui brûloit en mes veines :
L'Amour caché dès long-tems dans mon cœur,
Avoit repris ſa première vigueur.
Lors tout-à-coup je revis en moi-même
Le repentir & la peur au tein blême ;
Les prompts ſouhaits, les violens deſirs,
Les triſtes ſoins & les inquiétudes,
Les longs regrets, amis des ſolitudes ;
Les doux eſpoirs, les bizarres penſers,
Les courts dépits & les ſoupirs légers ;
Les déſeſpoirs, les vaines défiances,
Et les langueurs & les impatiences ;
Et tous les biens & les maux que l'Amour
Tient d'ordinaire attachés à ſa cour.
Ainſi, Philis, mon ame fut repriſe.
Ainſi deux fois, je perdis ma franchiſe ;
Et par malheur, tous les ſoins que j'ai pris,
Pour me ſoumettre à l'empire d'Iris,
Et l'aſſurer de mon amour fidèle,
N'ont rien ſervi qu'à me faire aimer d'elle ;
Et je me vis, par un ſort rigoureux,

En même tems ingrat & malheureux.
Ayant à part mes douleurs & mes peines,
Il faut encor que je ſente les ſiennes,
Et que mon cœur, ſenſible à la pitié,
Ait tous les maux d'amour & d'amitié.
Mais vous, pour qui je ſuis en ces allarmes,
Vous qui pouvez tout faire par vos charmes,
Après m'avoir cauſé tant de malheurs,
Et fait verſer tant d'inutiles pleurs,
Rendez enfin mes plaintes terminées,
Belle Philis, changez mes deſtinées,
Et permettez, qu'après tant de tourment,
Je puiſſe vivre heureux en vous aimant.

Aſſurément il n'y a rien dans cette Elégie qui ſente le bel-eſprit : point de faux brillans, point de penſées fines & trop recherchées. C'eſt l'expreſſion fidèle d'un amour tendre & délicat : tout y eſt naturel, ſimple, élégant, coulant, harmonieux. Cette Pièce fait regretter que Voiture ne ſe ſoit pas exercé davantage dans ce genre, où nous ſommes ſi pauvres. Cette indigence vient ſans doute de notre malheureuſe galanterie, qui a tous les ridicules de l'amour, ſans en avoir la naïveté, ni les douceurs, & que Monteſquieu appelle, *le menſonge de l'amour.*

Après l'exposé que je viens de faire, on sera sans doute surpris du jugement infidèle que vous avez porté de Voiture, & on ne le sera pas que Despréaux & Rousseau en aient pensé & parlé tout autrement que vous.

« Despréaux (dites-vous, dans le Chapitre *sur l'Esprit*, & dans *le Temple du goût*,) qui avoit osé comparer Voiture » à Horace, dans ses premières Satires, » changea d'avis, quand son goût fut mûri » par l'âge, & il rétracta ses éloges ».

Vous auriez dû prendre garde, Monsieur, que c'est dans sa meilleure Satire, dans sa neuvième, que Despréaux fait un éloge de Voiture, & qu'ainsi *son goût étoit déjà mûr*. Au surplus, dans cet éloge, il ne compare point Voiture à Horace. Il demande à son esprit, s'il a le talent & le génie qui font le vrai Poëte :

Et ne savez-vous pas que, sur le mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré ;
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure.

L'Abbé de Pure vouloit imiter la galanterie de Voiture, & Boileau faisoit des

Satires dans le goût d'Horace. L'Auteur, qui s'égaye dans les remontrances qu'il ſe fait à lui-même, dit à ſon eſprit qu'il prenne garde d'avoir le même ſort en imitant Horace, que celui de l'Abbé de Pure, en imitant Voiture. Tel eſt le véritable ſens de ces vers, ſur lequel on ne peut guère ſe tromper, ſi l'on veut lire l'endroit où ils ſont placés.

Vous n'avez pas eu plus de droit d'aſſurer que Boileau s'étoit rétracté de ſon éloge, puiſque les vers de la Satire contre l'Equivoque, que vous avez eu en vue, ne font que le motiver. Les voici, il s'adreſſe à l'Equivoque elle-même :

Le lecteur ne ſait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'inſipide figure.
C'eſt à regret qu'on voit cet Auteur ſi charmant,
Et pour mille beaux traits, vanté ſi juſtement,
Chez toi, toujours cherchant quelque fineſſe aiguë,
Préſenter au lecteur ſa penſée ambiguë,
Et ſouvent du faux ſens d'un proverbe affecté,
Faire de ſon diſcours la piquante beauté.
Mais laiſſons là le tort qu'à ſes brillans ouvrages
Fit le plat agrément de tes vains badinages.

Dans la Satire à ſon eſprit, Deſpréaux louoit Voiture en paſſant, d'après ce qu'il

avoit fait de bon. Ici, à l'occaſion de l'Equivoque, il critique le défaut où Voiture eſt le plus tombé, en s'abandonnant à ces pointes ſi fort à la mode avant Molière. Mais il ne ceſſe point de louer

. . . Cet Auteur ſi charmant,
Et pour mille beaux traits, vanté ſi juſtement.

S'il ne l'eſtimoit pas, diroit-il que *c'eſt à regret qu'on le voit chercher de faux brillans & de froids jeux de mots qui font tort à ſes brillans ouvrages ?* On n'a point de regrets pour un Auteur que l'on mépriſe, & l'on n'en parle pas ſur ce ton. Il eſt donc manifeſte que vous vous êtes également trompé, ſoit en déprimant Voiture, ſoit en faiſant à Deſpréaux le double reproche de l'avoir trop loué, & de s'être rétracté. Pour mettre le comble à votre injuſtice, vous prononcez dans votre *Temple du goût, qu'on pourroit aiſément réduire Voiture à quinze pages.* Cependant, la Lettre ſur le Cardinal de Richelieu, & l'Epître au Prince de Condé en tiendroient ſeules plus de vingt. Des lecteurs plus judicieux, & qui ne tranchent point

ſi rigoureuſement, penſeront qu'en ôtant à Voiture preſque toutes ſes Lettres galantes, en conſervant preſque toutes les autres, & en élaguant ſes Poéſies, on en pourroit former encore un petit volume, qui feroit l'agrément des gens du monde, dont le goût n'eſt point gâté, & des connoiſſeurs les plus difficiles.

Il ne me reſte plus, dans cette Lettre, à vous parler que de Segrais, que vous avez conſtamment traité de la manière la plus mépriſante, en répétant ſans ceſſe qu'on *ne le liſoit plus.* Si vous aviez par-là voulu faire un reproche à nos prétendus beaux-eſprits de ne plus lire un Poëte recommandable par une belle ſimplicité, par une naïveté délicieuſe de ſentimens, & une douceur de ſtyle ſingulière, je ne pourrois trop vous applaudir; & je me joindrois à vous pour me plaindre de ce qu'*on ne lit plus aſſez Segrais.* Mais vous l'entendez bien différemment; car voici comme vous vous expliquez dans votre *Temple du goût.*

« Segrais voulut un jour entrer dans le » Sanctuaire, en récitant ce vers de Deſ-» préaux :

Que Segrais dans l'Eglogue en charme les forêts.

« Mais la Critique, ayant lû, par malheur » pour lui, quelques pages de ſon Enéide » en vers françois, le renvoya aſſez dure- » ment ».

Permettez-moi de vous dire, Monſieur, que la Critique en uſe là d'une manière bien étourdie & bien ridicule. Quoi! elle refuſera la palme de l'Eglogue à Segrais, parce qu'il aura mal traduit l'Enéide? Et que diriez-vous d'elle, ſi elle vous refuſoit un des prix de la Poéſie légère, parce que vous n'êtes pas ſupportable dans la Poéſie lyrique? Segrais n'avoit pas l'haleine aſſez forte pour emboucher la trompette épique; j'y conſens: mais il l'avoit aſſez tendre, aſſez flexible, aſſez légère, pour enfler le ſimple chalumeau. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe trouve dans ſa Traduction de l'Enéide quelques endroits dignes d'être lûs; mais elle eſt, en général, d'une foibleſſe qui fera toujours accuſer juſtement l'Auteur d'avoir méconnu ſes forces; & d'avoir entrepris un Ouvrage ingrat par ſes difficultés inſurmontables, dans lequel Racine lui-même auroit déſeſpéré de réuſſir.

Dans votre liſte des Ecrivains, vous prononcez encore plus affirmativement contre Segrais. » Ses Eglogues, dites-vous, & ſa » Traduction de Virgile furent eſtimées ; » mais aujourd'hui *on ne les lit plus.* Il » eſt remarquable qu'on a retenu des vers » de la Pharſale de Brébeuf, & aucun de » l'Enéide de Segrais. Cependant Boileau » loue Segrais & dénigre Brébeuf ».

Voilà une manière de raiſonner qui reſſemble fort à celle de votre Déeſſe *Critique.* Boileau, dont vous attaquez ſans ceſſe les jugemens, dénigroit Brébeuf, parce qu'il eſt continuellement ampoulé, & qu'il a porté ce défaut encore plus loin que Lucain. Souvenez-vous pourtant que Deſpréaux a dit :

Malgré ſon fatras obſcur,
Souvent Brébeuf étincelle.

Mais où donc avez-vous vu que Boileau ait loué l'Enéide de Segrais? Boileau ne pouvoit-il pas mépriſer cette Traduction & faire cas des Eglogues? Deſpréaux étoit ſévère, mais juſte ; & quoiqu'il fût très-bien n'être pas aimé de Segrais, il eut toujours la bonne foi courageuſe d'applaudir à ſes Poéſies

champêtres. Mais en cela même, direz-vous, il avoit tort, *on ne les lit plus*. Quoi! nous ne pourrons plus lire ce que Deſpréaux eſtimoit? Aurions-nous plus de goût? Ou ne ſeroit-ce pas que la manie de l'eſprit nous auroit rendus inſenſibles aux beautés ſimples & naturelles?

Il ſe peut bien que Segrais n'ait pas porté l'Eglogue à ſa perfection comme Virgile. En ne la faiſant parler que d'amour, il l'a trop bornée, & n'en a pas aſſez varié les images: mais du moins l'amour de ſes Bergers ne parle point en bel-eſprit, ni en petit-maître, comme chez Fontenelle. C'eſt au contraire une tendreſſe naïve, une délicateſſe de ſentimens qui vient du cœur; une douceur de langage vraiment paſtorale. Jamais aucun Auteur François, avant & après Segrais, n'a mieux ſaiſi ce ton, d'autant plus difficile, qu'il eſt plus voiſin du ton fade & langoureux.

Mettez bas toute prévention, Monſieur, & jugez ſi le *molle atque facetum* tant admiré dans Virgile, ne ſe retrouve pas dans ces vers de Segrais, que je vous prie de lire, malgré les proteſtations que vous avez faites qu'*on*

qu'*on ne les lit plus.* Ils ſont de la première Eglogue.

Sous ces feuillages verds, venez, venez m'entendre.
Si ma chanſon vous plaît, je vous la veux apprendre.
Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant?
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant!
Si vous vouliez venir, ô miracle des Belles!
Je vous enſeignerois un nid de Tourterelles.
Je vous les veux donner pour gages de ma foi;
Car on dit qu'elles ſont fidelles comme moi.
Climène, il ne faut pas mépriſer nos bocages:
Les Dieux ont autrefois aimé nos pâturages;
Et leurs divines mains, aux rivages des eaux,
Ont porté la houlette & conduit les troupeaux.
L'aimable Déité qu'on adore en Cythère,
Du berger Adonis ſe faiſoit la bergère.
Hélène aima Pâris, & Pâris fut berger.

Vous voyez que Segrais eſt plus heureux à imiter Virgile qu'à le traduire. Les ſept derniers vers ſont faits d'après le Poëte latin; mais Virgile n'a rien de plus agréable, de plus doux, de plus délicat que ces deux vers:

L'aimable Déité qu'on adore en Cythère,
Du berger Adonis ſe faiſoit la bergère.

Cette tournure eſt délicieuſe, & ſurpaſſe

de bien loin le latin qui dit seulement :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

C'est ainsi qu'on doit se servir des Anciens, pour se mettre au-dessus d'eux. Segrais n'a-t-il pas encore encheri sur son modèle, en traduisant ces vers ?

O quoties, & quæ tibi Galatea locuta est !
Partem aliquam, venti, divum referatis ad aures.

Il sembleroit qu'il ne fût pas possible d'atteindre à cette douceur de sentimens, à ce beau naturel si difficile à saisir. Voyez, pourtant, si le Poëte françois n'a pas conservé tant de graces, & n'est pas devenu original en imitant.

O les discours charmans ! ô les divines choses,
Qu'un jour disoit Amire, en la saison des roses !
Doux zéphirs, qui régniez alors, dans ces beaux lieux,
N'en portâtes-vous rien aux oreilles des Dieux ?

Un Poëte vulgaire auroit mis tout platement que *les Dieux en furent jaloux*. Mais il y a beaucoup de délicatesse à le laisser deviner.

Ne vous fâchez point, Monsieur, si je vous fais lire encore quelques passages du

même Poëte, qui ſont admirables pour cette naïveté de ſtyle & de ſentiment, que vous pouvez bien mépriſer, parce qu'on n'en voit aucune trace dans vos écrits ; mais qui charmera toujours les véritables gens de goût, & qui eſt le caractère le plus marqué d'un beau génie.

Aminte, tu me fuis, & tu me fuis, volage,
Comme le Fan peureux de la Biche ſauvage,
Qui va cherchant ſa mère aux rochers écartés :
Il craint du doux zéphir les trembles agités :
Le moindre oiſeau l'étonne ; il a peur de ſon ombre ;
Il a peur de lui-même, & de la forêt ſombre.
Arrête, fugitive ; hé quoi, ſuis-je à tes yeux
Un tigre dévorant, un lion furieux ?
Ce que tu crains en moi, n'eſt rien qu'une étincelle
Du beau feu qui t'anime & qui te rend ſi belle.

Ces vers ſont une imitation de cette Ode charmante d'Horace.

Vitas hinnuleo me ſimilis, Chloë,
Quærenti pavidam montibus aviis
Matrem, non ſine vano
Aurarum & Silvæ metu.
Nam ſeu mobilibus vitis inhorruit
Ad ventum foliis, ſeu virides rubum
Dimovere lacertæ,
Et corde & genibus tremit.

Atqui non ego te, tigris ut aſpera,
Gætulus ve leo, frangere perſequor, &c.

L'imitation a des graces originales qui compenſent celles que le Poëte n'a pu prendre au latin; par exemple, cette répétition où il y a beaucoup de tendreſſe:

Aminte, tu me fuis, & tu me fuis, volage,

Si Segrais ne rend point,

..... Seu virides rubum
Dimovere lacertæ
Et corde & genibus tremit.

il ſubſtitue cette idée,

. . . . . Il a peur de ſon ombre;
Il a peur de lui-même & de la forêt ſombre.

La timidité n'eſt pas moins bien peinte dans les vers françois que dans les latins; quoiqu'avec un tour différent. La répétition de ces mots, *il a peur*, donne une grande vivacité à cette image.

N'oublions pas de vous citer encore ces vers charmans qui ſemblent être tombés de la plume du Poëte, tant ils ſont naturels! Jamais la tendreſſe ne s'eſt exprimée avec

plus de douceur. C'eſt un modèle de cette moleſſe anacréontique, que le bel-eſprit ne pourra jamais imiter.

Timarette s'en eſt allée !
L'ingrate mépriſant mes ſoupirs & mes pleurs,
Laiſſe mon ame déſolée
A la merci de mes douleurs.
Je n'eſpérois jamais qu'un jour elle eût envie
De finir de mes maux le déplorable cours ;
Mais je l'aimois plus que ma vie,
Et je la voyois tous les jours.

C'eſt là ce qui charmoit ſi juſtement Deſpréaux. Il eſtimoit ſur-tout Segrais, pour ce naturel ſi rare, qui fait le premier mérite de ſes Eglogues ; & parce que ce Poëte n'a pas donné dans les pointes qui étoient encore fort à la mode de ſon tems. Quoique la douceur & la naïveté ſoient ſon partage, il ſait néanmoins élever la voix de tems en tems ;

Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un Conſul la campagne & les bois.

C'eſt ainſi que, dans ces vers, il engageoit Mazarin à favoriſer les Muſes.

Revenez, chaſtes ſœurs, aimables fugitives ;
Jule vous tend la main ſous ſes vertes olives.

C'eſt là que de vos luths, de vos charmantes voix,
Il attend le doux fruit de ſes fameux exploits.
Couronné d'Amarante, & ſous ces ombres calmes,
A vos ſons immortels il conſacre ſes palmes.
Allons, cher Eurilas, allons dans les hameaux
Exciter des Paſteurs les doctes chalumeaux.
Soupire cependant l'Amour tendre & diſcrette,
Qui défend de l'oubli le nom de Timarette:
Conte ſes doux appas aux échos étrangers,
Aux flots de la Garonne, à ſes verds orangers.

Il prend un ton plus haut encore, plus noble & plus poétique, ſans ſortir du ton paſtoral, dans les vers ſuivans :

. . . . . Avec ſa chère Aſtrée,
La deſirable Paix, en ces lieux s'eſt montrée.
Au moins le vieux Damon, qui l'a vue autrefois,
Croit l'avoir reconnue au travers de ces bois.
Son front eſt couronné de la plus verte olive.
Elle paroît encor chancelante & craintive;
Mais chaque inſtant groſſit ſa triomphante Cour.
. . . . . .
A ſon aſpect, s'enfuit la fureur homicide,
L'oppreſſion cruelle & la haine perfide;
Car Thémis, qui la ſuit, tient le glaive tranchant,
L'appui du malheureux, la terreur du méchant.

Il nous reſte encore de Segrais un Poëme paſtoral, intitulé *Athis*, dans lequel on rencontre des paſſages charmans & dignes de

ſes Eglogues. Je me contenterai de vous en rapporter deux, afin de ne pas trop contrarier le vœu que vous avez fait de ne pas lire ce Poëte. Il parle d'*Athis* :

Il aimoit une Nymphe & n'étoit qu'un Berger.
Mais quand il eût fallu languir ſans eſpérance,
De mépris éternels voir payer ſa conſtance,
A de mortels ennuis ſe laiſſer conſumer,
Il le pouvoit, plutôt que vivre ſans l'aimer.
Ses brebis, de langueur ſéches & dépéries,
A la merci des loups erroient dans les prairies :
Les fruits de ſes vergers aux arbres pourriſſoient ;
Ses jardins négligés triſtement languiſſoient.
Hors ſes verds orangers à la fleur ſi charmante,
Celle de ſes jaſmins ſi douce & ſi plaiſante,
Que ſon ſoin curieux gardoit de ſe flétrir,
Dans l'eſpoir qu'à ſa Nymphe il en pourroit offrir ;
De ſtériles chardons ſes moiſſons étouffées
En herbe jauniſſoient, ou ſéchoient échauffées.
Quelquefois s'il ſemoit, c'étoit hors de ſaiſon,
Et laiſſoit aux oiſeaux à faire ſa moiſſon.
Tant ſon eſprit troublé de ſon amour extrême
Avoit perdu le ſoin de ſon intérêt même !

Athis, qui n'a pu toucher celle qu'il aime, s'exprime ainſi :

Trouvons, dit le Berger, un plus heureux ſéjour.
Allons, allons chercher s'il eſt des précipices,
Où je puiſſe finir mes rigoureux ſupplices,

Quelque déſert affreux, ou quelqu'antre aſſez noir,
Où je puiſſe cacher mon affreux déſeſpoir.
Allez, mes chers troupeaux, vous perdre en ces bocages.
Libres & vagabonds, errez ſur ces rivages.
Hélas! je vous expoſe à la merci des loups;
Mais ſans ſoin pour moi-même, en puis-je avoir pour vous?

D'après les ſeuls exemples que je viens de citer, qui eſt-ce qui ne conviendra pas que Deſpréaux avoit raiſon de dire :

Que Segrais dans l'Eglogue enchante les forêts.

Et qui eſt-ce qui ne voit pas que par cet éloge même, il borne ſon talent à l'Eglogue, & lui défend, pour ainſi dire, de prendre la trompette de Virgile ? Je ne diſſimulerai pas que Segrais a des endroits très-foibles. Racan avoit ſans contredit plus de talent que lui, pour porter la Poéſie paſtorale à ſon vrai point de perfection, parmi nous, s'il s'y étoit exercé davantage, & s'il avoit eu la patience de Malherbe, pour vaincre les défauts de ſa Langue, encore un peu groſſière. Quoi qu'il en ſoit, Segrais eſt reſté ſupérieur, non ſeulement à Racan, mais à tous ceux qui l'ont ſuivi, & à Madame Deſhoulière

houlière elle-même, pour le talent enchanteur d'exprimer en vers harmonieux des sentimens simples & touchans, avec une naïveté éloignée de la bassesse, une délicatesse exempte d'affectation, & une noblesse qui ne tient jamais à l'enflure ; de sorte que Despréaux semble avoir, en partie, tracé, d'après Segrais, le véritable caractère de l'Eglogue, dans l'Art Poétique.

Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

Pourois-je, en finissant cette Lettre, vous demander, Monsieur, quel a été votre motif pour déprimer Segrais ? Je connois bien ce qui vous a dicté un jugement si désavantageux sur les autres Ecrivains dont je viens de vous entretenir. Vous avez porté quelque envie à Rabelais, de ce que ses Romans, tout bouffons qu'ils paroissent, sont en effet plus philosophiques, mieux contés, & d'un meilleur genre de plaisanterie que les vôtres. Vous n'avez

pu pardonner à Marot, d'avoir formé deux auſſi excellens Diſciples que Lafontaine & Rouſſeau : & n'ayant pu faire ni des Madrigaux, ni des Epigrammes dans le genre marotique, qui eſt le meilleur ſans contredit, vous vous êtes cru intéreſſé à décrier & le genre & l'inventeur. La réputation de Montaigne vous a effrayé. Vous avez été ſurpris de ce qu'il avoit ſu parler de morale, avec tant d'agrément & de force, ſans ſe permetre d'impiétés, ni de mauvaiſes plaiſanteries ; & vous avez craint que ſes *Eſſais* ne fuſſent plus eſtimés & lus avec plus de plaiſir que tous vos petits Chapitres ; où il y a pourtant ce qui doit plaire aujourd'hui, beaucoup de jeux de mots, & de paſquinades irréligieuſes. Votre mépris pour Malherbe n'eſt pas difficile à expliquer. On ſait le dédain que vous avez toujours témoigné pour le genre lyrique ; & cela rappelle tout naturellement la fable du *Renard & des Raiſins.* Regnier a dû vous déplaire ; non point à cauſe des indécences qui ſont un peu trop fréquentes dans ſes Poéſies ; car c'eſt ce que vous par-

donnez le plus volontiers: mais à cauſe de ſa candeur, de ſa naïveté; & parce que ſes Satires ſans fiel, ſans amertume, remplies de très-bons préceptes de morale, & de morceaux d'une excellente Poéſie, ſeront à jamais la condamnation des vôtres, qui ont été inſpirées par la haine & par la vengeance. Quant à Voiture, vous avez été bien-aiſe de profiter des bonnes choſes qu'on y trouve. Vous avez tâché de prendre ſon tour de plaiſanterie, dans la Poéſie légère; & enſuite vous l'avez décrié, pour avoir l'air d'être original dans ce genre. Rien n'eſt plus conforme à votre caractère & à vos principes. Il n'y a pas là de quoi s'étonner. Mais je ne vois pas ce que vous avez à démêler avec Segrais. Vous n'avez jamais ſongé à faire d'Eglogues. Nous n'avons rien, dans vos Ouvrages, qui tienne à la Poéſie paſtorale; ſi ce n'eſt pourtant, dans votre *Henriade*, le neuvième Chant, qui eſt tout entier une Idylle ſur les amours de Henri IV & de Gabrielle d'Eſtrées; mais une Idylle ſans aucun Dialogue, car ces deux Amans ne s'y diſent pas un ſeul

mot. C'étoit à vous qu'il étoit réſervé de faire accorder le chalumeau avec la trompette ; & d'écrire les amours d'un Guerrier dans un Poëme héroïque, avec le ſtyle du *Paſtor fido*.

FIN.

AVIS.

La troiſieme Lettre paroîtra dans le mois d'Avril prochain.

TROISIEME
LETTRE
A MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

TROISIEME
LETTRE
A MONSIEUR
DE VOLTAIRE,
PAR M. CLÉMENT.

A LA HAYE;
Et ſe trouve à PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE, rue du Hurepoix, à S. Ambroiſe.

M. DCC. LXXIII.

TROISIEME LETTRE A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

AVANT de continuer, Monſieur, à défendre contre vos attaques, les réputations les plus glorieuſes de la Littérature, je vais m'arrêter un moment à vous combattre ſur des réputations inférieures que vous cherchez beaucoup trop à rehauſſer. Il n'eſt pas moins dangereux, pour la gloire des Lettres, d'eſtimer trop des Auteurs d'un goût faux ou médiocre, que de n'avoir pas aſſez d'eſtime pour les bons Auteurs. Rien n'eſt ſi commun dans le monde, &

même parmi les Gens Lettrés, que d'entendre les mêmes perſonnes louer de foibles Ecrivains, avec la même vivacité qu'elles ont loué les plus ſublimes. Preuve inconteſtable que l'on n'a guere communément qu'un goût de tradition, & non un goût ſûr & ſolidement appuyé. On juge d'après ce qu'on a entendu dire, & non d'après aucun principe.

Je ſuis bien-aiſe auſſi de fermer la bouche à certains mécontens, qui prétendent qu'on ne loue les morts, que parce qu'ils ſont morts; & qu'on critique les vivans, parce qu'ils ſont vivans. Perraut & la Motte ont beau être morts; je n'en aurai pas pour eux plus d'eſtime ni d'admiration. Si nous n'avons plus qu'un très-petit nombre de Grands hommes, que puis-je y faire? Mais on a dû voir que je les loue avec franchiſe, quoique vivans.

Pour vous, Monſieur, j'ai entrepris de mettre en évidence le mal que vous avez fait aux Lettres, parce que je ſens, & je l'ai déjà dit, que vous avez des qualités capables de faire aimer vos grands défauts. Si vous aviez moins de talent & d'eſprit,

vous ſeriez moins dangereux, & je ne prendrois pas la peine de vous examiner de ſi près ; mais enfin la corruption du goût n'eſt que trop ſenſible ; elle n'eſt que trop avancée. Vous l'avez cauſée en grande partie, & de pluſieurs manières. Voilà ce que j'ai commencé & ce que j'acheverai de prouver, ſans rendre moins de juſtice à ce qui eſt eſtimable dans vos Ouvrages. J'étonnerai même vos partiſans qui vous louent à tort & à travers, en leur découvrant, dans vos Ecrits, certaines beautés qu'ils ne connoiſſent pas ; & s'il s'éleve contre vous des Critiques outrés qui veuillent vous ôter ce qui vous eſt dû, vous me verrez repouſſer leur injuſtice, avec ce même amour de la vérité qui me fait blâmer en vous, non ſeulement ce que tout le monde blâme, mais ſur-tout ce qui eſt blâmable, quoiqu'admiré & imité.

QUINAUT eſt l'Auteur du dernier ſiecle, pour qui vous avez eu le plus de foibleſſe : vous n'en parlez jamais qu'avec tendreſſe avec enthouſiaſme ; avec raviſſement. Vous l'égalez à Racine, & dans *le Temple du*

Goût, vous *ſaluez Deſpréaux*, mais vous allez *embraſſer tendrement Quinaut*. Ce ne ſont pas ſans doute ſes Tragédies qui vous ont inſpiré pour lui ce violent amour, car elles ſont difficiles à lire. Ce n'eſt point ſa Comédie de *la Mère Coquette*, quoique ſon meilleur Ouvrage ; car vous en parlez bien légèrement. Ce ſont ſes Opéra, ſur leſquels vous ne ceſſez de vous récrier, & que vous trouvez charmans, admirables, ſublimes, & de la plus grande Poéſie.

Voyons d'abord ce que c'eſt que l'Opéra en lui-même ; & nous verrons enſuite ce que ſont les Opéra de Quinaut.

« On peut, diſoit le grand Rouſſeau ; » faire un bon Opéra ; mais un bon Opéra » ne ſera jamais un bon Ouvrage ».

On peut aſſembler en cinq actes les choſes les plus merveilleuſes & les plus inouies. On peut mettre ſur la ſcène, le Ciel, la Terre, la Mer & les Enfers, les Dieux, les Hommes, les Diables & les Monſtres les plus bizarres. On peut entaſſer une foule d'événemens dans une douzaine de ſcènes fort courtes ; mêler tout cela de petites maximes galantes &

de petites fadeurs mal-rimées. A la faveur de la muſique & de la danſe, tout cela peut amuſer des perſonnes qui n'ont que des yeux & des oreilles; mais en vérité un homme de bon ſens ne peut s'accommoder de ce monſtrueux & ridicule mêlange, & dira, comme la Bruyere, qu'on ne devoit pas ſe mettre en ſi grande dépenſe pour l'ennuyer.

C'eſt pourtant de ce genre que vous faites les plus grands éloges, en divers endroits de vos Ouvrages : vous allez même juſqu'à comparer l'Opéra à la Tragédie ancienne.

« J'oſe cependant penſer, dites-vous, (1) » que nos bonnes Tragédies-Opéra, telles » qu'Atis, Armide, Théſée, étoient ce » qui pouvoit donner, parmi nous, quelque » idée du Théâtre d'Athênes, parce que » ces Tragédies ſont chantées comme celles » des Grecs; parce que le chœur, tout » vicieux qu'on l'a rendu, reſſemble pour-

(1) Diſſertation ſur la Tragédie ancienne & moderne.

» tant à celui des Grecs, en ce qu'il » occupe ſouvent la ſcène. Il ne dit pas » ce qu'il doit dire, il n'enſeigne pas la » vertu; mais enfin il faut avouer que la » forme des Tragédies-Opéra nous retrace » la forme de la Tragédie Grecque à quel- » ques égards. Elles en ſont la copie, en » ce qu'elles admettent la Mélopée, les » chœurs, les machines, les Divinités, &c. »

J'aimerois autant dire que nos Chanſonniers des rues reſſemblent à Homere, en ce que ce Poëte alloit récitant ſes Poëmes dans les Villes & les Bourgades de la Grèce, pour trouver quelques ſecours dans ſa pauvreté. J'aimerois autant dire que nos Contes de Fées reſſemblent aux Poëmes épiques anciens, parce qu'on trouve dans ces Contes du merveilleux, & des eſpèces de Divinités qui gouvernent les hommes.

Quelle comparaiſon de l'Opéra, qui ne peut exiſter qu'aux dépens de toutes les règles & de tous les principes les plus communs de l'art & de la raiſon, à la Tragédie Grecque, où toutes ces règles ſont obſervées avec le plus grand ſcrupule.

On ne ſauroit comparer notre récitatif

à la Mélopée des Anciens ; car ſi leur Déclamation Théâtrale étoit notée, elle l'étoit auſſi dans la Comédie ; & probablement ce n'étoit qu'une déclamation plus ſoutenue pour fortifier & pour étendre la voix qui, ſans cela, ſe ſeroit perdue dans le vaſte eſpace de leurs Théâtres, & dans la place immenſe où s'aſſembloit un peuple nombreux de Spectateurs. Nous voyons auſſi que les Anciens notoient leur déclamation, même pour le Barreau qui étoit auſſi dans une place publique. D'ailleurs la ſimple prononciation d'une Langue auſſi muſicale, auſſi proſodiée, auſſi remplie d'accent que la Langue Grecque, devoit l'emporter de beaucoup ſur notre récitatif uniforme & languiſſant. Ils devoient parler mieux que nous ne chantons.

Pour ce qui eſt des chœurs, ils étoient auſſi eſſentiellement liés à la Tragédie Grecque, qu'ils ſont inutiles & ridiculement amenés dans nos Opéra. Quel rapport y a-t-il entre de petits vers, ſans idée, ſans image, ſans la moindre expreſſion ; & des morceaux du Lyrique le plus ſublime, où ſont déployées les plus grandes

richeſſes de la Poéſie ; où ſont mêlés tour-à-tour, le noble, le gracieux, & le pathétique. On peut tout comparer, ſi ces choſes-là ſont comparables. En vérité, ſi quelque Ouvrage parmi nous reſſemble aux Tragédies des Grecs, ce ſont Eſther & Athalie, & non les Opéra de Quinaut.

Enfin, parce que les Anciens ont fait quelquefois intervenir une Divinité dans une Tragédie, ce qui étoit conforme à leurs idées & à leur Religion ; voilà une reſſemblance avec l'Opéra, où chaque ſcène amène une Divinité nouvelle : aſſurément la Tragédie Grecque ſe paſſoit bien de cette reſſource ; au lieu qu'un Opéra ſans machines n'auroit point de Spectateurs. Les plus belles Pièces de Sophocle n'ont pas eu beſoin de ce moyen ſurnaturel pour plaire aux Athéniens ; quelque fût pour le merveilleux le goût de ce Peuple ſi plein d'imagination, & ſi facile à émouvoir.

Le merveilleux de l'Opéra ſera toujours une choſe ridicule, parce qu'il eſt trop prodigué, trop éloigné de nos idées & trop meſquin. Le merveilleux en récit fait un plaiſir très-grand. Il eſt un des pre-

miers ornemens de la Poéſie épique ; mais ce qui charme dans l'Epopée eſt déplacé ſur la ſcène dramatique. Le Poëte épique parle à l'imagination qu'il eſt aiſé de ſéduire, d'entraîner ; à laquelle on fait ſans peine croire tout ce qu'on veut, quand on a du génie. Au Théâtre, on parle aux yeux qui ſont plus difficiles à perſuader, & qui apperçoivent promptement tout ce qu'il y a d'abſurde dans une fauſſe illuſion. De plus, s'il y a un très-grand mérite à décrire en beaux Vers la tempête qui diſperſe les vaiſſeaux d'Enée, Eole qui déchaîne tous ſes vents ; Neptune qui réprime leur fureur, qui ramène le calme ſur les flots, & qui, de ſon trident, arrache des Syrtes les Vaiſſeaux Troyens ; il n'y en a aucun à nous montrer la même choſe dans une décoration qui amuſera de loin quelques enfans. Une Pièce de Théâtre ne doit pas être une lanterne magique.

Je me rappelle une Epître de la Fontaine, où il ſe moque très-plaiſamment du merveilleux poſtiche de l'Opéra : vous ne ſerez peut-être pas fâché d'en voir quelques Vers.

Des machines d'abord le ſurprenant ſpectacle
Eblouit le Bourgeois, & fit crier miracle ;
Mais la ſeconde fois, il ne s'y preſſa plus.
Il aima mieux le Cid, Horace, Héraclius ;
Auſſi de ces objets l'ame n'eſt point émue ;
Et même rarement ils contentent la vue.
Quand j'entends le ſifflet, je ne trouve jamais
Le changement ſi prompt que je me le promets.
Souvent au plus beau char le contre-poids réſiſte ;
Un Dieu pend à la corde, & crie au Machiniſte :
Un reſte de forêt demeure dans la mer,
Ou la moitié du Ciel, au milieu de l'enfer.

Ces quatre derniers Vers ſont auſſi plaiſans que pittoreſques. On ne peut pas mieux ſaiſir le faux & le ridicule d'un ſpectacle ſi puéril. La Fontaine rend enſuite raiſon des défauts eſſentiels de l'Opéra, il continue ainſi :

« Quand le Théâtre ſeul ne réuſſiroit guère,
» Le Poëme du moins, me diras-tu, doit plaire.
» Les Ballets, les concerts, ſe peut-il rien de mieux
» Pour contenter l'eſprit & réveiller les yeux » ?

Ces beautés néanmoins toutes trois ſéparées,
Si tu veux l'avouer, ſeroient mieux ſavourées.
De genres ſi divers le magnifique appas
Aux règles de chaque art ne s'accommode pas.
Il ne faut pas, ſuivant le précepte d'Horace,

Qu'un grand nombre d'Acteurs le Théâtre embarraſſe ;
Qu'en ſa machine, un Dieu vienne tout ajuſter.
Le bon Comédien ne doit jamais chanter.
Le Ballet fut toujours une action muette,
La voix veut le théorbe, & non pas la trompette ;
Et la viole, propre aux plus tendres amours,
N'a jamais juſqu'ici, pu ſe joindre aux tambours.

Vous voyez que l'ennui du bon la Fontaine étoit fondé en raiſon ; & qu'il ſavoit fort bien pour quoi il bâilloit aux plus magnifiques Opéra.

Il ne ſeroit peut-être pas difficile, Monſieur, de découvrir la véritable cauſe de votre indulgence pour l'Opéra : c'eſt que vous avez tranſporté une partie de ce ſpectacle dans la Tragédie ; les ſituations forcées, les aventures romaneſques, les petits moyens, les décorations. Sémiramis, Tancrede, Olympie, ſont, au chant près, de véritables Opéra. Vous avez d'ailleurs d'autres reſſemblances avec Quinaut, que nous aurons ſoin d'obſerver, quand il ſera queſtion de vos Poëmes dramatiques.

Si nos Opéra reſſemblent à quelque choſe, c'eſt aux repréſentations bizarres

des Eſpagnols & des Anglois, où ſont de même entaſſés une foule d'événemens, & qui ſont chargées d'un ſpectacle continuel; avec cette différence néanmoins, qu'il y a plus de génie pour le ſtyle dans Lopès de Véga & dans Shakeſpéar que dans Quinaut.

Le véritable génie du Poëte dramatique eſt de peindre le cœur humain, d'en développer les paſſions, les ſentimens les plus ſecrets; & non de s'occuper à amener des Ballets, des machines, & à ſe plier aux fantaiſies d'un Muſicien. Or, l'eſſentiel de l'Opéra, c'eſt la danſe, la muſique, les décorations; pour la Poéſie, c'eſt la moindre choſe; & même une Poéſie trop forte, des paſſions trop approfondies, des ſentimens trop ſublimes y ſeroient déplacés, notre muſique étant trop foible pour traiter tout cela. Nous pouvons conjecturer delà, & même aſſurer que la muſique ancienne devoit être infiniment ſupérieure à la nôtre; puiſqu'elle marchoit de pair avec la Poéſie, & qu'elle pouvoit rendre ce qu'il y a de plus vif, de plus hardi, de plus ſublime dans les Poëtes Grecs; je veux dire les

chœurs

chœurs de leurs Tragédies. Au contraire, notre muſique ne demande que des vers foibles, dénués de vigueur, d'expreſſions & d'images hardies. Quel Muſicien François a pu juſqu'ici nous rendre dignement les chœurs d'Athalie, & les Cantates de Rouſſeau ? Il eſt donc vrai que notre Poéſie eſt beaucoup plus parfaite que notre Muſique ; puiſque celle-ci ne peut ſuivre l'autre, qu'en la forçant de ſe prêter à ſa foibleſſe, & de ſe dégrader pour faire briller le Muſicien.

Voulez-vous mieux ſentir encore le vice & le ridicule de ce mauvais genre de l'Opéra ? expliquez-nous pourquoi tous les hommes d'un grand talent n'ont pu y réuſſir ; & pourquoi les ſeuls Auteurs médiocres y ont eu des ſuccès ? Corneille, Racine, la Fontaine, Rouſſeau y ont fait des tentatives ; mais ils ne pouvoient chaſſer leur génie qui étoit de trop dans ce travail. Quinaut, Duché, Çampiſtron, Fontenelle, la Motte, Roi &c. ont trouvé à leur portée ce genre rebelle au génie, & qui ne s'eſt laiſſé dompter que par la médiocrité.

Mais parlons ſeulement de Quinaut. Si ce Poëte, me dira-t-on, n'a pas porté plus haut la Poéſie dans ſes Opéra, c'eſt la faute du genre. Il falloit qu'il ſe pliât à la foibleſſe du Muſicien. Je croirois plutôt que le Muſicien s'accoutuma trop à la foibleſſe du Poëte, & qu'il ne ſut pas juſqu'où il pouvoit pouſſer la perfection de ſon art. Quinaut, qui n'avoit eu ni aſſez de force, ni aſſez d'élévation pour atteindre à la hauteur de la Tragédie, n'eut pas beſoin de modérer ſon eſſor pour ſe rabattre à l'Opéra : il s'y trouva tout naturellement porté par ſon peu de vigueur & par ſon vol efféminé. Il fut très-heureux de rencontrer un genre qui diſpenſe d'être Poëte, & qui permet de rejeter ſur la Muſique ce défaut de talent pour la Poéſie.

« De grands Poëtes, (dit Fontenelle, dans un Eloge de la Motte,) ont fié-» rement mépriſé ce genre, dont leur gé-» nie trop roide & trop inflexible les ex-» cluoit ; & quand ils ont voulu prouver » que leur mépris ne venoit pas d'incapa-» cité, ils n'ont fait que prouver par des

» efforts malheureux, que c'eſt un genre » très-difficile ».

L'Opéra eſt un genre très-difficile pour un homme de génie, j'en conviens; parce qu'il eſt contre la nature, parce qu'il ne faut pas ſe livrer à toutes ſes forces, à ſon enthouſiaſme pour y traiter les paſſions, pour s'élever au ſublime de la Poéſie lyrique; & qu'il n'y a rien de ſi difficile au génie que de commander à l'enthouſiaſme qui le domine. L'Opéra eſt un compoſé de la Tragédie & de l'Ode; mais il ne faut point que l'un & l'autre de ces genres y ſoit pouſſé à ſa perfection. Il n'y faut pas même une demi-force ni tragique, ni lyrique. Il eſt donc inconteſtable qu'un talent ſupérieur ne pourra point ſe rabaiſſer juſques-là; & qu'au contraire un demi-talent ſera préciſément ce qui convient pour réuſſir dans ce mauvais genre. C'eſt par la même raiſon que Molière n'auroit pas pu ſe plier au ton pitoyable de la Comédie larmoyante, ni s'y diſtinguer comme la Chauſſée. Il avoit trop de talent pour ſuivre avec ſuccès une mauvaiſe route. Il eſt auſſi difficile au

génie de deſcendre vers la médiocrité, qu'à la médiocrité de s'élever à la ſphère du génie.

Après avoir prouvé ſuffiſamment, comme il me ſemble, que l'Opéra ne peut être qu'un mauvais genre, fait ſeulement pour des eſprits médiocres ; voyons juſqu'à quel point on peut eſtimer les Opéra de Quinaut.

« Quinaut, (dites-vous, (1) après avoir parlé de Corneille, de Racine, de la Fontaine, &c.) « dans un genre tout » nouveau, & *d'autant plus difficile, qu'il* » *paroît plus aiſé*, fut digne d'être placé » avec tous ſes illuſtres contemporains. » On ſait avec quelle injuſtice Boileau vou» lut le décrier. Il manquoit à Boileau » d'avoir ſacrifié aux Graces. Il chercha en » vain toute ſa vie à humilier un homme » qui n'étoit connu que par elles. Le véri» table éloge d'un Poëte, c'eſt qu'on re» tienne ſes vers. On ſait par cœur des

(1) Chapitre des Beaux-Arts ; Siècle de Louis XIV.

» ſcènes entières de Quinaut. C'eſt un » avantage qu'aucun Opéra d'Italie ne » pourroit obtenir. La Muſique françoiſe » eſt demeurée dans une ſimplicité qui » n'eſt plus du goût d'aucune nation ; » mais la ſimple & belle nature, qui ſe » montre ſouvent dans Quinaut, avec » tant de charmes, plaît encore dans » toute l'Europe à ceux qui poſſèdent notre » Langue, & qui ont le goût cultivé. Si » on trouvoit dans l'Antiquité un Poëme » comme Armide, ou comme Atys, avec » quelle idolâtrie il ſeroit reçu ! Mais » Quinaut étoit moderne ».

Vous n'avez jamais perdu l'occaſion de reprocher à Boileau ſon peu de goût pour Quinaut, comme un crime de lèze-Poéſie. Vous allez même juſqu'à dire, dans vos Commentaires ſur Corneille, (Remarques ſur Andromède.)

« Les Etrangers ne connoiſſent pas » aſſez Quinaut. C'eſt un des beaux » génies qui aient fait honneur au ſiècle » de Louis XIV. Boileau, qui en parle avec » tant de mépris, étoit incapable de faire » ce que Quinaut a fait. Perſonne n'écrira

» mieux en ce genre. Il écrit auſſi cor-
» rectement que Boileau ; & on ne peut
» mieux le venger des Critiques paſſion-
» nés de cet homme, d'ailleurs judicieux,
» qu'en le mettant à côté de lui ».

Vous aviez déjà fait cette bizarre alliance, dans une Epître ſur la calomnie, en diſant :

En vain Boileau, dans ſes ſévérités,
A de Quinaut dénigré les beautés :
L'heureux Quinaut, vainqueur de la Satire ;
Rit de ſa haine, & marche à ſes côtés.

Certes, voilà une plaiſante manière de juger en Littérature ! Parce que Boileau a critiqué le doucereux Quinaut, Quinaut marchera l'égal de Boileau, ſans égard à la différence qui ſe trouve entre leurs genres, & ſur-tout entre leurs talens ; entre un Poëte qui a toujours réuni la raiſon avec l'imagination ; le ton de la plus riche Poéſie, avec l'élégance & la correction : & un autre qui n'a quelque réputation, que par la moleſſe de ſes vers faciles, mais ſans Poéſie, & flatteurs à l'oreille, par une cadence propre à la Muſique. Deſpréaux a-t-il eu ſi grand tort de ſe moquer d'un genre

auſſi faux, auſſi abſurde que l'Opéra ? A-t il eu tort de cenſurer le ton efféminé qui en eſt l'ame ; l'aviliſſement où l'on y fait voir les plus grands Héros de l'Antiquité, qui s'expriment en fades amoureux, & qui n'ont jamais rien d'héroïque que leur nom ? Mais entendons Deſpréaux lui-même expliquer ſes vrais ſentimens ſur le compte de Quinaut, dans ſa *troiſième Réflexion ſur Longin* ; il parle de Perraut & de ſes Dialogues contre les Anciens.

« Que s'il loue en quelques endroits » Malherbe, Racan, Molière & Corneille, » & s'il les met au-deſſus de tous les An» ciens, qui ne voit que ce n'eſt qu'afin » de les mieux avilir dans la ſuite, & pour » rendre plus complet le triomphe de » M. Quinaut, qu'il met beaucoup au-deſſus » d'eux, & *qui eſt*, dit-il en propres termes, » *le plus grand Poëte que la France ait ja*» *mais eu pour le Lyrique & pour le Dra*» *matique.* Je ne veux point ici offenſer la » mémoire de M. Quinaut, qui, malgré » tous nos démêlés poétiques, eſt mort » mon ami. Il avoit, je l'avoue, beaucoup » d'eſprit, & un talent particulier pour

» faire des vers bons à mettre en chant : » mais ces vers n'étoient pas d'une grande » force, ni d'une grande élévation ; & » c'étoit leur foibleſſe même qui les rendoit » d'autant plus propres pour le Muſicien, » auquel ils doivent leur principale gloire, » puiſqu'il n'y a, en effet, de tous ſes ou- » vrages, que ſes Opéra qui ſoient recher- » chés : car pour les autres Pièces de Théatre » qu'il a faites en fort grand nombre, il y a » long-tems qu'on ne les joue plus, & on » ne ſe ſouvient pas même qu'elles aient » été faites. Du reſte, il eſt certain que » M. Quinaut étoit un très-honnête homme, » & ſi modeſte, que je ſuis perſuadé que » s'il étoit encore en vie, il ne ſeroit guère » moins choqué des louanges outrées que » lui donne ici M. Perraut, que des traits » qui ſont contre lui dans mes Satires ».

On peut remarquer, en paſſant, que votre avis ſur Quinaut eſt aſſez ſemblable à celui de Perraut. Perraut mettoit Quinaut au-deſſus de Malherbe, de Corneille, &c. Vous, Monſieur, vous dites qu'*il fut digne d'être placé avec tous ſes illuſtres contemporains*, & vous le mettez toujours *à côté de Deſ-*

préaux. Mais ce qui vous rapproche infiniment de la façon de penſer de Perraut, ce ſont ces paroles : *Si on trouvoit dans l'Antiquité un Poëme comme Armide, ou comme Atys, avec quelle idolâtrie il ſeroit reçu ! Mais Quinaut étoit moderne.*

Je n'examine point ici la folie de vouloir comparer deux Opéra aux chef-d'œuvres de l'Antiquité. Mais afin que votre manière de raiſonner contre Deſpréaux fût bonne, il faudroit que Deſpréaux eût admiré tout ce qui eſt ancien, & qu'il n'eût rien admiré de ce qui eſt moderne. Or vous ne pouvez nier qu'il ne fît très-peu de cas de Sénèque, de Lucain ; & qu'il ne fût grand admirateur de Corneille, de Molière, de la Fontaine. Le défaut de Quinaut, aux yeux de Deſpréaux, n'étoit donc pas d'*être moderne*, mais d'avoir embraſſé un genre ridicule, où la nature eſt traveſtie & défigurée ; où la raiſon, le bon ſens & toutes les règles de l'Art ſont bleſſées de la manière la plus choquante.

Boileau, dites-vous, *étoit incapable de faire ce que Quinaut a fait.* Il en étoit ſans doute incapable, comme Corneille, Ra-

cine, la Fontaine & Rouſſeau. Il étoit incapable de faire une choſe abſurde. Mais, ſelon vous, *il manquoit à Boileau d'avoir ſacrifié aux Graces.* Il eſt certain qu'un Poëte ſatirique n'a pas occaſion de parler beaucoup d'amour & de galanterie. Cependant vous n'auriez pas dû regarder comme l'ennemi des Graces, le Poëte qui a dépeint l'Idylle, avec tant de grace & de douceur, dans l'Art Poétique; qui, dans le Lutrin, a fait, de la deſcription de la moleſſe, un tableau digne de l'Albane & des Graces; & qui a ſi bien rendu les ſentimens paſſionnés & brûlans de l'amoureuſe Sapho, dans la belle traduction qu'il a faite d'une de ſes Odes. Les connoiſſeurs trouveront toujours plus de génie, de talent poétique & de véritables graces dans un ſeul de ſes morceaux, que dans tout un Opéra de Quinaut.

Vous prétendez dans votre liſte des Ecrivains (Siècle de Louis XIV), *que Quinaut ſe rendit célèbre par la douceur qu'il oppoſa aux Satires très-injuſtes de Boileau.* Cette célébrité eſt démentie par l'Hiſtoire Littéraire de ce tems-là. Car *la douceur de Quinaut* fut telle, qu'il implora l'autorité du

Roi, pour obtenir que ſon nom fût ôté des Satires de Boileau. Ce fut à ce ſujet que le Satirique fit l'épigramme ſuivante :

A quoi bon tant d'efforts, de larmes & de cris,
Quinaut, pour faire ôter ton nom de mes ouvrages!
Si tu veux du Public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

Quinaut n'ayant pas réuſſi dans ſes ſollicitations auprès du Roi, rechercha l'amitié de Deſpréaux, qui mit *Cotin* à la place de *Quinaut*, dans l'épigramme qu'on vient de lire (1).

---

(1) C'eſt de tout tems que les Ecrivains médiocres ſe ſont ſoulevés contre la critique, & ont tâché de ſurprendre l'autorité, pour venger leur ſot amour-propre, avec toute *la douceur* que l'on connoît aux Poëtes irrités. De nos jours encore, on a vu l'ennuyeux auteur du plus ennuyeux des Poëmes, venir à bout, par ſes protections, de ſupprimer pour un tems la critique de *ſes triſtes ſaiſons*, & de faire ôter la liberté à ſon Cenſeur. C'eſt de lui qu'on a dit dans une certaine Epître :

Pour défendre ſes vers, il obtiendra main-forte.

Après avoir patiemment enduré, pendant près de trois ans, l'indignation & la riſée publique, il a voulu ſe juſtifier par une lettre imprimée dans le Mercure de Février, & n'a fait que réveiller un

Il eſt aſſez ſingulier de vous entendre dire, dans votre premier paſſage, que *Quinaut plaît dans toute l'Europe ;* & dans l'autre, *que les étrangers ne connoiſſent pas aſſez Quinaut.* Mais de vous accorder avec vous-même, c'eſt ce que vous avez le moins à cœur. Venons à ce que nous avons à dire de la Poéſie de Quinaut.

Il eſt impoſſible d'abord de n'être pas de l'avis de Deſpréaux, ſur *tous ces lieux communs de morale lubrique*, qui ſont les refrains éternels des Opéra de Quinaut. Et c'eſt non ſeulement dans ſes chœurs que l'on trouve ces fadeurs inſupportables, c'eſt à tout moment dans la bouche de ſes premiers perſonnages. Tantôt c'eſt une jeune Nymphe qui dit fort décemment à une Princeſſe :

ſouvenir honteux pour lui ſeul. Il avance quatre ou cinq faits ; dont nous démontrerons la fauſſeté dans le récit de cette anecdote littéraire. Entr'autres, il aſſure qu'il eut la bonté & la modération de faire enfermer ſon Cenſeur, pour avoir enſuite l'humanité de demander ſon élargiſſement. Certes ce n'eſt pas trop de deux ans & demi, pour imaginer une tournure auſſi honnête, auſſi adroite & auſſi philoſophique.

On a beau fuir l'amour, on ne peut l'éviter.
On n'oppoſe à ſes traits qu'une défenſe vaine.
On s'épargne bien de la peine,
Quand on ſe rend ſans réſiſter.

Tantôt c'eſt un Roi ſexagénaire qui débite à Eglé ces douceurs :

Il faut que ma main vous couronne,
Quand il m'en coûteroit & l'Empire & le jour.
Un grand cœur qui ſe ſent animé par l'amour,
Ne doit jamais trouver de péril qui l'étonne.

Ce même Roi, dit à Médée, d'une manière aſſez comique :

Avec un époux plein d'appas,
L'hymen a de la peine à plaire ;
Quelle peur ne doit-il pas faire
Quand l'époux ne plaît pas !

Plus loin, Médée s'exprime ainſi avec Théſée :

Un peu d'amoureuſe tendreſſe
Sied bien aux plus fameux vainqueurs.
Si l'amour eſt une foibleſſe,
C'eſt la foibleſſe des grands cœurs.

La Nymphe Sangaride ne met pas plus de façon dans ſa manière de s'exprimer ſur l'amour, en diſant à Atys :

Quand le péril eſt agréable,

Le moyen de s'en allarmer !
Eſt-ce un grand mal de trop aimer
Ce que l'on trouve aimable ?

Dans un autre endroit, c'eſt la Nymphe Doris & ſon frère Idas qui diſent au même Atys :

Dans l'empire amoureux
Le devoir n'a point de puiſſance.
L'amour diſpenſe
Les rivaux d'être généreux.
Il faut ſouvent, pour devenir heureux,
Qu'il en coûte un peu d'innocence.

Il eſt aſſez plaiſant d'entendre Junon parler ainſi à Jupiter, dans l'Opéra d'*ISIS* :

Je viens de votre amour attendre un nouveau ſoin.
Ne vous étonnez pas qu'on vous quitte avec peine,
Et que de Jupiter on ait toujours beſoin.

Il n'eſt pas moins plaiſant d'entendre, dans Phaëton, deux Princeſſes, dont l'une dit à l'autre :

Il faut aimer pour reſſentir
Le charme de la rêverie.

L'autre lui répond :

Le Roi doit aujourd'hui me choiſir un époux ;
Ai-je moins à rêver que vous ?

Je ne rapporte pas les maximes amoureuſes, les ſentences de galanteries qui rempliſſent les Opéra de Quinaut, que Rouſſeau, par cette raiſon, appelle des *Pandectes galantes*. Quinaut ſe contentoit de rimer les fadeurs des Romans de Cyrus, de Cléopatre, de Caſſandre. Cette méthode, avec laquelle il avoit déshonoré les perſonnages de ſes Tragédies, lui réuſſit mieux à l'Opéra. Dans un ſpectacle toujours éloigné du naturel & du vrai, on s'embarraſſe peu ſi les Héros, que l'on fait parler, s'expriment ſelon la nature & la raiſon.

Il eſt bien étonnant, après les exemples précédens, & tous ceux que peut fournir la lecture de Quinaut, de vous entendre dire, dans vos Commentaires ſur Arianè, *que ces lieux communs de morale lubrique, que Deſpréaux a tant reprochés à Quinaut, ſe trouvent dans des Ariettes détachées, où elles ſont bien placées; que jamais le perſonnage de la ſcène ne prononce une maxime qu'à propos; & que ces maximes ſont toujours courtes, naturelles, bien exprimées, convenables au perſonnage & à ſa ſituation.* Louer Quinaut par-là, c'eſt montrer une

partialité qui ne peut en impoſer à perſonne, & une envie de contredire Boileau, laquelle fait plus de tort à votre jugement qu'au ſien. Quoi de plus ridicule que de nous donner des maximes indécentes ou fades, amenées à tout propos, ou ſans aucun propos, miſes dans la bouche d'une Princeſſe ou d'un Héros, pour des *maximes naturelles, bien exprimées, & convenables au perſonnage!*

Vous n'êtes pas plus heureux, quand vous nous voulez perſuader que ce même Quinaut eſt très-grand Poëte, & quand vous faites tous vos efforts pour trouver des endroits ſublimes dans ſes Opéra. Si Quinaut avoit été grand Poëte, il l'auroit été dans la Tragédie, dont l'Opéra eſt une imitation, & qui eſt un genre plus ſuſceptible d'une Poéſie forte, noble & ſublime.

Voici un morceau que vous citez comme un modèle, dans vos remarques ſur la Médée de Corneille : il eſt pris de l'Opéra de Théſée, lorſque Médée évoque les Ombres & les Démons:

Sortez, Ombres, ſortez de la nuit éternelle.

Voyez le jour pour le troubler.
Hâtez-vous d'obéir, quand ma voix vous appelle;
Que l'affreux déſeſpoir, que la rage cruelle
Prennent ſoin de vous raſſembler.
Avancez, malheureux coupables;
Venez, peuple infernal, venez.
Soyez aujourd'hui déchaînés;
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés;
Ne ſoyez pas ſeuls miſérables.
Redoublez en ce jour le ſoin que vous prenez
De mes vengeances redoutables.
Ma rivale m'expoſe à des maux effroyables,
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous ſont deſtinés,
Non les enfers impitoyables
Ne pourront inventer des horreurs comparables
Aux tourmens qu'elle m'a donnés.

« Ce ſeul Couplet, ajoutez-vous, vaut » mieux, peut-être, que toute la Médée » de Sénèque, de Corneille & de Longe- » pierre, parce qu'il eſt fort & naturel, harmonieux & ſublime. Obſervons que c'eſt » là ce Quinaut que Boileau affectoit de » mépriſer, & apprenons à être juſtes ».

Oui, ſoyons juſtes en effet, & convenons qu'il y a beaucoup trop d'exagération de votre part, à préférer ce Couplet aſſez foible, à trois Tragédies entières, où il ſe trouve des endroits bien plus forts que

celui de Quinaut. Et pour nous arrêter à la Médée de Corneille, quel eſt l'homme de génie qui n'aimeroit pas mieux avoir trouvé le *Moi* ſi juſtement fameux, que d'avoir fait tout l'Opéra de Théſée ? C'eſt là un trait ſublime, & non ce Couplet que vous citez, qui, bien loin d'avoir cette *force* & ce *ſublime* que vous lui attribuez, n'eſt qu'une Proſe languiſſante, ſurchargée d'épithètes communes & triviales. Qu'eſt-ce que c'eſt que cet entaſſement des *malheureux coupables*, des *cœurs infortunés*, des *maux effroyables*, des *enfers impitoyables*, des *vengeances redoutables* & des *horreurs comparables ?* En ſe permettant de pareils rempliſſages, qui eſt-ce qui ne feroit pas deux ou trois cens vers par jour ? Mais pour juger combien ces vers ſont foibles de Poéſie, comparez-les à ceux-ci de la Cantate de Circé ; car on ſe décide mieux par comparaiſon, que par tous les raiſonnemens du monde.

Dans le ſein de la mort ſes noirs enchantemens
Vont troubler le repos des Ombres.
Les Manes, effrayés, quittent leurs monumens.
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens ;

Et les vents, échappés de leurs cavernes ſombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles ſifflemens.
Inutiles efforts! Amante infortunée!
D'un Dieu, plus fort que toi, dépend ta deſtinée;
Tu peux faire trembler la terre ſous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Il eſt vrai que Rouſſeau met en récit ce qui eſt en action dans le Couplet de Quinaut; mais où ſont les connoiſſeurs en Poéſie, qui ne verront pas la différence d'un ſtyle véritablement ſublime, à un ſtyle ſans vigueur & ſans expreſſion? Quelle harmonie divine dans les ſix premiers vers de Rouſſeau! De pareils vers n'ont pas beſoin du Muſicien pour charmer l'oreille. Quelle délicateſſe dans la fin du même morceau! Que ce paſſage du terrible, au doux & au gracieux, fait une agréable impreſſion ſur l'ame! C'eſt bien ici l'occaſion de dire: *Voilà ce Rouſſeau que M. de Voltaire affecte de mépriſer. Apprenons à être juſtes.*

Vous dites dans votre Préface, ſur la *Pulchérie* de Corneille (1): « Y a-t-il rien

(1) A la fin de cette même Préface, on lit ces

» de plus noble & de plus beau que ces
» vers d'Amadis » ?

Ah que l'amour paroît charmant !
Mais hélas ! il n'eſt point de plus cruel tourment.
J'ai choiſi la gloire pour guide ;
J'ai prétendu marcher ſur les traces d'Alcide ;
Heureux ſi j'avois évité
Le charme trop fatal dont il fut enchanté !
Son cœur n'eut que trop de tendreſſe ;
Je ſuis tombé dans ſon malheur ;
J'ai mal imité ſa valeur,
J'imite trop bien ſa foibleſſe.

---

mots : « voyez ſur Quinant & ſur les règles de la
» Tragédie la Poétique de M. Marmontel, ouvrage
» rempli de goût, de raiſon & de ſcience ».
Voilà peut-être le ſeul éloge qu'on ait fait de cette Poétique qui eſt tombée dans un mépris univerſel, quoiqu'elle ne pût paroître dans un ſiècle plus favorable aux paradoxes & aux nouvelles opinions ; mais enfin cet Ouvrage eſt généralement jugé, comme *rempli de mauvais goût, de déraiſon & d'ignorance.* Il eſt ſingulier de voir M. de Voltaire parler ſi légèrement d'un homme tel que Deſpréaux, & louer ſi outrément une Poétique ſi décriée. Mais Boileau eſt mort, & on ne le craint plus. M. Marmontel eſt vivant, & il n'eſt pas ingrat. On connoît d'ailleurs ce vers d'une Epître à M. de Voltaire,

Le ſot qui t'admira par toi fut admiré,

Il eſt vrai que le fonds de ce ſentiment eſt aſſez beau ; mais l'expreſſion en eſt foible & proſaïque ; & c'eſt l'expreſſion qui fait le Poëte. Vous avez vous-même remarqué, dans une de vos Préfaces, que Pradon avoit eu à-peu-près les mêmes ſentimens que Racine, en traitant le ſujet de *Phèdre* ; mais que leur étonnante différence étoit dans la manière de les rendre. Je ne vois pas, dans le paſſage de Quinaut, autre choſe qu'une Proſe rimée & cadencée, pas un trait de génie, pas un tour, pas une épithète poétique.

Le charme trop fatal dont il fut enchanté.

eſt rebattu dans les chanſons les plus triviales.

Son cœur n'eut que trop de tendreſſe.

eſt une Proſe ſèche, ſans grace & ſans élégance.

Je ſuis tombé dans ſon malheur.

eſt encore moins élégant. Les deux derniers vers ſont naturels & ſimples, mais d'une Poéſie commune & bonne ſeulement à mettre en chant. Si l'on veut voir

comment un véritable Poëte ſait donner au même ſentiment des couleurs plus riches & plus relevées, on le trouvera dans la manière dont Racine fait parler Hypolite. Ce jeune Prince, après avoir rappellé les amours de ſon Père, & témoigné combien il voudroit, s'il étoit poſſible, en ſupprimer la mémoire, continue ainſi :

Et moi-même, à mon tour, je me verrois lié!
Et les Dieux juſques-là m'auroient humilié!
Dans mes lâches ſoupirs, d'autant plus mépriſable,
Qu'un long amas d'honneurs rend Théſée excuſable,
Qu'aucuns monſtres par moi domptés juſqu'aujourd'hui,
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.

Comme tout eſt naturel dans ces vers; mais en même tems, comme tout eſt noble & poétique! Cherchez dans tout Quinaut une expreſſion telle que *un long amas d'honneurs*. Quelle admirable préciſion dans le dernier vers! Mais c'eſt une préciſion de vigueur, & non de ſéchereſſe.

Quinaut étoit ſi peu Poëte, qu'il ne ſavoit exprimer les choſes les plus poétiques qu'avec le langage d'une Proſe ram-

pante. C'eſt ainſi qu'il fait dire à Phinée, dans l'Opéra de *Perſée :*

Croyez-vous qu'un Dieu Souverain,
Qui ſur tout l'Univers préſide,
Se laiſſe par amour changer en or liquide,
Pour entrer en ſecret dans une tour d'airain ?

Cela eſt naturel, direz-vous : oui, c'eſt d'un naturel trivial & plat. A quoi bon faire des vers pour parler auſſi proſaïquement. Voici qui eſt encore fort naturel & non moins plat. Ce ſont Admete & Alcide, dans l'Opéra d'Alceſte, qui mènent leurs troupes au combat, en diſant :

Marchez, marchez, marchez,
Approchez, amis, approchez.
Marchez, marchez, marchez,
Hâtons-nous de punir des traîtres.
Rendons-nous maîtres
Des murs qui les tiennent cachés.
Marchez, marchez, marchez.

Licomède, ſur les remparts, répond ainſi :

Ne prétendez pas nous ſurprendre,
Venez, nous allons vous attendre.
Nous ferons tous notre devoir
Pour vous bien recevoir.

Et plus bas :

Achevons d'emporter la place ;

L'ennemi commence à plier,
Main-baſſe, main-baſſe, main-baſſe,
Quartier, quartier, quartier,
La Ville eſt priſe.
Quartier, quartier, quartier.

Quinaut fait très-ſouvent parler ſes perſonnages d'une manière auſſi commune; ce qui dégrade abſolument la Poéſie & la nobleſſe tragique. Ici, c'eſt Eglé qui dit:

Eſt-ce aux Athéniens, eſt-ce au parti contraire;
Que l'avantage eſt demeuré?

Un peu plus loin, un autre dit à Eglé:

Le Roi m'a commandé de prendre
Le ſoin de l'avertir s'il falloit vous défendre.

Encore un peu plus loin, Théſée ne s'exprime pas plus noblement:

C'eſt aſſez, amis, c'eſt aſſez;
Allez, & que chacun en bon ordre ſe rende
Aux endroits qu'au beſoin il faudra qu'il défende.

Plus bas, Eglé dit encore:

Malgré Médée & ſa vengeance,
Mon amour fera ſon devoir.
. . . . . .
Pardonnez à l'amour qui ne m'a pas permis
De tenir ce que j'ai promis,

Cérès, la Déeſſe Cérès ne ſe ſert pas d'un langage moins abject pour parler de ſes amours avec Jupiter :

Quand de ſon cœur je devins Souveraine,
N'avoit-il pas le monde à gouverner ;
Et ne trouvoit-il pas ſans peine
Du tems de reſte à me donner ?

Il ſeroit trop long & trop ennuyeux de rapporter la centième partie de tous les exemples d'un ſtyle lâche & rampant, dont les Opéra de Quinaut fourmillent. Que ſeroit-ce ſi nous en cherchions dans les chœurs que Perrault, ce fin connoiſſeur, regardoit comme des chef-d'œuvres de Poéſie lyrique. On y verroit d'étranges choſes : en voici un échantillon qui n'eſt pas le plus ridicule, & qui fera juger du reſte.

L'hiver qui nous tourmente
S'obſtine à nous geler.
Nous ne ſaurions parler
Qu'avec une voix tremblante.
La neige & les glaçons
Nous donnent de mortels friſſons ;
Les frimats ſe répandent
Sur nos corps languiſſans.
Le froid tranſit nos ſens,

Les plus durs rochers ſe fendent.
La neige & les glaçons
Nous donnent des friſſons.

Comment peut-on ſe permettre de jeter ſur le papier des lignes de Proſe auſſi pitoyables ? Vous avez beau dire qu'il le faut ainſi pour la Muſique. Jamais un homme de génie ne ſe réſoudra de renoncer au ſens commun, pour plaire à un Muſicien. Qu'on ſe rappelle à préſent ce que vous avez dit : *que Boileau n'étoit pas capable de faire ce que Quinaut a fait.* L'on conviendra que vous avez raiſon, & qu'en cela vous faiſiez l'éloge de Boileau. On ne ſera donc pas étonné ſi le même Boileau, étant à la Salle de l'Opéra de Verſailles, diſoit à l'Officier qui donnoit les places : *Monſieur, mettez-moi dans un endroit où je n'entende que la muſique.* Car, en vérité, ç'auroit été pour lui un ſupplice trop cruel d'entendre de ſemblables paroles.

Quinaut n'eſt pas toujours auſſi trivial, ni auſſi ridicule. Il a des endroits fort agréables, comme nous le remarquerons bientôt ; mais il n'a jamais eu le talent de la grande Poéſie, talent indiſpenſable pour faire par-

ler des Héros, pour traiter les passions, & pour exprimer des sentimens nobles & élevés. La force des situations, qu'il est si facile d'accumuler dans un Opéra, lui fait quelquefois atteindre à une certaine force de pensée; mais il retombe bien vîte, & presque jamais l'expression ne répond au sentiment. On sent que la vigueur étonne son esprit, & qu'il n'étoit pas né pour le grand. Tant qu'il ne faut être que tendre & galant, il est supportable, par une certaine simplicité, une délicatesse gracieuse, un tour naturel, quoique toujours commun; mais s'il s'agit de faire parler la passion avec ces traits véhémens, cette impétuosité de l'ame, qui trouble, émeut & arrache des larmes, il n'a plus assez de chaleur ni de génie. Par exemple, Roland dit à Angélique:

Dans ce soupir quelle part puis-je prendre?
Peut-être un soupir si tendre
S'adresse à quelqu'autre amant
Me le faites-vous entendre
Pour redoubler mon tourment?
Inhumaine! ah! s'il est possible
Qu'au mépris d'un amour qui n'eut jamais d'égal,
Pour un autre que moi vous deveniez sensible,

Tremblez pour mon heureux rival.
Dans vos yeux inquiets je lis mon infortune;
Ma préſence vous importune,
Vous ne ſongez qu'à me quitter.

Rien n'eſt plus foible & moins paſſionné que ce morceau : c'eſt une Proſe de Roman miſe en rimes. *Un amour qui n'eut jamais d'égal*, eſt d'une extrême platitude ; tout le reſte eſt d'un ſtyle ſans imagination, ſans couleurs. Si de pareils endroits étoient en vers alexandrins, ils paroîtroient déteſtables ; c'eſt le mêlange des vers de meſure différente, qui leur donne un tour plus libre & plus cadencé. Comment pouvez-vous comparer un tel Verſificateur à un Poëte comme Racine ? Lorſque Racine veut exprimer un ſentiment pareil à celui qui termine le Couplet de Quinaut, il ne ſe contente pas d'être ſimple & naturel ; il conſulte en même tems le génie des paſſions, qui lui inſpire ces diſcours pleins de chaleur & d'images, ſans leſquels il n'y a plus de poéſie. C'eſt Hermione qui dit à Pyrrhus ;

Vous ne répondez point. Perfide, je le voi,
Tu comptes les momens que tu perds avec moi :
Ton cœur, impatient de revoir ſa Troyenne,

Ne ſouffre qu'à regret qu'un autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.

Comparez à ces vers ceux de Quinaut.

Ma préſence vous importune,
Vous ne ſongez qu'à me quitter.

Quel eſt le miſérable rimeur qui ne trouvera pas ſans effort un pareil ſtyle? Mais quel eſt le Poëte, autre que Racine, à qui il ait été donné de faire parler les paſſions avec autant d'éloquence & de poéſie? Quoi de plus précis, de plus ſimple & de plus énergique à la fois que ce vers?

Tu comptes les momens que tu perds avec moi.

C'eſt avec ce génie-là qu'il faut être naturel. Quelle expreſſion neuve & admirable que celle-ci: *Tu lui parles du cœur!* Montrez-m'en une ſemblable dans Quinaut, & je le reconnois grand Poëte.

Quinaut, dites-vous, *eſt toujours noble, clair, précis; il a toujours le mot propre.* J'ai fait voir qu'il s'en falloit beaucoup que cet Auteur fût toujours noble, & qu'au contraire il étoit ſouvent trivial. Il me ſeroit facile de prouver qu'au lieu d'être précis, il eſt preſque toujours lâche & traînant; & que

ſa prétendue préciſion n'eſt qu'un défaut de poéſie, comme on l'a pu voir dans les paſſages où je l'ai comparé avec Racine. Il eſt vrai qu'il eſt toujours clair; mais il ne ſuffit pas de s'expliquer clairement en vers. Il faut dire avec clarté de très-belles choſes. Il n'y a pas grand mérite à être clair, quand on ne s'élève preſque jamais, qu'on n'a, dans ſon ſtyle, aucune image, aucune hardieſſe, aucune vigueur, aucune ſublimité.

« Si la clarté, dit le célèbre Adiſſon (1), » étoit la ſeule qualité requiſe, le Poëte » n'auroit autre choſe à faire, qu'à revêtir » ſes penſées d'expreſſions ſimples & natu- » relles; mais il arrive trop ſouvent que les » phraſes qui ſe préſentent d'elles-mêmes, » ou qu'on emploie dans la converſation » ordinaire, deviennent beaucoup trop fa- » milières à l'oreille, & contractent une » eſpèce de baſſeſſe, en paſſant par les » bouches vulgaires..... Ovide & Lucain » tombent ſouvent dans ce défaut, & ſe ſer- » vent de la première phraſe qu'ils trouvent

(1) Spectateur, Tom. VII, Diſcours VI.

» en leur chemin, ſans ſe donner en aucune » façon la peine d'en chercher quelqu'autre, » qui auroit pu être, non ſeulement natu- » relle, mais auſſi élevée & ſublime ».

Quinaut a le mot propre, j'en conviens; mais c'eſt toujours le mot propre de la Proſe, & jamais celui de la Poéſie: car il faut bien diſtinguer ces deux ſortes de ſtyle. L'Ecrivain en Proſe & le Poëte ont deux langages tout différens. Chacun, pour dire la même choſe, a ſa manière qui ne reſſemble preſque point à l'autre: ainſi ceux qui tranſportent dans la verſification le langage de la Proſe, n'en ſont pas plus Poëtes, pour s'aſſujettir à une certaine meſure. Tel étoit Lamotte, qui n'a jamais fait dans ſa vie que de la proſe rimée & meſurée. Tel étoit Quinaut, qui n'a guère eu d'autre avantage ſur Lamotte, que d'être plus naturel & plus harmonieux, mais qui n'a pas mieux connu le ſtyle poétique. Aux exemples que j'en ai déjà donnés, j'en joindrai encore un ou deux. Voici une penſée qui eſt rendue naturellement:

Ce n'eſt point dans le rang ſuprême
Qu'on trouve les plus doux appas

Et ſouvent un bonheur extrême
Eſt plus ſûr dans un rang plus bas.

Il n'y a rien là qui n'ait ſon mot propre dans le langage commun de la Proſe, quoiqu'on pût néanmoins donner à la Proſe plus d'élégance & de préciſion ; mais voyons comment le Poëte habille la même penſée des couleurs & des mots qui lui ſont vraiment propres, ſans ſortir du naturel & de la ſimplicité.

Heureux qui, ſatisfait de ſon humble fortune ;
Libre du joug ſuperbe où je ſuis attaché,
Vit dans l'état obſcur où les Dieux l'ont caché !
Iphigénie, Act. I, Sc. I.

Un rang plus bas, eſt le mot propre de la Proſe. *Son humble fortune*, eſt celui de la Poéſie. *Le rang ſuprême*, eſt un peu plus relevé, mais il eſt rebattu, même dans la Proſe ; au lieu que le *joug ſuperbe* eſt une expreſſion de la plus belle Poéſie.

Ariſtote a obſervé que tout Ecrivain qui cherche à ſe préſerver du ſtyle commun, & à s'exprimer d'une manière noble & ſublime, doit avoir principalement recours aux métaphores, qui ſont à cet égard d'un uſage merveilleux, pourvu qu'elles ſoient bien

bien choiſies. C'eſt cet heureux emploi des métaphores, qui diſtingue Racine de Quinaut : car celui-ci ſe traîne continuellement après des façons de parler communes ; & n'a aucune imagination dans ſon ſtyle. Racine, au contraire, anime tout par ſa diction toute éclatante de figures, qui ſont toujours auſſi naturelles que hardies. C'eſt par cette richeſſe d'images que ſon ſtyle eſt inimitable. Il a paru plus court à ceux qui n'y peuvent atteindre, d'élever Quinaut, auquel il eſt infiniment plus facile de reſſembler.

Voyons un autre endroit qui prête encore davantage aux ornemens poétiques, & qui faſſe entièrement connoître la prodigieuſe diſtance qui eſt entre le Rimeur & le Poëte. Dans l'Opéra de *Proſerpine*, Pluton s'exprime ainſi :

J'ai trouvé Proſerpine en viſitant ces lieux :
Les pleurs couloient de ſes beaux yeux.
Elle fuyoit, interdite & tremblante.
Pour implorer l'aſſiſtance des Dieux,
Elle tournoit ſes regards vers les Cieux.
Sa douleur & ſon épouvante
Rendoient encor ſa beauté plus touchante.
Les accens plaintifs de ſa voix

Ont ému mon cœur inflexible.
Qu'un cœur fier eſt troublé, quand il devient ſenſible
Pour la première fois!

Le fonds des images & du ſentiment ſe trouve dans ces vers, mais ce n'en eſt que l'eſquiſſe; les couleurs y manquent. Voici comme le grand Peintre anime ce tableau, & lui donne de la vie. C'eſt dans *Britannicus*, où Néron a préciſément les mêmes choſes à dire que Pluton. Néron parle de Junie.

. . . . . Excité d'un deſir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux.
Triſte, levant au Ciel ſes yeux mouillés de larmes,
Qui brilloient au travers des flambeaux & des armes.
Belle ſans ornemens, dans le ſimple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au ſommeil.
Que veux-tu? Je ne ſais ſi cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris & le ſilence,
Et le farouche aſpect de ſes fiers raviſſeurs
Relevoient de ſes yeux les timides douceurs.
Quoi qu'il en ſoit, ravi d'une ſi belle vue,
J'ai voulu lui parler, & ma voix s'eſt perdue.

Quel admirable tableau que celui de Racine! Comme les circonſtances les plus ſimples ſont relevées par l'éclat & le charme de la diction! Les vers de Quinaut peuvent-ils ſoutenir la comparaiſon?

Elle tournoit ſes regards vers les Cieux.

eſt une phraſe commune ; mais ce vers

Triſte, levant au Ciel ſes yeux mouillés de larmes.

eſt une image qui parle au cœur. Quinaut vous dit en proſe rimée :

Sa douleur & ſon épouvante
Rendoient encor ſa beauté plus touchante.

Il n'y a point là de faux bel-eſprit, mais il n'y a aucune poéſie ; & encore une fois, ce n'eſt pas la peine de parler en vers, pour faire de la proſe. Quelle vivacité, au contraire, quelle poéſie dans ces vers de Racine !

Les ombres, les flambeaux, les cris & le ſilence,
Et le farouche aſpect de ſes fiers raviſſeurs
Relevoient de ſes yeux les timides douceurs.

Quel Peintre pourroit m'offrir un tableau plus animé que celui-là ! Je crois voir cet enlévement de Junie. Je vois le contraſte touchant d'une jeune beauté preſque nue, dans les mains de ſes fiers raviſſeurs. Je vois les yeux farouches de ces ſoldats, & les yeux tendres & timides de Junie. C'eſt là que l'antithèſe eſt admirable, parce que

n'étant pas un jeu d'eſprit, ces images contraires ſe font valoir, & reſſortent l'une par l'autre. Quelle hardieſſe de ſtyle, *relevoient de ſes yeux les timides douceurs* ! La proſe la plus poétique ne pourroit point parler ainſi : elle diroit ſeulement, *relevoient la douceur de ſes yeux timides.* Mais la Poéſie tranſporte l'épithète, *des yeux* à la *douceur des yeux ;* & même au lieu de dire *la douceur de ſes yeux*, comme c'eſt l'uſage en Proſe, elle dit, *les douceurs*, au pluriel. Cela ſert à prouver que la langue du Poëte eſt toute autre que celle du *Proſateur.* Ajoutez que, juſqu'à l'inverſion, tout contribue à la beauté de ce vers ; & que, ſelon la conſtruction ordinaire, à peine ſeroit-il françois : *relevoient les douceurs timides de ſes yeux.* Ce qui prouve encore qu'il ne faut point réduire les vers en proſe, pour ſavoir s'ils ſont bons, puiſque d'un vers excellent vous faites de la proſe tout-à-fait bizarre.

Il n'eſt pas inutile de remarquer que les vers de Racine ont une harmonie vraiment poétique. Ceux de Quinaut attendent l'harmonie du Muſicien, dont ils ne peuvent

ſe paſſer ; tandis que la muſique ne pourroit ajouter rien à la belle harmonie de Racine.

Vous me direz que Quinaut, travaillant pour le Muſicien, ne pouvoit pas donner tant de développemens à des images, qu'il eſt impoſſible à notre muſique d'exprimer. En cela vous ne prouvez que le vice de l'Opéra, & vous ne prouvez point que Quinaut étoit un grand Poëte, en diſant que l'Opéra eſt ennemi de la Poéſie. Il eſt à croire plutôt qu'il a ſenti ſon peu de force en choiſiſſant ce genre ; & je vous prierai toujours de me citer quelques endroits de ſes Tragédies, où il ſoit grand Poëte.

Quinaut n'avoit donc pas le talent de la haute Poéſie, & c'eſt une choſe ridicule que de le mettre au rang des Deſpréaux & des Racine. Ses vers ſont dénués d'images, de figures, de couleurs hardies, de traits ſublimes, de tournures vives, neuves & frappantes : ils ne valent pas, à beaucoup près, la belle proſe du Télémaque : ils ne ſoutiendroient pas l'épreuve par laquelle Horace veut qu'on faſſe paſſer les vers,

pour ſavoir ſi c'eſt effectivement de la Poéſie. Que l'on briſe la meſure de ceux de Quinaut, on n'y trouvera préciſément que de la proſe ; ce qui n'arriveroit ni à Corneille, ni à Racine, ni à Rouſſeau.

Vous avez dit, il eſt vrai, dans vos Commentaires ſur Corneille (1), que *les vers, pour être bons, doivent avoir tout le mérite d'une proſe parfaite ; qu'il faut que le lecteur, pour bien apprécier des vers, les tourne en proſe ; qu'il voie ſi les paroles de cette proſe ſont préciſes ; & qu'il ſoit ſûr que tout vers qui n'a pas la netteté & la préciſion de la proſe la plus exacte, ne vaut rien.*

Pluſieurs rimeurs intéreſſés à ce que la Poéſie ne fût que de la Proſe, ont répété avec confiance cette étrange aſſertion, qui détruit le précepte d'Horace, ainſi que toute Poéſie. Si l'on s'en rapporte à votre principe, une foule de plats Verſificateurs vont être meilleurs Poëtes que Deſpréaux & Racine, à qui vous allez trouver mille

(1) Remarques ſur Sertorius, Acte premier.

défauts, avec cette étrange méthode de mettre leurs vers en Proſe.

J'ai déjà dit que le langage du Poëte étoit tout autre que celui du Proſateur. Des vers qui ont le ſtyle de la Proſe, ſont auſſi mauvais que de la Proſe qui auroit les inverſions & les autres hardieſſes de la Poéſie.

Il eſt certain que, d'après votre principe, Quinaut ſeroit le plus parfait des Poëtes, car ſes vers ont entièrement la marche proſaïque. On n'a beſoin que de rompre un peu la meſure, & d'en ôter les rimes, pour en faire de la Proſe la plus exacte. Je pourrois même en dire autant de vos vers, auxquels votre principe n'eſt pas moins favorable; mais je ne veux aſſurer ceci qu'au moment où je le prouverai. En attendant, je crois pouvoir établir un principe tout contraire au vôtre; c'eſt que tout Auteur, dont on peut réduire les vers à la Proſe la plus exacte, eſt néceſſairement un mauvais Poëte. Nous éclaircirons davantage cette queſtion en parlant de Corneille, à qui vous avez fait ſouvent le procès, d'après cette loi injuſte que vous avez établie, pour élever votre cher Quinaut au rang des plus

grands Poëtes ; bien perſuadé qu'il vous ſeroit facile de vous mettre au-deſſus de Quinaut.

Je ne finirai point cet article, ſans donner à Quinaut les éloges qui lui ſont dus ; mais je ne m'y prendrai pas comme vous. Je ne le louerai point ſur la ſublimité de ſon ſtyle, ſur la vigueur & la nobleſſe de ſes expreſſions, ni ſur la richeſſe de ſa Poéſie. Je crois avoir prouvé qu'il n'étoit pas né pour traiter les grands ſujets, & qu'il a été obligé d'abâtardir le genre de la Tragédie pour y réuſſir ; comme ceux qui n'ont pas la force de faire un Poëme épique, font des Romans. Le talent de Quinaut étoit plus pour la Paſtorale que pour toute autre choſe ; je veux dire pour la Paſtorale galante, & non pour cette Paſtorale antique, dont l'amour n'étoit pas le fonds unique & principal, mais qui s'attachoit à peindre les mœurs & la nature. Quinaut traitoit aſſez mal tout ce qui n'étoit pas galanterie. S'il eût travaillé dans le goût du *Paſtor Fido*, il auroit laiſſé quelque choſe d'achevé dans ce genre agréable. Il avoit une certaine délicateſſe tendre & gracieuſe, une dou-

ceur, & même une moleſſe qui n'eſt bonne que là, & qui eſt déplacée dans un ſujet noble. La ſeconde & la troiſième ſcène du premier acte d'*Isis*, ont parfaitement ce caractère paſtoral, & rien n'eſt plus facile, plus naturel, ni plus gracieux que les paſſages ſuivans.

Depuis qu'une Nymphe inconſtante
A trahi mon amour & m'a manqué de foi,
Ces lieux, jadis ſi beaux, n'ont plus rien qui m'enchante;
Ce que j'aime a changé, tout eſt changé pour moi.

. . . . . .

L'inconſtante n'a plus l'empreſſement extrême
De cet amour naiſſant qui répondoit au mien;
Son changement paroît en dépit d'elle-même,
Je ne le connois que trop bien.
Sa bouche quelquefois dit encor qu'elle m'aime;
Mais ſon cœur ni ſes yeux ne m'en diſent plus rien.

Il y a bien quelque foibleſſe de ſtyle dans ces vers, dont le ſentiment eſt ſi doux; mais cette foibleſſe eſt quelquefois une grace dans le ſtyle paſtoral: elle lui donne un air de ſimplicité, qui en eſt le premier charme. Mais ce qui eſt plus parfait dans ce genre, ce ſont les morceaux qu'on va lire.

Ce fut dans ces vallons où, par mille détours,
Inachus prend plaiſir à prolonger ſon cours ;
Ce fut ſur ſon charmant rivage
Que ſa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la Nymphe jura de ne changer jamais ;
Mais le zéphyr léger & l'onde fugitive
Ont enfin emporté les ſermens qu'elle a faits.

Et dans la ſcène ſuivante, où le même Hiérax parle à ſa Maîtreſſe.

Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
Se feroit vers ſa ſource une route nouvelle,
Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé :
Voyez couler ces flots dans cette vaſte plaine,
C'eſt le même penchant qui toujours les entraîne ;
Leur cours ne change point, & vous avez changé.

Il eſt vrai que ce ſont là les endroits les plus choiſis de Quinaut, & qu'il n'en a pas deux autres de pareils. Il eſt encore vrai que ce n'eſt point le ton de la Tragédie, & qu'on ſeroit fort ſurpris de rencontrer des vers ſemblables dans Phèdre ou dans Cinna ; mais ſuppoſez-les dans une Eglogue, ils ſont charmans, dignes d'Ovide & de Segrais. Voici encore un Couplet fort agréable : oubliez ſeulement qu'il eſt

dans la bouche de Pluton. Il parle de l'amour.

De ce Dieu ſi puiſſant je mépriſois les feux :
J'éprouve enfin ſa vengeance cruelle.
Je l'ai vu ce Dieu dangereux ;
Il ſuivoit Proſerpine, il voloit après elle.
J'ai vu de ſa fatale main
Partir un trait de flame.
J'ai voulu l'éviter en vain,
Le coup a pénétré juſqu'au fond de mon ame.

Faites parler ainſi, non pas le Dieu des morts, mais un Berger, rien ne ſera plus délicat, ni plus galant. Il eſt bien ſingulier que, dans toutes les louanges que vous avez données à Quinaut, il ne ſoit pas queſtion de ſon ſeul mérite réel, tandis que vous tâchez de lui en donner un qu'il n'eut jamais.

Mais c'eſt aſſez parler de Quinaut. Je ne m'y ſerois pas arrêté ſi long-tems, ſi je n'avois vu que vous en aviez impoſé à beaucoup de gens ſur ſon compte. Pour juger ſans prévention de cet Auteur, je conſeille aux perſonnes qui ſe donnent la peine de réfléchir ſur leurs lectures, (car ce n'eſt pas la peine de parler aux autres) de ſuivre

cette marche ; d'examiner si l'Opéra peut être admis comme un genre de Poésie ; de comparer Quinaut avec Racine, pour connoître la différence du vrai Poëte & du Versificateur médiocre, qui traitent tous deux les mêmes passions, & de remarquer ensuite si le talent de Quinaut ne le portoit pas à traiter des sujets plus délicats que nobles, & plus doux que sublimes. Les remarques que je viens de faire peuvent aider le Lecteur à se mettre sur la voie ; & le résultat d'un examen raisonné sera d'en revenir à ce jugement de Despréaux : *Que Quinaut avoit un talent particulier pour faire des vers bons à mettre en chant, mais que ces vers n'étoient pas d'une grande force, ni d'une grande élévation ; & que c'étoit leur foiblesse même qui les rendoit d'autant plus propres pour le Musicien auquel ils doivent leur principale gloire.*

J'avois eu dessein de consacrer ici un article à Perraut, qui a toujours été estimé par le parti du mauvais goût, parce qu'il étoit digne d'en être. Mais ayant remarqué que vous aviez adopté & répété, dans vos écrits, la plupart de ses critiques, ou plutôt de ses chicanes contre les Anciens, j'ai cru qu'il

falloit le laiſſer pour la Lettre où j'examinerai vos jugemens ſur les grands Hommes de l'Antiquité. On ſera ſurpris de voir que vous n'avez preſque été que l'écho d'un homme qui étoit devenu, par ſon ignorance & ſon mauvais ſens, le jouet de tout ce qu'il y a eu de grands eſprits en France & chez les Etrangers; car le fameux Adiſſon parle de Perraut avec plus de mépris encore que n'en parloit Deſpréaux. Venons à LAMOTTE.

Différens motifs vous ont fait varier dans ce que vous dites de cet Ecrivain. Quand vous l'enviſagez comme un bel-eſprit qui avoit voulu être univerſel, qui avoit donné un Poëme épique, & qui avoit eu des ſuccès au Théâtre; vous le traitez aſſez mal; parce que vous ne prétendez pas que perſonne puiſſe vous diſputer cette gloire d'univerſalité; mais quand vous voyez en lui le rival, l'ennemi de Rouſſeau & le détracteur des Anciens, vous en parlez avec plus de ménagement & même avec de grands éloges, parce que vous faites aſſez peu de cas de l'Antiquité, & que vous auriez voulu pouvoir étouffer le nom & la gloire du grand Rouſſeau.

Dans vos remarques sur Cinna (Acte V, Scène première) vous appellez Lamotte *un homme d'esprit & de génie, qui négligeoit trop le style & la Langue dans la Poésie, pour laquelle il avoit beaucoup de talent.*

Dans votre liste des Ecrivains du siécle de Louis XIV, vous dites de lui, qu'il s'est rendu « célèbre par la Tragédie d'Inès de » Castro, l'une des plus intéressantes qui » soient restées au Théâtre; par de très-jolis » Opéra, & sur-tout par quelques Odes » qui lui firent une grande réputation. Il » y a presque autant de choses que de vers. » Il est Philosophe & Poëte. Sa Prose est » encore très-estimée ».

Vous ajoutez, dans votre *Chapitre des Beaux-Arts*, (Siècle de Louis XIV) « beau- » coup de beaux morceaux qui nous restent » de lui en plus d'un genre, empêcheront » toujours qu'on ne le mette au rang des » Auteurs mépriſables. Il prouva que, dans » l'art d'écrire, on peut être encore quelque » chose au second rang ».

Enfin, dans votre Temple du Goût, *la Critique*, dites-vous, *décida que Rousseau passeroit devant Lamotte en qualité de Versifi-*

cateur, mais que Lamotte auroit le pas toutes les fois qu'il s'agiroit d'eſprit & de raiſon.

Voilà donc Rouſſeau, notre plus grand Poëte lyrique, traité de ſimple *Verſificateur*, & Lamotte qui a le pas ſur lui pour l'eſprit & pour la raiſon. C'eſt-à-dire que Lamotte, qui a paſſé toute ſa vie à entaſſer des préceptes ridicules contre l'art des Vers, les différens genres de Poéſie, & les Ecrivains les plus ſublimes de l'Antiquité; qui a réuſſi très-médiocrement dans tout ce qu'il a fait; qui n'avoit ni élévation, ni chaleur, ni harmonie dans ſon ſtyle; qui, enfin, n'eſt preſque lu de perſonne, avoit plus *d'eſprit & de raiſon* que l'Auteur de tant de belles Odes, d'Allégories excellentes auxquelles il n'y a rien à comparer dans notre Langue, de pluſieurs Epîtres remplies de ſel, de goût, d'eſprit, de raiſon & de poéſie; de beaucoup d'Epigrammes exquiſes, de Cantates admirables pour la variété des images, tantôt magnifiques, tantôt gracieuſes, toujours revêtues de la poéſie la plus riche & la plus harmonieuſe. Si vous entendez que Lamotte avoit plus de ce faux eſprit & de cette froide raiſon qui étouffent le génie, & ſont préciſé-

ment ce qu'il y a de plus contraire au talent en quelque art que ce ſoit, il eſt bizarre que vous lui en faſſiez un mérite, & que ce ſoit par-là que vous donniez le pas à un foible Ecrivain ſur un des Poëtes le plus ſublime de notre Langue.

L'eſprit & la raiſon ſont ſans contredit deux qualités eſſentielles pour avoir du ſuccès en tout genre. Dans les Ouvrages de raiſonnement & d'inſtruction, ils doivent dominer pour conduire au vrai, pour ne dire que des choſes utiles & ſolides, & pour former le jugement. En Poéſie, l'eſprit & la raiſon doivent ſe prêter à l'imagination, afin de la mieux conduire; ils s'abandonnent à elle plutôt que de la gêner & de la refroidir: ſeulement ils l'éclairent dans ſes écarts, & la ramènent à la vérité. Mais ſi la raiſon veut maîtriſer l'imagination, & ſervir de pédagogue au Poëte; ſi elle en fait un diſſertateur, un moraliſte peſant & compaſſé; ſi l'eſprit croit pouvoir remplacer le génie, & ſubſtitue ſes bluettes, ſes petits agrémens, ſon froid jargon aux traits de feu, aux beautés ſublimes, aux fougues de l'enthouſiaſme, ce n'eſt plus là l'eſprit & la raiſon qui conviennent

viennent au Poëte. Ainſi Lamotte, qui n'a écrit en proſe que des paradoxes capables de corrompre le jugement & le goût, qui n'a fait que des vers ſans imagination, ſans couleurs & ſans génie, doit paſſer, en tout ſens, pour n'avoir eu ni *l'eſprit ni la raiſon* qu'il lui falloit.

Si l'on vouloit appliquer cette règle à tous ces beaux-eſprits du jour, qu'on regarde comme des prodiges d'eſprit & de raiſon, on ſeroit tout ſurpris, après les avoir bien examinés, de ne leur trouver ni raiſon ni eſprit.

L'eſprit eſt comme les richeſſes : leur valeur dépend de l'uſage qu'on en ſait faire. Celui-là n'eſt pas riche qui jette ſon bien à tous venans, & qui le diſſipe en dépenſes folles & ſouvent criminelles : il eſt plus à plaindre que l'homme pauvre, & plus coupable que l'avare. De même celui qui ne tourne pas ſon eſprit à un uſage convenable, qui s'en ſert pour égarer & tromper les autres eſprits ; qui s'aveugle & ſe complaît dans ſes fauſſes lumières ; qui prend pour règle & pour principe l'abus même qu'il fait de l'eſprit, & ſuit une route directement oppoſée à celle qu'il devoit tenir,

croyant par-là briller davantage ; celui-là, dis-je, à proprement parler, n'a point d'eſprit, puiſqu'avec tout ce qu'il appelle de l'eſprit, il a fait pis qu'un autre qui n'auroit fait aucun uſage du ſien. En effet, on doit plus eſtimer le prudent Conrard, qui n'a jamais écrit, que le ridicule Cotin & l'ennuyeux Lamotte.

D'après ces réflexions, il ſemble que je n'aurois plus rien à dire de Lamotte, & que cela ſuffit pour répondre à tous vos éloges. Toutefois il eſt bon de pouſſer cet article un peu plus loin, parce que les fauſſes maximes & le faux talent de cet Ecrivain ſont aſſez communs aujourd'hui, & qu'en vous réfutant ſur ſon compte, je puis ouvrir les yeux à des eſprits aveuglés ſur le compte de ſes ſucceſſeurs.

Ce que j'ai dit de Quinaut me diſpenſe de toute réflexion ſur les Opéra de Lamotte, qui eſt fort inférieur à Quinaut, dans ce mauvais genre, où il étoit bien raiſonnable, comme je l'ai déjà dit, que les talens médiocres euſſent des ſuccès.

Quant à la bonne fortune d'*Inès*, qui eſt reſtée au Théâtre, & qu'on y applaudit

toutes les fois qu'on la joue ; ces applaudiſſemens ſont donnés au ſujet qui eſt heureux, & aux ſituations qui ſont ſi attendriſſantes, qu'elles arracheroient des larmes, même dans une Pantomime. Mais on ſe réſerve le droit, quand par haſard on lit cette Tragédie, de maudire l'Ecrivain qui a fait des vers ſi durs, ſi lâches & ſi froids, ſur un fonds ſi touchant par lui-même, dont l'action étoit bien naturellement théâtrale, puiſqu'elle a pu conſerver quelque chaleur ſous les glaces même d'un Poëte tel que Lamotte. La rencontre d'un pareil ſujet eſt une affaire du haſard : il faut, ſi vous voulez, de l'eſprit & du diſcernement pour le choiſir. L'affaire du génie eſt de le traiter de manière que non ſeulement il plaiſe ſur la ſcène, mais encore qu'il raviſſe à la lecture, & qu'il conſerve un mérite indépendant de l'illuſion & du jeu des Acteurs. C'eſt ce mérite ſi rare qui fait ſeul la réputation d'un Ecrivain.

On eſt ſi convaincu que la repréſentation peut faire réuſſir les plus foibles Ouvrages, qu'on n'en conſerve pas plus d'eſtime à certains Auteurs, quoiqu'on les ait ap-

plaudis dans la bouche d'un Acteur. Quand on voyoit jouer à Baron, cet admirable enchanteur, le Régulus de Pradon, on étoit transporté, mais c'étoit pour l'action, & l'on continuoit de rire aux dépens du rimeur. Ce n'eſt pas que le Régulus ne vaille beaucoup mieux que les Pièces qu'on nous donne aujourd'hui; il faut convenir que Pradon ſeroit un aigle parmi ceux qui viennent étaler aux yeux du Public tant de monſtres ſous le nom de Drames.

L'action théâtrale a tant de pouvoir ſur les cœurs & ſur les eſprits de la multitude, que de bons Acteurs peuvent tout haſarder, pourvu qu'il y ait des ſituations & de l'intérêt dans une Pièce. Un Roman attache plus le commun des Lecteurs que l'Iliade & l'Enéide. Inès fait plus couler de pleurs à la repréſentation qu'aucune Tragédie de Racine. Mettez *Manon Leſcaut* ſur la ſcène; donnez à l'action la même chaleur que cette aventure a dans le récit: vous pourrez bien avoir fait un mauvais Ouvrage, mais je vous réponds que vous ferez répandre des torrens de larmes du commencement juſqu'à la fin.

Le ſuccès du Théâtre n'établira donc ja-

mais une réputation durable à un Auteur. Sa véritable gloire n'eſt pas d'être joué, mais d'être lu. Les Tragédies de Sophocle & d'Euripide ne pourroient point être repréſentées aujourd'hui telles qu'elles ſont, fuſſent-elles miſes ſupérieurement en vers. Cependant quel eſt l'homme, d'un goût raiſonnable, qui ne préfère pas la lecture de ces Tragédies immortelles, même dans les traductions en proſe, à la lecture de tant de Pièces modernes, qui ſe ſoutiennent à l'appui de la repréſentation, par le talent des Acteurs ? Ainſi Lamotte auroit fait vingt Tragédies comme *Inès*, on les joueroit tous les jours, que Lamotte n'en paſſeroit pas moins pour un foible Ecrivain, indigne du nom de Poëte.

Cet Auteur, qui n'a pu réuſſir dans le genre dramatique que par la rencontre d'un ſujet intéreſſant, à la faveur de l'action & du jeu théâtral, n'étoit pas né pour traiter un genre plus difficile encore, qui n'a aucune de ces reſſources pour ſe faire admirer, & qui demande le talent de la Poéſie au ſuprême degré, afin d'être ſupportable; je veux dire le genre de l'Ode, qui, de tous,

eſt celui qui admet le moins la médiocrité. Comment un homme qui avoit l'eſprit méthodique & ſec, compaſſé, ſentencieux & froid, qui n'avoit jamais connu l'enthouſiaſme, qui traitoit de chimère l'harmonie, & l'art des vers de puérilité; comment un tel homme eut-il l'audace bizarre d'embraſſer une Poéſie qui veut l'imagination la plus vive, le génie le plus impétueux; dont l'art ſur-tout eſt de cacher l'art par un heureux délire, & ſous un beau déſordre; une poéſie qui eſt fondée ſur l'harmonie la plus parfaite, puiſqu'elle eſt nommée lyrique? En effet, elle doit tenir lieu de la muſique, dont elle étoit autrefois embellie, & dont elle ſait bien ſe paſſer, depuis que la muſique n'a plus aſſez de force ni de talent pour prendre le même eſſor que la Poéſie.

Auſſi Lamotte donna-t-il, ſous le nom d'Ode, des *Dixains rédigés par Chapitres*, où il enfiloit des traits de morale, & des ſentences les unes au bout des autres. Toutes ces Pièces ſont faites ſur le même plan, & jettées dans le même moule. Qui en a lu une, les a toutes lues. C'eſt un chapitre ſur un ſujet de morale ou de littérature, comme

l'*Emulation*, l'*Homme*, le *Devoir au Roi*, l'*Académie Françoiſe*, l'*Académie des Sciences*, l'*Académie des Belles-Lettres* &c. Ces chapitres ſont preſque toujours adreſſés à quelqu'un, à qui l'Auteur fait une apoſtrophe au commencement; enſuite il débite toutes les maximes qu'il a ramaſſées ſur le ſujet qu'il traite, en une douzaine de Paragraphes; & il ferme tout cela par un petit compliment à la perſonne apoſtrophée dans le début. Cette marche didactique & toujours uniforme a fait dire très-ingénieuſement au grand Rouſſeau, que ces froides amplifications de Lamotte « reſſembloient » beaucoup plus à des Lettres qu'à des Odes, » commençant toutes, pour ainſi dire, par » le *Monſieur*, & finiſſant par le *très-humble* » *Serviteur* ».

Il n'eſt pas beſoin de dire que de pareilles Odes eurent, dans leur tems, un ſuccès prodigieux, & que Lamotte étouffa preſque la réputation de Rouſſeau. Lamotte avoit un parti nombreux, un parti formé pour le faire triompher: car c'eſt l'ordinaire; dès que vous verrez un troupeau de beaux-eſprits ſe raſſembler, ourdir des ca-

bales & devenir ſecte, ſoyez perſuadé que l'ame de cette ligue, c'eſt la médiocrité. L'homme d'un vrai mérite n'a point recours à ces petits manèges de l'intrigue ; il aſpire à la véritable gloire, & il ſait qu'une réputation uſurpée ne dure guères. Il attend qu'on lui rende juſtice ; il travaille à la mériter ; mais il ne leve point d'étendards, il n'enrôle point des admirateurs à ſa ſolde : s'il ſe fait un parti, c'eſt par ſes Ouvrages, & ſouvent ſans en rien ſavoir.

Il arriva que Lamotte ſurvéquit à ſa gloire : il vit ſes Odes tombées dans le mépris, & celles de ſon rival s'élever de jour en jour à une gloire plus brillante. Lamotte eut le même ſort que Chapelain : il commença par faire l'admiration de ſon ſiècle, & finit par en être le jouet. « Il y a vingt » ans (diſoit le même Rouſſeau, en 1726) » que j'étois preſque le ſeul qui ne vouloit » pas admirer les Odes de Lamotte ; aujour- » d'hui, ſi je les vantois, je ſerois ſeul de » mon ſentiment ».

Cependant, Monſieur, vous nous dites que *Lamotte avoit beaucoup de talent pour la Poéſie.* Il falloit dire, je crois, qu'il avoit

du talent pour dire des choſes communes en vers médiocres; pour faire un dénombrement, &, ſi j'oſe le dire, un inventaire de penſées & de réflexions ſur tel ou tel ſujet; pour débiter une morale ſèche & inanimée, en vers durs & forcés, parmi leſquels il s'en trouve quelquefois de paſſables; &, à vrai dire, ce qu'il a de meilleur eſt plutôt exempt de défauts, que remarquable par de grandes beautés. *Magis extrà vitia, quàm cum virtutibus.*

Mais ſi la Poéſie eſt le talent de peindre à l'eſprit; ſi ſon but eſt d'émouvoir, de remuer le cœur, de nous élever l'ame, d'exciter les paſſions, de nous maîtriſer, de nous communiquer l'enthouſiaſme dont le Poëte eſt animé; de nous conduire tour-à-tour du ſublime au gracieux, du grave au doux, du majeſtueux au tendre & au pathétique; alors il eſt inconteſtable que Lamotte n'avoit aucun talent pour la Poéſie. Il n'eſt jamais plus froid, & ne glace plus ſon Lecteur, que quand il ſe bat les flancs pour s'échauffer. Voici comme il fait parler Pindare dans une de ſes Odes les moins mauvaiſes:

Loin une raiſon trop timide,

Les froids Poëtes qu'elle guide
Languiſſent & tombent ſouvent.
Venez ivreſſe téméraire,
Tranſports ignorés du vulgaire,
Tels que vous m'agitiez vivant.

Je ne veux point que mes Ouvrages
Reſſemblent, trop fleuris, trop ſages,
A ces Jardins, enfans de l'art.
On y vante en vain l'induſtrie :
Leur ennuyeuſe ſymmétrie
Me plaît moins qu'un heureux haſard.

J'aime mieux ces Forêts altières,
Où les routes, moins régulières,
M'offrent plus de diverſité.
La Nature y tient ſon Empire ;
Et par-tout l'œil ſurpris admire
Un déſordre plein de beauté.

Reconnoît-on Pindare dans ce faux enthouſiaſme d'un homme qui fait le fou de ſang froid, qui appelle *l'ivreſſe & les tranſports*, pour raiſonner tranquillement, & faire une comparaiſon ſymmétrique des Jardins & des Forêts ? Je ne parle pas de l'expreſſion qui eſt commune, froide & ſans harmonie. Mais Pindare n'auroit pas déſavoué ces Vers vraiment lyriques, où le grand Rouſſeau dit en Poëte les mêmes cho-

ſes que Lamotte vient de dire en Rhéteur.

Sans ceſſe, en divers lieux, errant à l'aventure,
Des ſpectacles nouveaux que m'offre la nature,
Mes yeux ſont égayés ;
Et tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies,
Je promène toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayés.
Celui qui, ſe livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne,
Que ceux qui, plus hardis, percent de la montagne
Les ſentiers tortueux.
Toutefois c'eſt ainſi que nos maîtres célèbres
Ont dérobé leurs noms aux épaiſſes ténèbres
De leur antiquité ;
Et ce n'eſt qu'en ſuivant leur périlleux exemple,
Que nous pouvons, comme eux, arriver juſqu'au temple
De l'immortalité.

Vous ajoutez, Monſieur, qu'*il y a preſque autant de choſes que de vers dans les Odes de Lamotte : qu'il eſt Philoſophe & Poëte.* Par *choſes*, vous entendez des penſées. Si Lamotte a autant de penſées que de vers, il n'a donc point d'images ; s'il n'a point d'images, il n'eſt pas Poëte. Ainſi l'éloge

que vous croyez en faire tourne contre lui-même.

C'eſt le plus grand défaut qu'on puiſſe reprocher à un Poëte, d'avoir autant de penſées que de vers. Outre qu'il eſt impoſſible d'avoir beaucoup de penſées ſublimes ainſi entaſſées, & que les penſées communes ſont la mort de la Poéſie, rien n'arrête & ne fatigue plus l'eſprit que cette continuité de maximes & de ſentences, que vous appellez des *choſes*, & qui ne ſont *rien* aux yeux des grands Poëtes.

La Poéſie veut fondre ſes penſées en images : elle veut tranſporter l'eſprit & toucher l'ame du Lecteur, plutôt que de l'endoctriner : elle ne rejette point les penſées, quand elles ſont grandes & nobles, mais elle les ménage, pour repoſer l'eſprit, quand elle a ſatisfait l'imagination. C'eſt par l'imagination qu'on maîtriſe le plus aiſément les hommes. La raiſon peut éclairer, inſtruire & convaincre ; mais l'imagination échauffe, perſuade, entraîne. Quand on voulut ranimer le courage abattu des Spartiates, ce ne fut point un Rhéteur ni un Philoſophe qu'on leur envoya ; ce fut un

Poëte, ce fut le Poëte le plus rempli d'enthouſiaſme, ce fut Tyrtée.

Lamotte, à vous entendre, eſt *Philoſophe & Poëte.* Je crois qu'il n'eſt ni Poëte, ni Philoſophe, mais que c'eſt un raiſonneur en rimes. On s'eſt bien trompé, de nos jours, quand on a cru que des vers hériſſés de ſentences & de moralités étoient de la Philoſophie. Il n'y a point de bonne Poéſie ſans Philoſophie. A remonter aux plus anciens Poëtes, leurs allégories les plus belles, les plus charmantes ſont des emblèmes philoſophiques. Le Philoſophe Platon eſt plus rempli de Poéſie que la plupart de nos Poëtes. Homère & Horace ont plus de Philoſophie dans leurs vers, que les plus raiſonneurs de nos Moraliſtes.

La véritable Philoſophie n'eſt point tant raiſonneuſe. Il n'eſt point de vrai Philoſophe qui n'ait la tête un peu poétique; &, pour ne parler que des Modernes, Mallebranche, Monteſquieu, M. de Buffon, & M. Rouſſeau de Genève ont rempli leurs Ouvrages d'imagination & de poéſie. Il n'eſt point non plus de grands Poëtes, parmi les Modernes, qui ne ſoient vrai-

ment Philoſophes. La Fontaine, Molière, Deſpréaux & Rouſſeau font briller par tout, dans leurs Ouvrages, des traits d'une Philoſophie riante, forte, ſublime, & jamais affectée ni pédanteſque.

Comparons encore ici Lamotte & Rouſſeau. Voyons lequel des deux parlera le mieux, en *Poëte* & en *Philoſophe*, du bonheur & du malheur de l'homme.

Reſſouvenez-vous, Monſieur, que je choiſis toujours les Odes les plus paſſables de Lamotte; bien-loin d'en uſer comme vous, qui allez chercher les vers les plus languiſſans des dernières Odes de Rouſſeau, pour l'oppoſer à ſon indigne rival.

Voici comment s'exprime Lamotte, dans ſon Ode intitulée l'*Homme*, adreſſée à M. Fieubet:

Oui d'une vie infortunée
Subiſſons le joug rigoureux:
C'eſt l'arrêt de la deſtinée,
Qu'ici l'homme ſoit malheureux.
L'eſpoir impoſteur qui l'enflamme
Ne ſert qu'à mieux fermer ſon ame
A l'heureuſe tranquilité.
C'eſt pour ſouffrir, qu'il ſent, qu'il penſe;

Jamais le Ciel ne lui diſpenſe
Ni lumière, ni volupté.

Impatient de tout connoître,
Et ſe flattant d'y parvenir,
L'eſprit veut pénétrer ſon être,
Son principe & ſon avenir.
Sans ceſſe il s'efforce, il s'anime
Pour ſonder ce profond abîme ;
Il épuiſe tout ſon pouvoir.
C'eſt vainement qu'il s'inquiéte :
Il ſent qu'une force ſecrette
Lui défend de ſe concevoir.

Tel qu'au ſéjour des Euménides
On nous peint ce fatal tonneau,
Des ſanguinaires Danaïdes
Châtiment à jamais nouveau.
En vain ces Sœurs veulent ſans ceſſe
Remplir la tonne vengereſſe,
Mégère rit de leurs travaux.
Rien n'en peut combler la meſure ;
Et par l'une & l'autre ouverture
L'onde entre & fuit à flots égaux.

Tel eſt, en cherchant ce qu'il aime,
Le cœur des mortels impuiſſans ;
Supplice aſſidu de lui-même
Par ſes vœux toujours renaiſſans.
Ce cœur qu'un vain eſpoir captive
Pourſuit une paix fugitive,
Dont jamais nous ne jouiſſons ;

Et de nouveaux plaiſirs avide,
A chaque moment il ſe vuide
De ceux dont nous le rempliſſons.

Je ne ferai aucune remarque ſur la diction de ces vers, parce qu'il n'en faudroit pas laiſſer paſſer un ſeul ſans y trouver de la baſſeſſe, de l'impropriété dans les mots, de la foibleſſe, de la dureté, des tournures proſaïques &c. Qu'on obſerve ſeulement comment Lamotte a rendu ſa comparaiſon ; & ſi l'on peut faire des vers plus oſtrogots que ceux-là :

Et par l'une & l'autre ouverture
L'onde entre & ſuit à flots égaux.

Il n'eſt guère poſſible d'expoſer une morale plus triſte d'une manière plus sèche & plus chagrinante. En un mot, je ne vois là qu'une miſanthropie noire & rebutante ; mais je vois une Philoſophie véritable, ornée, à la maniere d'Horace, de tous les agrémens de la Poéſie, dans l'Ode de Rouſſeau à M. d'Uſſé, de laquelle je ne rapporterai que la fin :

Ainſi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos deſtinées

Eſt

Eſt marqué de joie & d'ennuis.
Le Ciel, par un ordre équitable,
Rend l'un à l'autre profitable;
Et dans ces inégalités,
Souvent la ſageſſe ſuprême
Sait tirer notre bonheur même
Du ſein de nos calamités.

Pourquoi, d'une plainte importune,
Fatiguer vainement les airs?
Aux jeux cruels de la fortune
Tout eſt ſoumis dans l'univers.
Jupiter fit l'homme ſemblable
A ces deux Jumeaux que la Fable
Plaça jadis au rang des Dieux:
Couple de Déités bizarre,
Tantôt habitans du Ténare,
Et tantôt citoyens des Cieux.

Ainſi, de douceurs en ſupplices
Elle nous promène à ſon gré.
Le ſeul remède à ſes caprices
C'eſt de s'y tenir préparé,
De la voir du même viſage
Qu'une courtiſanne volage,
Indigne de nos moindres ſoins;
Qui nous trahit par imprudence;
Et qui revient par inconſtance,
Lorſque nous y penſons le moins.

Si l'on vouloit apprécier ainſi les Auteurs

par une comparaison suivie & raisonnée, on se feroit bientôt formé un goût sûr & invariable ; on auroit en un moment fini toute dispute, & on ne se donneroit pas tant de peine pour raisonner de travers.

En comparant de la sorte l'Iliade & la Henriade, les Tragédies de Corneille & les vôtres, les Fables de la Fontaine, ou les Epîtres de Boileau, à vos Discours moraux en vers, & à vos autres Poésies nommées Philosophiques, on verroit bientôt de quel côté sont la vraie Poésie & la Philosophie sans prétention : on verroit aussi pourquoi vous nous voudriez persuader que Lamotte est *Poëte & Philosophe*.

En vain nous assurez-vous que *beaucoup de beaux morceaux qui nous restent de lui en plus d'un genre, empêcheront toujours qu'on ne le mette au rang des Auteurs méprisables, & qu'il prouva que, dans l'Art d'écrire, on peut être encore quelque chose au second rang.* Lorsqu'un Auteur est venu dans un tems où les Arts n'ont pas encore brillé dans leur éclat, où le goût n'a point acquis de perfection, on lui tient compte des efforts qu'il a faits pour vaincre la bar-

batie de ſon ſiècle. On applaudit aux bonnes choſes qui ſe trouvent dans ſes Ecrits : on y retourne même avec plaiſir, parce qu'on y voit l'empreinte du génie, & le germe de ce qu'il auroit produit dans un tems plus heureux.

Mais après un ſiècle où les Beaux-Arts ſont montés au plus haut dégré de leur gloire, quand il paroît un Auteur qui veut effleurer tous les genres dans leſquels des hommes de génie ont laiſſé des chef-d'œuvres, la poſtérité s'embarraſſe fort peu s'il a fallu beaucoup d'eſprit pour voltiger ainſi d'un genre à l'autre ; elle ne ſe contente que de ce qui eſt excellent. Lorſqu'elle a de quoi remplir toute ſon admiration, dans Corneille & dans Racine, elle ne s'aviſera pas ſouvent de paſſer d'un plaiſir à un moindre, en liſant leurs imitateurs : comme il y a peu de gens aujourd'hui qui s'empreſſent à feuilleter Stace ou Silius Italicus, après avoir lu Virgile : elle recherche ſeulement ceux qui ont ajouté quelque choſe de nouveau aux perfections des grands hommes. Elle accorde à Rouſſeau une gloire immortelle, pour avoir ſurpaſſé Malherbe.

en différentes parties de la Poésie lyrique, & sur-tout par l'enthousiasme. Elle préfère même un Auteur qui a laissé un seul ouvrage parfait, ou celui qui a des traits d'un génie original & distingué, à cinquante ou soixante volumes d'un autre qui aura voulu courir sur les traces de ses prédécesseurs, & qui, ambitionnant de les suivre tous, n'en aura pu atteindre aucun. Ainsi la postérité fera plus de cas de la seule *Métromanie*, & des scènes vraiment admirables d'*Atrée*, d'*Electre*, de *Radamiste* & de *Pyrrhus*, que d'une foule d'ouvrages d'une beauté médiocre, fussent-ils tous partis de la même main, & fussent-ils encore supérieurs à ceux de Lamotte.

Ce qu'il y a de plus mépriſable pour un Ecrivain, est de n'être pas lu. Or, Lamotte est bien, à cet égard, *dans le rang des Auteurs mépriſables. Si l'on peut être encore quelque choſe au ſecond rang, dans l'Art d'écrire*, c'est quand on écrit en Prose, & non dans l'Art des vers, qui ne souffre pas la médiocrité. Le titre de Poëte médiocre sera toujours une injure, & l'on ne peut pas soutenir que Lamotte soit un bon

Poëte. Enfin l'on a beau dire, il faut toujours en revenir à la maxime d'Horace, que Deſpréaux a ſi bien développée dans ſon Art Poétique.

Il eſt dans tout autre art des degrés différens ;
On peut avec honneur remplir les ſeconds rangs ;
Mais dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'eſt point de degré du médiocre au pire.
Qui dit froid Ecrivain, dit déteſtable Auteur.
Boyer eſt à Pinchêne égal pour le lecteur.

Enfin, Monſieur, vous avez dit que *la Proſe de Lamotte étoit fort eſtimée*, & bien des gens croient encore qu'elle eſt fort eſtimable. A quoi ſe réduiſent pourtant ſes ouvrages en Proſe ? A des Diſſertations contre les Anciens, à des Diſcours contre la Poéſie, en faveur de ſes vers. Quand ces Diſſertations littéraires ſeroient des chef-d'œuvres de ſtyle, ce qui n'eſt pas, il eſt impoſſible qu'elles ſoient eſtimées à la longue, lorſqu'elles manquent de goût & de raiſon.

On peut, dans une matière ſuſceptible d'éloquence, faire admirer ſon ſtyle, même en ſoutenant des paradoxes, parce qu'il y a toujours du génie à toucher l'ame & à

remuer les paſſions, quoique ce ſoit aux dépens de la vérité. Mais dans une matière didactique, où le cœur, où les paſſions ne ſont pour rien, où l'on diſcute de ſang-froid les principes d'un Art, où l'on cherche ſur-tout le bon ſens, où l'on veut le vrai, ſera-t-on bien ſatisfait de trouver de jolies phraſes & de mauvais raiſonnemens, des notions fauſſes, avec un ſtyle fleuri?

Il n'eſt pas inutile ſans doute, pour la raiſon même, de lui prêter les agrémens d'une diction élégante; c'eſt un plaiſir de plus; c'eſt l'utile & l'agréable; c'eſt de quoi plaire à tout le monde & dans tous les tems. Cependant on préférera toujours, dans ce genre d'ouvrage, un Ecrivain ſenſé & judicieux, quoique peu brillant dans ſon ſtyle, à celui qui fera parade de ſon bel-eſprit, pour outrager le ſens commun & la vérité. Un lecteur raiſonnable traite avec mépris un homme qui veut, par un jargon apprêté, par l'artifice d'un langage ingénieux, ſurprendre ſon approbation & corrompre ſon goût.

On a étrangement perfectionné, de nos jours, cet art de déraiſonner avec eſprit,

& d'écrire des sottises en joli style. L'un nous a donné une Poétique remplie d'erreurs & de faux jugemens, mais qu'il avoit semée de toutes les fleurettes de ses Contes moraux. Un autre, croyant éviter la pédanterie, est tombé dans la plus extravagante de toutes. Il a voulu débiter des galanteries en parlant de Littérature : il a demandé pardon aux Dames qui lisent le Mercure, *d'avoir cité du Grec.* D'autres se sont imaginé qu'il falloit être sur le trépied, pour débiter des oracles didactiques : ils se sont échauffés ; ils ont pris un ton d'inspiré, pour tracer des préceptes ou bizarres, ou communs. Ils vouloient enseigner des règles littéraires, comme des Charlatans prêchent leurs drogues, & des Fanatiques leurs sermons. Ils se tourmentoient, ils suoient pour n'être pas froids ; & quand ils ne nous faisoient pas rire de leurs folies, ils nous glaçoient.

Si j'avois un conseil à donner à quiconque veut écrire sur quelque matière de Littérature, c'est de jeter au feu tous les Lamottes passés & présens, & de former son style d'après la traduction du *Traité du Sublime* par Despréaux, les Préfaces de

Racine, les Réflexions de Fénelon, adressées à l'Académie Françoise, & le Traité des Etudes par Rollin.

Je n'entrerai dans aucun détail sur les différens ouvrages polémiques de Lamotte, qu'on ne lit plus guère que pour voir jusqu'où peut aller l'extravagance du bel-esprit & du mauvais goût. J'aime mieux vous rapporter une Lettre que Rousseau écrivit lorsque ces Dissertations de Lamotte parurent avec ses Poésies. Cette Lettre est semée d'une ironie très-piquante, & respire cette vérité qui étoit si naturelle à Rousseau. On jugera, en même tems, si ce grand Poëte écrivoit mal en Prose, comme vous n'avez cessé de le dire, vous & vos sectateurs.

« J'ai bien lu des sottises depuis que je » me mêle de lire; mais je n'aurois jamais » cru possible d'en rassembler un aussi grand » nombre, & de si rares par leur singularité, » que celles que j'ai trouvées dans le petit » volume que vous m'avez fait tenir. On » n'a pas le tems d'y respirer: à peine sor- » tez-vous d'une absurdité, que vous ren- » trez dans une autre plus surprenante;

» c'eſt une fécondité inconcevable, & Ho-
» mère n'eſt point plus admirable ni plus
» parfait en ſon genre, que ce livre l'eſt
» dans le ſien. Diſpenſez-moi du détail, il
» vous ſeroit inutile. Vous avez vu & ſenti
» tout ce que j'ai pu voir & ſentir moi-
» même; & un volume ne ſuffiroit pas à
» marquer les faux principes, les faux juge-
» mens & les mauvais raiſonnemens d'un
» Auteur qui ſemble avoir pris à tâche de
» décrier le bon ſens, de dégrader le ſu-
» blime, & d'établir des règles pour couper
» les aîles au génie, & mettre tous les
» eſprits au même niveau, en les rendant
» tous également froids & inanimés. Je ne
» vous parle point du motif de vanité qu'il
» attribue à tous les Ecrivains, pour excuſer
» celle dont ſes Ecrits l'ont convaincu,
» transformant ainſi en un vice ridicule,
» la noble émulation & l'enthouſiaſme qui
» domine les grands génies, ſouvent mal-
» gré eux-mêmes, & aux dépens de leurs
» plus chers intérêts. C'eſt une choſe qu'il
» n'a jamais connue, & on ne peut pas
» raiſonner ſur ce que l'on n'a pas ſenti.
» Mais que, battu & décrié ſur la verſifica-

» tion, il faſſe comme le renard qui a perdu
» ſa queue, & s'aviſe, au bout de vingt-
» cinq ans, de ſuivre le conſeil que je lui
» ai donné alors de faire des Odes en
» Proſe, & de conſeiller à tout le monde
» d'en uſer de même; c'eſt bien l'idée la
» plus comique qui ſoit jamais tombée dans
» l'eſprit d'un fou préſomptueux. C'eſt
» grand dommage que Racine, dont il fait
» un ſi grand & ſi juſte éloge, n'ait pas
» fait ſes Tragédies en Proſe; il auroit
» mieux reſſemblé à M. de Lamotte, &
» l'expoſition de Mithridate ſeroit de la
» même force que celle d'Inès; mais c'eſt
» que nous ne raiſonnons point nous
» autres, nous ne faiſons que ſentir, &
» c'eſt ce qui perd la Poéſie. Cet amour
» groſſier de la cadence & de l'harmonie,
» eſt une choſe qui nous eſt commune avec
» les Sauvages & avec les animaux même:
» il faut épurer nos ſens, & affranchir notre
» intelligence de leur tyrannie. M. de La-
» motte nous en donne le précepte &
» l'exemple; il peut en parler mieux qu'un
» autre, il a écrit en vers & en proſe:
» voyez s'il y a la moindre différence, &

» ſi cela vaut la peine de s'aſſujettir à la
» contrainte de la meſure & des rimes. Voilà
» le précis de la doctrine de ce nouvel
hypercritique. *Rideam vanitatem, an ex-*
» *probrem cæcitatem ?* Tout le reſte du livre
» eſt un pot-pourri de choſes que tout le
» monde ſait, ou que perſonne ne doit
» ſavoir, & que l'Auteur donne pourtant
» avec un grand myſtère, comme des ſe-
» crets de l'art d'Apollon, révélés à lui
» ſeul, & renfermés juſqu'ici dans le ſanc-
» tuaire du Parnaſſe, dont il veut bien cha-
» ritablement ouvrir les portes à ſes élèves :
» au moyen de quoi nous allons voir do-
» rénavant ce qu'on n'a jamais vu, des
» chef-d'œuvres, des modèles de perfection,
» des choſes qui raviront l'ame, & qui
» effaceront tout ce qu'on a ſottement ad-
» miré juſqu'à préſent dans les Grecs, dans
» les Latins & dans les François. Dieu
» nous faſſe ſeulement la grace de vivre.
» Adieu, Monſieur : vous voyez bien que
» ce que vous m'avez envoyé ne m'a point
» fait faire de mauvais ſang : mon embar-
» ras eſt de ſavoir à préſent quelle nou-
» velle extravagance cet homme imaginera

» pour ſe ſingulariſer, car il me ſemble,
» après cette dernière, qu'il ne pourra ja-
» mais aller plus loin ; & l'Ingénieur du Roi
» de Nazingue y demeureroit court ».

Je ne dois pas oublier, Monſieur, que dans le tems où vous faiſiez des Tragédies d'après les Anciens, lorſque vous donnâtes Œdipe, vous eſtimiez aſſez peu les ſentimens de Lamotte : vous eſſayâtes même de les combattre dans une Préface, principalement ſon Paradoxe contre les vers. Je ne diſſimulerai point que vous n'employâtes pas des armes victorieuſes. Lamotte vous réfuta très-bien, quoiqu'il eût tort dans le fonds ; & ſi vous défendiez le parti de la raiſon, ce n'étoit point par de bonnes raiſons. Je ne m'engagerai pas ici dans cette diſcuſſion qui me conduiroit trop loin ; j'aurai peut-être occaſion d'y revenir dans une des Lettres ſuivantes. Je releverai ſeulement une négligence ſingulière qui vous eſt échappée. Vous voulez prouver que la rime eſt un ornement dans nos vers, & vous choiſiſſez ceux-ci de Racine :

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.

Mais que dis-je ? Mon père y tient l'urne fatale :
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Vous ôtez la rime à ces quatre vers, & vous les changez ainſi :

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon pere y tient l'urne funeſte :
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Vous n'avez pas pris garde que *mortels* ne pouvoit s'employer là à la place d'*humains* ; on eſt encore *homme* ou bien *humain* après ſa mort, mais on n'eſt plus *mortel*. Vous ne verrez pas que Virgile ſe ſerve du terme de *mortales* pour parler des *morts*. Minos juge les morts, ou les humains après leur mort, mais il ne juge point les mortels. Qui dit *mortel*, dit *un être quelconque ſujet à mourir*. Cette négligence m'en rapelle une autre à peu-près du même genre, qui n'eſt pas moins plaiſante. Je ne ſais par quel haſard je ſuis tombé ſur une ſcène de votre Opéra de SAMSON, qu'on ne lit guère que par haſard ; j'y ai trouvé ces vers, *Acte V, ſcène I.*

Lumière, brillante image

D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur;
Douce lumière!
Nature entière!
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupière.

Il est bien certain que ce n'est pas *la paupière* qui voit, & qu'un aveugle, quoiqu'il ait deux *paupières*, n'en voit pas davantage la lumière: ainsi, *cacher la lumière à la paupière*, est une locution aussi bizarre que la précédente. Ce n'est pas que je veuille vous faire un procès sur ces incorrections; mais si vous en aviez trouvé de semblables dans Corneille ou dans Rousseau, vous les auriez fait sonner bien haut. Il est tems maintenant de passer à FONTENELLE.

C'est une chose bien étrange, qu'ayant banni du Temple du Goût, & Malherbe, & Racan, & la Bruyère, & Louis Racine, vous ayez donné les plus belles places à Lamotte & à Fontenelle. Ne parlons plus du premier, mais Fontenelle avoit le goût encore plus faux; il étoit encore plus médiocre Poëte que Lamotte. On verra, dans

un instant, que je fais lui rendre justice, comme Savant; si l'on veut, comme Philosophe, & même comme Ecrivain; mais puisque vous le louez comme un homme de génie & de goût, il est bon de faire voir que ce bel-esprit philosophe a été un des Modernes le plus funeste au bon goût & à la saine Littérature.

Spectateur des deux guerres allumées au sujet des Anciens, il se déclara deux fois contr'eux, en faveur de Perrault & de Lamotte. Adorateur de ces deux Messieurs & de quelques autres de la même trempe, en revanche il estimoit fort peu Homère, & Théocrite, & Pindare, & Virgile, & Racine, & Despréaux, & Rousseau. Il a répandu, dans ses différens ouvrages, le germe de toutes ces opinions nouvelles dont on a infecté les Lettres. On connoît toutes les absurdes critiques qu'il fit de Théocrite & de Virgile, dans ses Réflexions sur l'Eglogue, afin de prouver que les bergers devoient avoir du bel-esprit & de la galanterie; & que par conséquent ses Eglogues étoient bien supérieures à celles des Poëtes Grec & Latin.

On sait que son moyen victorieux de démontrer que les Modernes valoient les Anciens, étoit de demander *si les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui* (1); comme si les mœurs & le gouvernement n'avoient pas plus d'influence sur les hommes que sur les arbres.

Il pousse l'ignorance de la Langue Grecque, jusqu'à dire qu'Homère, en mêlant les Dialectes différens de sa Langue, le Dorique & l'Ionique, l'Attique & l'Eolique, ou le commun, *ressemble à un Auteur moderne qui parleroit en même tems Picard, Gascon, Normand, Breton & François commun.* Il ignore que chacun de ces Dialectes formoit un langage très-poli & très-beau; que leur mêlange étoit une richesse particulière à la Langue Grecque, qui, par cet avantage, est supérieure à toutes les Langues, & qu'Homère, qui a su le mieux employer ce mêlange, est supérieur à tous les Poëtes Grecs; au lieu que les patois ou les jargons de nos Provinces sont une corruption de

(1) Digression sur les Anciens & les Modernes.

notre

nôtre Langue ; qu'ils ſont rejettés par elle ; & que tout Provincial, qui veut écrire, doit commencer par oublier les locutions vicieuſes de ſa Province.

A cette ignorance, Fontenelle ajoute cette mauvaiſe plaiſanterie : « Cette étrange » confuſion de langues, cet aſſemblage » bizarre de mots tout défigurés étoit » *la Langue des Dieux : du moins il eſt bien* » *ſûr que ce n'étoit pas celle des hommes* ».

C'eſt dans ce même goût de froide taillerie, & par un jeu de mots auſſi puéril, qu'il dit ailleurs : « Ces Dieux tant repro- » chés à Homère, & qui pourroient l'empê- » cher d'être reconnu pour divin ». (Eloge de Bianchini.)

On loue Fontenelle de n'avoir répondu à aucune critique ; & certainement il a très-bien fait ; mais on ne dit point qu'il fit de mauvaiſes Epigrammes contre Deſpréaux & Racine, & qu'il tâcha de dénigrer le chef-d'œuvre d'Athalie, par une Epigramme encore plus déteſtable que toutes les autres, & qui finiſſoit ainſi ;

Pour avoir fait pis qu'Eſther,
Comment diable a-t-il pu faire ?

Fontenelle appelloit Lamotte *un Pindare un Anacréon*; Thomas Corneille *un grand Poëte*; & il dit que Despréaux étoit *un bon Versificateur, mais qu'il n'étoit pas grand Poëte, & qu'il se connoissoit mieux en versification qu'en toute autre chose* (1).

Voilà par conséquent Boileau fort au-dessous de Thomas Corneille. Fontenelle attendit la mort de Despréaux, pour parler ainsi; & combien n'a-t-on pas répété la même sottise après-lui!

Avec quelle persévérance Fontenelle n'a-t-il pas voulu rabaisser Racine, dont il disoit que *le style étoit jeune*, quoiqu'assurément rien ne ressemble moins à un style de jeune homme que la belle Poésie de Racine! Avec quelle malignité ne cherche-t-il pas à insinuer, dans la *vie de Corneille* (2), que Racine avoit fait une cabale pour étouffer la réputation de son illustre rival, tandis qu'il existe encore des preuves de sa profonde admiration pour lui! Il en récitoit les vers à ses enfans; il

(1) Œuvres de Fontenelle, tom. III, page 376.
(2) Tom. III, page 115.

leur en faiſoit ſentir toute la force & la ſublimité. Il leur diſoit, en propres termes, que Corneille avoit fait de plus beaux vers que lui. Quel magnifique éloge ne prononça-t-il pas, à l'Académie Françoiſe, de ce grand homme, qui venoit de mourir ! Jamais l'éloquence académique ne parut dans un plus bel éclat qu'en ce moment où un Poëte tel que Racine célébroit les talens & le génie d'un Poëte tel que le grand Corneille.

Je ne détailleraï point les critiques particulières que Fontenelle fait des Pièces de Racine. On y voit un zèle très-vif pour la gloire de Corneille, dont il avoit l'honneur d'être le neveu ; mais on y voit auſſi une aigreur & une partialité que le doux & diſcret Fontenelle n'a eu qu'à l'égard de Racine & de Deſpréaux.

Fontenelle avoit plus d'amour pour le bel-eſprit, que de génie pour les Belles-Lettres. Né ſans aucune chaleur dans l'ame, incapable de paſſions vives & de ſentimens profonds, il pouvoit bien être Philoſophe ou Métaphyſicien ; mais il ne pouvoit être ni Poëte, ni Orateur. Son goût pour la

galanterie, ſa prétention à l'agrément & à la fineſſe lui fit choiſir d'abord Voiture pour modèle ; mais il n'en prit guères que les défauts, le jargon précieux, une délicateſſe qui dégénéroit en ſubtilité, en affectation. Il n'eut point l'excellent de Voiture, ſon enjouement naturel, ni ſes véritables agrémens. Il eut d'autres défauts que Voiture n'avoit pas ; il affecta une profuſion d'idées métaphyſiques & de penſées ſi déliées, à force d'être fines, qu'elles échappent à l'intelligence. Ses Lettres du Chevalier d'Her..... preſque toutes ſes Poéſies, & même ſes Dialogues des Morts ſont des chef-d'œuvres de mauvais goût, par l'abus continuel du bel-eſprit, & par un débordement de la plus ſubtile métaphyſique. Il faut éloigner, avec grand ſoin, ces Ouvrages des mains des jeunes gens ; mais quand ils ont le goût formé, on peut les leur donner pour exemples de défauts à éviter, comme on leur propoſe les la Fontaine & les Racine pour exemples de cette perfection à laquelle ils doivent aſpirer.

Si Fontenelle n'avoit fait que ſes Ou-

vrages de pure Littérature & de Bel-Eſprit, il ſeroit encore bien au-deſſous de Lamotte ; mais comme il ſentit apparemment que ſon talent ne le portoit point de ce côté, & ne le tireroit point de la foule, il prit le ſage parti de ſe tourner vers les Sciences, & d'y chercher une gloire qu'il ne pouvoit trouver dans la Littérature agréable.

Ce n'eſt pas que, pour les Sciences même, il eût ce génie qui crée & qui invente. Il n'a laiſſé aucun Ouvrage qui lui appartienne en propre ; mais il avoit un eſprit d'analyſe & de méthode qui donnoit aux idées d'autrui un ordre plus clair, une marche plus rapide. Il ſavoit ſe les approprier par la forme ſous laquelle il les préſentoit ; par les couleurs agréables qu'il répandoit ſur les ſujets les plus arides en apparence.

C'eſt ainſi qu'il fit du ſyſtême de *la pluralité des Mondes*, un Ouvrage philoſophique & amuſant, qui, ſans ſuppoſer aucun génie, étant même d'une inſtruction ſuperficielle, & poſant ſur le fondement ruiné du ſyſtême des tourbillons, ne

laiſſe pas de plaire, en général, à toute ſorte d'eſprits. Il fut de même tirer du Livre informe & mal digéré de *Vandale ſur les Oracles*, l'Ouvrage qui lui doit faire le plus d'honneur, par l'uſage ſobre & ſenſé qu'il a ſu faire d'une érudition qui n'étoit pas à lui; par les réflexions ſages & lumineuſes qu'il y a répandues; par les ménagemens qu'il a apportés dans une matière délicate en elle-même; & enfin par le mérite du ſtyle, qui eſt beaucoup plus ſolide & plus ſain dans ce petit Traité que dans ſes autres écrits.

Ce qui le rend ſur-tout recommandable, c'eſt ſon *Hiſtoire de l'Académie des Sciences*, dans laquelle il a ſu mettre ce que les Savans n'ont pas ordinairement, beaucoup de clarté, de préciſion, de l'élégance, & même des graces.

Si Fontenelle n'avoit pas été heureux en apportant l'eſprit philoſophique dans la Poéſie & dans la Littérature, il le fut davantage en portant le bel-eſprit dans la Philoſophie. Il n'a rien appris aux Savans ni aux Philoſophes, mais il leur a rendu le ſervice d'être leur Interprète auprès du

commun des Lecteurs, & de les mettre à la portée des Gens médiocrement inſtruits.

Fontenelle peut être regardé comme un des premiers propagateurs de cet eſprit philoſophique, dont notre ſiècle tire tant de vanité; & c'eſt à commencer par lui que l'eſprit philoſophique a déclaré la guerre au génie. Je me ſuis expliqué plus haut ſur ce que j'entendois par Philoſophie; & j'ai dit qu'il n'y avoit point de bonne Poéſie ſans cette Philoſophie-là, qui doit être la ſeule d'un homme de Lettres.

L'eſprit philoſophique ou géométrique eſt toute autre choſe. Il veut porter le calcul & la démonſtration par-tout. Il veut raiſonner où il faut ſentir, & penſer quand on doit peindre. Ainſi, autant l'eſprit philoſophique eſt utile aux Sciences, autant il eſt nuiſible aux Beaux-Arts.

L'exemple de Fontenelle, que ſon eſprit géométrique & métaphyſique fit échouer dans la Littérature, auroit bien dû ſervir de leçon à tant de gens qui, ſans avoir ſon eſprit, ont voulu paſſer des Sciences, où ils étoient médiocres, aux Belles-Let-

tres, où ils étoient pires encore. Quoi de plus insupportable que ces raisonneurs froids & compassés, qu'on entend discuter tous les jours, en pleine Académie, sur des choses dont ils n'ont pas même le sentiment; qui, l'équierre & la règle en main, veulent tracer la marche du génie, & lui apprendre le langage des passions? Que les Philosophes apprennent, par l'étude des Belles-Lettres, à instruire plus agréablement, à écrire élégamment des choses utiles, à revêtir la Science d'ornemens qui, sans la déguiser, la fassent rechercher avec plus d'empressement; mais qu'ils ne s'avisent pas de venir juger des Ouvrages de l'imagination, par les principes des Sciences, ni d'Homère par Euclide, à moins qu'ils ne nous permettent de juger d'Euclide par Homère.

Les hommes qui ont un véritable génie pour les Sciences, ne s'ingèrent pas de discourir sur ce qui leur est étranger. Jamais Clairaut n'a voulu juger Despréaux ni Rousseau. On ne voit pas M. de Buffon soutenir des paradoxes de Littérature pour se singulariser. Il n'y a que de petits esprits

qui, ne pouvant être ſupérieurs en rien, affectent d'avoir des connoiſſances ſur tout. Mais il eſt bien ridicule, parce qu'on ne peut pas ſe faire admirer des Géomètres, de s'expoſer à être berné par les Gens de goût.

En convenant du mérite de Fontenelle, & du talent qu'il avoit d'expliquer avec clarté & avec agrément des matières qui ſembloient en être peu ſuſceptibles, il eſt juſte auſſi d'avouer qu'il a pouſſé trop loin l'ambition de paroître agréable; que cette recherche continuelle de penſées ingénieuſes & fines, qui a fait tomber ſes Ouvrages de Littérature, n'auroit pas fait moins de tort aux Ouvrages où il traite des matières plus ſérieuſes, s'il n'avoit racheté ce défaut par un grand nombre de réflexions ſolides & ſages, quoique ſouvent écrites d'un ſtyle vicieux & maniéré.

Les Sciences & la Philoſophie ne ſont pas ennemies des graces & de l'éloquence, mais elles demandent des graces ſimples & même un peu ſévères. Elles aiment une éloquence noble, majeſtueuſe, mais elles ne s'accomodent ni du jargon des cotteries,

ni du ton précieux, ni d'un ſtyle muſqué & fardé. On ne ſauroit ſe figurer Deſcartes & Newton avec du rouge & des mouches. Platon a embelli ſes Ouvrages Philoſophiques d'un ſtyle orné, & ſouvent ſublime, mais on ne le voit pas, amoureux d'ornemens frivoles, rechercher de ces petites fleurs d'eſprit, qui tombent dès qu'on les touche. Il faut donner le même éloge à M. de Buffon, qui a peint la nature avec tant de grandeur, d'élévation, de force, & des couleurs capables de réſiſter au tems; & qui, travaillant pour tous les ſiècles, a dédaigné ce ſtyle mignard & enjolivé, ces délicateſſes de fine galanterie, qui font extaſier des précieuſes & des petits-maîtres, mais qui font rire de pitié l'homme de bon ſens, & qui ſeront des énigmes pour la Poſtérité.

Un Auteur, qui vient de donner les *Eloges des Académiciens de l'Académie des Sciences, morts depuis 1666 juſqu'en 1699* (1), loue principalement dans Fon-

(1) Ces nouveaux *Eloges* ont été fort loués dans le Mercure; ce qui n'eſt pas une preuve de leur

tenelle, *la ſimplicité avec laquelle il dit*

---

mérité. Les plus grandes louanges ſont pour l'*Eloge de Perraut*; où Deſpréaux eſt traité, ſelon la coutume, avec cette ſupériorité que donne l'eſprit philoſophique à un Ecrivain du jour, ſur un homme qui n'a été que grand Poëte, dans le ſiècle peu éclairé de Louis XIV. Voici quelques-unes des phraſes citées avec admiration par celui qui fait tous les mois l'Oraiſon Funèbre des Ouvrages de la grande Secte.

« Il y a peu d'hommes qui ſoient en état de juger » par eux-mêmes. Un plus petit nombre encore » juge d'après ſon avis ».

Je ne ſais pas quelle différence l'Auteur met entre *juger par ſoi-même*, & *juger d'après ſon avis*. En attendant qu'il nous apreme ſon ſecret, il nous eſt permis de trouver merveilleux *que le nombre de ceux qui jugent d'après leur avis ſoit plus petit que de ceux qui jugent par eux-mêmes.*

« Peut-être verra-t-on avec plaiſir quelles cauſes » rendirent ennemis deux hommes (Boileau & Per- » rault) qui auroient dû reſter unis, puiſque tous » deux avoient un mérite réel. D'abord ils ne pou- » voient avoir l'un pour l'autre une eſtime ſentie ».

Admirez cette expreſſion, non pas neuve, mais nouvelle, *une eſtime ſentie*. Deſpréaux l'eût ſifflée, mais qu'importe ? on ſiffle aujourd'hui Deſpréaux. Admirez auſſi comment *deux hommes qui ne pouvoient pas s'eſtimer devoient reſter unis*. Cette Logique-

les choſes les plus fines. Ce ſeroit un grand

là me paroît étonnante. L'eſprit philoſophique perfectionne tous les jours l'art du raiſonnement.

« Il faudra placer au premier rang des Poëtes » l'homme ſupérieur qui, ſachant ſe rendre maître » de nos opinions & de nos paſſions, joindra » au génie de la Poéſie le don peut-être plus » rare encore d'avoir de grandes penſées ».

Ce n'eſt pas la faute de l'Auteur, s'il n'eſt pas plus clair pour exprimer *ſes grandes penſées*. Il le ſera davantage, quand il ſaura que les plus grands Poëtes ont *les plus grandes penſées*, comme Homère, Pindare, Corneille & Rouſſeau. Un Poëte médiocre n'a que des penſées communes; & moins il a de génie, plus il veut étaler de penſées, comme Lamotte & nos Rimeurs actuels.

« Boileau, qui eſt un grand Poëte pour les gens » de goût & les amateurs de la Poéſie, n'eſt preſque » qu'un Verſificateur pour ceux qui ne ſont que » Philoſophes ».

Vous voyez bien par conſéquent que nos Philoſophes ſont en droit d'appeller Boileau un *Verſificateur*. Mais l'Auteur me donne auſſi le droit de leur dire: A quel titre, vous qui n'êtes que Philoſophes, & qui n'en avez peut-être que le nom, vous qui n'êtes pas obligés d'avoir du goût, & de vous connoître en Poéſie, vous mêlez-vous d'appeller *Verſificateur* un grand Poëte?

Il y a beaucoup d'autres choſes auſſi jolies & auſſi

prodige qu'un homme *fin* qui ſeroit *ſimple*. Auſſi ce n'a jamais été la *ſimplicité du ſtyle* qu'on a reconnu dans Fontenelle. On peut au contraire lui reprocher juſtement d'avoir fui cette ſimplicité qui doit être le premier caractère de tout excellent Ecrivain.

On voit ce Bel-Eſprit toujours occupé à ſaiſir, dans les ſujets les plus graves, l'occaſion de dire une jolie choſe. Il ne ſe laiſſe jamais entraîner à ſa matière, d'où vient qu'il n'a aucune rapidité dans ſon diſcours; mais il s'arrête à chaque endroit, à chaque pas, pour découvrir s'il n'y a pas lieu de placer une penſée fine & détournée, un tour brillant, une maxime ingénieuſe. Quand il y a une manière naturelle d'exprimer une choſe, ce n'eſt preſque jamais celle-là qu'il prend: il ne parle point

---

curieuſes dans cet *Eloge de Perraut*, mais nous ne voulons point partager avec le Mercure la gloire de les citer & de les louer. L'Auteur de ces *Eloges* a fait tous ſes efforts pour imiter Fontenelle; il n'en approche que dans une choſe, c'eſt dans la *ſimplicité*, dont il le loue avec tant de juſteſſe, de goût & de diſcernement.

comme un autre : il cherche ſans ceſſe des tournures peu communes, pour déguiſer les penſées les plus vulgaires ; ce qui donne à ſon ſtyle un air apprêté, énigmatique, un ton précieux, affecté, qui reſſemble au pédantiſme ; mais comme diſoit plaiſamment Rouſſeau :

C'eſt le Pédant le plus joli du monde.

Il n'eſt rien de plus éloigné de la *ſimplicité* que cette prétention ſcrupuleuſe à plaire. C'eſt là le plus grand défaut de Fontenelle ; c'eſt ce qui dépare ſes meilleurs Ouvrages. Je raſſemblerai différens exemples de ces affectations de langage, afin d'indiquer aux jeunes gens qui le liſent, les défauts qu'ils ne doivent admirer ni imiter, quelqu'agréables & quelque ſéduiſans qu'ils paroiſſent. On a ſouvent fait de ces remarques ſur Sénèque & d'autres Auteurs anciens ; mais je crois qu'elles frapperont davantage des Lecteurs François, en les appliquant à un Auteur aſſez célèbre dans notre Langue.

Dans ſa *première Soirée des Mondes*, Fontenelle fait dire à ſon interlocutrice ;

« La beauté du jour eſt comme une » beauté blonde, qui a plus de brillant ; » mais la beauté de la nuit eſt une beauté » brune, qui eſt touchante ». Il y a de la gentilleſſe dans cette comparaiſon, &, dans la bouche d'une femme, elle n'eſt point répréhenſible. Ce qui eſt à reprendre, c'eſt que l'Auteur nous traîne, pendant deux pages, ſur ces petites galanteries enfantines, & qu'il dife lui-même : « Une blonde comme vous me feroit encore mieux rêver que la plus belle nuit » du monde avec toute ſa beauté brune ».

Dans une digreſſion de trois ou quatre pages ſur une plaiſanterie de l'Arioſte, qui fait retrouver dans la Lune tout ce qui eſt perdu ſur la Terre, on lit ceci : « Pour » les ſoupirs des amans, interrompit la » Marquiſe, je ne ſais pas ſi, du tems de » l'Arioſte, ils étoient perdus, mais en » ce tems-ci, je n'en connois point qui » aillent dans la Lune. N'y eût-il que vous, » Madame, repris-je, vous y avez fait » aller tous ceux qu'on vous a adreſſés ; » & c'eſt de quoi faire dans la Lune un » amas conſidérable ».

Plus loin l'Auteur fait parler ainſi ſa Marquiſe :

« La tête me dût-elle tourner, il eſt » beau de ſavoir ce que c'eſt que les tour- » billons. Achevez de me rendre folle. Je » ne me ménage plus, je ne connois plus » de retenue ſur la Philoſophie. Laiſſons » parler le monde, & donnons aux tour- » billons ».

La réponſe du Philoſophe eſt à remarquer. « Je ne vous connoiſſois pas de pareils em- » portemens, repris-je, *c'eſt dommage qu'ils* » *n'aient que les tourbillons pour objet* ».

A la fin de la *quatrième Soirée*, vous trouvez un autre paſſage non moins ſingulier que les précédens. C'eſt la Marquiſe qui parle : « En vérité ſi un certain Philoſophe » rendoit graces à la nature d'être homme » & non pas bête, grec & non pas bar- » bare, moi je veux lui rendre graces d'être » ſur la planète la plus tempérée de l'Uni- » vers, & dans un des lieux les plus tem- » pérés de cette planète ».

Ce diſcours de la Marquiſe eſt aſſez raiſonnable, quoiqu'il ait l'air un peu trop ſavant ; mais le Philoſophe qui veut être toujours

toujours galant, eſt ſouvent fort ridicule. « Si » vous m'en croyez, Madame, répond-il, vous » lui rendrez graces d'être jeune & non pas » vieille ; jeune & belle & non pas jeune & » laide ; jeune & belle Françoiſe, & non pas » jeune & belle Italienne. Voilà bien d'autres » ſujets de reconnoiſſance que ceux que » vous tirez de la ſituation de votre tour- » billon, ou de la température de votre » Pays ».

Voici encore comment s'exprime notre galant Philoſophe : « Un peu de foibleſſe » pour ce qui eſt beau, voilà mon mal ; » & je ne crois pas que les tourbillons y » puiſſent rien. Les autres mondes vous » rendent celui-ci petit, mais ils ne vous » gâtent point de beaux yeux ou une belle » bouche : cela vaut toujours ſon prix, en » dépit de tous les mondes poſſibles ».

Si l'on mettoit ſur la ſcène un pareil Philoſophe, il n'auroit pas le ridicule groſſier de ces Savans du ſeizième ſiècle, & de ces Pédans que jouoit l'ancienne Comédie ; il auroit un ridicule plus fin & d'autant plus réjouiſſant, qu'il voudroit avoir plus d'eſprit & de gentilleſſe. En effet, rien n'amuſe

davantage qu'un homme qui affecte beaucoup de fineſſe dans ſes diſcours, qui ne laiſſe pas échapper le moindre propos, ſans y coudre un trait ingénieux, qui veut toujours vous tenir en haleine par la ſubtilité de ſon entretien, qui ne vous dit bon jour qu'avec une tournure apprêtée, qui ſe pique d'être galant avec toutes les femmes, quelles qu'elles ſoient, & qui diroit des douceurs aux furies elles-mêmes.

Je ſuis perſuadé que Molière n'auroit pas manqué de jouer en plein Théâtre un Philoſophe comme Fontenelle, & qu'il ſe ſeroit habilement ſervi de ſes propres expreſſions, qui ne reſſemblent que trop à celles des *Précieuſes Ridicules* & des *Femmes Savantes*. Il n'auroit pas oublié ſans doute d'auſſi mauvaiſes plaiſanteries que celle-ci.

« (1) Auſſi Copernic lui-même ſe défioit-» il fort du ſuccès de ſon opinion : il fut » très-long-tems à ne la vouloir pas publier ; » enfin il s'y réſolut, à la prière de gens » très-conſidérables ; mais auſſi le jour » qu'on lui apporta le premier exemplaire

(1) Les Mondes. Premier Soir.

» imprimé de ſon Livre, *ſavez-vous ce* » *qu'il fit ? il mourut. Il ne voulut point* » *eſſuyer toutes les contradictions qu'il pré-* » *voyoit, & ſe tira habilement d'affaire* ».

Ne diroit-on pas que Copernic mourut de propos délibéré, & qu'il ne trouva pas de meilleur parti, pour ſortir d'embarras, que de mourir? Fontenelle avoit pris cette bouffonnerie à quelque valet de Théâtre; mais ce qui eſt paſſable dans la bouche d'un Trivelin, devient pitoyable dans celle d'un Philoſophe. Voici d'autres plaiſanteries qui ne ſont pas meilleures.

« La deſcription de la lune eſt ſi exacte, » qu'un Savant qui s'y trouveroit préſen- » tement ne s'y égareroit non plus que je » ferois dans Paris (1).

« Je vois bien que la terre n'eſt pas pour » Vénus, l'étoile du berger & la mère des » amours, comme Vénus l'eſt pour la terre : » car la terre, de dedans Vénus, paroît » trop grande, mais la lune, qui y paroît » de la même grandeur dont Vénus nous » paroît d'ici, *eſt juſtement taillée comme*

(1) Second Soir.

» *il faut pour y être mère des amours &* » *étoile du berger* (1).

« Nous n'avons rien à espérer ni à craindre. » Les planètes se tiennent où elles sont, » & les nouvelles conquêtes leur sont défendues, comme elles l'étoient autrefois » aux Rois de la Chine (2).

» Il est nécessaire, dans notre système, » que, depuis Saturne jusqu'aux extrémités » de notre tourbillon, il y ait un grand » espace vuide & sans planètes. Nos enne- » mis nous reprochent sans cesse l'inutilité » de ce grand espace. Qu'ils ne s'inquiètent » plus, nous en avons trouvé l'usage; *c'est* » *l'appartement des planètes étrangères qui* » *entrent dans notre monde.* J'entends, dit- » elle, nous ne leur permettons pas d'en- » trer jusques dans le cœur de notre tour- » billon & de se mêler avec nos planètes; » *nous les recevons comme le Grand-Seigneur* » *reçoit les Ambassadeurs, qu'on lui envoie :* » il ne leur fait pas l'honneur de les loger » à Constantinople, mais seulement dans

(1) Quatrième Soir.

(2) *Ibidem.*

» un fauxbourg de la Ville. Nous avons » encore cela de commun avec les Otto- » mans, repris-je, qu'ils reçoivent des Am- » baſſadeurs ſans en renvoyer, & que *nous* » *ne renvoyons point de planètes aux mondes* » *nos voiſins* (1).

» On n'eſt pas ſi aiſément éternel. Il fau- » droit qu'une choſe eût paſſé bien des âges » d'homme, mis bout à bout, pour commencer » *à donner quelque ſigne d'immortalité* (2).

» Le mérite de ces deux eſpèces, Elé- » phans & Philoſophes, ne conſiſte nulle- » ment dans les agrémens extérieurs (3).

» Je viens de vous dire toutes les nou- » velles que je ſais du Ciel, & *je ne croîs* » *pas qu'il y en ait de plus fraîches* (4) ».

Si Fontenelle avoit trouvé de ſi méchantes plaiſanteries dans les Anciens, Dieu ſait comme il s'en ſeroit moqué; ou plutôt c'eſt peut-être ce qu'il leur falloit, afin qu'il les admirât. Un ton ſi éloigné du naturel étoit

(1) Cinquième Soir.
(2) *Ibidem.*
(3) Sixième Soir.
(4) *Ibidem.*

en quelque sorte pardonnable, avant que Molière n'en eût fait sentir le ridicule à la Nation, & que le goût ne se fût perfectionné. Cependant Cyrano de Bergerac, dans son *Voyage de la Lune*, qui a donné lieu à l'Ouvrage *des Mondes*, ne s'étoit pas livré à un si mauvais ton. Mais après un siècle où tant d'Ecrivains avoient donné l'exemple de la convenance du style en différens genres, où il n'étoit plus permis de turlupiner, même à la Comédie, il n'y a rien qui puisse excuser Fontenelle d'avoir chamarré des Ouvrages philosophiques de badineries aussi misérables. Il faut même être d'autant plus sévère à les condamner, qu'il n'est rien de plus facile à imiter, ni de si nombreux aujourd'hui que les imitateurs. Que d'exemples je trouverois de ce mauvais ton dans les livres de nos Philosophes les plus prônés ! Mais il faudroit les relire.

Nous avons de plus une certaine quantité de petits Poëtes qui se disent légers, & qui croient avoir attrapé le bon ton, quand ils ont rimé quelques impertinences dignes du Vicomte de Jodelet. Il en est un, surtout, que ce talent a mis fort en vogue

chez les précieuſes de la Ville & de la Province, & parmi quelques jeunes gens qui ont appris les belles manières à la même école.

C'eſt lui dont on s'eſt moqué ſi juſtement pour avoir dit (1) que Baron *s'étoit donné les airs de tromper des Ducheſſes ;* qu'un Comédien devoit *obtenir quelques mois de nos Femmes célèbres ;* qu'*un petit nez n'eſt point trouſſé pour les déſerts ;* & beaucoup d'autres gentilleſſes d'un auſſi bon ton, qu'on a relevées avec tout l'honneur qu'elles méritent.

On pourroit en ajouter encore une centaine de la même force, & de tout cela faire un trophée capable d'immortaliſer le nom de ce petit Poëte badin, qui n'a donné encore au Public, qu'environ vingt volumes *in-octavo* de Poéſies légères, mais qui compte bien aller plus loin, ſi Dieu lui prête vie. On verroit dans cet élixir de bonne plaiſanterie, que *Buffon court grand riſque d'être immortel ;* qu'*il faut tuer de*

(1) Voyez les Obſervations critiques ſur le Poëme de la Déclamation.

tems en tems quelques Poſtillons, pour les rendre un peu plus traitables. On y verroit que, ſi l'Auteur n'aſpire point à la gloire, c'eſt qu'il a peur des comètes ; qu'une comète doit un jour *fróler notre univers ;* qu'il eſt bien ridicule de faire de bons ouvrages, pour être la proie des comètes ; & qu'il faut renoncer au génie & à la gloire, *pour apprendre à vivre aux comètes* (1).

J'invite de bon cœur ceux qui ont le

---

(1) Ce joli Auteur m'a fait l'honneur de m'adreſſer quelques petits vers délicieux, où il me dit ſans rancune :

Tâchez donc d'aimer quelque choſe.

Comme il eſt d'uſage de n'être pas en reſte avec les perſonnes qui nous font de pareilles honnêtetés, je prie ce Monſieur de vouloir bien agréer cette courte réponſe, & de s'en contenter en attendant mieux.

L'Auteur ambré qui, par métempſycoſe,
De Maſcarille a le ton & les airs,
Et dont l'eſprit légèrement compoſe
De petits riens vingt gros tomes divers,
..... m'accuſe, & j'en ſais bien la cauſe,
De n'aimer rien : onc je n'eus ce travers ;
Mais dites-moi, ..., aimer vos vers,
A votre avis, eſt-ce *aimer quelque choſe* ?

talent de la Comédie, à tirer profit de tant de jolies choſes, & à nous en faire rire aux dépens de qui il appartiendra. Molière n'en uſoit pas autrement; mais je vois bien qu'on eſt plus occupé à regretter Molière, qu'à le remplacer.

Si la *ſimplicité* avoit été le caractère de Fontenelle, il l'auroit ſur-tout fait voir dans ſes Eloges des Savans, qui demandoient le ſtyle le plus ſimple & le plus naturel. S'il avoit eu le goût de cette belle ſimplicité, il ſe ſeroit formé ſur Plutarque: il ſe ſeroit dit qu'elle convenoit encore mieux à celui qui parloit de Phyſiciens & de Géomètres, qu'à celui qui écrivoit la vie des plus grands Capitaines & des Hommes les plus illuſtres de la Grèce & de l'Italie.

Voici comment le judicieux Rollin, d'après Cicéron & Quintilien, définit le genre ſimple, qui eſt le genre d'éloquence convenable à des éloges hiſtoriques. On verra lequel, de Plutarque ou de Fontenelle, a le plus des qualités néceſſaires pour être cité comme modèle.

« Ce genre, dit Rollin, paroît convenir » plus particulièrement à la narration & à

» la preuve. Son caractère principal eſt la » clarté, la ſimplicité, la préciſion. Il n'eſt » pas ennemi des ornemens, mais il n'en » peut ſouffrir que de ſimples, & rejette » ceux qui ſentent l'affectation & le fard. » Ce n'eſt pas une beauté vive & éclatante, » mais douce & modeſte, accompagnée » quelquefois d'une certaine négligence qui » en relève encore le prix. La naïveté des » penſées, la pureté du langage, & je ne » ſais quelle élégance, qui ſe fait plus ſentir » qu'elle ne paroît, en font tout l'ornement. » On n'y voit point de ces figures étu- » diées, qui montrent l'art à découvert, » & qui ſemblent annoncer que l'Orateur » cherche à plaire. En un mot, il en eſt » de ce genre d'écrire comme de ces tables » ſervies proprement & ſimplement, dont » tous les mets ſont d'un goût excellent, » mais d'où l'on bannit tout raffinement, » toute délicateſſe étudiée, tout ragoût » recherché (1) ».

Fontenelle auroit dû donner à ſon ſtyle le même caractère qu'il a remarqué ſi ſou-

(1) Traité des Etudes, Tom. II, pag. 80.

vent dans les Savans dont il faiſoit l'éloge ; mais dans l'endroit même où il fait réflexion que le caractère ſimple eſt celui des eſprits ſupérieurs, il ne peut ſe réſoudre à exprimer ſimplement cette réflexion.

« J'ai déjà donné, dit-il, cette même » louange à tant de perſonnes de cette » Académie, qu'on peut croire que le » mérite en appartient plutôt à nos Sciences » qu'à nos Savans ».

Les Sciences donnent beaucoup de *ſimplicité* à ceux qui les cultivent, voilà le vrai ; mais dire que *ce mérite appartient moins aux Savans qu'aux Sciences*, cela eſt faux & recherché.

Les éloges de Fontenelle feroient un extrême plaiſir, s'il avoit voulu oublier ſon bel-eſprit, ſa fineſſe, ſa galanterie, & tous ſes petits agrémens. Il falloit qu'il en fût bien entêté, puiſqu'il les alloit étaler juſques dans l'Académie des Sciences. Il croyoit relever la ſéchereſſe des matières & la ſtérilité de ſes ſujets par la ſingularité des tournures & par les enjolivemens d'un ſtyle fleuri & apprêté ; mais le contraſte de ſon ſujet & de ſon ſtyle en devenoit plus frap-

pant : il faiſoit briller ſon eſprit aux dépens de l'un & de l'autre, & aux dépens de ſon eſprit même ; car c'eſt à lui ſur-tout qu'il faut appliquer ce vers charmant, & devenu proverbe, de M. Greſſet :

L'eſprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

On eſt ſouvent ſaiſi d'impatience, en liſant les *Eloges*, de voir l'Auteur courir après de fauſſes beautés, tandis qu'il en a ſous ſa main de véritables, ne ſavoir pas s'arrêter, obſcurcir une bonne choſe par une mauvaiſe, & dire mal par l'envie de dire mieux, ou par l'affectation de dire autrement qu'il ne faudroit. On regrette qu'un homme qui avoit tant d'eſprit n'eût pas plus de goût, & qu'il n'eût pas pour écrire ce même jugement qu'il avoit pour voir & pour penſer.

On pardonne aiſément à un Auteur des négligences & des incorrections, quand il ſait ſe relever par de grandes beautés, vous tranſporter & vous ravir d'admiration. Mais quand un Ecrivain n'a que des beautés froides, qui ſont plutôt d'eſprit que de génie, on le juge avec plus de ſang-froid

& de rigueur. On ne peut pas ſouffrir un homme qui affiche la prétention d'avoir plus d'eſprit que ſon Lecteur. On ſe tient ſur ſes gardes, & l'on rejette avec mépris tout ce qui ſent l'eſprit faux. On ne veut pas être la dupe de quiconque cherche à briller ; & l'on ſe moque avec raiſon de celui qui voudroit faire paſſer du clinquant pour de l'or.

Le P. Bouhours a fait un Livre des *Penſées ingénieuſes*. On en pourroit faire un d'après le ſeul Fontenelle, & montrer combien ſon goût pour ces ſortes de penſées l'a ſouvent égaré, & l'a fait tomber dans le faux, le puéril & le précieux : on verroit comment, à force de vouloir entaſſer des penſées l'une ſur l'autre, il s'eſt fait un ſtyle haché, découſu, ſans nombre, ſans périodes, &, pour ainſi dire, un ſtyle en découpures ; ce qui eſt le plus éloigné de la véritable éloquence, en quelque genre que ce ſoit.

Je me bornerai ici à relever quelques-unes de ſes penſées fauſſes & recherchées, qu'on nomme brillantes & neuves, & dont on eſt ſi amoureux de nos jours. C'eſt

principalement ce que Quintilien reprochoit tant à Sénèque. C'eſt par où Fonnelle lui reſſemble, ſans avoir autant de talent pour l'éloquence. Mais il eſt certain que, malgré tout le talent de Sénèque, malgré tout ſon eſprit, Quintilien ne l'auroit pas admis dans *le Temple du Goût.*

Le premier défaut, & le plus conſidérable dans l'art d'écrire, c'eſt de dire des choſes qui ne conviennent pas au ſujet. On veut faire montre de ſon eſprit, & l'on s'embarraſſe peu ſi c'eſt aux dépens de la raiſon. On eſt plus flatté d'entendre dire de ſoi : *il a bien de l'eſprit*, que ſi l'on diſoit : *il a bien du goût & du jugement.* On eſt ſûr de plaire au plus grand nombre, qui, ne cherchant qu'à être ébloui, préfère ce qui eſt joli à ce qui eſt bon ; & ſi l'on déplaît à quelques connoiſſeurs qui ne ſe laiſſent pas impoſer au faux brillant, & ne veulent pas reconnoître pour de l'eſprit l'affectation & l'abus de l'eſprit, on en eſt quitte pour les traiter d'envieux, ou du moins de gens trop difficiles & trop ſévères.

Fontenelle, dans ſes *Eloges*, comme dans ſes autres Ouvrages, ne pèche que

trop par cette affectation de bel-esprit, qui lui fait dire des choses peu convenables à son sujet. Par exemple, en parlant de Tournefort, « on n'aura point de peine, dit-» il, à s'imaginer qu'il s'occupoit avec » plaisir de tout ce qui avoit rapport à » l'objet de son amour ».

L'objet de son amour, c'est la Botanique; & cette expression de chanson amoureuse est déjà déplacée dans un sujet aussi simple que l'éloge d'un Botaniste. Ce qui suit immédiatement est bien plus déplacé encore: « *Cet amour* cependant *n'étoit pas si fidèle* » *aux plantes*, qu'il ne se portât presque » avec la même ardeur à toutes les autres » curiosités de la Physique.... Il est vrai » que, du nombre *de ces sortes d'infidé-» lités*, on en pourroit excepter son goût » pour les pierres ».

Vous sentez combien ces termes de roman & de galanterie sont ridicules en parlant de plantes, de pierres & de coquillages. Tournefort auroit été bien surpris de s'entendre dire qu'*il faisoit des infidélités aux plantes pour les pierres.*

Fontenelle se sert d'expressions aussi peu

convenables dans l'Eloge du célèbre Médecin Fagon, quand il dit de lui :

« Il fit tous ſes voyages à ſes dépens, » pouſſé *par le ſeul amour de la Patrie*, car » on peut dire que *le Jardin Royal étoit* » *la ſienne* ».

Quelques lignes plus bas : « *Ce concours* » de plantes, qui, de toutes les parties » du monde, ſont venues à *ce rendez-vous* » *commun*, &c ».

Ces expreſſions fleuries ſont fort du goût des jeunes gens, qui ne ſont pas attention qu'elles ſont mauvaiſes là, parce qu'elles ſeroient bonnes ailleurs. Dans un Poëme, par exemple, elles figureroient très-bien ; mais ces fleurs tranſplantées dans l'Académie des Sciences, ſont dans un ſol trop étranger & trop aride pour elles. C'eſt là préciſément un ſtyle de jeune homme qui veut mettre, dans quelque ſujet que ce ſoit, ce que la lecture des Poëtes lui fournit d'agréable & de brillant. Un Bel-Eſprit cherche à paroître élégant & orné, en parlant des matières les plus communes ; mais, s'il avoit du goût, il choiſiroit des ornemens ſimples & proportionnés à ſa matière, & ne s'aviſeroit

roit pas de coudre des bandes de pourpre ſur l'habit noir d'un Médecin.

Le même vice ſe trouve dans les phraſes ſuivantes :

« L'Abbé de Louvois étoit, en fait » de Sciences, une eſpèce de *Coſmopolite*, » *un habitant du Monde Savant.*

» M. Hartſoëker avoit raiſon de craindre » *les charmes de la Géométrie nouvelle.*

» MM. Nicole & de Montmort paſſèrent » trois ans dans *l'ivreſſe du plaiſir des Ma-* » *thématiques* ».

Dans le même Eloge, au ſujet de l'algèbre ; « c'étoit, dit-il, un vaſte Pays in- » culte, où à peine voyoit-on cinq ou ſix » pas d'hommes. M. de Montmort s'y en- » gagea avec un *courage de Chriſtophe Co-* » *lomb, & en eut auſſi le ſuccès* ».

Ces rapprochemens, ces eſpèces de comparaiſons exigent infiniment de goût pour être bien maniées. On ſent trop bien le peu de rapport qui eſt entre un Algébriſte & *Chriſtophe Colomb*; entre le courage de celui qui s'expoſe à des mers inconnues, pour découvrir un nouveau monde, & la patience de celui qui cherche des calculs algébriques.

Fontenelle est fort amoureux de ces comparaisons, qu'il tire de trop loin; qui, au lieu d'annoblir son sujet, en font ressortir la nudité, & font des disparates ridicules. C'est ainsi qu'il dit de M. Sauveur encore jeune, *qu'il étoit l'Ingénieur des autres enfans, comme Cyrus devint le Roi de ceux avec qui il vivoit.*

Fontenelle revient encore à Cyrus dans un autre endroit. « Puisque les étoiles ont » été appellées dans les livres saints l'*Armée* » *du Ciel*, on pourroit dire que M. Maraldi » connoissoit toute cette armée, *comme* » *Cyrus connoissoit la sienne* ».

Et dans l'éloge de Leibnitz: « Un Savant » illustre qui est populaire & familier, c'est » presque un Prince qui le feroit aussi: le » Prince a pourtant beaucoup d'avantage ». On ne sait ce qu'on doit le plus blâmer dans cette phrase, de l'affectation ou de l'obscurité.

S'il parle de Bernouilli, qui défendit Leibnitz contre Newton: « M. Bernouilli, » dit-il, seul, comme le fameux Cocles, » soutenoit sur le pont toute l'Armée Ang » gloise ».

Ma foi, l'on ne s'attendoit guère
A voir Coelès dans cette affaire.

Ces faux rapports de choſes qui ne ſe peuvent comparer enſemble, ſont le partage des Ecrivains qui ont l'eſprit ſec & ſtérile; qui cherchent à ſurprendre le Lecteur par un air de nouveauté, par un éclat apparent, & qui, ne pouvant atteindre à une belle ſimplicité, s'en dédommagent par une parure étrangère & biſarre.

Quand on n'a pas aſſez de talent & de bon eſprit pour dire des choſes communes avec une élégance modeſte & naturelle, on ſe jette dans le bel-eſprit & dans le jargon: on a recours à des figures ſinguliéres & outrées, à des tournures énigmatiques & entortillées: on ſe donne la torture pour être cent fois pire qu'on n'auroit été en parlant comme tout le monde.

C'eſt ainſi que Fontenelle appelle un Livre de Duhamel, intitulé: *de conſenſu veteris & novæ Philoſophiæ. Les états généraux de la Philoſophie.*

S'il veut nous dire que Tournefort abandonna la Théologie pour la Phyſique, il

prend un tour assez original, & que pourroit revendiquer la Bélise des *Femmes Savantes*. « Enfin, dit-il, la Physique & la » Médecine le revendiquèrent avec tant » de force sur la Théologie, qui s'en étoit » mise injustement en possession, qu'il fal- » lut qu'elle le leur abandonnât ».

Parce que Tournefort étoit d'un tempérament robuste, l'Auteur dit que *son corps, aussi bien que son esprit, avoit été fait pour la Botanique.*

Dans le même Eloge, après avoir dit que l'Abbé Bignon, deux mois après qu'il eût eu l'inspection de l'Académie des Sciences, y fit entrer Tournefort & Homberg, Fontenelle ajoute : « Il les présenta » tous deux ensemble à l'Académie, *deux* » *premiers nés*, pour ainsi dire, dignes » de l'être d'*un tel père*, & d'annoncer *toute* » *la famille spirituelle* qui les a suivis ». Ne semble-t-il pas entendre Trissotin, quand il dit de son Epigramme ?

Hélas ! c'est un enfant tout nouveau né, Madame,
Son sort assurément a lieu de vous toucher ;
Et c'est en votre Cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher, il suffit de son père.

TRISSOTIN.

Votre approbation lui peut servir de mère.

BÉLISE.

Qu'il a d'esprit!

Plus d'une Bélise, en se pâmant à la lecture de Fontenelle, se fera récriée sans doute, tout aussi à propos : *Qu'il a d'esprit!* C'est à l'admiration des Bélises & de leurs beaux-esprits, que sont consacrées les phrases suivantes, qui sont du même goût.

« Les occupations astronomiques de » M. Cassini furent interrompues, & on le » fit descendre de la région des astres, » pour l'appliquer à des affaires purement » terrestres.

» Ces prédictions trouvèrent quantité d'in- » crédules qui soutinrent que la comète » échapperoit à l'Astronome, & l'espièrent » jusqu'au bout; après quoi, quand ils » virent qu'*elle lui avoit été parfaitement* » *soumise, ils firent comme elle un mouvement* » *en arrière*, & dirent qu'il n'y avoit rien

» de si facile que ce qu'avoit fait M. Cassini.

» En 1684, M. Cassini *mit la dernière* » *main au monde de Saturne, qui étoit de-* » *meuré fort imparfait.*

» Il falloit que M. Cassini *fût bien fami-* » *lier avec le Ciel, pour le reconnoître auſſi* » *déguisé & auſſi travesti qu'il l'étoit* ».

A propos de différentes Pièces de Leibnitz, éparses en différens volumes, & qu'on devroit rassembler en un seul, voyez comme l'Auteur s'exprime: «Ce sera là, pour ainsi dire, » *une résurrection d'un corps* dont les mem- » bres étoient extrêmement dispersés, & » le tout prendra une nouvelle vie par cette » réunion.

» M. Maraldi a passé sa vie, depuis son » arrivée à Paris, renfermé dans l'Obser- » vatoire; ou plutôt il l'a passée toute en- » tière renfermé dans le Ciel, d'où ses » regards & ses recherches ne sortoient » point ».

M. de Vauban, qui avoit commandé sur terre & sur mer, étoit une espèce d'*amphibie guerrier qui partageoit ses fonctions entre l'un & l'autre élément.*

M. du Fay, qui savoit également parler

la Langue des Sciences & celle du monde, étoit *auſſi une eſpèce d'amphibie propre à vivre dans l'un & l'autre élément, & à les faire communiquer enſemble.*

« Ce régime ſi ſingulier n'étoit qu'une » portion de la règle journalière de ſa vie » (M. Morin), dont toutes les fonctions » obſervoient un ordre auſſi uniforme & » auſſi précis que les mouvemens des Corps » céleſtes ».

En parlant du même, qui mangeoit fort peu, & qui avoit laiſſé un cabinet très-riche en livres, en médailles & en hiſtoire naturelle; « ſon eſprit, dit Fontenelle, lui » avoit ſans comparaiſon plus coûté à nour- » rir que ſon corps ».

A quelle badinerie puérile on s'abandonne, quand on veut clouer de l'eſprit à ſes moindres propos! On ne peut trop avertir les jeunes gens de fuir ce vice du ſtyle le plus oppoſé de tous à la nature, & dont ils ne trouveront preſque point d'exemple chez les Anciens. Ces gentilleſſes commencent à ſe renouveller, & reparoiſſent dans les ouvrages les plus ſérieux. Nous avons même un Géomètre qui

n'en eſt point ennemi, & qui ſe croit un Fontenelle, quand il a attrapé ce jargon précieux. Nous ne pouvons trop l'exhorter à reſter dans ſes angles & ſes courbes, où peu de gens le pourront apprécier; mais s'il prétend donner le ton à la Littérature, s'il ne craint point d'y étaler des prétentions ſans titre, qu'il craigne au moins le ridicule prêt à s'emparer de lui, pour le rendre le jouet de la Républiqne des Lettres. C'eſt là qu'on ne ſouffre point la tyrannie. Les *Céſars* y trouveront des *Brutus*; mais pour y punir les tyrans ſans mérite, il ne faut que la ſangle de Trivelin.

Fontenelle gâte ſouvent une belle penſée, en y mêlant ces expreſſions recherchées que le bel-eſprit fait venir à toute force, & que le bon eſprit rejette. Ici, par exemple, « on feroit une longue hiſtoire » des vérités qui ont été mal reçues chez » les hommes, & des mauvais traitemens » eſſuyés par les introducteurs de ces mal» heureuſes étrangères (1) ».

(1) Eloge du Père Mallebranche.

Il en faut dire autant de celle-ci : « Il a » toujours ſouffert ſes longues & cruelles » infirmités avec le courage d'un ſage Phy- » ſicien, qui ſait à quoi la machine du » corps humain eſt ſujette, & *qui pardonne* » *à la nature* (1) ».

Cette penſée eſt très-ſage, mais la fin dépare le reſte. *Pardonner à la nature* ne ſignifie rien, pour vouloir trop dire. Il falloit tout ſimplement, *& qui ſe ſoumet à la nature;* mais il n'y auroit rien eu là de ſurprenant, & Fontenelle n'étoit pas toujours bien aiſe d'être entendu.

Voici une autre penſée dont le fonds eſt très-bon, & qui déplaît par la forme, parce que l'Auteur auroit cru mal faire, s'il ſe fût exprimé naturellement : « Il eſt » preſqu'étonnant que M. Méry ait été » connu : *il n'a rien mis du ſien dans ſa* » *réputation que ſon mérite*, & communé- » ment *il s'en faut beaucoup que ce ne ſoit* » *aſſez*.

» Un caractère doux promet naturelle- » ment de la modeſtie, & on atteſte que la

(1) Eloge de l'Abbé de Louvois.

» ſienne (de Newton) s'eſt toujours conſer-» vée ſans altération ». Juſques-là tout alloit bien, mais il falloit finir par un trait qui fît dire, *qu'il a de l'eſprit!* Et il ajoute : » Quoique tout le monde fût conjuré contre » elle ». Quoi de plus joli que de voir *tout le monde conjuré contre la modeſtie de Newton!*

Ah! de l'eſprit partout : cela ne tarit pas.

Encore un exemple tiré de l'éloge de M. Geoffroy. « Il ſe préſenta encore à lui » l'occaſion de faire un voyage agréable, » celui d'Italie, où il alla en 1700 avec » M. l'Abbé de Louvois, en qualité de ſon » Médecin, ſelon le langage de M. Geof-» froy, & en qualité d'ami, ſelon le lan-» gage de cet Abbé ». Un homme de goût en ſeroit reſté là; mais Fontenelle continue ainſi : *Car ils avoient tous deux le mérite de ne pas parler de même.* Cette dernière penſée, qui eſt meſquine & froide, gâte l'heureuſe ſimplicité de la précédente; comme un colifichet dépare une belle perſonne.

Fontenelle fait mieux ſentir encore l'affectation de ſon ſtyle, quand il rapporte quelque belle parole de ceux dont il fait

l'éloge, & qu'il en veut faire le commentaire par une réflexion tournée à sa manière. Il rapporte ce mot de Newton, qui préféroit la paix à la gloire. *Je me reprochois*, disoit-il, *mon imprudence de perdre une chose aussi réelle que le repos, pour courir après une ombre.* Après quoi il fait cette remarque. « Mais cette ombre ne lui » a pas échappé dans la suite; il ne lui en » a pas coûté son repos qu'il estimoit tant, » & elle a eu pour lui autant de réalité que » ce repos même ». La pensée de Newton est un sentiment naturel exprimé simplement. La réflexion de Fontenelle est froidement conçue & rendue d'une manière contournée.

Il en est de même, lorsqu'il veut amener cette parole très-philosophique de M. de Valincourt. *Je n'aurois guère profité de mes livres*, disoit-il, *si je ne savois pas les perdre.* L'Auteur nous débite cette maxime entortillée & obscure: « La Philosophie, qui » auroit été plus rigide sur une perte de » biens, lui permettoit d'être sensiblement « affligé de celle d'un trésor amassé par elle- » même, & où elle se complaisoit ».

Le défaut de ne savoir pas s'arrêter à propos, est commun à tous les Ecrivains qui manquent de goût. *Ne dire que ce qu'il faut, & le dire comme il faut.* Voilà les deux principes généraux à quoi se réduit l'Art d'écrire; & ce sont précisément ces deux principes qu'on laisse aujourd'hui derrière soi, quand on prend la plume.

Non seulement Fontenelle affoiblit ses pensées, pour ne savoir pas se borner, mais il finit souvent par les rendre obscures & fausses. « M. Amontons, dit-il, avoit une » simplicité, une franchise & une candeur » que le peu de commerce avec les hommes » pouvoit conserver, mais *qu'il ne lui avoit* » *pas données* ». Que signifient ces mots: *Son peu de commerce avec les hommes ne lui avoit pas donné sa candeur.* Cela est froid & ne vaut pas la peine d'être compris.

En parlant de l'Académie Françoise, il dit: « Quoique l'Eloquence ou la Poésie » soient les principaux talens qu'elle de- » mande, elle admet aussi l'érudition qui » n'est pas barbare; & peut-être ne lui » manque-t-il que de se parer davantage de

» l'uſage qu'elle en fait, & même du be-
» ſoin qu'elle en a ». Je ne ſais pas ſi l'Auteur entendoit fineſſe, en diſant qu'*il ne manquoit* à l'Académie Françoiſe, *que de ſe parer davantage du beſoin qu'elle a de l'érudition*; mais il s'entendoit apparemment tout ſeul.

Voici une penſée fauſſe, parce que l'Auteur y a mis la fineſſe à la place du ſentiment. Dans l'éloge de M. Montmort, on lit ceci : « Il vivoit dans un déſert, puiſqu'il » ne voyoit plus que ſes pareils, ſur-tout le » Père Mallebranche, ſon maître, ſon guide » & ſon ami ». Le Sage eſt-il donc *dans un déſert*, quand il eſt avec *ſes pareils* & ſes amis ? On ſoupçonneroit celui qui parloit ainſi de n'avoir connu ni l'amitié ni la ſageſſe. Ce mot d'un Ancien eſt bien plus vrai & plus philoſophique : *Je ne ſuis jamais moins ſeul que quand je ſuis avec moi ſeul.*

L'Auteur a rendu fauſſe cette autre penſée en l'allongeant : « Le Czar avoit vu ail-
» leurs combien l'art des agrémens aide la
» nature à faire des perſonnes aimables, &
» *combien même il en fait ſans elle* ». Il eſt

faux que l'art rende aimable ſans la nature. La nature toute ſeule eſt plus aimable que l'art tout ſeul. Voilà où entraîne la fureur de dire quelque choſe de nouveau, & de charger une penſée pour paroître profond Métaphyſicien. La véritable Métaphyſique eſt dans le ſentiment.

« Les parens de M. Littre, dit notre Auteur, le preſsèrent fort de retourner s'établir à Cordes; mais quelle propoſition pour quelqu'un qui pouvoit demeurer à Paris, & *qui ſur-tout avoit auſſi peu de beſoin de parenté* ». On voudroit que la fin de cette phraſe n'y fût pas; ſon moindre défaut eſt l'obſcurité: l'unique moyen de la juſtifier eſt de ne pas l'entendre.

Autre obſcurité, autre énigme. « Le père de M. Boerhaave, dans le même tems qu'il lui formoit l'eſprit, avoit ſoin de lui fortifier le corps par quelque exercice modéré d'agriculture: *car il falloit que la bonne éducation ne coûtât pas* ». Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces derniers mots, qui ſont preſque inintelligibles à force d'être fins, ſont préciſément ce que l'Auteur mettoit pour être applaudi; car ce qui précède

étoit trop naturel ; il n'auroit pu ſe réſoudre à finir une phraſe ſans une chûte d'eſprit. *La peſte de la chûte*, diroit le Miſantrope.

Voici encore une penſée à prétention que j'ai le bonheur de ne pas comprendre ; « Les grands plaiſirs changent les heures en » momens ; mais l'art des Sages peut chan» ger les momens en heures ». Il me ſembloit que c'étoit l'ennui qui avoit le triſte privilège de *changer les momens en heures*. L'art des Sages fait profiter du tems ; mais plus on met le tems à profit, plus il paroît court.

Cette fineſſe que Fontenelle affectoit particulièrement dans ſes penſées & dans ſon ſtyle, lui donne un air étudié, un ton précieux qui le caractériſe. Cette affectation le fera ſouvent dédaigner de la Poſtérité, qui aura peine à concevoir comment un homme, qui eſt venu après les Paſchal, les Boſſuet, les Fénélon, a pu ſi fort s'écarter de ce ton naturel qui ſera entendu dans tous les tems, & ſe faire un jargon intelligible pour lui ſeul, ou pour quelques beaux-eſprits qui lui reſſemblent. Ce ton règne dans ſes meilleures penſées ; & là

même, où il n'eſt pas digne de cenſure, il n'eſt pas encore comme il faudroit être.

« Tout ce qu'on peut, dit-il, deſirer de » plus ſage & de plus ſenſé dans un teſta- » ment, ſe trouve dans le ſien ; des legs » aux pauvres, à ſes abbayes, à ſes domeſ- » tiques, à ceux de ſes amis dont la fortune » étoit trop médiocre ; *tous créanciers à qui* » *les Loix ne donnent point d'action, & qui* » *ne le ſont qu'autant que les débiteurs ont* » *des ſentimens de vertu* (1) ».

Cette penſée eſt excellente pour le fonds ; mais l'expreſſion en eſt entortillée & tirée de trop loin :

Et ce n'eſt point ainſi que parle la nature.

« M. de Vauban devenoit le débiteur de » quiconque avoit obligé le Public.

« M. Renau cherchoit les livres dans ſa » tête, & les y trouvoit ».

» M. Sauveur devinoit, quand il en avoit » beſoin, ce qu'il eût trouvé dans les livres ; » & pour s'épargner la peine de les cher- » cher & de les étudier, *il ſe les faiſoit.*

(1) Eloge de l'Abbé de Louvois.

» Chez

» Chez M. Morin l'ame n'avoit nul pré-
» texte de ſe plaindre de la matière.

» M. Littre n'avoit, de ſa vie, ſongé au
» mariage; & ceux qui l'ont vu de plus
» près, prétendent que les raiſons de conſ-
» cience n'avoient jamais dû être aſſez preſ-
» ſantes pour l'y porter. *Preſque tous les*
» *hommes ne ſongent qu'à étendre leur ſphère,*
» *& à y faire entrer tout ce qu'ils peuvent*
» *d'étranger; pour lui il avoit réduit la ſienne*
» *à n'être guère que lui ſeul* ».

On ne ſauroit trop redire & répéter que ces expreſſions alambiquées ſont tout-à-fait contraires au bon goût & aux bons modèles; & ſi l'on a peine à les pardonner à Fontenelle, qui les pourroit faire excuſer par beaucoup de bonnes choſes dont il les environne, à plus forte raiſon doivent elles être mépriſées dans ces Ecrivains qui s'imaginent lui reſſembler, parce qu'ils imitent ſon jargon, & qui n'ont rien pris de lui que ce qu'on blâme juſtement en lui.

Ordinairement les eſprits qui affectent la fineſſe, courent après la plaiſanterie, & ne la connoiſſent point; car la bonne plaiſanterie, qui ne s'accommode point de tant

de raffinement, les guériroit de cet air myſtérieux & de ces minauderies avec leſquelles ils ſont toujours, pour ainſi dire, à l'affut d'une tournure ingénieuſe & énigmatique. Cette prétention à la plaiſanterie eſt un des plus grands défauts de Fontenelle, parce qu'il n'étoit point né plaiſant.

Il n'eſt rien qui rende le ſtyle plus froid que la mauvaiſe plaiſanterie. Par exemple, « Les malades de M. Bourdelin, dit notre » Auteur, lui étoient aſſez inutiles, ſi ce » n'eſt qu'il lui procuroit le plaiſir de les » aſſiſter ».

L'envie de dire une jolie choſe à toute force, en fait dire une déplaiſante. La triſte fonction d'aſſiſter un malade ne peut être *un plaiſir.* Il me ſemble entendre un Médecin de Molière dire au maître de la maiſon où il eſt appellé : *Monſieur, je ſouhaite que vous ayez la maladie la plus dangereuſe & la plus invétérée, pour avoir moi-même le plaiſir de vous aſſiſter.*

Je ne connois rien de plus froid que cette autre plaiſanterie, tant pour le fonds de la penſée, que pour la manière dont elle eſt

exprimée. Après avoir dit que M. de Montmort avoit été l'Exécuteur teſtamentaire de la Ducheſſe d'Angoulême, & qu'en cette qualité il eut à ſoutenir deux procès que le teſtament fit naître & qu'il gagna, Fontenelle ajoute : « En comparaiſon de ces » ſortes d'honneurs funèbres qu'il rendit à » la mémoire de la Princeſſe, les obsèques » dignes d'elle qu'il lui fit faire, & l'épi» taphe qu'il compoſa ne méritent pas d'être » comptées ». Où l'Auteur a-t-il pris que deux procès que l'on gagne après la mort d'une perſonne, *ſont des honneurs funèbres qu'on rend à ſa mémoire ?* Cette penſée, je le répète, eſt du froid le plus glaçant.

Voyons quelques autres exemples du même défaut qui eſt trop commun dans Fontenelle.

« M. Littre fut ſouvent réduit à ſe ra» battre ſur les animaux, & principalement » ſur les chiens qui ſont les plus expoſés » au ſcalpel, *lorſqu'il n'a rien de mieux à* » *faire.*

» Il n'y avoit preſque pas de livres dans » les plus anciens & les plus riches monaſ» tères, *même à condition de n'y être pas*

» *lus* ». Que signifie cette raillerie froide ? C'étoit parce qu'on n'y lisoit pas qu'il n'y avoit pas de livres ; & puisqu'on n'en avoit pas, il n'étoit pas besoin *de la condition de ne les pas lire.*

La plaisanterie, quelque enveloppée qu'elle soit, doit toujours avoir une certaine clarté qui frappe, & une vérité qui se fasse sentir d'abord. Une personne disoit, il y a quelque tems : *Madame *** m'a voulu faire acheter à toute force un exemplaire de l'Eloge de Racine. Hé bien, Madame, lui ai-je dit, je l'acheterai, puisque vous le voulez, à condition que je ne le lirai pas.* Il me semble que cette plaisanterie est plus naturelle & plus vraie que celle de Fontenelle.

« De peur que son père (de M. Hart-» soëker) ne découvrit, par la lumière qui » étoit dans sa chambre toutes les nuits, » qu'il les passoit à travailler, il étendoit » devant sa fenêtre les couvertures de son » lit, *qui ne lui servoit plus qu'à cacher qu'il* » *ne dormoit pas* ».

Cette dernière circonstance est petite & d'autant plus froide, que l'Auteur a prétendu y mettre plus de finesse & de tournure.

« Sur la réputation du Père Sébastien, » M. Gunterfield, gentilhomme Suédois, » vint à Paris lui redemander, pour ainſi » dire, ſes deux mains qu'un coup de canon » lui avoit emportées ».

Ce *pour ainſi dire* ne ſauroit corriger cette mauvaiſe plaiſanterie, car dans une occaſion pareille on ne doit point ainſi dire. Le mot ſeroit très-bon dans la bouche de celui à qui le malheur ſeroit arrivé ; il y auroit une certaine ſaillie de courage à dire ſoi-même : *Je viens vous redemander mes deux mains ;* mais dans la bouche de l'Hiſtorien qui raconte le fait, c'eſt une badinerie déplacée.

Un autre défaut qui ne dépare pas moins les éloges de Fontenelle, c'eſt l'uſage qu'il y fait d'un grand nombre d'expreſſions familières, qui ne doivent pas ſortir de la converſation la plus négligée, & qui ne peuvent entrer dans un ouvrage un peu ſérieux, ſans lui donner un air bourgeois. Ce défaut vient du grand commerce que les Gens de Lettres ont en France avec le monde & avec les femmes. Ce commerce qui pourroit leur être fort avantageux, s'il

étoit mieux ménagé & moins assidu, leur devient assez préjudiciable ; parce qu'indépendamment de la perte du tems qu'il entraîne, & des soins minutieux qu'il exige, il accoutume les Ecrivains à prendre, ou plutôt à imiter les tons & les airs des gens du monde, qui sont fort bons dans le monde, faute de mieux ; mais qui sont tout au moins inutiles à quiconque veut étudier & connoître la nature, & ne peuvent que rétrecir le génie. Ils y contractent aussi l'habitude que les gens du monde ont communément d'écrire comme ils parlent : méthode excellente pour une lettre, mais insupportable dans tout autre ouvrage.

Dans le monde, on a banni avec raison de la conversation, tout ce qui auroit l'air d'être appris ou étudié. On y fuit les grands mots & l'étalage d'un sublime apprêté. Ce seroit y mal parler, que de parler *comme un livre*. On y demande un langage tout simple ; on y dit les grandes choses du style le plus familier & le plus uni. Certains beaux-esprits, pour montrer qu'ils ont mis à profit l'usage du beau monde, transportent ce langage tout uni de la conversation,

où il étoit bien, dans leurs livres où il eſt fort mal. On veut écrire comme parlent des femmes qui donnent la vogue ; & l'on croit avoir attrapé la délicateſſe, l'urbanité, tandis qu'on eſt trivial & négligé.

Ce défaut eſt fort répandu maintenant. Vers & Proſe, tout en eſt infecté. Les exemples que je vais en trouver dans Fontenelle, ſerviront au lecteur à découvrir de lui-même, dans les écrits du jour, tout ce qui porte l'empreinte de ce mauvais ſtyle.

« Il ſemble que les Modernes ſeroient bien » généreux, s'ils vouloient ſe mettre *en com-* » *munauté de biens* avec Ariſtote (1).

» Il étoit dans un poſte trop élevé pour » *avoir la vérité de la première main* (2).

» La nature nous eſt ſi incompréhenſible, » qu'il eſt peut-être plus ſage *de la laiſſer* » *là pour ce qu'elle eſt* (3).

» On ſait que les paſſions *font toujours* » *leur part aſſez bonne* (4).

(1) Eloge de Leibnitz.
(2) Eloge de l'Abbé de Louvois.
(3) Eloge de M. de Montmort.
(4) Eloge de M. Rolle.

» Un peu de lecture jetoit dans son esprit » des germes de pensées, que la médita- » tion faisoit ensuite éclorre, & qui rappor- » toient au centuple (1).

» Le moyen que le devoir & le plaisir » *fassent entr'eux des partages si justes* (2).

» A mesure qu'il parvenoit à être plus à » la mode, il y mettoit l'Anatomie, qui, » renfermée jusques-là dans les Ecoles de Mé- » decine, ou à Saint Côme, *osa se produire* » *dans le beau monde, présentée de sa* » *main* (3) ».

On ne peut guère se représenter l'Anato- mie que sous la figure d'un squelette. Or il n'y a rien de si plaisant que de voir *un squelette se produire dans le beau monde, présenté de la main de Duverney.*

« Après que quelques Sciences Mathé- » matiques, par l'étroite liaison qu'elles ont » ensemble, *se le furent ainsi envoyé les unes* » *aux autres, comme de main en main* (4) ».

(1) Eloge de M. Renau.
(2) Eloge du Père Sébastien.
(3) Eloge de Duverney.
(4) Eloge de M. Manfredy.

Le défaut, dont on vient de voir quelques exemples, & dont on peut trouver un très-grand nombre dans les Ouvrages du même Auteur, naiſſoit de l'envie qu'il avoit d'être naturel, & de ſon peu de goût pour diſcerner le naturel du trivial. Il avoit vu que Voiture avoit fait ſouvent un uſage très-heureux de ces expreſſions familières; il ſuivit ſon exemple, mais il ne fit pas attention qu'une Lettre admet, & même exige ces expreſſions qui deviennent ridicules dans un ſtyle un peu ſoutenu, & ſur-tout quand on parle de ſciences.

Outre les affectations de langage que nous avons déjà remarquées dans Fontenelle, il y en a beaucoup d'autres parmi leſquelles nous en indiquerons encore quelques-unes de différente eſpèce.

« Il arriva qu'*une vertu fut trahie par une* » *autre* (1).

» Il y a *du ſuperflu dans ſa gloire* (2).

» Ils firent enſuite entr'eux un échange » de deſtination (3).

(1) Eloge de M. de Montmort.

(2) Eloge de M. Renau.

(3) Eloge de Boerhaave.

» *La dose des paroles* y est beaucoup trop » forte, par rapport *à celle des choses* (1).

» C'est ainsi que *la nature pourroit avoir* » *pensé* (2).

» Si M. Leibnitz n'est pas de son côté, » aussi bien que Newton, l'inventeur du » Système des *infiniment petits*, *il s'en faut* » *infiniment peu* (3).

» Des idées vagues & abstraites qui *se* » *jettent*, pour ainsi dire, *à côté des choses* » *& n'y touchent point* (4).

» Les plus grandes ames sont celles *qui* » *s'arrangent le mieux* dans la situation pré- » sente, & qui *dépensent le moins en projets* » pour l'avenir (5) ».

Cette phrase rappelle ce que dit *Cathos* de *Mascarille*. *Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit.*

Il suffit de lire ces phrases, pour en sentir le vice & le ridicule. Il faudroit avoir le gout bien faux pour les excuser.

---

(1) Eloge de Leibnitz.
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*
(4) Eloge de Tournefort.
(5) Eloge de M. de Chazelles.

Le ſage Rollin fait un reproche très-juſte à Fontenelle ; c'eſt d'avoir trop aimé *un certain tour de penſées un peu trop uniformes, qui termine la plupart des articles, par un trait court & vif en forme de ſentence, & qui ſemble avoir ordre de s'emparer de la fin des périodes, comme d'un poſte qui lui appartient à l'excluſion de tout autre.*

Ces traits ſont on ne peut pas plus fréquens dans Fontenelle. Ils ſont placés à la fin des phraſes, au moment où la voix ſe repoſe, afin de laiſſer à l'auditeur le tems d'applaudir, & ils reviennent ſans ceſſe mendier les mêmes applaudiſſemens. Cette affectation eſt commune à tous ceux qui n'ont aucun génie pour l'éloquence, & qui veulent y ſuppléer à force d'eſprit. Le malheur eſt que tout cet eſprit, après avoir eu beaucoup d'admirateurs, trouve à la fin très-peu de lecteurs, & qu'on ſe laſſe d'admirer quand on ſe laſſe de lire.

Fontenelle affecte auſſi beaucoup une certaine tournure de phraſes, où les mêmes mots préſentés ſous deux faces font deux penſées différentes. On ſent que ces phraſes

à deux viſages ſont un pur jeu d'eſprit qui dégénère en enfantillage quand il revient ſouvent, & qui ne peut convenir à aucune ſorte d'éloquence. J'en vais rapporter quelques-unes, par où je finirai toutes ces citations.

« Peu de gens auſſi ſenſibles au mérite » ſont à portée de le favoriſer; ou peu de » gens à portée de le favoriſer, y ſont auſſi » ſenſibles (1).

» Il prenoit ſur les néceſſités abſolues de » la vie, de quoi acheter des livres de cette » eſpèce, ou plutôt il les mettoit au nombre » des néceſſités abſolues (2).

» C'eſt ainſi qu'on devient célèbre, parce » qu'on a été maître de diſpoſer d'un grand » loiſir, & qu'on perd ce loiſir ſi précieux, » parce qu'on eſt devenu célèbre (3).

» Les faveurs que la fortune lui devoit » dans ſon métier, il les attendoit ſans » agitation & ſans inquiétude, parce qu'il

(1) Eloge de M. Ozanam.

(2) Eloge de M. Varignon.

(3) *Ibidem.*

» les attendoit comme des faveurs dues par » la fortune (1).

» Il regrettoit beaucoup moins la gloire » qu'elles produiſent (les découvertes en » Géométrie), que le degré de ſcience qui » les produit (2).

» On n'aime pas tant en ce genre à re- » cevoir qu'à donner, quoiqu'il ſoit plus » difficile de donner comme il faut, que » de recevoir. Si l'on a de la peine à faire » le perſonnage d'inférieur quand on reçoit, » on en a encore plus à ne pas faire celui » de ſupérieur quand on donne (3) ».

Le bel-eſprit eſt fort amoureux de ces phraſes qui ſont, pour ainſi dire, taillées à facettes, & qui, ſi elles contribuent à rendre quelquefois le ſtyle brillant, le rendent encore plus ſouvent froid & maniéré.

Je ne pouſſerai pas plus loin ces détails ſur Fontenelle. On a vu plus haut que je ſavois reconnoître ſon mérite; je ne me ſuis

(1) Eloge de M. de la Faye.
(2) Eloge de M. Carré.
(3) Eloge de M. Dodart.

tant appéſanti ſur ſes défauts, qu'à cauſe du tort qu'ils ont fait à l'Eloquence. Je le répète, Fontenelle a été un des Modernes qui a le plus hâté la décadence du bon goût, parce qu'il avoit beaucoup d'eſprit, & on ne peut pas moins de génie. Par cette raiſon, Monſieur, il avoit beaucoup de droit aux louanges intéreſſées que vous lui prodiguez en cinquante endroits de vos Ouvrages. Vous ſavez bien ce que vous faites, quand vous mettez les Ecrivains qui n'ont eu que du bel-eſprit, au niveau des Hommes de génie.

C'eſt Fontenelle qui a formé les Marivaux, les Terraſſon, les Duclos, les Moncrif, & pluſieurs autres qui vivent encore. D'après ſon exemple, ils ont fait faire à la Métaphyſique une irruption violente dans la Littérature. Romans, Hiſtoire, Vers, Comédie, tout a été inondé de ce jargon, de cette analyſe ſubtile des paſſions & des ſentimens du cœur, qui éteignent le ſentiment & la paſſion. On doit à M. Rouſſeau de Genève, de nous avoir retirés de cette langueur métaphyſique, & d'avoir remonté l'Eloquence à ce ton de force, de chaleur

& d'enthouſiaſme dont ſes Ecrits ſont animés, qu'il a peut-être pouſſé quelquefois trop loin, & qui a fait tant de mauvais imitateurs.

L'Eloquence eſt actuellement partagée entre deux eſpèces d'Orateurs. Les uns ſecs, froids, décharnés, toujours à jeun, peuvent à peine ſe ſoutenir : leur voix frêle, leur haleine courte & gênée hache le diſcours en petites phraſes coupées & découſues, qui n'ont ni liaiſon, ni nombre, ni vigueur.

Les autres, au contraire, dont le génie eſt dans le poulmon, d'une voix tonnante, hurlent de grands mots qui ne ſignifient rien, mais qui rempliſſent furieuſement la bouche, & font un bruit effroyable aux oreilles. On prendroit leur enflure pour de l'embonpoint ; mais c'eſt une bouffiſure qui cache leur maigreur réelle ; ſemblables aux hydropiques qui ſont doublement malades, enflés & étiques. Incapables de dire les moindres choſes d'une manière naturelle & d'une voix humaine, ils ſe dérobent à la vue & à l'intelligence, dans les nuages d'un Phébus inacceſſible. Les ſujets les plus

ſimples ne ſont pas à l'abri de leurs déclamations ; & ſans ceſſe ils ſe guindent ſur des échaſſes d'où ils ne deſcendent jamais Longin compare ces Orateurs ampoulés qui crient fort haut pour ne rien dire, à *un homme qui ouvre une grande bouche pour ſouffler dans une petite flûte.* Nous traiterons plus amplement cette matière intéreſſante, dans un Ouvrage où nous examinerons s'il eſt vrai, comme on le dit tous les jours, qu'on écrit mieux en Proſe dans ce ſiècle, qu'on n'écrivoit dans le ſiècle précédent.

Pour conſoler un peu les admirateurs de Fontenelle de l'eſpèce de rigueur que la cauſe du bon goût m'a forcé d'exercer ſur ſes défauts contagieux, leſquels ne ſont accompagnés d'aucune beauté du premier ordre qui puiſſe les faire pardonner, je finirai cet article par une petite pièce de vers de ſa façon, à laquelle il n'en a pas beaucoup de comparables.

LE TEMS ET L'AMOUR.

Ils ſont deux Dieux, portant aîles au dos,
Les plus méchans qu'ait Jupin à ſa table :
L'un eſt le Tems, mangeur inſatiable,
Vieillard

Vieillard chenu, mais, hélas! trop diſpos:
Et l'autre, qui? C'eſt l'enfant de Paphos.
Quand cet enfant a pris beaucoup de peine
Chez ſon beau-père à forger une chaîne,
Qui de deux cœurs doit unir le deſtin,
Vient le barbon qu'on ne peut trop maudire,
Qui vous la ronge & vous l'uſe à la fin.
Adieu la chaîne, & le vieillard malin
S'envole ailleurs, riant d'un vilain rire.
Fût-il jamais ſous ſa cruelle dent
Liens ſi forts qu'ils fiſſent réſiſtance?
Ces jours paſſés, je le vis cependant
Avec l'Amour en bonne intelligence.
Tous deux? Tous deux; l'enfant & le vieillard:
Ils compoſoient une chaîne durable.
Le Tems lui-même en ſerroit avec art
Tous les chaînons. N'eſt-ce point une fable?
Non, je l'ai vu, vu de mes propres yeux;
Ou je le ſens, pour vous dire encor mieux.

P. S. Je vous avois annoncé, Monſieur, que je donnerois ici la réfutation de vos critiques, ſur Lafontaine & Deſpréaux. Comme les articles précédens m'ont en-

traîné plus loin que je ne croyois, & que ces deux nouveaux articles donneroient à cette Lettre une étendue trop considérable, j'en ferai la matière de la quatrième Lettre, qui ne tardera pas à paroître.

N. B. Si vous avez encore, Monsieur, dans votre porte-feuille, quelques lettres de moi que vous jugiez dignes d'être ensevelies dans le Mercure, je vous prie de vouloir bien au moins les y déposer telles que je les ai écrites, sans y rien ajouter, sans en retrancher rien. Je vous promets, en pareil cas, la même fidélité; car encore ne faut-il pas faire la guerre en corsaire. Donnez ordre aussi, je vous prie, à votre Commis au Mercure, de ne pas me prêter quelques-unes de ses belles phrases, dont je ne suis pas digne, & de ne pas prendre mon nom pour se louer. Le sien est si heureux pour cela! D'ailleurs ce petit manège ne répond pas assez au caractère de loyauté, de candeur, de modestie, de bonne foi que tout le monde lui connoît, & par lequel il est si jaloux de vous res-

ſembler ; car c'eſt par-là qu'il mérite de vous ſuccéder, & que nous lui promettons l'honneur d'être votre *Philoctète.*

Fin de la troiſième Lettre.

AVIS.

La quatrième Lettre paroîtra au mois d'Août prochain.

QUATRIEME
LETTRE
A MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

QUATRIEME
LETTRE
A MONSIEUR
DE VOLTAIRE,

PAR M. CLÉMENT.

A LA HAYE;

Et ſe trouve A PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE, rue du Hurepoix, à S. Ambroiſe.

M. DCC. LXXIII.

QUATRIEME LETTRE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

LE peu de goût, Monſieur, que vous avez toujours montré pour la naïveté, & qui vous a empêché de rendre, à nos vieux Auteurs, la juſtice qui leur eſt due, ne vous a pas permis de ſentir tout le mérite de l'inimitable LA FONTAINE, à qui vous refuſez une place parmi les grands Génies du dernier ſiècle. Après avoir parlé des Corneille, des Boſſuet, des Molière, &c. vous dites de la Fontaine, qu'*il ſe mit preſqu'à côté de ces hommes ſublimes* (1).

(1) Siècle de Louis XIV, Chapitre des Beaux-Arts.

Et comme enſuite vous aſſurez que Quinault fut digne *d'être placé avec tous ces illuſtres contemporains*; il ſe trouve que vous mettez Quinault au-deſſus de la Fontaine : ce qui eſt, peut-être, le jugement le plus honteux pour un homme de goût.

La Fontaine eſt un de ces génies originaux pour qui la Nature avoit tout fait, & qui auroit été un eſprit extraordinaire dans quelque ſiècle qu'il eût vécu.

Telle eſt la différence du génie & du bel-eſprit. L'homme d'un vrai génie a un caractère particulier qui le diſtingue de tous les autres. Il peut ſe perfectionner par l'imitation, mais il reſtera toujours original. La Fontaine & Molière n'auroient pas été ſi parfaits au tems de François I, mais ils auroient toujours eu le génie qui leur étoit propre, une naïveté exquiſe qui ſe ſeroit accommodée à celle de notre vieux langage, & qui les auroit toujours tirés du commun des Ecrivains.

Un bel eſprit au contraire ne brille que d'une lumière empruntée; il ne ſeroit rien, s'il n'y avoit pas eu de grands Eſprits avant

lui : il eſt moins redevable de ſon mérite à lui-même, qu'au ſiecle où il ſe trouve ; il profite des connoiſſances générales & particulières. Son eſprit eſt le réſultat des autres eſprits. Son talent eſt ſur-tout dans ſa mémoire, & dans une certaine facilité à mettre en œuvre ce qu'il a lu & appris. Il ſait tirer parti des beautés de tous ceux qui l'ont précédé, ſans en avoir de propres, par où il puiſſe égaler les hommes de génie. Il n'a pas les défauts de ces grands hommes qui ont ouvert leur carrière, & qui n'ont pu embraſſer tout leur art à la fois ; il ſait éviter ces imperfections : mais il n'a pas un ſeul de ces traits originaux & ſublimes qui fait oublier cent défauts. Enfin, tel bel-eſprit de nos jours ſe croit ſupérieur à ſes Maîtres, qui, ſans eux, n'eût peut-être pas fait un pas dans ſon art ; & qui, du tems de Corneille, n'eût été qu'un Scudéry.

On comprendra difficilement, Monſieur, pourquoi vous ne mettez pas la Fontaine au niveau des plus grands hommes de ſon ſiecle. Molière en penſoit bien différemment, lui qui diſoit que le bon-homme

vivroit plus qu'eux tous. Et peut-être, en effet, la Fontaine eſt-il plus parfait dans ſon genre que Racine même & Deſpréaux dans le leur. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il eſt plus inimitable, & qu'il y a un intervalle immenſe entre lui & les Fabuliſtes qui l'ont ſuivi.

Je crois avoir deviné ce qui vous empêche de mettre la Fontaine tout-à-fait à côté de ſes illuſtres Contemporains. C'eſt parce que, dites-vous, *il eſt négligé, inégal, il fourmille de fautes contre la Langue; il l'a même ſouvent corrompue. Il tombe trop ſouvent dans le familier, le bas, le négligé, le trivial, &c.* (1). Ce ſont vos termes; & vous rapportez enſuite quelques exemples mal appliqués de ces défauts que vous lui reprochez.

Il eſt un peu dur de dire, ſans en donner de preuves, que la Fontaine *a corrompu ſa Langue.* Je vous prouverai bientôt que, loin de l'avoir corrompue, il l'a

(1) Catalogue des Ecrivains du ſiecle de Louis XIV.

enrichie plus qu'un autre, & qu'il n'auroit pas tenu à lui qu'elle ne fût plus naïve, plus forte & plus abondante; mais quand même la Fontaine seroit *aussi négligé, aussi trivial, aussi familier, aussi bas* que vous le prétendez, seroit-ce une raison pour l'exclure du rang des premiers génies. Corneille a sûrement plus de négligences & de fautes contre la Langue que la Fontaine, & n'en est pas moins regardé comme un de nos plus grands Poëtes.

Lorsqu'un Ecrivain a, dans son genre, une certaine quantité de traits sublimes, & de ces beautés supérieures qu'aucun autre n'a pu atteindre; de ces beautés qu'on ne trouve qu'en lui, qui le caractérisent principalement, & le séparent de tous ceux qui ont suivi le même genre; quelques soient d'ailleurs les imperfections & les taches que l'on rencontre dans ses Ecrits, il sera toujours regardé comme un génie du premier ordre. Toute l'élégance, toute la correction ne vaut pas une seule de ces beautés sublimes, qui ont quelque chose au-dessus de l'humain, ou qui sont du

moins ce qu'il y a de plus rare dans les ouvrages des hommes. Ainſi, malgré les fautes que vous voyez dans la Fontaine, & celles que vous y ſuppoſez, le grand nombre de ſes beautés originales, que perſonne n'a pu encore imiter, qui ſont d'autant plus admirables qu'elles ſont plus ſimples & plus naturelles, & qui ſont les délices de toute ſorte d'eſprits, le feront placer dans la claſſe peu nombreuſe des hommes de génie, qui ſont l'honneur de la Nation.

Au reſte, les négligences de la Fontaine, qui ſont bien moins fréquentes que vous l'aſſurez, ne ſont pas toujours un défaut dans ſon genre d'écrire. Elles contribuent ſouvent à la grace, à l'aiſance de ſon ſtyle enchanteur. Il a ſouvent fait pour ſes vers, ce qu'Horace a fait pour les ſiens, dans ſes Satyres & ſes Epîtres. Il en a rompu la meſure. Il a affecté une certaine négligence pour attraper ce naturel, cette molleſſe, cet air de facilité, en quoi conſiſte le plus grand charme du ſtyle ſimple & gracieux. La Fontaine eſt comme ces femmes charmantes, dont les

traits ſont peu réguliers & qui n'en plaiſent que davantage. On peut appliquer à ſon ſtyle, ce qu'il dit lui-même de Vénus qui poſſede mille charmes ſecrets

Et la grace plus belle encor que la beauté (1).

Une négligence ceſſe d'être un défaut, quand elle contribue à l'agrément du diſcours. Ces ſortes de négligences n'appartiennent qu'aux génies ſupérieurs. Un eſprit ordinaire évitera facilement d'y tomber ; mais celui qui s'en ſert comme un moyen de plaire, & qui y parvient, ſe rend le maître de ſon art. Ce talent ſingulier eſt extrêmement rare, & celui qui le poſſede ne peut ſervir de modèle. Voilà pourquoi la Fontaine a eu une foule de mauvais imitateurs qui ont aiſément pris ſes négligences, mais qui n'en ont pas fait le même uſage, parce que le génie ne ſe prend point.

Qui eſt-ce qui a pu ſe ſervir avec autant de bonheur que lui, de l'enjambe-

(1) Adonis, Poëme.

ment qui a été proſcrit dans nos grands vers ? Selon la règle, ces deux-ci ſeroient défectueux :

La défenſe eſt un charme. On dit qu'elle aſſaiſonne
Les plaiſirs, & ſur-tout ceux que l'amour nous donne.

Il y a cependant une grace particulière dans ces vers, qui fait non ſeulement excuſer l'enjambement, mais qui l'y fait croire néceſſaire. Certainement celui qui nous oblige à lui ſavoir gré d'avoir enfreint une règle, eſt un enchanteur ; mais comment l'imiter ? Comment imiter cette aiſance que la Fontaine ſait mettre dans ſa narration, par le ſecours de l'enjambement ?

Certain couple d'amis, en un Bourg établi,
Poſſédoit quelque bien. L'un ſoupiroit ſans ceſſe
Pour la fortune ; il dit à l'autre, un jour :
Si nous quittions notre ſéjour.
Vous ſavez que nul n'eſt Prophète
En ſon pays : cherchons notre aventure ailleurs.

Il ne faut qu'ouvrir ſes Fables, pour rencontrer une foule d'exemples pareils.

Une autre licence qui n'avoit pas, avant lui, été pratiquée, & qui n'a guère réuſſi qu'à lui, ce ſont ces petits Vers irréguliers, où quelquefois il n'y a qu'un mot ou deux, & qu'il jette au milieu des autres Vers d'une meſure régulière, comme ſans deſſein & au haſard; mais qui ſervent, en effet, ou à la rapidité de ſon récit, ou à mieux peindre ſes objets. Par exemple :

L'homme au tréſor arrive, & trouve ſon argent
Abſent.

Ce mot *abſent* tout ſeul repréſente plus vivement la choſe, que le Vers le mieux rempli. Il en eſt de même de celui-ci :

Que doit faire un mari, quand on aime ſa femme ?
Rien.

La plus longue réponſe ne vaut pas ce ſeul monoſyllabe, & ce monoſyllabe, mis à la place d'un Vers, en devient plus remarquable, que s'il ne ſervoit qu'à commencer un Vers. On eſt obligé de s'y arrêter & d'en peſer la valeur.

Mais de tous les exemples ſemblables dont

ce Poëte fourmille, voici, sans contredit, le plus frappant & le mieux imaginé :

Je me figure un Auteur
Qui dit : Je chanterai la Guerre,
Que firent les Tytans au Maître du Tonnerre ;
C'est promettre beaucoup, mais qu'en sort-il
souvent ?
Du vent.

C'étoit peut-être la seule maniere d'imiter, d'une façon originale, le Vers d'Horace :

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

Où ce monosyllabe *mus* placé à la fin, après de grands mots, fait sentir tout le ridicule d'un Poëte qui ouvre une grande bouche, pour ne rien dire que de petit. La tournure de la Fontaine est fort heureuse à nous rendre la beauté du Vers d'Horace. Je préfère de beaucoup cette imitation de génie, à l'imitation plus littérale de Despréaux :

Que produira l'Auteur, après tous ses grands cris ?
La montagne en travail enfante une souris.

Je n'approuve point la Fontaine, quand il ſe ſert de quelque mauvaiſe rime, ou de quelque conſtruction vicieuſe ; mais je penſe que ces légers défauts ſont beaucoup plus pardonnables dans ſon genre & dans ſa maniere d'écrire, que dans un ſtyle plus ſérieux. Tout le monde conviendra que ſon exemple n'a pas dû vous engager, Monſieur, à remplir vos Tragédies & vos Poëmes de tant de rimes défectueuſes, & de licences continuelles qui ſeront toujours des taches conſidérables dans vos Ouvrages, quoiqu'elles paroiſſent légeres dans ceux de la Fontaine. L'air négligé que l'on aime dans une Bergère, on ne l'excuſe point dans une Reine.

On ſouffre que la Fontaine, dans un conte, paſſe un peu ſur la règle, en mettant :

Bon, jurer ! Ce ſerment vous *lie-t-il* davantage
Que le premier n'a fait ?

Ou bien qu'il faſſe un hiatus.

Ils avoient *lu* : *où* plutôt oui dire.

Quand ces petites fautes n'y ſeroient pas, aſſurément ce ſeroit le mieux ; mais la ſim-

plicité du genre, la liberté du ſtyle Marotique les font aiſément pardonner; mais on ne peut tolérer que, dans un Poëme héroïque, on faſſe une faute auſſi conſidérable contre la Langue que celle-ci :

Retranches, ô mon Dieu ! les jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi. (1)

Jamais on n'a mis une *s* à cet impératif *retranche*, ni à tous ceux qui lui reſſemblent ; comme *aime*, *pardonne*, *juge*, *écoute* (2), ſi ce n'eſt dans ce cas, *juges-en par mes pleurs*, *écoutes-en la voix*, &c. où l'oreille, maîtreſſe des Langues, a fait une exception à la règle pour éviter la cacophonie.

Parmi les licences que la Fontaine a priſes, il en eſt, comme nous l'avons déjà dit, qui ſemblent appartenir à ſon ſtyle, & qui lui donnent un nouveau charme. Il faut bien ſe garder, par exemple, de condamner les hiatus ſuivans :

(1) Henriade. Chant. VII. Vers 307.

(2) Il ſeroit plaiſant de dire, *écoutes un peu.*

Le

Le Juge prétendoit qu'à tort & à travers,
On ne ſauroit manquer condamnant un pervers:
En s'informant de tout, & des *ſi* & des *cas*, &c.
Chapitre donc, puiſque Chapitre *y a*,
Fut aſſemblé.
Çà & *là*, ſes regards en liberté, couroient
Où les portoit leur fantaiſie.

Il vaut mieux tomber dans ces petites irrégularités, que dans le ſtyle froid, le plus inſupportable de tous, pour un Ouvrage de plaiſanterie : or, ſi l'on vouloit les éviter à toute force, il faudroit ſe priver d'expreſſions qui animent la narration enjouée, & qu'on ne ſauroit remplacer. Voyez encore, dans ces Vers, ſi la petite négligence de l'hiatus n'y ajoute pas une certaine naïveté.

Hélas! Monſieur, dit la belle en pleurant,
En quoi vous puis-je avoir fait du dommage?
Je n'ai donné vos draps ni votre argent;
Le compte y eſt.

Il ſemble que cet air négligé peigne d'avantage la ſimplicité de l'innocente que le Poëte fait parler. C'eſt dans ces circonſtances que la règle doit céder au naturel & à la grace. Aucun Poëte n'a ſi bien ſenti

que la Fontaine tout le parti qu'on peut tirer d'une licence, & n'en a mieux ſu faire une beauté. C'eſt en quoi, je le répète, il eſt preſque inimitable.

Parmi les cinq ou ſix exemples que vous rapportez de cet Auteur, comme des *puérilités*, contre leſquelles vous voulez, dites-vous (1), prémunir le goût des jeunes gens, votre critique eſt évidemment en défaut ſur trois des plus frappans, & les trois autres ne ſeroient pas difficiles à juſtifier; d'où l'on peut conjecturer que *les fautes* ne ſont pas en auſſi *grand nombre* dans ce Poëte que vous croyez les y voir.

Votre premier exemple eſt pris de la Fable de la *Cigale & de la Fourmi*. Vous reprenez ces Vers :

> Vous chantez, j'en ſuis fort aiſe.
> Eh bien! danſez maintenant.

Et vous ajoutez : *Comment une Fourmi peut-elle dire ce proverbe du Peuple à une Cigale?* J'aimerois autant que vous diſiez : *Comment une Fourmi peut-elle parler?* car

(1) Catalogue des Ecrivains du ſiècle de Louis XIV.

dès que la Fable a le pouvoir de donner la parole aux animaux, elle peut auſſi leur prêter les ſentiments, les paſſions des hommes, & leur mettre à la bouche, non ſeulement les proverbes du Peuple, ce qui eſt le moins étonnant, mais encore les diſcours des Héros & des Sages.

Dans la Fable des *animaux malades de la peſte*, le Lion fait une fort belle harangue, afin de prouver que l'un d'eux doit ſe dévouer pour le ſalut de tous; entr'autres choſes qu'il allègue pour confirmer ſon avis, il dit :

L'Hiſtoire nous apprend qu'en de tels accidens,
On fait de pareils dévouemens.

A cela vous demanderez : *Comment un Lion peut-il ſavoir l'Hiſtoire ?* Avec cette belle demande, vous croirez foudroyer les Fables de la Fontaine, & vous n'aurez fait qu'une miſérable chicane, dont vous aurez rougi peut-être vous-même en l'écrivant.

Le proverbe, que dit la Fourmi à la Cigale, eſt bien dans le caractère que l'Auteur lui a donné, d'après ce qu'on fait de cet animal. Sous ſon emblême, le Poëte

peint une bonne ménagère, même un peu avare, qui ne ſe paie point de chanſons, & qui ne fait point prêter à qui n'a rien.

La Fourmi n'eſt point prêteuſe.

Les perſonnes de ce caractere joignent aiſément la raillerie au refus. C'eſt ce qui fait le piquant & le naturel de cette réponſe :

Vous chantiez, j'en ſuis fort aiſe.
Eh bien, danſez maintenant.

Suppoſons que ce ſoit à une chanteuſe de l'Opéra que ce proverbe ſoit dit par une perſonne du Peuple, économe & avare ; la Fourmi, qui repréſente ce perſonnage, eſt très-bien choiſie pour ſe ſervir de ce même proverbe. Au lieu de faire cette critique injuſte & fauſſe, vous auriez pu remarquer l'art & le génie, avec lequel la Fontaine prête à chaque animal un langage convenable, & au rôle qu'il lui fait jouer, & au perſonnage dont il l'habille, & au caractère qui lui eſt propre dans ſon eſpèce. C'eſt ce qui répand tant d'intérêt, de charmes, de naturel &

de vérité dans ſes Fables. Pour bien ſentir ce mérite ſi rare, il faut autre choſe que beaucoup d'eſprit.

Dans votre ſeconde critique, auſſi fauſſe que la précédente, vous attaquez ces Vers :

Si j'apprenois l'Hébreu, les Sciences, l'Hiſtoire,
Tout cela c'eſt la mer à boire.

Il faut avouer, dites-vous, *que Phèdre écrit avec une pureté qui n'a rien de cette baſſeſſe.*

Ces Vers ſe trouvent dans la Fable des *deux Chiens & de l'Ane mort*, où deux chiens voyant un âne mort qui flottoit ſur l'eau, & ne pouvant l'atteindre, ſe mirent à boire cette eau, croyant qu'ils alloient la tarir, & que le corps reſteroit à ſec. Après ce récit, le Poëte fait la réflexion ſuivante :

L'homme eſt ainſi bâti : quand un ſujet l'enflamme,
L'impoſſibilité diſparoît à ſon ame.
Combien fait-il de vœux ! combien perd-il de pas !
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire.
Si j'arrondiſſois mes États !
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenois l'Hébreu, les Sciences, l'Hiſtoire !
Tout cela c'eſt la Mer à boire.

Cette locution proverbiale n'eſt point du tout hors de place dans un ſtyle ſimple & enjoué. Il y a plus, elle eſt très-agréable par l'alluſion qu'elle fait au ſujet de la fable où les chiens périſſent en voulant boire toute une mer. C'eſt ſavoir tirer parti de tout. Traiter de baſſeſſe une rencontre ſi heureuſe, c'eſt être de bien mauvaiſe foi, ou de bien mauvaiſe humeur. Si Phèdre n'a pas de cette ſorte d'agrémens qui ne ſont pas à dédaigner, tant pis pour lui; il ne faut pas en faire un reproche à la Fontaine, qui a ſu par ſon enjouement, par ſes beautés originales & piquantes ſe mettre fort au-deſſus de Phèdre, quoiqu'il n'ait pas toujours la même pureté, ni la même correction de langage. La Fontaine eſt auſſi précis que Phèdre, quand il le veut, & quand il le faut : mais s'il n'étoit que précis & élégant, il ne ſeroit pas ſi ſouvent lu & relu. Quand Phèdre lui-même reviendroit nous donner en François des Fables comme les ſiennes, il lui ſeroit difficile de faire oublier un moment la Fontaine. Je dis plus : il lui ſeroit peut-être difficile d'obtenir, dans notre Langue, la réputation qu'il

a dans la ſienne. Sa ſimplicité, ſon élégance, ſa préciſion ſeroient toujours d'un grand prix. Mais la Fontaine auroit pour lui les graces, & par conſéquent tous les cœurs.

La plus déraiſonnable de vos critiques, eſt celle qui tombe ſur ces vers remarquables :

Un jour ſur ſes *longs* piés alloit je ne ſais où
Le Héron au *long* bec, emmanché d'un *long* cou.

Vous traitez de puérilité cette répétition du mot *long* qui fait la peinture la plus naturelle & la plus ſenſible du Héron, qui eſt effectivement tout en piés, en bec & en cou. Juſqu'ici tous les connoiſſeurs en Poéſie avoient admiré cette petite peinture; & il eſt ſingulier que vous regardiez comme puéril ce qui eſt une beauté pour les eſprits les plus éclairés. Que le commun des lecteurs n'apperçoive pas ces ſortes de beautés, à la bonne heure; mais qu'un homme comme vous les traite de négligences, cela fait douter que vous ſoyez parfaitement inſtruit de tous les ſecrets d'un Art que vous avez pourtant cultivé toute votre vie.

Le même eſprit qui vous a fait blâmer les vers précédens, vous feroit reprendre également ceux-ci qui ſont à peu près dans le même genre, & que je n'ai pas aſſez d'eſprit pour ne pas admirer :

Guillot, le vrai Guillot étendu ſur l'herbette,
Dormoit alors profondément,
Son chien dormoit auſſi, comme auſſi ſa muſette ;
La plupart des brebis dormoient pareillement.

Peut-on ne pas ſentir combien cette répétition du mot *dormoient* fait une image vive & pittoreſque ? Quelle hardieſſe dans cette expreſſion, *ſa muſette dormoit auſſi* ; mais quelle délicateſſe & quel art d'avoir ſous-entendu le mot *dormoit* dans cet endroit, & d'avoir mis ſeulement, *comme auſſi ſa muſette* ! Voilà de quelle maniere on doit adoucir, dans le ſtyle ſimple, l'audace de certaines expreſſions qui, ſans rien perdre de leur force, deviennent plus naturelles & plus gracieuſes.

Si vous vous permettez, Monſieur, de riſquer des cenſures auſſi mal fondées ſur un Poëte auſſi illuſtre ; pourquoi criez-vous ſi haut contre ceux qui reprennent avec ménagement ce qu'ils trouvent de repré-

henſible dans vos écrits ? & pourquoi ne ſeroit-il pas permis, en réfutant vos critiques, de prendre chez vous-même des exemples plus juſtes de ce bas & de ce trivial que vous reprochez trop légérement à la Fontaine ?

Ne craignez point que j'aille fouiller dans le fatras obſcur de vos dernières productions. Il ſuffit de les citer en général, comme un exemple continuel du ſtyle proſaïque, rampant & même fangeux, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion qui convient aſſez-bien à une plume trempée depuis ſi long-tems dans l'ordure & dans la boue. Les Poéſies légères ou fugitives, que vous avez écrites dans votre meilleur tems, me fourniront les paſſages que je vais vous mettre ſous les yeux.

Dans une Epître au Roi de Pruſſe, que j'ai déjà citée ailleurs, vous vous exprimez ainſi :

Conſervez, ô mon Dieu ! l'aimable Frédéric,
Pour ſon bonheur, pour moi, pour le bien du public.
Vivez, Prince, & paſſez dans la paix, dans la guerre,
Sur-tout dans les plaiſirs tous les *Ics* de la terre,
Théodoric, Ulric, Genſéric, Alaric,

Dont aucun ne vous vaut ſelon mon pronoſtic.
Mais lorſque vous aurez, de victoire en victoire,
Arrondi vos Etats, ainſi que *votre gloire*, &c.

Ce ton à demi-burleſque conviendroit peut-être dans une petite Epître badine; mais une Epître en grands vers, adreſſée à un Roi, doit être d'un ſtyle plus noble & plus décent. Ce n'eſt point ſur ce ton qu'Horace écrivoit à Auguſte, ni Deſpréaux à Louis XIV. Deſpréaux qui connoiſſoit ſi bien toutes les bienſéances du ſtyle, ne ſe ſeroit point ſervi dans ſes belles Epîtres de cette plaiſanterie ſur les Héros en *ic*; mais il s'en ſert dans une Lettre à M. de Vivonne. Encore ſuppoſe-t-il que cette Lettre eſt écrite par Voiture fort amoureux de ces badineries. « Il n'y a pas » juſqu'aux Alarics, aux Genſérics, aux » Théodorics, & à tous autres Conqué- » rans en *ics*, qui ne parlent fort bien de » votre action ».

Voici un endroit où vous avez mêlé, je ne ſais par quel art, la bouffiſſure au trivial & au négligé :

Le voilà ce Théâtre & de neige & de gloire.
Eternel Boulevard qui n'a point garanti

Des Lombards le beau territoire.

Un Théâtre de neige qui eſt un *Théâtre de gloire*, eſt aſſurément un *Théâtre* fort plaiſant. Si vous avez cru cette expreſſion poétique, vous l'avez fort bien ſoutenue par ce vers,

Des Lombards le beau territoire.

Voulez-vous des vers de la même force, & même un peu plus rampans, je les tirerai d'une autre Epître au Roi de Pruſſe :

Que dirai-je d'un Pape & de ſept Cardinaux,
D'un zèle apoſtolique uniſſant les travaux,
Pour apprendre aux humains, dans leurs auguſtes codes,
Que c'étoit un péché de croire aux antipodes.

Ouvrez les Poéſies de San'ecque, vous trouverez le modèle d'un pareil ſtyle.

Lorſque vous dites dans une autre Epître :

On pourroit bien à l'aventure
Choiſir un autre *greluchon*.

Vous conviendrez que cela excède encore le trivial, & que vous ne trouverez rien de pareil dans la Fontaine. Vous n'y

trouverez pas non plus de *puérilité* comme celle-ci :

Que m'ont ſervi tous ces efforts
De notre incertaine ſcience,
Et ces quarrés de la diſtance,
Ces corpuſcules, ces reſſorts,
Cet infini ſi peu traitable?
Hélas! tout ce qu'on dit des *corps*
Rend-il le mien moins miſérable ?

Il eſt bien certain que tout ce qu'on dira des corpuſcules ou des corps ne rendra pas le vôtre meilleur ; mais cette vérité triviale, ou, pour mieux dire, ce jeu de mots ridicule, ne devoit pas échapper à celui qui trouve tant de *puérilités* dans le naïf la Fontaine.

Encore deux ou trois exemples, pris d'une autre Epître au Roi de Pruſſe, & je finirai cette digreſſion qui pourroit bien vous ennuyer.

En hibou, fort ſouvent renfermé tout le jour,
Vous percés d'un œil d'aigle, &c.

En hibou percer d'un œil d'aigle, comment appellerez-vous cela ? Je vous laiſſe y rêver.

Le repos eſt, dit-on, le partage du Ciel.
Je n'en crois rien du tout : quel bien imaginaire
D'être les bras croiſés pendant l'Eternité.

Si vous avez regardé comme une naïveté, de dire de Dieu qu'*il eſt les bras croiſés*; il faut avouer que vos naïvetés ſont un peu différentes de celles de la Fontaine, & qu'il y a infiniment d'eſprit de choiſir Dieu pour l'objet d'une expreſſion auſſi noble. Voyez ce qui ſuit :

On prétend que de Dieu les Rois ſont les images.
Les Anglois penſent autrement.
Ils diſent en plein Parlement,
Qu'un Roi n'eſt pas plus Dieu que le Pape infaillible,
Mais il eſt pourtant très-plauſible, &c.

Rameau diſoit qu'il mettroit, s'il vouloit, la gazette en muſique; on croiroit ici que vous avez voulu mettre en Vers un Arrêt du Parlement.

Dans la *Connoiſſance des beautés & des défauts de la Poéſie & de l'éloquence*, &c. Ouvrage dont nous avons déjà parlé, où vous vous comparez continuellement à tous nos meilleurs Ecrivains, en finiſſant toujours

par vous mettre modeſtement au-deſſus de chacun d'eux ; je trouve une fauſſe critique d'un des plus beaux morceaux de la Fontaine, de ces Vers que tout le monde ſait par cœur :

Qu'un ami véritable eſt une douce choſe !
Il cherche vos beſoins au fonds de votre cœur.
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un ſonge, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Je vais tranſcrire votre remarque. « Le » ſecond vers eſt le meilleur, ſans contre- » dit, de ce paſſage. Le mot de *pudeur* » n'eſt pas propre : il falloit *honte*. On » ne peut pas dire, j'ai la *pudeur* de » parler devant vous, au lieu de j'*ai* » *honte* de parler devant vous ; & on » ſent d'ailleurs que les derniers vers ſont » foibles ».

Je ne ſais où vous avez pris que le mot de *pudeur* n'étoit pas propre. Les meilleurs Poëtes l'ont employé pour *honte*. Agamemnon dit, dans Iphigénie,

Moi-même je l'avoue avec quelque *pudeur*.

On ſent très-bien qu'il ne s'agit pas là de la *pudeur* d'une jeune fille. Il y a plus, c'eſt que *honte* ſeroit trop fort dans le paſſage de la Fontaine. Un ami ne reſſent pas de la *honte* de découvrir ſes beſoins à ſon ami; c'eſt un certain embarras timide qui reſſemble à la *pudeur* non à la *honte*. On a quelque *pudeur* à demander un bienfait, mais on a de la *honte* quand on eſt refuſé. Il eſt étonnant que cette délicateſſe de langage n'ait pas été ſentie par un eſprit auſſi délié que le vôtre. Que trouvez-vous donc de *foible* dans les deux derniers vers? C'eſt un ſentiment tendre & ſimple exprimé ſimplement, mais non pas foiblement. S'il y avoit plus de force dans l'expreſſion, elle ſeroit bien moins touchante. Des vers ſont foibles lorſqu'ils ne rendent pas une penſée ou une image avec toute l'énergie qu'elles demandent. Les trois quarts de la Henriade, par exemple, ſont du ſtyle foible. Mais quiconque exprime un ſentiment doux, une penſée agréable avec force, devient ampoulé, & ne connut jamais les convenances du ſtyle.

Examinons maintenant quels ſont les vers que vous oppoſez à ceux de la Fontaine, & qui *vous paroiſſent infiniment plus agréables;* ce ſont vos termes:

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eſt point faite.
O Divine amitié! félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès ſoit permis,
Change en bien tous les maux où le Ciel m'a ſoumis.
Compagne de mes pas *dans tous mes demeures*,
Dans toutes les ſaiſons & dans toutes les heures,
Sans toi tout homme eſt ſeul. Il peut, par ton appui,
Multiplier ſon être, & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juſte & paſſion du Sage,
Amitié, que ton nom couronne cet Ouvrage,
Qu'il préſide à mes vers, comme il règne en mon cœur.

Vous ajoutez. « Ce morceau échauffe le » cœur ». *Il n'y va pas plus qu'il n'en vient.* « On en aime mieux ſon ami, quand » on a lu ce paſſage ». *c'eſt ſans doute depuis que vous l'avez écrit, que vous êtes un ami ſi rare* ». Que j'aime ce vers!

Multiplier ſon être, & vivre dans autrui.

Ce n'eſt pas pourtant le meilleur; mais votre goût eſt un peu pour la bouffiſſure. *Multiplier ſon être* eſt un jargon ſcholaſtique

que qui n'eſt point le langage du ſentiment. « Qu'il me paroît nouveau de dire » que l'amitié doit être la ſeule paſſion du » ſage » ! Quoi, le ſage ne doit pas avoir de paſſion pour la vertu, pour ſa Patrie ! Au reſte, votre paſſage ne peut ſe comparer avec celui de la Fontaine, pour la ſenſibilité & la douceur. On ne peut lire le ſien ſans attendriſſement. On ne voit dans le vôtre que des apoſtrophes, des maximes, des définitions de l'amitié, de grands mots, & rien qui parte de l'ame. Vos vers ſont d'un bel-eſprit qui crie bien haut : *je ne ſaurois avoir trop d'amis, car j'ai la plus belle ame du monde.* Les vers de La Fontaine ſont d'un homme pénétré qui croyoit parler à ſon ami Maucroix, dans l'effuſion de ſon cœur, & qui ne ſongeoit pas à faire des vers ronflans & ſententieux.

Revenons un peu au reproche que vous faites à cet illuſtre Ecrivain, d'avoir *corrompu ſa Langue, & de fourmiller de fautes* contre le langage.

Il eſt vrai que La Fontaine a fait quelques fautes contre la Grammaire & le puriſme académique. Mais autre choſe eſt de pé-

cher contre la Grammaire, ou contre la Langue poétique. On n'ignore pas que nos Poëtes les plus corrects ne ſont pas exempts de blâme aux yeux vétilleux des Grammairiens; & l'Abbé d'Olivet a cru trouver cent fautes dans Racine. Les véritables fautes de La Fontaine ne montent pas à beaucoup près ſi haut. Celles que vous y voyez, Monſieur, ſont apparemment certains vieux mots & des tournures marotiques.

La Fontaine ayant adopté le genre des Fables & des Contes, ſentit que le ſtyle naïf étoit le véritable ſtyle de cette eſpèce de narration; & en même temps il vit que la Langue de nos vieux Auteurs étoit la plus propre au ſtyle naïf; il vit que, ſi l'on vouloit changer le langage de Rabelais, de Montagne & d'Amiot, on ôteroit tout le charme & tout le ſel de leurs écrits, & que les *Amours de Daphnis & de Chloë*, par exemple, s'ils étoient mis en ſtyle moderne, fût-ce par l'Académie elle-même, perdroient à-peu-près tout leur prix. Il s'étudia donc à bien ſaiſir le génie naïf de notre vieux langage, qu'il fondit habilement avec le moderne, & s'en fit une

Langue particulière, ſur-tout pour ſes Contes. Son art, ou plutôt ſon talent, eſt de placer un vieux mot avec tant d'agrément, qu'il a toute la fraîcheur de la nouveauté, & qu'on eſt forcé d'avouer que tout autre mot ôteroit de la force ou de la grace à telle image ou à telle penſée. En parlant du ſinge qui eſſaie une couronne :

Il fit autour mille *grimaceries*,
Tours de ſoupleſſe & mille ſingeries.

Le mot *grimacerie* a quelque choſe de plus pittoreſque que *grimace*. Il ſemble être fait exprès pour le ſinge.

Voyez ailleurs :

Tant bien ſut dire & prêcher que la dame
Séchant ſes yeux, *raſſérénant* ſon ame,
Plus doux que miel à la fin l'écouta.

Ce vieux mot *raſſéréner* eſt très-doux, très-agréable, & tient lieu d'une périphraſe, *rétabliſſant le calme*. Quel mot mettrez-vous à la place, qui faſſe autant de plaiſir? Mais voici un autre endroit où le ſtyle naïf eſt à ſa perfection, par l'emploi du ſtyle de Marot :

Vous rappellez en moi la *ſouvenance*
D'un qui s'eſt vu mon unique ſouci.
Plus je vous vois, plus je crois voir auſſi
L'air & le port, les yeux, la *remembrance*,
De mon époux: que Dieu lui faſſe paix!
Voilà ſa bouche & voilà tous ſes traits.

Cette tournure, *la ſouvenance d'un qui s'eſt vu*, eſt d'une délicateſſe que vous ne rendrez jamais dans votre beau François. Le mot de *remembrance* eſt néceſſaire à la Langue. Nous n'en avons point d'autre qui le remplace. Il eſt ſonore. Pourquoi l'avoir aboli? Mettez votre joli vernis à ce morceau de La Fontaine, & tout ſera gâté. Il ne faut que lire ſes Poéſies avec un peu d'attention, pour remarquer une infinité de termes qu'il a rajeunis avec autant de ſuccès. Je ne pouſſerai donc pas plus loin ce détail. Si c'eſt là ce que vous appellez *corrompre la Langue*, vous êtes bien ſûr qu'on ne vous fera pas le même reproche, mais on doit être révolté que vous le faſſiez à La Fontaine.

Il n'a pas été moins heureux dans la plupart de ſes inverſions marotiques, qu'il a ſu rendre néceſſaires à exprimer ſes idées:

Vous êtes maigre entrée, il faut maigre ſortir.

Le vers ne peut pas être fait autrement pour être bon. Il ſe ſert habituellement d'une tranſpoſition qu'on a eu grand tort de proſcrire entièrement, & qui eſt fort utile pour éviter le ton proſaïque, comme dans ces vers :

Il avoit à grand tort *ſon village quitté.*
Conſtance n'eut ſi-tôt l'amour au cœur,
Que la voilà *craintive devenue,*
Cette honte qu'*auroit le ſilence enterrée.*
Court le pays, & vit du vacarme qu'il fait.

Comment faire un vers de cette ligne de proſe; *j'ai rendu votre argent à Madame?* Il n'eſt point trop proſaïque, moyennant l'inverſion marotique;

J'ai votre argent à Madame rendu.

Il eſt inutile d'avertir que le ſtyle noble ne ſouffriroit point ces inverſions; mais quant au ſtyle familier, notre vieux langage avoit, ſans contredit, plus de reſſources pour éviter l'uniformité, la peſanteur & le ton de la proſe. Il y a même des occaſions où la tournure marotique

peut ſeule faire entrer en vers certaines expreſſions qui deviennent élégantes, graces à cette tournure; par exemple:

Si nos femmes ſont infidelles,
Conſolons-nous; *bien d'autres le ſont qu'elles!*

Ou bien:

Qui pourvoira *de nous* au dîner de demain?

Ou encore mieux:

Non non, dit-il, ne craignez rien,
Et laiſſez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laiſſa.

Il n'eſt pas indifférent d'étudier ces petites choſes, ſi l'on veut connoître à fonds l'art d'écrire en vers. Ce ſont des bagatelles, ſi l'on veut; mais tout ce qui peut contribuer à perfectionner le ſtyle, n'eſt point à négliger. Il n'y a rien de ſi rare que les Ecrivains qui ſachent être les maîtres de leur Langue.

Je vous ai promis, Monſieur, de vous prouver que non ſeulement La Fontaine n'a point corrompu ſa Langue, mais qu'il l'avoit enrichie d'un grand nombre d'expreſſions & de tournures auſſi hardies qu'in-

génieuſes. Si je voulois détailler tout ce qu'une lecture réfléchie de ſes Ouvrages m'a offert de remarquable ſur ce point, je pourrois faire une diſſertation très-inſtructive; mais qui eſt-ce qui me liroit? Je me bornerai donc à quelques remarques qui ſatisferont les lecteurs ſuperficiels, & qui indiqueront aux autres la manière d'approfondir ce que je n'aurai qu'effleuré.

Ce qui diſtingue les Ecrivains de génie, c'eſt qu'ils forcent, pour ainſi dire, leur Langue à exprimer ce qu'ils ſentent. Ils paſſent par-deſſus les règles grammaticales, & les gens de goût ſont obligés de condamner les règles, & d'approuver une heureuſe licence. Les anciens Poëtes avoient là-deſſus une liberté étonnante. Les nôtres ſont plus réſervés & plus timides. Mais La Fontaine, qui ne pouvoit être gêné par rien, a été moins circonſpect; & ſon génie lui a fait haſarder beaucoup de choſes, peut-être même ſans ſavoir s'il haſardoit rien.

Le verbe *triompher* ne ſe joint pas ordinairement avec un autre verbe. On dit bien *triompher d'un ennemi, d'une paſſion;*

mais on ne dit pas *triompher de faire une chose*. Cependant La Fontaine a dit :

Sa charmante moitié
Triomphoit d'être inconſolable
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.

Il ſemble, malgré la règle, que cette façon de parler eſt toute naturelle, tant elle eſt aiſée, préciſe & expreſſive. En voici une autre empruntée du Latin, qui a beaucoup de vivacité :

Vous qui devez ſavoir les choſes de la vie,
Qui par tous ſes degrés avez déjà paſſé,
Et *que rien ne doit fuir* en cet âge avancé.

Il ſeroit à deſirer qu'on eût adopté cette locution, qui réunit la clarté à la préciſion & à la force.

Voyez dans cet autre endroit comme il ſait plier la Langue, & la dégager de cette ſurcharge d'articles & de verbes auxiliaires dont elle eſt embarraſſée, & qui rendent ſouvent ſa marche peſante :

Nos amis ont grand tort, & *tort qui* ſe repoſe
Sur de tels pareſſeux à ſervir ainſi lents.

Cet autre exemple eſt encore plus extraordinaire & plus frappant.

Un loup, dis-je, au ſortir des rigueurs de l'hiver,
Apperçut un cheval qu'on avoit mis au verd;
Je laiſſe à penſer quelle joie.
Bonne chaſſe, dit-il, *qui l'auroit* à ſon croc.

Cette ellipſe eſt très-forte. Le Poëte ſous-entend : *celui-là feroit bonne chaſſe qui*, &c. mais cette ellipſe peint à merveille l'avidité du loup. Car le langage d'une paſſion quelconque eſt toujours bruſque & rapide. Tous les grands Poëtes, dans ces occaſions, ont ſacrifié les ſcrupules de la Grammaire à la vérité de l'expreſſion. C'eſt là préciſément maîtriſer ſa Langue & l'enrichir malgré elle.

Juſqu'ici les Poëtes s'étoient contentés d'appeller les bleds & les autres fruits de la campagne, l'*eſpoir du moiſſonneur*. La Fontaine, en véritable Poëte, qui ſe crée une Langue au beſoin, & qui dédaigne de marcher ſur les pas des rimeurs vulgaires, s'exprime ainſi, dans ſon Poëme d'*Adonis*, en parlant d'un ſanglier :

L'avare laboureur ſe plaint à ſa famille,
Que ſa dent a détruit *l'eſpoir de la faucille*.

L'eſpoir de la faucille eſt une expreſſion auſſi neuve que hardie. Les Anciens n'ont rien de plus fort ; mais tel eſt le droit de la Poéſie, de donner à l'inſtrument du moiſſonneur *l'eſpoir* du moiſſonneur même. Quiconque blâmera ces belles hardieſſes, s'avouera indigne de lire les Poëtes, & d'en parler.

Notre Poëte eſt le ſeul, que je ſache, qui ait donné au mot *inſtruire* la ſignification que ce mot a dans les vers ſuivans :

Le lionceau ſe baigne en leur ſang, avec joie,
Il ne ſait pas rugir, & *s'inſtruit à la proie.*

S'inſtruire aux Beaux-Arts, au métier de la guerre, &c. étoit la ſeule acception que ce mot avoit dans la Langue ; mais *s'inſtruire à la proie* eſt une acception neuve, qui eſt auſſi préciſe qu'énergique & élégante.

C'eſt ici l'occaſion de détromper pluſieurs perſonnes qui regardent ſeulement La Fontaine comme un Conteur agréable, & qui ne s'imaginent pas que ce ſoit un grand Poëte. Peut-être le croyez-vous auſſi, Monſieur, car vous n'accordez à cet homme

de génie, que le mérite d'avoir fait *des vers naturels*. Du moins j'ai entendu porter ce jugement à certains Littérateurs, que bien vous connoiſſez, & qui ne jurent que par vous. Il ſeroit aiſé de leur prouver que notre Fabuliſte eſt l'un de nos Poëtes le plus hardi, le plus neuf pour l'expreſſion, & qui a le plus enrichi la Langue des Poëtes. Le ſeul Racine peut lui diſputer le prix dans cette partie. La Fontaine eſt d'autant plus étonnant, que c'eſt dans les choſes les plus ſimples, qu'il trouve matière à s'élever au ton le plus poétique, ſans ſortir du ton de ſon genre, & ſans jamais ceſſer d'être naturel. Voilà ce qu'aucun autre Fabuliſte n'a pu faire après lui; indépendamment de la naïveté & de l'art de narrer que perſonne n'aura dans la même perfection. Ce ſont là les trois principales qualités, par leſquelles il attache le lecteur; une narration claire, animée, pleine d'enjouement; un naturel exquis & des traits naïfs à chaque inſtant; un ſtyle plein d'images & de Poéſie, qui ſans ceſſe vous réveille, & vous

empêche de tomber dans la langueur où pourroient vous entraîner les choſes familières & communes dont il parle ; écueil où ſes imitateurs ont tous échoué.

Veut-il dire qu'*un roſeau croît ſur le bord des rivières*, il lui fait dire par le chêne orgueilleux :

Mais vous naiſſez le plus ſouvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.

Avec quelle force & quelles couleurs il nous dit qu'il s'élève un vent des plus violens :

Du bout de l'horiſon, accourt avec furie,
Le plus terrible des enfans
Que le nord eût porté juſques-là dans ſes flancs.

Dans ſon ſtyle poétique, la mouche s'appelle *la fille de l'air*, ou bien *le paraſite aîlé*. Un miroir pour attirer des oiſeaux, c'eſt *un fantôme brillant*. Les grenouilles ſont *les citoyennes des étangs*. Le mot *chartier* eſt ignoble. La Fontaine le nomme plaiſamment :

Le Phaëton d'une voiture à foin.

Il peint l'*aigle aux aîles étendues*, le vau-

tour *au bec retors, à la tranchante ſerre;* la belette, *la dame au né pointu*, ou bien *au corps long & fluet*, ou *l'animal à longue échine.* Le roſſignol eſt *le héraut du printemps.* L'arc-en-ciel, c'eſt *l'écharpe d'Iris.* Le peuple eſt appellé juſtement, *l'animal aux têtes frivoles*; un homme qui aime les jardins, *Prêtre de Flore & de Pomone* : les Courtiſans, *Peuple caméléon*, &c. C'eſt ainſi qu'il fait par-tout image, & qu'il anime ſes récits & ſes deſcriptions. Quelle hardieſſe d'expreſſion dans ces vers, tout ſimples qu'ils ſont :

. - - - Ses ſoins ne purent faire
Qu'elle échappât au temps, cet inſigne larron.
Les ruines d'une maiſon
Se peuvent réparer : que n'eſt cet avantage
Pour les ruines du viſage!

Les ruines du viſage eſt une figure extrêmement hardie; mais elle eſt préparée par *les ruines d'une maiſon.* Avec quelle Poéſie, il nous dit qu'*une belette entra dans le terrier d'un lapin, tandis qu'il étoit ſorti le matin.*

Elle porta chez lui ſes penates, un jour

Qu'il étoit allé faire à l'aurore ſa cour:
Parmi le thim & la roſée.

Cette richeſſe de Poéſie eſt portée encore plus loin dans cette peinture de la chaſſe à l'affut :

A l'heure de l'affut; ſoit lorſque la lumière
Précipite ſes traits dans l'humide ſéjour :
Soit lorſque le ſoleil rentre dans ſa carrière,
Et que n'étant plus nuit, il n'eſt pas encor jour.
Au bord de quelque bois, ſur un arbre je grimpe,
Et nouveau Jupiter, du haut de cet Olimpe,
Je foudroie à diſcrétion
Un lapin qui n'y penſoit guère.
Je vois fuir auſſi-tôt toute la nation
Des lapins qui, ſur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, & de thim parfumoient leur banquet.

Ce Poëte enchanteur ſe ſert quelquefois d'images ſublimes, qui contraſtent plaiſamment avec les héros de ſes Fables. Il s'agit d'un renard qui entre dans un poulailler.

Le voleur tourne tant, qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple & remplit de meurtre la cité.
Les marques de ſa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps ſanglans & de carnage.

Peu s'en fallut que le ſoleil
Ne rebrouſsât d'horreur vers le manoir liquide.

Quel agrément il ſait répandre ſur les plus petits objets, par un heureux emploi de la fable, qui fut toujours, quoi qu'en diſent nos raiſonneurs, le champ le plus riche de la Poéſie. Voyez ce que lui fournit un fromage :

C'eſt un fromage exquis. Le Dieu Faune l'a fait,
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.

Jamais Poëte n'a ſi bien ſu mêler les graces avec les ornemens de la Poéſie :

La belle étoit au lit encore :
L'univers n'eut jamais d'aurore
Plus pareſſeuſe à ſe lever.

Un morceau ſupérieur en ce genre, eſt celui-ci, auquel il n'y a peut-être rien de comparable en aucune Langue :

Bacchus avec Cérès, de qui la compagnie
Met Vénus en train bien ſouvent,
Devoient être, ce coup, de la cérémonie.
Propreté toucha ſeule aux apprêts du régal.
Elle ſut s'en tirer avec beaucoup de grace.

Tout paſſa par ſes mains, & le vin & la glace,
Et les carafes de cryſtal :
On s'y ſeroit miré. Flore, à l'haleine d'ambre,
Sema de fleurs toute la chambre:
Elle en fit un jardin. Sur le linge, ces fleurs
Formoient des las d'amour, & le chiffre des Sœurs.

Toute la ſuite de cette deſcription eſt de la même beauté, & j'y renvoie le lecteur.

Ce Poëte, ſi charmant & ſi gracieux, eſt ſouvent auſſi très-ſublime. Il a des endroits de la plus grande force. Pour n'être pas [trop long], je ne rapporterai que celui-ci :

Un bloc de marbre étoit ſi beau
Qu'un Statuaire en fit emplette :
Qu'en ſera, dit-il, mon ciſeau ?
Sera-t-il Dieu, table ou cuvette?
Il ſera Dieu : même je veux
Qu'il aït en ſa main un tonnerre.
Tremblez humains ; faites des vœux,
Voilà le Maître de la terre.

Ce diſcours du Statuaire eſt d'un enthouſiaſme divin. Je voudrois bien ſavoir ſi l'Auteur, où l'on remarque tant de morceaux d'une ſi belle Poéſie, n'eſt qu'un agréable

agréable conteur. Pour moi, j'ai peine à trouver, dans notre Langue, un Poëte plus riche que La Fontaine. Je n'en connois guère auſſi de plus hardi, je le répéte. Permettez-moi de vous citer encore quelques-unes de ces expreſſions neuves & frappées au coin du génie, que le bel-eſprit ne rencontre jamais, que les gens d'un goût médiocre ne manquent point de critiquer, & dont le mérite n'eſt ſenti que des véritables connoiſſeurs.

Tous les rimeurs de bouquets à Iris avoient cent fois répété qu'*un beau ſein fait honte à l'albâtre*. Pour ne pas tomber dans cette froide répétition, La Fontaine prend une tournure bien plus animée :

Camille donc s'étend : & ſur un ſein
Pour qui l'ivoire auroit eu de l'envie,
Poſe ſes pieds, &c.

Donner de l'envie à l'ivoire, eſt certainement une figure très-audacieuſe ; mais ſans cette heureuſe audace

La Poéſie eſt morte & rampe ſans vigueur,

Croiroit-on qu'on pût dire d'une *maiſon*, qu'elle eſt *mélancolique* ? Voici comment notre Poëte hazarde cette épithète dans la Matrone d'Ephèſe. Il parle du ſoldat qui deſcend dans le tombeau.

Il entre, eſt étonné; demande à cette femme
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs?
Pourquoi cette triſte muſique,
Pourquoi cette maiſon noire & mélancolique?

Combien de fois n'a-t-on pas dit : *le ſilence regne dans les bois.* Il n'y a plus aucun mérite à ſe ſervir de cette expreſſion uſée; mais il y en a d'exprimer la même choſe de cette manière toute nouvelle :

Le ſilence y faiſoit ſa demeure ordinaire.

C'eſt avec ce même génie poétique qui peut animer tout, & donner un corps aux êtres les plus fantaſtiques, qu'il dit ailleurs :

Le ſommeil quitta ſon logis.
Il eut pour hôtes, les ſoucis,
Les ſoupçons, les alarmes vaines.

Mais je ne ſache rien nulle part d'auſſi fort & d'auſſi hardi que la figure renfer-

mée dans les vers ſuivans : ils ſont pris de la fable du *Philoſophe Scythe* qui rencontre un ſage émondant les arbres de ſon jardin.

Le Scyte alors lui demanda,
Pourquoi cette ruine? Etoit-il homme ſage
De mutiler ainſi ces pauvres habitans ?
Quittez-moi cette ſerpe, inſtrument de dommage.
Laiſſez agir la faulx du temps.
Ils iront aſſez tôt border le noir rivage.

Il n'y avoit qu'un très-grand Poëte qui pût imaginer de faire deſcendre *des arbres au noir rivage* : mais ce qui renchérit encore là-deſſus, c'eſt de dire que ces arbres *iront border le noir rivage*. C'eſt porter la Poéſie à ſon plus haut degré. Mais remarquez que cette hardieſſe étonnante eſt préparée adroitement par ce vers :

— — — Etoit-il homme ſage
De mutiler ainſi ces pauvres habitans ?

Vous avez eu raiſon, Monſieur, de dire, dans votre *Temple du goût*, qu'on avoit très-mal fait de recueillir trois volumes des *Œuvres poſthumes* de La Fontaine ; mais vous auriez pu ajouter que,

parmi bien des choſes médiocres, il y en a d'excellentes, & qu'on y reconnoît ſouvent La Fontaine. Il y a ſur-tout deux petits Poëmes, dont l'un eſt intitulé *Adonis*, & l'autre *Saint Malc*, dans leſquels on rencontre de très-beaux morceaux de Poéſie. J'en vais citer deux pour échantillons, qui inſpireront peut-être au lecteur l'envie de recourir à ces piéces, leſquelles, ſans être parfaites, annoncent peut-être plus de talent pour la Poéſie épique, que tel Poëme en dix Chants. Voici le début d'*Adonis*:

Je n'ai pas entrepris de chanter, dans ces Vers,
Rome, ni ſes enfans vainqueurs de l'Univers,
Ni les fameuſes tours qu'Hector ne put défendre,
Ni les combats des Dieux aux rives du Scamandre.
Ces ſujets ſont trop hauts, & je manque de voix.
Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, écho, les zéphyrs & leurs molles haleines,
Le verd tapis des prés, & l'argent des fontaines.
C'eſt parmi les forêts qu'a vécu mon Héros:
C'eſt dans les bois qu'amour a troublé ſon repos.
Ma Muſe, en ſa faveur, de myrthe s'eſt parée;
J'ai voulu célébrer l'amant de Cythérée,
Adonis dont la vie eut des termes ſi courts, &c.

Le grand Rouſſeau faiſoit beaucoup de cas du Poëme *ſur la captivité de S. Malc*,

d'où eſt tiré le paſſage ſuivant. S. Malc a été pris par un brigand, dont il garde les troupeaux avec une bergère auſſi ſainte que lui :

Jamais l'ombre chez eux ne mit fin aux prières,
Ni la main du ſommeil n'abaiſſa leurs paupières.
La nuit ſe paſſoit toute en vœux, en oraiſon.
Dès que l'Aube empourproit les bords de l'horiſon,
Ils menoient leurs troupeaux loin de toutes approches;
Malc aimoit un ruiſſeau coulant entre des roches.
Des cédres le couvroient d'ombrages toujours verds;
Ils défendoient ce lieu du chaud & des hivers.
De degrés en degrés l'eau tombant ſur des marbres,
Mêloit ſon bruit aux vents engoufrés dans les arbres.
Jamais déſert ne fut moins connu des humains;
A peine le ſoleil en ſavoit les chemins.
La Bergère cherchoit les plus vaſtes campagnes.
Là, ſes ſeules brebis lui ſervoient de compagnes.
Les vents, en ſa faveur, leur offroient un air doux;
Le Ciel les préſervoit de la fureur des loups;
Et gardant leurs toiſons exemptes de rapines,
Ne leur laiſſoit payer nul tribut aux épines.
Dans les dédales verds, que formoient les bailliers,
L'herbe tendre, le thym, les humbles violiers
Préſentoient aux troupeaux une pâture exquiſe.
En des lieux découverts notre Bergère aſſiſe
Aux injures du hâle expoſoit ſes attraits, &c.

Je ne finirai point cet article, ſans re-

lever un trait assez indécent qui vous est échappé contre le caractère de La Fontaine. « Il étoit, dites-vous, malgré son » génie, presqu'aussi simple que les héros » de ses Fables (1) ».

Quelle comparaison, Monsieur, de la simplicité d'un homme de génie, avec celle des bêtes! Si vous avez pris cela pour une gentillesse d'esprit, quel cas doit-on faire de l'esprit? En disant que La Fontaine étoit simple, malgré son génie, auriez-vous cru que le génie fût opposé à la simplicité des mœurs? Au contraire, il n'y a que le vrai génie qui ait cette aimable simplicité. Le génie n'étant autre chose qu'un heureux & sublime instinct, qui rapproche un homme de la nature, & lui en fait sentir vivement toutes les beautés, il est presque nécessaire que cet homme de génie ait, dans ses mœurs, cette belle simplicité de la nature, & je ne crois pas qu'il y ait une marque plus sûre

(1) Chapitre des Beaux-Arts, Siècle de Louis XIV.

pour reconnoître si un homme n'a point de génie, que de voir s'il manque de cette simplicité même.

Voyez depuis Homère & Virgile, jusqu'à Corneille & La Fontaine, si tous les hommes de génie n'ont pas été estimés principalement par cette qualité si rare entre les autres hommes. Je conviens que, de nos jours, on aime mieux n'avoir que de l'esprit & avoir des mœurs moins simples. On se pique de raffinement, de duplicité, d'intrigues, de manège, de ruse & de mauvaise foi. Si l'on peut assaisonner tout cela de persifflage & d'un jargon brillant, on est très-content de soi, l'on ne changeroit pas sa petite réputation de bel-esprit contre celle du plus grand génie. C'est à cette dépravation de mœurs, que les Gens de Lettres ont puisée dans un commerce trop fréquent des gens du monde, & que peut-être ils y ont augmentée, qu'il faut attribuer ce manque de génie que l'on remarque en eux. Ce qui fait sur-tout valoir mon observation, c'est que l'homme de ce siècle qui a, sans contredit, le plus de génie (excusez-moi, Mon-

ſieur, ſi ce n'eſt pas de vous que je veux parler) eſt préciſément celui qui a le plus de cette ſimplicité précieuſe qu'on eſtimoit dans les premiers Ecrivains de l'autre ſiècle. Au reſte, il ne faut pas croire que la ſimplicité de La Fontaine alloit juſqu'à la ſtupidité, comme vous voudriez l'inſinuer. Il avoit la même naïveté dans ſes mœurs que celle qu'on admire dans ſes écrits. Il n'étoit point étincelant d'eſprit dans un cercle; mais il naiſſoit des chef-d'œuvres de ſa plume; & ſur tout il avoit mérité, par ſes vertus & par la droiture de ſon cœur, l'eſtime & l'amitié de ceux qui jouiſſoient le plus intimement de ſon commerce. Aujourd'hui nos beaux-eſprits, les plus huppés, n'enfantent point de chef-d'œuvres. Loin d'avoir de véritables amis & d'être eſtimés des gens de bien, ils ſont craints, haïs & mépriſés; & ils ſe moquent de ceux qui ſont aſſez ſimples pour reſſembler à La Fontaine, au moins par la candeur, la franchiſe, la bonhommie, & toutes les qualités de l'ame, ſans leſquelles le genie même ne ſeroit rien, s'il étoit poſſible qu'il exiſtât ſans elles.

Nous voici arrivés, Monſieur, à l'article de DESPRE'AUX. C'eſt de tous nos grands Poëtes celui dont vous avez parlé le plus diverſement. Vous l'avez loué beaucoup, & beaucoup plus critiqué. J'ai eu l'occaſion, dans les Lettres précédentes, de défendre la plupart de ſes jugemens que vous avez attaqués ; principalement celui ſur Quinaut ; & je crois avoir prouvé, d'une manière convaincante, que Boileau n'avoit été ni injuſte, ni trop ſévère à l'égard de ce Verſificateur agréable.

Il ne ſera donc plus queſtion ici de défendre les opinions de Deſpréaux, contre leſquelles vous ne prévaudrez qu'autant que le bel-eſprit prévaudra contre le goût & la raiſon. Il s'agit de combattre vos déciſions légères & injuſtes ſur Deſpréaux même.

C'eſt vous, Monſieur, qui, dans ce ſiècle, avez le premier ſonné le tocſin contre ce grand Poëte. Auſſi-tôt ſe ſont attroupés une foule de petits beaux-eſprits, de prétendus Littérateurs, & de ſoi-diſans Philoſophes qui ont entrepris de ruiner ſa réputation. Ils l'euſſent fait ſans doute,

s'ils avoient pu priver de la mémoire toute l'Europe qui ſait ſes vers par cœur. Il n'y a pas d'abſurdités qu'on n'ait dites, redites & répétées à ſon ſujet dans les livres, dans les Journaux, dans les Académies. Je n'entreprends pas de les relever toutes. Auſſi-bien ſont-elles déjà enſevelies dans le mépris. Je puis conſacrer quelques momens à combattre les erreurs d'un homme comme vous, qui, par votre célébrité, pouvez être de quelque poids & accréditer de faux jugemens : mais je ne dois pas répondre à une foule d'inepties renouvellées, pour la plupart, des critiques de Pradon, de Deſmarets, de Perrault, &c. par des eſprits de la même trempe, & qui auront le même ſort. Il eſt triſte pour vous, Monſieur, que vous ayez tant de conformité de goût & de ſentimens avec des Ecrivains auſſi mépriſés.

Je ne ramaſſerai point, dans vos nombreux volumes, tous les traits épars que vous lancez par-tout à Deſpréaux. Je crois qu'il vaut mieux rapporter en entier l'Epître que vous lui avez adreſſée, dans laquelle ſe trouvent réunies toutes les petites injures

que vous lui aviez décochées de tems à autre. Vous en avez fait un faiſceau en rimes, comme pour les rendre plus durables; mais, en les détachant l'un après l'autre, vous verrez que je briſerai ſans peine tous ces traits ſi minces & ſi fragiles. Je vais ſeulement examiner auparavant une remarque ſingulière qui ſe trouve à votre article Boileau; au Catalogue des Ecrivains du ſiècle de Louis XIV. Voici cette remarque qui vous paroît *très-eſſentielle.*

« Il faut, dites-vous, diſtinguer ſoigneuſement, dans les vers de Deſpréaux, » ce qui eſt devenu proverbe, d'avec ce qui » mérite de devenir maxime. Les maximes » ſont nobles, ſages & utiles; elles ſont » faites pour les hommes d'eſprit & de » goût, pour la bonne compagnie. Les » proverbes ne ſont que pour le vulgaire, » & l'on ſait que le vulgaire eſt de tous » les états ».

Pour paroître honnête homme, en effet il faut l'être,
On me verra dormir au branle de ſa roue.
(*la roue de la fortune*)
Chaque âge a ſon eſprit, ſes plaiſirs & ſes mœurs.
L'eſprit n'eſt point ému de ce qu'il ne croit pas.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.

« Voilà ce que l'on doit appeller des maxi-
» mes dignes des honnêtes gens. Mais pour
» des vers tels que ceux-ci :

J'appelle un chat un chat, & Rollet un frippon.
Va-t-en **chercher ton pain de cuiſine en cuiſine:**
Quand je veux dire blanc, la quinteuſe dit noir.
Aimez-vous la muſcade, on en a mis par-tout.
La raiſon dit Virgile, & la rime Quinaut.

» Ce ſont là plutôt des proverbes du peu-
» ple, que des vers dignes d'être retenus
» par les connoiſſeurs ».

Que nous apprenez-vous par cette remarque? ſinon qu'il y a dans Boileau des vers d'un ton différent; qu'il y en a pour tous les eſprits. C'eſt préciſément ce qu'il recherchoit, ainſi que Molière, perſuadés tous deux qu'un Poëte comique ou ſatyrique doit plaire généralement à tout le monde, & ſe mettre à la portée de tous ſes lecteurs, ſans être néanmoins ni bas, ni trivial. C'eſt peut-être ce qu'il y a de plus difficile dans l'art des vers; & c'eſt en quoi ils n'ont jamais été bien imités ni l'un ni l'autre. Les proverbes, dites-vous,

ſont *pour le vulgaire.* Les proverbes de Molière & de Boileau ſont dans toutes les bouches. Et des vers ne deviennent point *proverbes en naiſſant*, s'ils ne ſont frappés au bon coin. On ne ſe donne pas le mot pour retenir des vers. Quand on les entend citer par un grand nombre de perſonnes de différens états, il faut bien qu'ils aient un mérite réel.

J'appelle un chat un chat, & Rollet un fripon:

Ne s'effacera jamais de la mémoire, parce que la tournure de ce vers eſt vive, naturelle, piquante & renferme un ſentiment naïf & fort en même tems. Ce proverbe, quoi que vous en diſiez, eſt très-digne de la bonne compagnie.

Va-t-en chercher ton pain de cuiſine en cuiſine,

N'eſt point dans Boileau. Cette apoſtrophe eût été auſſi plate qu'inſolente. Les vers qui regardent Colletet ſont ſans prétention, & n'ont jamais été ni pu être proverbes. Quant aux maximes, que vous citez, je ne vois pas pour quoi ce vers,

On me verra dormir au branle de ſa roue,

Seroit une maxime : tout pourroit être

maxime, d'après cet exemple. D'ailleurs vous avez soigneusement évité de choisir aucune des plus belles & des plus connues, telles que :

On peut être Héros sans ravager la terre.
Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.
Le moment où je parle est déjà loin de moi.
Ami de la vertu, plutôt que vertueux.
L'esprit se sent toujours des bassesses du cœur.
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Aimez qu'on vous conseille, & non pas qu'on vous loue.
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.
Un fat quelquefois ouvre un avis important.
Qui ne sait se borner, ne fut jamais écrire, &c.

On voit sans peine quel étoit votre but en citant si mal & si mal-à-propos. Vous vous flattiez que, d'après cette insidieuse exposition, on préféreroit vos divines maximes à celles de Despréaux. Il seroit aisé de vous prouver qu'en fait de proverbes excellens & d'excellentes maximes, vous ne soutiendriez pas la comparaison avec lui : mais contentons-nous de voir si Despréaux n'a pas beaucoup mieux connu que vous l'art d'employer les maximes.

Ce grand Maître n'a jamais eu, comme vous, l'affectation d'entaſſer des ſentences les unes ſur les autres. Il ſavoit trop bien que cet étalage pédanteſque eſt la reſſource d'un eſprit ſans vigueur & d'un Poëte médiocre; que, ſi les maximes ne ſont pas fondues avec art dans l'ouvrage même, ſi elles ne tiennent pas au fonds du ſujet, c'eſt un faux brillant qui obſcurcit ce qui l'environne. Le vrai Poëte qui traite un ſujet avec enthouſiaſme, l'embraſſe dans toute ſon étendue avec chaleur, & ne s'arrête pas, à chaque pas, pour y attacher quelques petits traits fleuris & des ſentences philoſophiques. Les maximes ſortent naturellement ſans nuire à la rapidité de ſon ſtyle, & naiſſent d'elles-mêmes pour l'ouvrage: au lieu qu'il ſemble, dans certains Poëtes, que l'ouvrage ſoit fait pour les maximes, & qu'on ait fait les vers, l'un après l'autre, ſans ſavoir en commençant ce qu'on diroit enſuite, & continuant de même en ignorant par où l'on finiroit.

Qui croiroit, Monſieur, que les vers ſuivans aient été faits pour ſe ſuivre? Cependant on les trouve à la file l'un de

l'autre, dans votre quatrième Diſcours philoſophique :

Il ne faut point tout voir, tout ſentir, tout entendre.
Quittons les voluptés pour ſavoir les reprendre.
Le travail eſt ſouvent le père du plaiſir.
Je plains l'homme accablé du poids de ſon loiſir.
Le bonheur eſt un bien que nous vend la nature.
Il n'eſt point ici-bas de moiſſon ſans culture.
Tout veut des ſoins, ſans doute, & tout eſt acheté.

Certes, vous ne trouverez pas dans Boileau une telle profuſion de ſentences. Comment n'avez-vous pas vu que ces penſées détachées & découſues hachoient le ſtyle & fatiguoient le lecteur ? Preſque toutes vos Poéſies morales ſont écrites dans ce goût-là, qui n'eſt pas, à beaucoup près, le bon goût. Voyons maintenant ſi Deſpréaux n'a pas une manière plus habile pour nous imprimer dans l'eſprit quelqu'utile maxime.

Je ne vous citerai qu'un ſeul paſſage de ſa neuvième Epître, que l'on pourroit citer toute entière pour la beauté des maximes, & pour l'art & le génie avec lequel elles y ſont répandues :

L'eſprit

L'eſprit laſſe aiſément, ſi le cœur n'eſt ſincère.
En vain, par ſa grimace, un bouffon odieux
A table nous fait rire, & divertit nos yeux.
Ses bons mots ont beſoin de farine & de plâtre.
Prenez-le tête-à-tête, ôtez-lui ſon théâtre,
Ce n'eſt plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux.
Son viſage eſſuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un eſprit aiſé qui ſe montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus, que plus il ſe découvre.
Mais la ſeule vertu peut ſouffrir la clarté.
Le vice, toujours ſombre, aime l'obſcurité.

Tout cela eſt lié; cependant preſque chaque vers peut ſe détacher pour être proverbe ou maxime. Quiconque lira Deſpréaux, y verra par-tout le même art & le même goût; une ſuite admirable dans les idées, un enchaînement continuel de périodes nombreuſes, & néanmoins une grande quantité de belles maximes; car il eſt peu d'Auteurs qui ſoient plus cités que Deſpréaux. C'eſt là préciſément ce qui vous déſole, & ce qui vous a fait faire votre remarque. Venons à votre Epître. J'avertis, par avance, que je ne l'examinerai point comme Ouvrage de Poéſie. Sa foibleſſe doit l'exempter de toute critique. A dix

ou douze vers près, le reſte eſt une proſe languiſſante, & jettée au courant de la plume. Il y a long-tems que vous ne faites plus d'autres vers ; mais, comme dit le même Boileau :

Un ſtyle ſi rapide, & qui court en rimant,
Marque moins trop d'eſprit, que peu de jugement.

Je releverai ſeulement, dans votre Epître, les inſultes que vous adreſſez à la mémoire & au génie de Deſpréaux.

EPITRE

à Boileau, par M. de Voltaire.

Boileau, correct Auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinaut, & flatteur de Louis ;
Mais oracle du goût, dans cet art difficile,
Où s'égayoit Horace, où travailloit Virgile.
Dans la cour du Palais, je naquis ton voiſin ;
De ton ſiècle brillant mes yeux virent la fin,
Siècle de grands talens bien plus que de lumière,
Dont Corneille, en bronchant, ſut ouvrir la carrière.
Je vis le jardinier de ta maiſon d'Auteuil,
Qui chez toi, pour rimer, planta le chevre-feuil.
Chez ton neveu Dongeois j'ai paſſé mon enfance,
Bon Bourgeois, qui ſe crut un homme d'importance.

Je veux t'écrire un mot ſur tes ſots ennemis
A l'hôtel Rambouillet, contre toi réunis,
Qui vouloient, pour loyer de tes rimes ſincères,
Couronné de lauriers, t'envoyer aux galères.
Ces petits beaux-eſprits craignoient la vérité,
Et du ſel de tes vers la piquante âcreté.
Louis avoit du goût, Louis aimoit la gloire,
Il voulut que ta Muſe aſſurât ſa mémoire;
Et ſatirique heureux, par ton Prince avoué,
Tu pus cenſurer tout, pourvu qu'il fût loué.
Bientôt les Courtiſans, ces ſinges de leur Maître,
Surent tes vers par cœur, & crurent s'y connoître.
On admira dans toi, juſqu'au ſtyle un peu dur,
Dont tu défiguras le Vainqueur de Namur;
Et ſur l'amour de Dieu, ta triſte pſalmodie
Du haineux Janſéniſte en ſon tems applaudie;
Et l'Equivoque même, enfant plus ténébreux,
D'un père ſans vigueur avorton malheureux.
Des Muſes, dans ce tems, au pied du trône aſſiſes,
On aimoit les talens, on paſſoit les ſottiſes.
Un maudit Ecoſſois, chaſſé de ſon pays,
Vint changer tout en France, & gâta nos eſprits.
L'eſpoir trompeur & vain, l'avarice, au teint blême,
Sous l'Abbé Terraſſon, calculant ſon ſyſtême,
Répandoient, à grands flots, leurs papiers impoſteurs,
Vuidoient nos coffres-forts, & corrompoient nos mœurs.
Plus de goût, plus d'eſprit; la ſombre Arithmétique

Succéda, dans Paris, à ton Art Poétique ;
Le Duc & le Prélat, le Guerrier, le Docteur
Liſoient, pour tous écrits, des billets au porteur.
On paſſa du Permeſſe, aux rivages du Gange,
Et le ſacré Vallon fut la place du change.
Le Ciel nous envoya, dans ces tems corrompus,
Le ſage & doux Paſteur des brebis de Fréjus,
Econome ſenſé, renfermé dans lui-même,
Et qui n'affecta rien que le pouvoir ſuprême.
La France étoit bleſſée : il laiſſa ce grand corps
Reprendre un nouveau ſang, raffermir ſes reſſorts,
Se rétablir lui-même, en vivant de régime.
Mais ſi Fleury fut ſage, il n'eut rien de ſublime ;
Il fut loin d'imiter la grandeur des Colberts ;
Il négligeoit les Arts, il aimoit peu les Vers.
(Pardon ſi contre moi ſon ombre s'en irrite,)
Mais il fut, en ſecret, jaloux de tout mérite.
Je l'ai vu refuſer, poliment inhumain,
Une place à Racine, à Crébillon du pain.
Tout empira depuis. Deux partis fanatiques,
De la droite raiſon rivaux évangéliques,
Et des dons de l'eſprit dévots perſécuteurs,
S'acharnoient à l'envi ſur les pauvres Auteurs.
Du fauxbourg ſaint Médard les dogues aboyèrent,
Et les renards d'Ignace avec eux ſe gliſſèrent.
J'ai vu ces factions, ſemblables aux brigands
Raſſemblés dans un bois pour voler les paſſans ;
Et combattant entr'eux pour diviſer leur proie,
De leur guerre inteſtine ils m'ont donné la joie.

J'ai vu l'un des partis de mon pays chaſſé,
Maudit comme les Juifs, & comme eux diſperſé;
L'autre plus mépriſé tombant dans la pouſſière,
Avec G. . ., F. . ., N. . . & S. . .
Mais parmi ces faquins l'un ſur l'autre expirans,
Au milieu des billets exigés des mourans,
Dans cet amas confus d'oppro re & de miſère,
Qui diſtingue mon ſiècle & fait ſon caractère,
Quels chants pouvoient former les enfans des neuf Sœurs?
Sous un ciel orageux, dans ces tems deſtructeurs,
Des chantres de nos bois les voix ſont étouffées.
Au ſiècle des Midas on ne voit point d'Orphées.
Tel, qui, dans l'art d'écrire, eût pu te défier,
Va compter dix pour cent, chez Rabot le Banquier,
De dépit & de honte il a briſé ſa lyre.
Ce tems eſt, réponds-tu, très-bon pour la ſatire:
Mais quoi? puis-je, en mes vers, aiguiſant un bon mot,
Affliger ſans raiſon l'amour-propre d'un ſot,
Des Cotins de mon tems pourſuivre la racaille,
Et railler un pédant dont tout Paris ſe raille?
Non, ma Muſe m'appelle à de plus hauts emplois;
A chanter la vertu j'ai conſacré ma voix.
Vainqueur des préjugés, que l'imbécile encenſe,
J'oſe aux perſécuteurs prêcher la tolérance.
Je dis au riche avare: aſſiſte l'indigent;
Au Miniſtre des Loix: protège l'innocent;
Au Docteur tonſuré: ſois humble & charitable,
Et garde-toi ſur-tout de damner ton ſemblable.

Malgré ſoixante hivers eſcortés de ſeize ans,
Je fais au monde encore entendre mes accens.
Du fonds de mes déſerts, aux malheureux propice,
Pour Sirven opprimé, je demande juſtice :
Je l'obtiendrai ſans doute, & cette même main
Qui ranima la veuve & vengea l'orphelin,
Soutiendra, juſqu'au bout, la famille éplorée,
Qu'un vil Juge a proſcrite, & non déshonorée.
Ainſi je fais trembler, dans mes derniers momens,
Et les pédans jaloux, & les petits tyrans.
J'oſe agir ſans rien craindre, ainſi que j'oſe écrire ;
Je fais le bien que j'aime, & voila ma ſatire.
Je vous ai confondus, vils calomniateurs,
Déteſtables cagots, infâmes délateurs :
Je vais mourir content : le ſiècle qui doit naître
De vos traits empeſtés me vengera peut-être.
Oui, déjà Saint-Lambert, en bravant vos clameurs,
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs.
Aux ſons harmonieux de ſon luth noble & tendre,
Mes mânes conſolés chez les morts vont deſcendre.
Je t'y verrai Boileau. Tu me préſenteras
Chapelain, Scudéry, Pradon, Perrin, Corras.
Je pourrois t'amener, enchaînés ſur mes traces,
Nos Zoïles honteux, ſucceſſeurs des Garaſſes,
Minos, entr'eux & moi, va bientôt prononcer.
Des ſerpens d'Alecton nous les verrons feſſer.
Mais je veux avec toi baiſer dans l'Eliſée,
La main qui nous peignit l'épouſe de Théſée.
J'embraſſerai Quinaut, en duſſes-tu crever !
Et ſi ton goût ſévère a pu déſapprouver

Du brillant Torquato le ſéduiſant Ouvrage,
Entre Homère & Virgile il aura mon hommage.
Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
Aux badauts effarés dire mon ſentiment.
Je le veux dire encor dans les Royaumes ſombres,
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.
A table, avec Vendôme, & Chapelle, & Chaulieu,
M'enivrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu,
Seçondé de Ninon, dont je fus légataire,
J'adoucirai les traits de ton humeur auſtère.
Partons, dépêche-toi, Curé de mon hameau,
Viens de ton eau bénite aſperger mon caveau.

NOTES ſur l'Epître précédente.

Boileau, correct Auteur de quelques bons écrits.

En diroit-on moins d'un Grammairien qui auroit écrit correctement quelque bon Ouvrage ? La correction eſt-elle donc le principal mérite de Boileau ? Boileau n'eſt-il pas un de nos plus grands Poëtes, pour la beauté, la vérité des images, pour la force & l'élégance de l'expreſſion, pour le choix des épithètes, pour la propriété des mots, pour la variété du ſtyle, pour l'harmonie, pour le méchaniſme des vers qu'il poſſédoit ſupérieure-

ment? N'eſt-il pas ſur-tout le plus habile Maître dans l'art ſi difficile de rendre poétiquement les plus petites choſes ? L'Auteur du *Lutrin*, de l'Art Poétique *eſt un correct Auteur de quelques bons écrits* ! Votre but, dans cette Epître, étoit donc, Monſieur, d'inſulter à la mémoire de Deſpréaux. Et quel étoit votre motif ? Celui qui vous a fait rabaiſſer Corneille, & quelquefois Racine ; parce que vous avez fait des Tragédies : qui vous a fait déprimer Malherbe & Rouſſeau ; parce que vous n'avez pu faire une bonne Ode : qui vous a fait critiquer La Fontaine ; parce que vous n'avez aucune naïveté dans l'eſprit ni dans le ſtyle. Vous ne pouvez vous diſſimuler que le ton des ſatires de Boileau fera toujours la condamnation des vôtres ; & que le *Lutrin*, le ſeul Poëme épique que nous ayons, quelque petit qu'en ſoit le ſujet, dénonce contre la Henriade ſi peu épique en ſi beau ſujet de l'être. Vous affectez en effet de ne jamais parler de ce *Lutrin* qui vous déſeſpère. Dans votre *Eſſai ſur la Poéſie épique*, c'étoit le lieu d'en dire quelque choſe, mais pas un mot : vous dites au

contraire ; « Deſpréaux n'a jamais traité » que des ſujets didactiques, qui demandent de la ſimplicité ». Je réparerai votre omiſſion dans la Lettre ſur la *Henriade* ; je compte vous prouver que cette *Henriade* tant vantée n'eſt qu'un Poëme hiſtorique dans le goût de la Pharſale ; & que le ſeul *Lutrin* peut nous donner, dans notre Langue, quelqu'idée de la véritable marche du Poëme épique.

Zoïle de Quinaut & flatteur de Louis.

Vous aimeriez mieux ne pas prendre la plume, que de ne pas commencer un ouvrage, quel qu'il ſoit, par l'antithèſe, votre figure favorite. Encore quelle antithèſe ! la plus injurieuſe & la moins ſenſée. *Boileau, Zoïle de Quinaut* ! Voilà donc Quinaut transformé en Homère, pour avoir fait quelques jolis vers, dans le plus mauvais des genres, ſi même l'Opéra peut être un genre. Et voilà que Boileau, pour avoir juſtement cenſuré *la morale lubrique* & les fades douceurs de ces langoureuſes rapſodies, eſt réputé le *Zoïle* de cet *Homère*

de l'Opéra. Nous avons assez prouvé que le sentiment de Boileau sur Quinaut étoit très-raisonnable. Nous relevons seulement ici l'indécence de cette dénomination; mais, si l'on veut récriminer, on aura bien plus beau jeu avec vous. On ne vous reprochera pas d'avoir été le *Zoïle* de quelqu'Auteur médiocre, ce qui seroit absurde; mais d'avoir été le Zoïle de Corneille, le Zoïle de Boileau; le Zoïle de La Fontaine; le Zoïle des deux célèbres Rousseau; le Zoïle de Crébillon; le Zoïle de Montesquieu; le Zoïle de Buffon, le Zoïle de MM. Gresset, Le Franc, &c. en un mot de tous ceux qui vous ont fait ombrage.

Quant à l'autre hémistiche, *flatteur de Louis*, il n'est guère plus sensé. D'abord quel étrange contraste! Louis opposé à Quinaut! comme si Despréaux ne devoit pas louer Louis-le-Grand, parce qu'il avoit censuré Quinaut! Si ce fameux critique eut loué quelque mauvais Ecrivain, ce qui ne lui est jamais arrivé, c'est alors qu'il y auroit eu de la justice à lui reprocher sa partialité & son manque de jugement.

comme on a droit de vous reprocher à vous, Monſieur, qui avez déprimé & inſulté de beaucoup plus grands hommes que Quinaut, d'avoir en même tems loué, flatté & encenſé les hommes les plus médiocres, les La Motte, les Perraut, les S. L..., les S..., les D..., les La H..., &c.

Si Deſpréaux a donné de grands éloges à Louis XIV, où eſt ſon tort? où eſt la flatterie? Ce Roi n'avoit-il pas des qualités bien louables? N'avoit-il pas donné à la Nation un caractère de grandeur qui en impoſoit même aux étrangers & à nos ennemis? N'a-t-il pas fait les plus belles réformes, & les plus beaux établiſſemens? Il s'eſt trompé ſans doute en pluſieurs choſes; mais *quel homme eſt ſans erreur, & quel Roi ſans foibleſſe!* Avoit-il à ſe reprocher les proſcriptions d'Auguſte, qui n'ont pas empêché cet Empereur d'être loué par Horace & par Virgile? Boileau pouvoit-il voir, ſans enthouſiaſme, l'amour du Roi pour les grandes choſes & pour les Arts, l'accueil qu'il faiſoit aux talens, & les récompenſes qu'il verſoit pour les encourager? Etoit-il poſſible à Deſpréaux,

après les paroles flatteuſes qu'il recevoit d'un grand Roi, de ne ſe pas ſentir ému de reconnoiſſance & de gloire? Mais qui eſt-ce qui a jamais loué avec plus de fineſſe & de nobleſſe que Deſpréaux? Où ſa louange eſt-elle baſſe, fade ou mendiée? Il a ſurpaſſé tous les Poëtes dans cette partie. Reliſez, pour vous en convaincre, les endroits de ſes Ouvrages où il parle du Roi, & entr'autres ſon Epître VIII. La fin de l'Art Poëtique, & l'épiſode de la Molleſſe dans le Lutrin. Quels tours ingénieux nobles, & naturels! D'ailleurs Boileau n'a-t-il loué que ſon Roi? Tous les grands hommes de ſon ſiècle, en tout genre, ont eu part à ſes éloges, & jamais il ne les a rétractés. Le grand Condé, Turenne, Vivonne, Nantouillet, Enguien, La Rochefoucaut, Pompone, Colbert, & même Montauſier; quoique cet homme rigide & ſatirique, par miſanthropie, n'aimât point les ſatires; tous ont reçu ſes juſtes louanges. Qui peut lire ſans attendriſſement les témoignages de ſon attachement pour le Premier Préſident de Lamoignon? Au reſte, Boileau n'a loué per-

ſonne qui ne l'ait été par la poſtérité ; ce qui prouve autant la nobleſſe de ſes ſentimens, que la juſteſſe de ſon eſprit & de ſes lumières. Vous-même, Monſieur, vous avez donné, pour le moins, autant d'éloges pompeux à Louis XIV, que Deſpréaux. Mais que dis-je ? Deſpréaux a eu le courage de dire au Roi les plus fortes vérités. Voyez ſa première Epître, où il fait une ſortie ſi vive contre les conquérans, & rapporte la converſation de Pirrus & de Cinéas, qui eſt une critique ſi adroite des vaſtes entrepriſes de Louis. Il pourſuit ainſi :

On peut être Héros ſans ravager la terre.
Il eſt plus d'une gloire. En vain aux conquérans
L'erreur, parmi les Rois, donne les premiers rangs.
Entre les grands Héros ce ſont les plus vulgaires
Chaque ſiècle eſt fécond en heureux téméraires.
Chaque climat produit des favoris de Mars :
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Céſars.
On a vu mille fois des ſanges mœotides,
Sortir des conquérans, Goths, Vandales, Gépides ;
Mais un Roi vraiment Roi qui, grand dans ſes projets,
Sache en un calme heureux maintenir ſes ſujets ;
Qui du bonheur public ait cimenté ſa gloire,
Il faut, pour le trouver, courir toute l'Hiſtoire.

Eſt-ce là parler en flatteur ? On ne peut

guère dire plus hardiment la vérité à un Roi, que de le mettre au nombre des *heureux téméraires*. Ce qui doit faire encore plus eſtimer Deſpréaux, c'eſt qu'il n'a point abandonné les perſonnes qu'il aimoit, lorſqu'elles déplaiſoient au Roi. Dans le tems que le Janſéniſme étoit un crime à la Cour, il fut le premier à tourner en ridicule cette fureur d'appeller Janſéniſtes, des hommes pleins de mérite & de vertu, afin de les dénigrer. Il a rendu hautement juſtice au fameux Arnaud, quoique diſgracié; il conſacra ſa vénération & ſa tendreſſe pour lui, juſqu'au dernier moment, par cette belle Epitaphe dont il honora ſon tombeau.

Mais vous, Monſieur, qui accuſez Boileau d'avoir été le *flatteur de Louis*; n'avez-vous pas promené votre encens de Cour en Cour? Ne l'avez-vous pas prodigué, non ſeulement à des Souverains inférieurs en tout à Louis-le-Grand, mais encore à mille perſonnes peu eſtimées du public?

Siècle de grands talens bien plus que de lumière.

Veut-on ſavoir pourquoi le parti dominant aujourd'hui dans la Littérature s'eſt

accordé pour dire que le ſiècle de Louis XIV, n'étoit pas un ſiècle de lumière ? C'eſt que les Auteurs y reſpectoient la Religion & les bonnes mœurs ; & que, ſelon le ſyſtême actuel, il n'eſt pas poſſible d'avoir une ombre de raiſon & de Philoſophie, ſi l'on ſe ſoumet à ſuivre la Foi que ſuivoient nos aïeux. Quel eſt cependant le fruit de ces lumières qu'on ſe flatte d'avoir répandues dans notre ſiècle ? La Nation en eſt-elle plus ſage, plus heureuſe, plus reſpectée au-dedans & au-dehors ? Jamais les mœurs ne furent plus corrompues, ni les eſprits plus pervers. Jamais les notions les plus ſimples de la Morale ne furent tant combattues, ni offuſquées de raiſonnemens plus inſenſés. Jamais on ne fut ſi raiſonneur, & moins raiſonnable. Voyons-nous que ces eſprits philoſophiques, qui ont jetté la lumière juſques dans les anti-chambres, vivent avec plus d'honnêteté, de candeur & de vertu, que les grands Ecrivains du ſiècle dernier ? Ne voyons-nous pas, au contraire, qu'ils ont, pour ſe ſoutenir, mis en intrigues, en cabales, en manège, en charlatanerie ce qui leur man-

que en talens ? Ne voyons-nous pas qu'ils ſe ſont ligués pour éteindre les vraies lumières, & pour s'acharner contre le mérite & la vertu qui ne ſe rangeroient pas aux pieds de leur ſecte perſécutrice ? Ne les voyons-nous pas prêcher la tolérance avec fanatiſme, & pourſuivre avec intolérance tout ce qui s'oppoſe à leurs vues ? Ne les voyons-nous pas ſouples & rampans en préſence des Grands qu'ils inſultent & mépriſent dans leurs déclamations; très-inſtruits ſur leurs intérêts & ſur toutes les manières les plus viles de s'enrichir, en criant contre les riches; parler de la vertu avec tant de forfanterie & d'un ton ſi déclamateur, qu'il eſt facile de voir que, s'ils la ſentoient mieux, ils la préſenteroient avec plus de modeſtie & de ſimplicité ? « On peut, di-» ſoit le grand Rouſſeau, contrefaire l'hom-» me de bien, dans ſes Ouvrages; mais ſi » on ne l'eſt pas réellement, on ſe contre-» fait mal. Les yeux délicats diſcernent le » viſage au travers du maſque; & tel Au-» teur n'a rempli ſes Ouvrages que de pré-» ceptes de vertu, à qui, ſur la lecture de » ſes Ouvrages mêmes, je ne voudrois don-

ner

» ner ni ma bourſe, ni mon ſecret à garder ».

Enfin, ſi l'eſprit général de la Nation étoit plus ſage dans le ſiècle précédent, & les beaux-eſprits plus ſublimes & plus raiſonnables, à quoi donc ont ſervi au nôtre ces lumières trompeuſes dont on l'a ébloui pour l'égarer ? Je ne dis plus qu'un mot, c'eſt que, ſi l'on ne s'oppoſe pas vigoureuſement au progrès de ces prétendues lumières, elles nous jetteront au plutôt dans les ténèbres de la plus honteuſe barbarie.

Je vis le Jardinier de ta maiſon d'Auteuil,
Qui, chez toi, pour rimer, planta le chévre-feuil.

Ces vers ſont la parodie de ceux qui commencent l'Epître de Boileau à ſon jardinier ; mais quelle miſérable parodie que de traveſtir deux beaux vers dans une proſe ſi plate ! *Le jardinier de ta maiſon d'Auteuil* eſt du ſtyle populaire ; mais un Poëte ſait relever ſes expreſſions. Auſſi Deſpréaux dit-il la même choſe avec ſa nobleſſe & ſon élégance ordinaires, ſans ſortir du naturel : Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil.

Que ſignifie : *Qui, chez toi, pour rimer, planta le chévre-feuil.* D'abord *planter le*

chévre-feuil, eſt une vraie phraſe de jardinier. Boileau dit élégamment :

Qui diriges, chez moi, l'if & le chévre-feuil,

L'expreſſion de *gouverneur de mon jardin* amène très-heureuſement celle de *diriger* qui convient on ne peut pas mieux au chévre-feuil qui ſuit toutes les directions qu'on veut lui donner ; & encore plus à l'if auquel on faiſoit prendre autrefois toutes ſortes de formes ſingulières. Qu'eſt-ce que c'eſt, dans la parodie, qu'un jardinier qui *plante pour rimer* ? La plaiſanterie n'eſt pas fine. Boileau étoit-il embarraſſé de rimer ? eſt-il fort rare de voir du chévre-feuil dans un jardin ? En empruntant cette plaiſanterie à Boileau, vous l'avez tout-à-fait gâtée. Voyez avec quelle fineſſe & quelle juſteſſe d'eſprit Deſpréaux s'en eſt ſervi dans ſa première Epître :

Quoi ? ce critique affreux n'en fait pas plus que nous ?
N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris Memphis & Byſance,
Sur les bords de l'Euphrate abattu le turban,
Et coupé, pour rimer, les cèdres du Liban ?

A quel propos parler ici de M. Dongeois, & nous dire par un mauvais jeu de mots, que c'étoit *un bon-homme qui ſe crut un homme d'importance* ? N'avoit-on rien de mieux à dire de Deſpréaux que de l'inſulter lui & ſa famille qui, par parenthèſe, a été reconnue, par Arrêt du Conſeil, jouir de quatre cens ans de nobleſſe ? Quel rapport M. Dongeois a-t-il avec la gloire de Deſpréaux ? Peut-être M. de V. veut-il ſe venger par-là de ce que ce fameux ſatirique avoit traité d'*empoiſonneur* le Traiteur *Mignot*, dont M. de V. eſt le petit-neveu, à ce qu'on dit. Cette vengeance eſt aſſez bizarre & aſſez petite ; mais c'eſt pour cela même que nous nous croyons fondés à penſer qu'elle a dicté ces vers.

Je veux t'écrire un mot ſur tes ſots ennemis.

Qui ne croiroit, d'après ces vers, que le ſujet de l'Epître va rouler ſur les avantages qu'ont procuré aux Lettres & au goût les Satires de Deſpréaux, & qu'après cela, vous chercheriez à prouver combien la Satire pourroit être encore utile dans notre ſiecle ? Ce ſujet offroit des idées bien pi-

quantes. Mais point du tout, vous, Monsieur, qui voulez d'abord très-poëtiquement *écrire un mot* à Boileau *sur ses sots ennemis*, vous devenez vous-même, non pas *son sot ennemi*, mais enfin son ennemi, & vous lui débitez une enfilade d'injures & de critiques pleines de mauvais sens & de mauvaise foi. Après quoi, vous vous jettez sur vos propres louanges; & c'est là que vous ne tarissez point. Avouez que ces écarts sont bien singuliers dans une Epître où l'on s'attend à une chaîne raisonnable de pensées suivies. Par quelle fatalité, Monsieur, vous qui êtes si méthodique dans l'Ode & dans l'Epopée, l'êtes-vous si peu dans un genre qui n'admet aucun délire, & où l'on veut sur-tout du bon-sens & de la raison? Vous prenez peut être ces froids écarts pour de la variété; mais ce sont des disparates semblables aux conversations d'un cerveau malade, qui passe d'idées en idées, sans en suivre, sans en approfondir aucune.

Qui vouloient, pour loyer de tes rimes sincères,
Couronné de lauriers, t'envoyer aux galères.

Ces deux vers regardent M. de Montausier,

qui ne pouvoit ſoufffir la Satire, quoique lui-même, dans ſa jeuneſſe, eût compoſé des Satires vives & mordantes. Boileau s'étoit moqué, avec ſon enjouement ordinaire, du chagrin miſanthropique de ce Duc, en lui faiſant dire dans ſa neuvième Satire :

J'ai peu lu ces Auteurs ; mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médiſans l'engeance toute entière
Iroit, la tête en-bas, rimer dans la rivière.

Si le Duc de Montauſier s'emportoit avec tant d'aigreur contre des médiſances innocentes, où les mœurs & la vertu étoient reſpectées ; où il ne s'agiſſoit que de ſimples jeux d'eſprit & de mauvais Auteurs tournés en ridicule, qu'auroit-il donc dit de ces libelles affreux que l'on ſe permet de publier contre l'honneur des particuliers dont la vie & les mœurs ſont déchirées avec l'acharnement le plus ſcandaleux ? M. de Montauſier auroit bien pu, ſans trop de miſanthropie, envoyer un pareil Auteur aux galères ; mais je ne ſais s'il l'auroit *couronné de lauriers*. Je doute au reſte que M. de Montauſier ait dit ce mot comme

vous le rapportez. Il faut pourtant bien que vous l'ayez pris quelque part ; c'eſt dans une Lettre de Boileau même qui dit : « Les proſpérités de la France nous coûtent » cher ; &, ſi cela continue, j'ai bien peur » que les trois quarts du Royaume ne s'en » aillent à l'hôpital, couronnés de lau- » riers ».

Et du ſel de tes vers la piquante âcreté.

Le ſel de Boileau eſt piquant, mais n'eſt point âcre. Il badine ſans aigreur, & ne montre jamais l'intention de nuire. C'eſt toujours de l'amour de la vérité, & d'une franchiſe pleine de candeur que partent ſes traits les plus vifs & les plus ſatiriques. « M. de V. (m'écrivoit un jour un homme d'eſprit & de ſens) » s'abandonne à ſon » humeur & à ſon animoſité. Ce n'eſt plus » un badinage, mais une querelle. Le ſou- » rire de Boileau eſt moqueur & perçant » celui de M. de V. eſt ſardonique, & » reſſemble plutôt à la grimace d'un ſatire, » à une convulſion amère, qu'à une expreſ- » ſion de gaieté. On voit, en un mot, » que ſon intention eſt de décrier non

» ſeulement l'Auteur, mais l'homme ; ce » qui paſſe même l'âcreté, & va juſqu'à la » fureur ».

Deſpréaux a mieux fait ſon portrait que tous ceux qui ont parlé de lui. Il dit, dans ſon Epître à ſes Vers :

Et ſur-tout prenez ſoin d'effacer bien les traits
Dont tant de Peintres faux ont flétri mes portraits.
Dépoſez hardiment qu'au fonds cet homme horrible,
Ce Cenſeur, qu'ils ont peint ſi noir & ſi terrible ;
Fut un eſprit doux, ſimple, ami de l'équité,
Qui, cherchant dans ſes vers la ſeule vérité,
Fit, ſans être malin, ſes plus grandes malices ;
Et qu'enfin ſa candeur ſeule a fait tous ſes vices.
Dites que, harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, bleſſant leurs vers, je n'effleurai leurs mœurs.

Tu pus cenſurer tout, pourvu qu'il fût loué.

Deſpréaux auroit été fort mal reçu de Louis XIV, s'il eût pris pour objet de ſes Satires, la religion, les mœurs & la vertu ; s'il eût attaqué indécemment le mérite & l'honneur des perſonnes reſpectables ; s'il ſe fût avili par des injures groſſières & de mépriſables querelles. C'étoit ſur-tout la probité & la candeur de Deſpréaux que Louis XIV ai-

moit. C'étoit par-là que ſes louanges lui étoient précieuſes.

Surent tes vers par cœur, & crurent s'y connoître.

M. de V. veut-il nous dire que les Courtiſans qui admiroient Deſpréaux ne ſe connoiſſoient pas en vers ni en ouvrages d'eſprit ? Il eſt très-probable qu'alors, comme en tout tems, il y avoit des Courtiſans frivoles & peu éclairés, qui admiroient plutôt Pradon & Perrault que Racine & Deſpréaux ; mais il eſt auſſi très-certain que la Cour de Louis-le-Grand étoit pleine d'eſprits fins & délicats, qui joignoient le ſavoir & l'étude à la politeſſe & aux graces. L'éducation des Seigneurs étoit beaucoup mieux ſoignée & cultivée alors qu'aujourd'hui. C'eſt une des raiſons qui a contribué à faire fleurir le dernier ſiècle ; parce que ce n'étoit point par air ni par ton, mais par goût qu'ils protégeoient les Lettres en les aimant. Dans la diſpute même ſur les Anciens & les Modernes, c'étoit la fleur des Courtiſans qui étoit pour les Anciens. On ſait que les Princes de Condé & de

Conty faiſoient leurs délices de la lecture d'Homère. C'eſt à quoi Deſpréaux faiſoit allusion, dans ces vers de la Satire des Femmes, qu'il en a retranchés après ſa réconciliation avec Perraut. C'étoit dans le portrait qu'il fait de cette précieuſe qui

Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la Satire,
Autre défaut, ſinon qu'on ne le ſauroit lire.

Il ajoutoit :

Et croit qu'on pourra même enfin le lire un jour,
Quand la Langue vieillie ayant changé de tour,
On ne ſentira plus la barbare ſtructure
De ſes expreſſions miſes à la torture :
S'étonne cependant d'où vient que, chez Coignard,
Le Saint-Paulin (1), écrit avec un ſi grand art,
Et d'une plume douce, aiſée & naturelle,
Pourrit, vingt fois encor moins lu que la Pucelle.
Elle en accuſe alors notre ſiècle infecté
Du pédanteſque goût qu'ont pour l'antiquité
Magiſtrats, Princes, Ducs, & même Fils de France,
Qui liſent, ſans rougir, & Virgile & Térence ;
Et toujours pour Perraut pleins d'un dégoût malin
Ne ſavent pas s'il eſt au monde un Saint-Paulin.

Dont tu défiguras le Vainqueur de Namur.

(1) Poëme de Perraut.

Perraut & Fontenelle, qui ſe connoiſſoient ſi peu en Poéſie, ont été les premiers qui, par animoſité particulière, autant que par ignorance, ont déprimé l'Ode ſur la priſe de Namur. Rouſſeau & Rollin, qui ſavoient ſans doute ce que c'étoit que la Poéſie lyrique, penſoient bien différemment; & ce dernier, dans ſa jeuneſſe, s'étoit exercé à la mettre en aſſez beaux vers latins. Comme les ennemis de Boileau ſe ſont encore accrus depuis ſa mort, & que ces ennemis ne pouvoient être que des connoiſſeurs très-médiocres en vers, ils ont répété, d'après Fontenelle & Perraut, que l'Ode de Deſpréaux étoit un mauvais ouvrage; & j'ai vu beaucoup de perſonnes qui, ſur ce ſeul rapport, ne l'avoient jamais lue, &, ſans l'avoir lue, la jugeoient déteſtable. J'ai fait même changer d'avis à quelques-uns, en la leur liſant, & en leur en faiſant remarquer la marche rapide & la beauté des expreſſions, qui ſont vraiment dignes d'Horace & de Pindare. Je ne ſais pourquoi, Monſieur, vous avez aidé à répandre cet abſurde jugement de Perraut, ſi ce n'eſt à cauſe de votre averſion

pour l'Ode, dans laquelle vous n'avez jamais fait que des choſes miſérables, n'ayant point apparemment ce génie poétique qui doit ſeul ſoutenir l'Auteur dans un genre où il faut raſſembler, en un court eſpace, le ſublime des images & celui de l'expreſſion, ſans ſe permettre nul clinquant, nulle bluette frivole, nul trait de gentilleſſe, & rien enfin qui ſente le bel-eſprit. L'Ode eſt le genre où le génie ſeul doit ſe montrer, & dans lequel on ne peut réuſſir ſans être Poëte au ſuprême degré. C'eſt principalement dans l'Ode que le médiocre eſt inſupportable. A l'exception de trois ou quatre expreſſions un peu trop ſimples & trop familières, que Deſpréaux s'eſt permiſes dans ſon Ode, tout le reſte eſt plein de la plus grande chaleur & de la plus belle poéſie. On me permettra d'en citer ici quelques ſtrophes.

Dix mille vaillans Alcides
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs au loin homicides
Font pétiller leurs remparts:
Et, dans ſon ſein infidèle,
Par-tout la terre y recèle
Un feu prêt à s'élancer,

Qui, ſoudain perçant ſon goufre,
Ouvre un ſépulcre de ſoufre
A quiconque oſe avancer.

Avant & depuis Deſpréaux, on n'a point dépeint les mines avec autant de force & de vivacité. La peinture que vous en faites dans la Henriade eſt foible en comparaiſon. La voici :

Dans des antres profonds on a ſu renfermer
Des foudres ſouterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur où, volant au carnage,
Le Soldat valeureux ſe fie à ſon courage,
On voit en un inſtant des abymes ouverts,
Des noirs torrens de ſoufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis ſous la terre.

Le ſépulcre de ſoufre de Boileau vaut lui ſeul toute cette accumulation de mots. Il eſt cent fois plus hardi, plus poétique; il offre une image plus vive & plus profonde. C'eſt une expreſſion neuve & de génie. Dans vos huit vers, vous n'en avez aucune qui ne ſoit par-tout. *Les antres profonds, les foudres ſouterrains, les abymes ouverts, les noirs torrens de ſoufre* appartiennent à tout le monde; & lorſqu'un Poëte

veut ſe faire une image à ſoi, qui lui reſte, il faut qu'il trouve des expreſſions toutes fraîches, & qui n'aient point été fanées, pour ainſi dire, en paſſant par les mains des rimeurs vulgaires. *Le ſepulcre de ſoufre* eſt dans ce cas. Au ſurplus, dans vos vers il n'y a que les deux derniers qui aient quelque mouvement; les autres languiſſent. *Dans ſon ſein infidèle* eſt bien plus animé que *ſous un chemin trompeur.* Dans la même ſtrophe de Boileau, il faut auſſi remarquer

D'éclairs au loin homicides
Font pétiller leurs remparts.

L'image eſt pleine de feu. *Les éclairs au loin homicides* ſont d'une grande poéſie. Il n'y auroit qu'un Pradon, un Perraut, ou quelqu'un de leurs ſucceſſeurs, qui pourroit dire que ce ne ſont pas les *éclairs* qui ſont *homicides.* Ils feroient auſſi-bien d'ajouter que ce n'eſt pas non plus la poudre qui tue.

Voici comment Deſpréaux fait ſuccéder à une ſtrophe pleine de verve & de cha-

leur, une autre pleine de nobleſſe & de majeſté.

Namur, devant tes murailles,
Jadis la Grece eût, vingt ans,
Sans fruit, vû les funérailles
De ſes plus fiers combattans.
Quelle effroyable puiſſance
Aujourd'hui pourtant s'avance,
Prête à foudroyer tes monts!
Quel bruit, quel feu l'environne!
C'eſt Jupiter en perſonne,
Ou c'eſt le Vainqueur de Mons.

N'en doute point, c'eſt lui-même.
Tout brille en lui, tout eſt Roi.

Quelle fineſſe dans la louange que contiennent les quatre premiers vers! Et quelle grandeur, quelle force dans les derniers!

C'eſt Jupiter en perſonne

Etoit déjà un grand trait. Louis, au milieu de la foudre & des éclairs, peut bien d'abord paroître, aux yeux d'un Poëte, *Jupiter en perſonne*; mais ce dernier trait,

Ou c'eſt le Vainqueur de Mons,

Qui ſemble diminuer la flatterie, & qui augmente réellement l'éloge, eſt d'une

grande beauté. Il n'y a que *le Vainqueur de Mons* qui puiſſe être pris pour *Jupiter en perſonne.* Remarquez comme le Poëte paſſe rapidement d'une ſtrophe à l'autre, ſans tomber peſamment à la fin de chaque ſtance, comme Lamotte, qui ſemble finir un chapitre avec une ſtrophe. Remarquez auſſi cette expreſſion : *tout brille en lui, tout eſt Roi.* Eſt-ce là *défigurer le Vainqueur de Namur?* Quel eſt l'endroit, dans les dix Chants de votre Henriade, où vous ayez peint plus magnifiquement votre Héros? Cherchez dans tout votre Poëme quelque trait qui approche de ces traits vraiment ſublimes. Voulez-vous de la Poéſie la plus riche & la plus harmonieuſe liſez cette ſtrophe :

Mais qui fait enfler la Sambre?
Sous les jumeaux effrayés,
Des froids torrens de Décembre
Les Champs par-tout ſont noyés.
Cérès s'enfuit, éplorée
De voir en proie à Borée
Ses guérets d'épis chargés;
Et ſous les urnes fangeuſes
Des Hyades orageuſes
Tous ſes tréſors ſubmergés.

Que d'images dans ces dix vers ! que de richeſſes poétiques ! quelle abondance d'expreſſions ! quels torrens d'harmonie ! Je ne ſache pas qu'Horace, Malherbe ni Rouſſeau aient rien de plus achevé. Je vous prie, Monſieur, de comparer à ces beaux vers ceux-ci, que je trouve dans une de vos prétendues Odes, & qui ſont les meilleurs que vous ayez faits en ce genre.

Plus terrible dans ſes ravages,
Plus fier dans ſes débordemens,
Le Pô renverſe ſes rivages,
Cachés ſous ſes flots écumans.
Avec lui marchent la ruine,
L'effroi, la douleur, la famine,
La mort, les déſolations,
Et dans les fanges de Ferrare,
Il entraîne à la Mer avare
Les dépouilles des Nations.

Pour citer toutes les beautés de l'Ode ſur la priſe de Namur, il faudroit citer l'Ode entiere. Nous nous contenterons d'en rapporter encore deux ſtrophes.

Mes préſages s'accompliſſent :
Il (1) commence à chanceler.

(1) Namur.

Sous

Sous les coups qui retentiſſent,
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars en feu, qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruine;
Et les bombes, dans les airs,
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant ſur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.

Vous devez être bien difficile en Poéſie, ſi vous trouvez que celle-là ſoit *foible & dure*, comme vous l'avez avancé déjà dans votre *Temple du Goût*. Je ne crois pourtant pas que, dans Homère même, il y ait une peinture plus forte que celle de ces vers :

Mars en feu, qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruine.

Le bruit des bombes ſe fait entendre dans les derniers vers, qui ſont en même tems de l'expreſſion & de l'harmonie la plus riche. Mais voici la ſtrophe qui vous a fait dire que Deſpréaux avoit écrit ſon Ode *d'un ſtyle un peu dur*.

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur.
Son Gouverneur qui ſe trouble

S'enfuit ſous ſon dernier mur.
Déjà juſques à ſes portes
Je vois monter nos Cohortes,
La flamme & le fer en main,
Et ſur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques
S'ouvrir un large chemin.

Vous avez pris pour dureté l'harmonie imitative de l'avant-dernier vers. Deſpréaux, qui avoit ſi juſtement repris Chapelain ſur la rudeſſe barbare de ſa verſification, étoit bien loin de pécher par-là ; mais il ſavoit auſſi qu'il y a des occaſions où cette rudeſſe & cette dureté bien ménagée, devient une beauté d'harmonie. En quelle circonſtance pouvoit-il en faire un meilleur uſage, que pour exprimer la difficulté d'un aſſaut ſur un mont rocailleux & ſcabreux ? Auſſi ſon vers doit-il ſervir d'exemple dans ce genre, comme celui-ci de Racine :

Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux.

Ce ſont là de ces beautés qu'on chercheroit en vain dans vos Ouvrages. Comment auriez-vous pu donner à vos vers

cette harmonie imitative, puiſque vous n'en connoiſſez pas le prix dans les vers de Boileau, & que vous lui faites, d'un mérite aſſez rare, un ſujet ridicule de reproche ?

Et ſur l'amour de Dieu ta triſte pſalmodie, &c.

Il eſt étonnant, Monſieur, que vous alliez ramaſſant toutes les fauſſes critiques des *ſots ennemis* de Deſpréaux, pour les reproduire, & y mettre votre cachet. Je ſerois fort diſpoſé à croire que vous en voulez moins encore aux vers de l'Epître ſur l'amour de Dieu, qu'au ſujet lui-même. Vous n'avez jamais pardonné à ceux qui ont conſacré la Poéſie aux louanges de la Religion; & vous ſeriez le premier à louer Deſpréaux, s'il avoit eu la folle témérité de faire, par exemple, une *Epître à Uranie*. Quant à la manière dont il a traité en vers le ſujet de l'amour de Dieu, je crois qu'il l'a fait comme le devoit être une matière ſi auſtère, où toutefois il a eu le ſecret de répandre du ſel, des graces même & de la force. La proſopopée qui la termine me ſemble d'une

adreſſe & d'une ironie merveilleuſe. Je défie de trouver, dans les autres Ouvrages de la jeuneſſe de ce Poëte, un endroit plus vif, plus animé, & dont le tour ſoit à la fois plus agréable & plus vif que celui des vers ſuivans.

Mais quoi ? j'entends déjà plus d'un fier ſcholaſtique
Qui me voyant ici, ſur ce ton dogmatique,
En vers audacieux traiter ces points ſacrés;
Curieux, me demande où j'ai pris mes degrés;
Et ſi, pour m'éclairer ſur ces ſombres matières,
Deux cents Auteurs extraits m'ont prêté leurs lumières.
Non. Mais pour décider que l'homme, qu'un Chrétien
Eſt obligé d'aimer l'unique Auteur du bien,
Le Dieu qui le nourrit, le Dieu qui le fit naître;
Qui nous vint, par ſa mort, donner un ſecond être,
Faut-il avoir reçu le bonnet doctoral,
Avoir extrait Gamache, Iſambert & Duval?
Dieu, dans ſon Livre ſaint, ſans chercher d'autre Ouvrage,
Ne l'a-t-il pas écrit lui-même à chaque page?
De vains Docteurs encore, ô prodige honteux!
Oſeront nous en faire un problême douteux;
Viendront traiter d'erreur, digne de l'anathême,
L'indiſpenſable Loi d'aimer Dieu pour lui-même;
Et, par un dogme faux dans nos jours enfanté,

Des devoirs du Chrétien rayer la charité?
Si j'allois conſulter chez eux le moins ſévère,
Et lui diſois : un fils doit-il aimer ſon père?
Ah! peut-on en douter? diroit-il bruſquement.
Et quand je leur demande, en ce même moment,
L'homme, ouvrage d'un Dieu ſeul bon, & ſeul aimable,
Doit-il aimer ce Dieu, ſon père véritable?
Leur plus rigide Auteur n'oſe le décider,
Et craint, en l'affirmant, de ſe trop haſarder.

Au reſte le grand Rouſſeau penſoit bien autrement que vous & que les Journaliſtes de Trévoux au ſujet de cette Epître : « Je » conviens, diſoit-il, que beaucoup de » gens aimeront mieux la Satire de Deſ» préaux ſur l'homme, que ſon Epître ſur » l'Amour de Dieu. Eſt-ce à dire que l'une » vaille moins que l'autre ? Non; parce » qu'elles ſont toutes deux comme elles » doivent être; & par conſéquent toutes » deux bonnes en genre différent ».

Et l'Equivoque même enfant plus ténébreux:

Quand bien même ce dernier Ouvrage de Deſpréaux ſeroit auſſi malheureux que vous le prétendez, eſt-il juſte d'aller inſulter un homme illuſtre ſur une produc-

tion de ſa dernière vieilleſſe, quand il en a fait tant d'autres dignes d'une réputation immortelle ? En ce cas, que de reproches n'auroit-on pas à vous faire, Monſieur, ſur ce tas de rêveries dont vous nous fatiguez infatigablement, dans leſquelles vous ne faites que vous répéter ſans ceſſe de la manière la plus faſtidieuſe, & où l'on ne voit que la charge des défauts qu'on peut remarquer dans vos meilleurs Ouvrages ! Après tout, il n'eſt pas vrai de dire que la Satire de l'Equivoque ſoit un *avorton malheureux* ; ſi l'on fait attention à la variété que l'Auteur a jettée ſur ce ſujet, qui d'abord paroît bizarre, & qui, pour cela même, convient très-bien à la ſatire ; mais qui, dans le fonds, eſt très-raiſonnable ; & où l'Auteur a ſu mêler les plus grandes vérités au badinage le plus ingénieux. Rouſſeau n'admiroit pas moins cette ſatire que toutes les autres de Boileau. « Cet Ou-» vrage, diſoit-il, doit avoir trouvé beau-» coup de contradicteurs à ſa naiſſance. » Il attaque des partis trop puiſſans, pour » ne pas avoir révolté une groſſe cabale.

Mais pour moi, je vous avoue que je

» l'ai trouvé admirable ; l'idée générale en » eſt grande & tout-à-fait neuve ; l'éco- » nomie parfaite, & la verſification tra- » vaillée avec toute la force & tout l'art » poſſible ».

Mais pour entrer dans quelques détails ſur les beautés ſingulières de cette ſatire, que quelques petits eſprits avoient déjà réprouvée avant vous, je ne crois pas qu'on puiſſe rien trouver de mieux imaginé que le commencement où le Poëte apoſtrophe l'Equivoque, & met une ſorte d'action & de mouvement dramatique dans ſon début. Je ne penſe pas non plus que vous ayez jamais fait des vers mieux tournés, plus élégans, plus harmonieux, & d'une marche auſſi vive, auſſi pleine que ceux-ci qui continuent l'apoſtrophe :

Tourment des Ecrivains, juſte effroi des lecteurs,
Par qui, de mots confus ſans ceſſe embarraſſée,
Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma penſée.
Laiſſe-moi, va charmer de tes vains agrémens
Les yeux faux & gâtés de tes louches amans ;
Et ne viens point ici, de ton ombre groſſière,
Envelopper mon ſtyle ami de la lumière.
Tu ſais bien que jamais, chez toi, dans mes diſcours

Je n'ai d'un faux brillant emprunté le ſecours.
Fui donc. Mais non, demeure : un démon qui m'inſpire
Veut qu'encore une utile & dernière Satire,
De ce pas, en mon livre, exprimant tes noirceurs,
Se vienne, en nombre pair, joindre à ſes onze Sœurs :
Et je ſens que ta vue échauffe mon audace.
Viens, approche : voyons, malgré l'âge & ſa glace,
Si ma Muſe, aujourd'hui, ſortant de ſa langueur,
Pourra trouver encore un reſte de vigueur.

On ne ſent point dans ces vers *les glaces de l'âge*, ni le manque *de vigueur* dont vous les accuſez. J'admire l'expreſſion du ſecond & du troiſième, qui marquent ſi bien les peines d'un Auteur embarraſſé dans des équivoques de ſtyle dont il veut ſe tirer. Quelle heureuſe hardieſſe dans ce vers ſi animé !

Ma plume en écrivant cherche en vain ma penſée.

Les quatre vers ſuivans ſont auſſi de l'élégance la plus poétique ; ainſi que la manière dont l'Auteur s'exprime pour dire une choſe tout-à-fait commune, ſavoir que ce dernier Ouvrage ſera la douzième de ſes Satires.

Je vous renvoie, Monſieur, à l'Ouvrage même, & vous prie de faire attention aux vers qui regardent Voiture; à l'endroit où le Poëte peint l'idolâtrie des Peuples après le déluge: à celui où il parle de l'*Autem de la vie à mourir condamné;* qui eſt ſûrement ce qui vous plaît le moins; mais qui eſt pourtant très-beau: à la peinture des troubles de l'Egliſe, & des maſſacres des Proteſtans: enfin à l'ironique tableau de la morale des Caſuiſtes relâchés. Je demanderai enſuite ſi l'on peut ajouter aucune foi au jugement & au goût des prétendus connoiſſeurs qui oſent traiter avec tant de mépris une production où l'on retrouve encore ſi ſouvent la vigueur, l'élégance & la verve d'un de nos meilleurs Poëtes.

Des Muſes, dans ce tems, au pied du Trône aſſiſes,
On aimoit les talens, on paſſoit les ſottiſes.

Le premier de ces deux vers offre une image agréable & poétique; mais il eſt gâté par le ſuivant, dont le moindre défaut eſt d'être proſaïque. On n'a jamais dit que

les Muſes fiſſent *des ſottiſes.* Les Muſes n'inſpirent que de bonnes choſes. Voilà pourquoi le grand Rouſſeau, dans ſon *Epître aux Muſes*, leur reprochant d'avoir inſpiré ſes ennemis :

Oui, contre moi, vous qui me cenſurés,
Vous les avez mille fois inſpirés.

Les Muſes répondent ſoudain :

Nous ? point du tout. A tort tu nous accuſés.
Si, contre toi, ſans conſulter les Muſes,
Ils ont écrit quelques vers diſcourtois,
C'eſt malgré nous qu'ils ſont faits. — Je le crois.
Paſſons.

Vous n'avez donc pas raiſon, Monſieur, de faire un ſi mauvais compliment aux Muſes ; d'autant plus qu'un bon Auteur même, dès qu'il fait un ſot Ouvrage, ceſſe d'être inſpiré par elles. On ne dira point, par exemple, que la Tragédie d'Oreſte ſoit une ſottiſe des Muſes ; mais qu'elle a été faite ſans leur aveu. Au ſurplus, il ne faut pas croire, qu'au ſiècle dernier, on eût paſſé auſſi aiſément que dans celui ci certaines ſottiſes de certains Poëtes. C'étoit

par leur ſageſſe, autant que par leurs talens, que les Auteurs s'attiroient la faveur de Louis XIV ; & certes ce grand Roi n'eût pas ſouffert qu'on eût impunément débité tant de ſottiſes horribles contre ce que les hommes ont de plus ſacré.

L'eſpoir trompeur & vain, l'avarice au teint bléme.

L'avarice au teint bléme, eſt une très-belle expreſſion ; mais elle eſt priſe à Boileau qui avoit dit dans ſon Lutrin : *La diſette au teint bléme.* Il y a beaucoup de mérite à trouver le premier une pareille épithète, qui fait ſeule un portrait frappant ; mais il n'y en a aucun à le répéter. Quand je vois dans vos Ouvrages quelque trait d'eſprit ſaillant, quelque antithèſe brillante, quelque jolie penſée bien hardie, je ne doute point que cela ne vous appartienne ; mais dès que j'y rencontre un trait qui me ſaiſit par ſon naturel, une image fortement poétique, une épithète caractériſtique, un tour robuſte & original ; j'entre en défiance & je me dis : ceci ſe doit trouver autre part ; & il arrive

en effet, qu'en consultant ma mémoire, je découvre où vous avez emprunté ce que vous me faites admirer.

Une place à Racine, à Crébillon du pain.

Ce vers est d'une prose abjecte & plate. Il est bien dur de dire que Crébillon alloit demander du pain. Si vous vouliez reprocher au Ministre d'avoir laissé cet homme de mérite dans l'indigence, vous pouviez prendre un tour qui convînt mieux à la gloire de Crébillon & à la noblesse du vers.

Tout empira depuis. Deux partis fanatiques, &c.

Vous n'avez pas fait un seul Ouvrage, ni la moindre pièce de vers, où vous n'ayez ramené sans cesse les Prêtres, les Jansénistes, &c. Croyez-vous que ce soit les querelles théologiques qui aient corrompu le goût & les Arts? Vous en auriez pu trouver d'autres causes plus vraies, si vous eussiez voulu mettre un moment la main sur votre conscience. Les disputes d'Arnauld, de Pascal & des Jésuites ont-elles empêché

la Poéſie & l'Eloquence de fleurir ? Vous trouveriez volontiers, dans la Théologie, la cauſe de tous les maux qui ſe font ſur la terre.

Mais quoi ? puis-je, en mes vers, aiguiſant un bon mot
Affliger, ſans raiſon, l'amour-propre d'un ſot ?

Qui n'admireroit pas cette humanité hypocrite ? Croiroit-on que vous avez jamais fait des ſatires ? Mais en effet vous n'avez guère *affligé l'amour-propre des ſots* ; vous l'avez toujours ménagé ſelon vos intérêts. Vous avez loué la plus vile racaille de la Littérature, dès que vous en avez été loué ; & vous avez voulu décrier les Monteſquieu, les Buffon, les Rouſſeau, les Greſſet, les Lefranc, &c. Ce n'eſt point à *l'amour-propre* des gens que vous en voulez, c'eſt à leur honneur, à leur réputation, à leur vertu. Ce n'eſt point par une fine raillerie que vous cherchez à les piquer ; c'eſt par des injures que vous voulez les offenſer ; c'eſt par des calomnies que vous voulez les déchirer.... Mais n'allons pas plus loin, de peur d'en trop dire en diſant la vérité. On accuſeroit encore ma

franchiſe d'être trop dure, & nous vivons dans un ſiècle puſillanime où l'on pardonne plutôt les méchancetés, que l'indignation courageuſe d'un homme de bien contre les méchans.

A chanter la vertu j'ai conſacré ma voix.

Il me ſemble que vous avez, pour le moins, autant chanté le vice que la vertu. Le Poëte qui a fait l'éloge du Luxe & des Catins, l'Auteur de la Pucelle, de l'Epître à Uranie, & d'un tas de petites Brochures ſcandaleuſes doit-il être appellé le chantre de la vertu ? Ce ton fanfaron doit faire rire tous ceux qui vous connoiſſent, & je vous crois encore aſſez ſenſé pour en rire vous-même.

Vainqueur des préjugés que l'imbécille encenſe ;

Quels ſont donc ces préjugés que vous avez détruits ? la Religion & les mœurs. Ce tas de gens, qui vont débitant dans le monde tous vos principes, ſeront-ils donc les ſages, les grands-eſprits qui ont ſecoué les préjugés ; & les Paſchal, les Arnauld, les Bourdaloue, les Boſſuet, les Nicole, les

Racine, les Deſpréaux, les Corneille, les Turenne ont-ils été des imbécilles, pour avoir *encenſé* cette Religion qu'on nomme aujourd'hui préjugé ? Quel eſt l'homme un peu raiſonnable qui n'aimera pas mieux ſe ranger avec de pareils imbécilles, que de ſuivre les ſages & les apôtres de M. de V?

Je ne puis me diſpenſer de rapporter ici un paſſage du *Spectateur Anglois*, où le célèbre Addiſſon peint des couleurs les plus fortes la manie des prétendus Philoſophes de ſon tems, auxquels les nôtres reſſemblent ſi fort, qu'on croiroit que ce paſſage a été fait exprès pour eux. «

« Après avoir parlé des faux dévots, » pleins de zèle pour la Religion, je ne » puis m'empêcher de tourner les yeux ſur » une eſpèce de monſtres qu'on ne croi- » roit pas exiſter dans la nature, ſi l'on » n'en voyoit quelqu'un dans preſque tou- » tes les compagnies, je veux dire les Zéla- » teurs de l'Athéiſme. On s'imagineroit » que ces grands Philoſophes, quoique » bien au-deſſous, à tout autre égard, de » ceux qui profeſſent quelque Religion,

» les surpasseroient du moins, en ce qu'ils
» n'auroient pas un foible qui ne paroît de-
» voir son origine qu'au desir ardent de
» plaire à Dieu. Mais il n'est que trop vrai
» qu'ils cherchent à établir leur dogme im-
» pie avec autant de violence, de fana-
» tisme, de rage & de fureur que si le sa-
» lut du genre humain en dépendoit. Il
» y a quelque chose de si ridicule & de
» si pervers dans cette espèce de Zélateurs,
» qu'on ne sait de quelle manière s'y pren-
» dre pour les représenter au naturel. C'est
» une sorte de joueurs qui se dépitent &
» grondent sans cesse, quoiqu'ils ne jouent
» rien. Ils harassent continuellement
» leurs amis, pour les entraîner dans leur
» parti, quoiqu'ils avouent eux-mêmes
» qu'il n'y a rien à gagner ni pour les
» uns, ni pour les autres. En un mot, le
» zèle pour la propagation de l'Athéisme
» est plus absurde, s'il est possible, que
» l'Athéisme même. Puisqu'il s'agit de ce
» zèle inconcevable qui paroît dans les
» athées & les incrédules, je remarque-
» rai d'ailleurs qu'ils sont possédés, d'une
» façon toute extraordinaire, de l'esprit
» de

» de bigoterie. Quoique prévenus d'opi-
» nions abſurdes & contradictoires, la
» moindre petite difficulté dans un article
» de foi leur ſuffit pour le rejetter.
» Ils taxent d'erreurs & de préjugés, des
» idées qui s'accordent avec le ſens-com-
» mun de tout le genre humain, reçues
» dans tous les ſiècles & parmi toutes les
» Nations; pour ne rien dire du but na-
» turel qu'elles ont à procurer le bonheur
» de la ſociété civile & des Particuliers;
» tandis qu'ils introduiſent à leur place
» des ſyſtêmes tout-à-fait monſtrueux &
» déraiſonnables, qu'on ne peut admettre
» ſans la plus grande crédulité du monde.
» Suppoſé donc qu'on réduisît en une eſ-
» pèce de ſymbole tous les principaux
» articles de l'Athéiſme, comme la for-
» mation éternelle du monde, la maté-
» rialité d'une ſubſtance qui penſe, la mor-
» talité de l'ame, l'organiſation fortuite
» des corps, le mouvement & la gravi-
» tation intrinsèques de la matière, avec
» de tels autres dogmes ſoutenus par les
» athées les plus célébres; ſuppoſé, dis-je,
» qu'on dreſsât un pareil ſymbole, & qu'on

» voulût en imposer la créance à quel-
» qu'un, cela ne demanderoit-il pas une
» mesure de foi beaucoup plus étendue,
» que n'en exige aucune de nos confes-
» sions chrétiennes qu'ils attaquent avec
» tant de fureur ? Que le plus habile de
» leur secte me réponde là-dessus, & qu'il
» me soit permis en même tems d'exhor-
» ter ces grands disputeurs du siècle à, vou-
» loir agir pour leur intérêt & celui du
» Public, d'une manière du moins qui s'ac-
» corde mieux avec leurs principes ; & non
» pas de brûler de zéle pour l'irréligion,
» & d'être bigots pour un vrai galima-
» thias ».

J'ose aux persécuteurs prêcher la tolérance.

C'est une très-belle & très-bonne chose que la tolérance. Tous les Chrétiens raisonnables l'ont recommandée, selon l'esprit de l'Evangile qui est un esprit de douceur & de charité. Boileau qui n'avoit pas l'honneur d'être Philosophe à votre façon, a répandu dans ses Poésies beaucoup de maximes favorables à la tolérance, & con-

traires à la dévotion mal entendue, entr'autres dans ces vers :

Un dévot aux yeux creux & d'abſtinence blême,
S'il n'a point le cœur juſte, eſt affreux devant Dieu.
L'Evangile au Chrétien ne dit, en aucun lieu :
Sois dévot. Il lui dit : ſois doux, ſimple, équitable.

Remarquez ſur-tout ce paſſage de la douzième Satire :

L'Europe fut un champ de maſſacre & d'horreur,
Et l'orthodoxe même, aveugle en ſa fureur,
De tes dogmes trompeurs nourriſſant ſon idée,
Oublia la douceur aux Chrétiens commandée,
Et crut, pour venger Dieu de ſes fiers ennemis,
Tout ce que Dieu défend, légitime & permis.

Deſpréaux, qui abhorroit, comme tout homme ſenſé, les abus de la ſuperſtition & de l'intolérance, étoit d'ailleurs trop ſage pour en rien conclure contre la Religion qui ne peut faire que des hommes vertueux, quand elle eſt bien ſuivie. Après tout, pourquoi nos Philoſophes ſi ardens à prêcher la tolérance, ſont-ils ſi intolérans envers ceux qui ne penſent pas comme eux ? Pourquoi ces cabales, ces injures, ces perſécutions, dès qu'on repouſſe leurs

attaques, & que l'on démaſque leur charlatanerie ? C'eſt qu'en effet ce ſont des charlatans qui ont voulu en impoſer par des grimaces de vertu, & une décoration de philoſophie. Ils n'ont tant crié à la tolérance, que parce qu'ils en avoient un très-grand beſoin pour leur conduite & pour leurs écrits; mais, dès qu'ils ont vu leur ſecte puiſſante & nombreuſe, ils ſont devenus perſécuteurs. Il n'y a rien de ſi plaiſant que de voir M. de V. dès qu'il s'imprime quelque choſe contre lui, crier au ſcélérat ! au monſtre ! & vouloir ſoulever les Puiſſances contre un Auteur, ou contre un Libraire; écrire aux Magiſtrats que tout eſt perdu; que l'Etat touche à ſa ruine, & ſe couvre d'infamie, ſi on laiſſe publier de pareilles horreurs contre ſa perſonne ſacrée. A vous en croire, il faut laiſſer une grande liberté à la preſſe, dès qu'il ne s'agit que de livres contre la Religion, le Gouvernement & les mœurs : mais il faut uſer de la plus grande exactitude & de la derniere rigueur, pour empêcher de paroître la moindre critique qu'on pourroit faire de la moindre de vos productions. O divine

Philoſophie moderne ! quelles ſont donc les vertus que vous donnez à vos héros ?

Je dis au riche avare : aſſiſte l'indigent.

N'eſt-ce pas là un exploit bien ſingulier ? Quel eſt le Capucin, dès qu'il eſt en Chaire, qui ne diſe pas au riche, *d'aſſiſter l'indigent ;* au Juge, *de protéger l'innocent* ? Ce ton contraſte plaiſamment avec ce vers de Rodomont :

Non, ma Muſe m'appelle à de plus hauts emplois.

Et garde-toi ſur-tout de damner ton ſemblable.

Vous avez retourné cette penſée au moins cinquante fois dans vos Ouvrages. C'eſt ce que vos admirateurs appellent de la Philoſophie. Deſpréaux, à qui ces Meſſieurs n'accorderont ſûrement pas le titre de Philoſophe, avoit pourtant dit avant vous :

Un bigot orgueilleux qui, dans ſa vanité,
Croit duper juſqu'à Dieu, par ſon zèle affecté,
Couvrant tous ſes défauts d'une ſainte apparence,
Damne tous les humains de ſa pleine puiſſance.

Vous voyez par-là que les eſprits les plus

ſages, du dernier ſiècle, blâmoient au moins auſſi fortement qu'aujourd'hui la fauſſe dévotion : mais qu'ils ne prenoient pas delà prétexte, comme aujourd'hui, pour abolir la vraie ; car le même Deſpréaux ajoute :

Un libertin d'ailleurs qui, ſans ame & ſans foi,
Se fait de ſon plaiſir une ſuprême loi,
Tient que ces vieux propos de démons & de flammes
Sont bons pour étonner des enfans & des femmes ;
Que c'eſt s'embarraſſer de ſoucis ſuperflus ;
Et qu'enfin tout dévot a le cerveau perclus.

Pour Sirven opprimé je demande juſtice.

Rien de plus beau ſans doute que de défendre les opprimés ; mais je penſe que la vraie généroſité, comme la vraie bravoure, ne monte pas ſur les toîts, pour publier ſes belles actions ; & que l'on perd preſque tout le mérite d'un bienfait à s'en vanter devant toute la terre. Eſt-ce donc là l'eſprit de la Philoſophie, de n'inſpirer des actes de vertu que pour en remplir les gazettes ? Je trouve la morale de l'Evangile beaucoup plus pure & plus élevée, qui dit : *Que votre main gauche ignore le bien que fait votre main droite !* O Phi-

loſophe de Ferney ! que vous êtes loin de cette morale ſimple & ſublime ! & pour vous citer un trait qui aura plus de pouvoir ſur votre eſprit, je vous dirai, comme Arſace, dans Sémiramis, dit à Aſſuérus qui lui vante ſes exploits :

Et je m'en ſouviendrois, ſi vous n'en parliez pas.

Ainſi je fais trembler, &c.

Ne croiroit-on pas entendre le Capitan de la Comédie ? avec un ton pareil, on ne fait trembler que ſes vitres.

Je fais le bien que j'aime, & voilà ma ſatire.

En vérité ce ton hypocrite eſt plus riſible que vos Satires. Deſpréaux faiſoit du bien, même à ſes ennemis, & ne s'en vantoit point. Il faiſoit de bonnes Satires & ne s'en cachoit pas.

Je vous ai confondus, vils calomniateurs.

M. de V. quand on a calomnié, comme vous avez fait, les plus honnêtes gens, il ne faut pas crier contre les calomniateurs ! d'autant plus qu'on n'a pas beſoin de cette

odieuſe reſſource, pour dire un mal effroyable de vous. Votre conduite, vos ſentimens ſont encore plus connus que vos Ouvrages. Perſonne ne peut plus être trompé ſur votre compte; & vous n'avez rien laiſſé à faire à la calomnie, pour vous décrier.

. . . *Le ſiècle qui doit naître*
. . . *Me vengera peut-être.*

Peut-être.

Oui déjà Saint-Lambert, &c.

M. le Marquis de Saint-Lambert, dans ſon Poëme *des Saiſons*, a placé fort adroitement M. de Voltaire au-deſſus de Corneille & de Racine; & M. de Voltaire, à ſon tour, a dit que *les Saiſons* de M. le Marquis de Saint-Lambert étoient le ſeul Poëme, de ce ſiècle, qui fût digne du ſiècle de Louis XIV. On voit qu'il n'y a rien de plus modeſte ni de plus déſintéreſſé, ni de mieux entendu que ce commerce de louanges. Mais par malheur pour M. de Voltaire, il n'y a pas un ſeul connoiſſeur éclairé

éclairé qui ne ſe ſoit moqué du jugement ridicule de M. le Marquis de Saint-Lambert; & par malheur pour M. le Marquis de Saint-Lambert, il n'y a pas un ſeul lecteur qui ne ſe ſoit moqué de l'éloge fade de M. de Voltaire.

Mes manes conſolés chez les morts vont deſcendre..

Parmi les fautes de Langue, & ſur-tout de Poëſie dont cette Epître fourmille, nous ne releverons que celle-ci. On ne ſait ce que c'eſt que les *manes* d'un homme qui n'eſt point encore mort. Les *manes* ſont préciſément ce qui reſte dans le tombeau. *Mon ombre* auroit été plus naturel, parce qu'en effet M. de V. n'eſt plus que l'ombre de lui-même.

J'embraſſerai Quinaut, &c.

Vous ne baiſez que la main de Racine, & vous embraſſez Quinaut. Voilà des careſſes faites avec beaucoup de choix & de goût. Cela ſignifie que vous reſpectez Racine, & que vous aimez Quinaut. Mais avoir tant d'amour pour celui-ci, c'eſt avoir bien peu de reſpect pour l'autre!

Entre Homère & Virgile il aura mon hommage (le Taſſe.)

Celui qui paroît préférer Quinaut à Racine, peut bien placer auſſi le Taſſe entre Homère & Virgile. Il eſt pourtant vrai que les Italiens, même les plus éclairés, ont été de l'avis de Deſpréaux ſur la *Jéruſalem délivrée*. Ils y trouvent beaucoup trop de clinquant & de bel-eſprit : ils lui préferent, non-ſeulement Homère & Virgile, mais l'Arioſte même, pour le naturel & les graces du ſtyle. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait de grandes beautés dans le Poëme du Taſſe. Les caractères en ſont fort bien deſſinés & ſoutenus, l'enſemble en eſt impoſant. Il y règne une très-grande variété & beaucoup d'intérêt : mais c'eſt plutôt l'intérêt d'un Roman que d'un Poëme. Les aventures y ſont trop prodiguées & trop peu naturelles. Les paſſions y ſont traitées ſuperficiellement & ſans profondeur. Le ſtyle en eſt trop ſouvent mignard & frivole. Il éblouit & brille ſans échauffer. La nature y eſt ſacrifiée ſans ceſſe aux vains agrémens du bel-eſprit. Malgré tout cela, ce

Poëme eſt fort ſupérieur à la Henriade, pour l'invention, l'intérêt, les graces, & peut-être pour tout; mais il ne peut ſoutenir une comparaiſon réfléchie avec l'Illiade & l'Enéide. Au ſurplus, en accuſant Deſpréaux d'avoir déſapprouvé le Taſſe, parce qu'il ne préféroit pas, comme vous, *le clinquant du Taſſe à tout l'or de Virgile*, vous deviez ſavoir que le même Deſpréaux, dans ſon Art Poétique, a dit, de ce Poëte, qu'il avoit de *ſon Livre illuſtré l'Italie.* Ce qui n'eſt pas, je penſe, un éloge médiocre.

S'ils ont des préjugés j'en guérirai les ombres.

Fanfaronade d'un Capitan de Philoſophie, plutôt que d'un Philoſophe; on l'a plaiſamment parodiée, en vous faiſant dire:

J'éteindrai des enfers les flammes effroyables,
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les diables.

Je ne puis mieux finir ces Notes & cette Lettre qu'en vous renvoyant à la réponſe, qu'on vous a faite au nom de Boileau.

FIN.

CINQUIEME
LETTRE
A MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

CINQUIEME LETTRE A MONSIEUR DE VOLTAIRE,

Ou l'on examine ses Commentaires sur Corneille ;

Par M. Clément.

A LA HAYE;

Et ſe trouve A PARIS,

Chez Moutard, Libraire de Madame la Dauphine, rue du Hurepoix, à S. Ambroiſe.

M. DCC. LXXIV.

CINQUIEME LETTRE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE,

Ou l'on examine ses Commentaires sur Corneille,

Vous n'avez jamais eu, Monſieur, une plus forte preuve de l'aſcendant preſque tyrannique que vous aviez pris dans la Littérature, qu'au moment où vous donnâtes votre Édition de Corneille, avec des Commentaires. Ce n'eſt pas que la plus ſaine partie du Public ne fût révoltée de vous voir déchiqueter & mettre en pièces les

ſublimes tableaux de cet illuſtre Maître, pour faire une dot à ſa petite nièce. On trouva qu'il n'appartenoit qu'à l'inconſéquence perſonnifiée de vouloir enrichir la poſtérité d'un grand homme ſur les ruines mêmes de ſa gloire.

Les gens ſenſés & éclairés ſur votre caractère eurent bientôt apperçu que votre but étoit d'abaiſſer le père de notre Tragédie au-deſſous de Racine, pour vous élever au-deſſus de Racine même. On fut indigné de l'acharnement de votre critique, le plus ſouvent fauſſe, preſque toujours vétilleuſe & remplie de mauvaiſe foi, comme de mauvais goût. Ce fut le cri unanime des perſonnes qui cultivent les Lettres ſans parti, ou qui les aiment ſans prétention.

Mais, par une foibleſſe particuliere à notre ſiècle, il ne ſe trouva perſonne qui oſât prendre contre vous la défenſe de ces Pièces immortelles, que vous vouliez enterrer ſous l'amas de vos remarques; &, tandis que la plupart des Journaux répétoient en échos ce que vous leur faiſiez dire à votre louange; que vos flatteurs applaudiſſoient de toute part à votre entrepriſe ambitieuſe,

& vous portoient déjà au trône de la Tragédie, il ne s'éleva pas un ſeul Homme de Lettres qui s'oppoſât à cette ligue du Bel-Eſprit contre le Génie ; qui éclairât, ſur l'artifice & les erreurs de vos cenſures, la multitude aveugle, & ſur-tout les jeunes gens, que vous aviez deſſein de ſéduire ; & qui appellât de vos déciſions téméraires & capricieuſes au tribunal de la raiſon & du bon goût.

Ainſi tous les Etrangers qui virent votre Edition annoncée avec faſte dans les Papiers publics, qui lurent la longue liſte imprimée par vous de tous ceux qui avoient ſouſcrit pour cette Edition, qui apprirent que l'Académie Françoiſe en avoit agréé la Dédicace, durent être engagés à croire que notre Nation avoit, pour ainſi dire, conjuré l'abaiſſement du Poëte François qu'ils regardent comme le plus ſublime, & qu'elle en avoit chargé le Dictateur de notre Littérature ; d'autant plus qu'ils ne voyoient perſonne réclamer publiquement en faveur d'un homme de génie, qu'on ſembloit vouloir punir d'une admiration de cent cinquante ans. Que devoient-ils pen-

ſer de nous ? ſi ce n'eſt que nous avons nos raiſons pour ne plus faire un ſi grand cas des choſes ſublimes, & que nous avons trop d'eſprit pour élever notre ame aux grands ſentiments de Corneille.

Comme il n'y a point de preſcription contre la vérité, ſelon l'expreſſion de Bayle, je vais, quoiqu'un peu tard, faire aujourd'hui ce que de meilleures plumes auroient dû faire avant moi : je vais faire ce que Quintilien faiſoit pour la gloire de Cicéron, contre les inſultes de Sénèque. Vous me direz que je ne ſuis pas un Quintilien, j'en conviendrai ; mais c'eſt en ce point ſeul que peche la comparaiſon. Je vais tâcher de venger un grand homme que vous avez indignement traité, & oppoſer les vrais principes du goût aux règles fauſſes ou captieuſes d'après leſquelles vous l'avez jugé. En un mot, je vais examiner vos trois volumes de Commentaires.

Pour mettre un peu d'ordre dans cette diſcuſſion, je ne prendrai pas vos notes les unes après les autres : ce qui deviendroit trop volumineux ; car, pour répondre à ſix lignes de mauvaiſes raiſons, il en faut

souvent plus d'une page de bonnes. Je démêlerai d'abord l'esprit dans lequel vous avez fait votre Commentaire ; j'en considérerai la forme en général ; j'examinerai vos critiques sur les plans de la plupart de ses Pièces & sur les caractères de ses personnages ; je passerai ensuite aux remarques sur les détails, sur la Poésie de style, & aux Notes grammaticales : après quoi, je détruirai sans peine le résultat que vous avez tiré de vos Commentaires, pour apprécier, ou plutôt pour déprécier le genie de Corneille.

Les censures que vous avez faites des autres grands hommes, que j'ai défendus dans les Lettres précédentes, n'étoient que hasardées en passant, jetées à l'aventure ; mais ici, c'est un corps d'Ouvrage que vous élevez contre les Ouvrages de Corneille. Vous vous êtes attaché à lui pour le miner sourdement, comme la rouille s'attache à l'acier pour le ronger. Il est donc à propos de mettre plus de suite & de travail dans cette réfutation que dans les autres. Je redoublerai mes efforts, pour n'être pas au-dessous de la cause que j'embrasse. Je

combats pour le plus grand Génie du dernier ſiècle, contre le plus Bel-Eſprit du nôtre. Si je n'ai pas mille ſuffrages qui vous ſont dévoués, j'aurai du moins cette récompenſe que les juges intègres de notre tems, & peut-être ceux de la poſtérité, diront de vous & de moi : l'un a terni ſa réputation brillante, en attaquant tous les Auteurs du mérite le plus éminent ; l'autre s'en eſt fait une honnête & ſolide en les défendant.

On découvre aiſément dans quel eſprit vous avez écrit vos Commentaires, par les expreſſions dures, offenſantes, chagrines, indécentes & malignes dont vous vous ſervez à l'égard d'un Auteur que le ſceau de la poſtérité ſembloit avoir mis à l'abri de la critique.

Vous êtes en cela beaucoup plus condamnable que les d'Aubignac & les Scudéri. Quoique leurs cenſures partiſſent d'un eſprit de jalouſie & de vengeance, ils avoient au moins une excuſe à donner, en ce que la réputation véritable d'un Poëte ne pouvant être fixée que par la poſtérité, il eſt ſoumis, de ſon vivant, à la cenſure de qui-

conque le lit. Si la cenſure eſt juſte, l'Auteur en profite ; ſi elle eſt injuſte, ſa gloire n'en devient que plus brillante : c'eſt un triomphe nouveau qu'on lui a préparé.

Mais quand la poſtérité a confirmé la réputation dont cet Auteur a joui durant ſa vie, quand les éloges de deux ſiècles ſi différents ſe ſont réunis pour l'immortaliſer ; une critique acharnée de ſes productions vient d'une jalouſie beaucoup plus odieuſe & tout-à-fait inexcuſable. Vous voulez ſapper une réputation qui a jeté de profondes racines ; vous luttez ſeul contre l'admiration de deux ſiècles, & de toutes les Nations de l'Europe ; vous attaquez les Ouvrages d'un homme qui ne peut ſe défendre, & par qui vous ſeriez étonné d'être confondu, s'il pouvoit vous répondre ; vous n'avez pas même la reſſource d'une excuſe, en vous maſquant du deſir de lui être utile : tous vos efforts ne peuvent avoir d'autre but que d'obſcurcir l'éclat de ſon mérite. Scudéri, Claveret, d'Aubignac étoient donc, je le répète, bien moins blâmables que vous.

Voyez, je vous prie, ſi ces Meſſieurs

s'exprimoient plus injurieuſement que vous ne le faites à chaque ligne de votre Commentaire.

C'eſt là de la déclamation d'un Rhéteur dans un Panégyrique. Tout cela conſtitue deux des plus mauvais vers qu'on pût faire. Ce Diſcours eſt d'un vil domeſtique. Emilie révolte au lieu d'intéreſſer. Ces termes ſont de la Gazette Suiſſe. Une Coquette (en parlant de Pauline) *ne s'exprimeroit pas autrement. Après avoir fait couper le cou à ſon gendre, cela fait un peu rire. Une barbarie qui a des manières, cela eſt un peu barbare. C'eſt ainſi que l'on parleroit de la réception d'une Bourgeoiſe. Tout cela eſt de la dernière indécence. Cléopâtre s'exprime en femme abandonnée. Antoine eſt un entremetteur. Céſar eſt un Amoureux de Comédie, qui parle à un Valet. La baſſeſſe du Roi révolte l'eſprit; les amours de Cléopâtre glacent le cœur, & les ironies de Ptolomée dégoûtent. Tout cela eſt guindé, faux, burleſque, hors de la nature, & du plus mauvais goût. Il eſt clair que la propoſition de Cléopâtre eſt abſurde autant qu'abominable: c'eſt un ſtile auſſi obſcur qu'emphatique. Dans cette Pièce* (Ro-

dogune) *tout eſt ajuſté au Théâtre d'une manière peu vraiſemblable & quelquefois contradictoire, & preſque toujours exprimée en vers languiſſans, obſcurs, ou du ſtile de la Comédie. Antiochus, qui ne devroit parler à cette Princeſſe que pour lui dire qu'elle eſt indigne de lui, & qu'on n'épouſe point la vieille Maîtreſſe de ſon père, quand elle demande la tête de ſa belle-mère pour préſent de nôces. Rodogune qui mériteroit d'être enfermée toute ſa vie, pour avoir propoſé un pareil aſſaſſinat. Cléopâtre n'eſt pour moi qu'un monſtre qui me dégoûte. Il eſt étrange que Phocas perſiſte à vouloir offrir ſon fils à une Princeſſe que tout autre feroit enfermer. Eſt-il poſſible qu'un Empereur & une fille d'Empereur ſe diſent des injures groſſières ? Ici* (dans Héraclius) *c'eſt une Gouvernante d'enfants qui, ſans aucun intérêt perſonnel, a livré ſon propre fils à la mort, il y a vingt ans, dans l'eſpérance que Martian, ſubſtitué à ce fils, tueroit, dans vingt ans, ſon père Phocas. Cela n'eſt guère dans l'ordre des poſſibles. Léontine ne ſe montre juſqu'ici qu'une intriguante, qui a voulu jouer un rôle, à quelque prix que ce fût. Léontine & Exu-*

père, ſans ſe donner le mot, ont traité les deux Princes comme des écoliers. Martian doit répondre à Léontine : n'êtes-vous pas une très-méchante & très-impudente femme ? Comment voulez-vous que je croie la mauvaiſe raiſon que vous m'alléguez ? Le Lecteur impartial, (M. de V. par exemple) *& ſurtout les Etrangers demandent comment la Pièce* (Héraclius) *a pu réuſſir avec des défauts ſi viſibles & ſi révoltans ? C'eſt une de ces idées monſtrueuſes qui révolteroient, ſi leur extrême ridicule ne les rendoit ſans conſéquence. Léontine a traité les deux Princes comme des enfans, & Exupère, qui n'eſt qu'un ſubalterne, l'a traitée comme une petite fille. Héraclius reſſemble plus à un procès par écrit, qu'au pathétique d'une Tragédie. Preſque tout le ſtile de cette Pièce* (Nicomède) *eſt vicieux. Une grande partie de cette Pièce eſt du ſtile burleſque. On ne peut guère écrire plus mal. Il eſt à croire que l'Auteur fit cette Pièce au courant de la plume. Il avoit acquis une prodigieuſe facilité d'écrire, qui dégénéra enfin en impoſſibilité d'écrire élégamment. Ces Sentences triviales, qui enſeignent la ſcélérateſſe, reſſemblent trop à*

des lieux communs d'un Rhéteur qui ne connoit pas le monde.

Le lâche conſeil que donne Arſinoë eſt petit, indigne de la Tragédie; & les expreſſions ſont auſſi lâches que le conſeil. Comment avez-vous pu, en traitant auſſi indécemment le grand Corneille, vous permettre une diction auſſi puérile & auſſi vicieuſe? *Un ſtile auſſi lâche qu'un conſeil.* Eſt-ce que la *lâcheté* d'un conſeil a quelque rapport avec la *lâcheté* du ſtile? D'Aubignac n'auroit pas écrit de la ſorte.

Ne pouſſons pas plus loin cette liſte de critiques amères & de ſarcaſmes injurieux. Ce n'eſt pas dans vos remarques ſur les foibles Pièces de Corneille, que j'ai pris ce qu'on vient de lire; c'eſt dans vos Commentaires de Cinna, de Polyeucte, de Rodogune, d'Héraclius, de Pompée, de Nicomède. Que ſeroit-ce, ſi je ramaſſois ce que vous dites de Sertorius & d'Othon, dont vous parlez avec le dernier mépris? Mais je vous demande encore à vous-même quel eſt l'ennemi le plus jaloux de tous les vils ennemis de Corneille, qui ait écrit contre lui d'un ton plus aigre, plus dur

& plus insultant ? Auriez-vous dû insérer dans vos notes quelques traits de ces obscurs Ecrivains, puisque vous tombez dans leurs excès, & qu'en les rapprochant des vôtres, on n'en voit guère la différence, sinon que vous y avez mis plus de malice & d'opiniâtreté ?

Vous ne laissez passer aucune occasion de jeter quelque nuage sur la réputation de ce Poëte illustre. Si vous parlez des persécutions du Cardinal de Richelieu contre le Cid, vous tâchez de justifier le persécuteur. « Je crois, dites-vous, que le Cardinal » de Richelieu avoit raison, en ne consi- » dérant que les irrégularités de la Pièce, » l'inutilité & l'inconvenance du rôle de » l'Infante, le rôle foible du Roi, le rôle » encore plus foible de Don Sanche, & » quelques autres défauts. Son grand sens » lui faisoit voir clairement toutes ces » fautes ; & c'est en quoi il me paroît *plus* » *qu'excusable* ».

Selon ce raisonnement, Scudéri étoit donc non seulement *plus qu'excusable*, mais tout-à-fait louable, puisqu'il n'écrivit contre le Cid que par les instigations du Cardinal.

Cardinal. Pour moi, je crois que vous êtes le ſeul qui puiſſiez excuſer un Miniſtre jaloux de tout mérite ſupérieur, qui payoit follement les mauvais vers de Colletet, & qui auroit fait proſcrire le Cid, s'il avoit pu ; le Cid qui a fait ſortir le Théâtre François de ſa barbarie gothique, & qui eſt encore la Tragédie la plus touchante que nous ayons. Deſpréaux, ce courageux vengeur du goût, étoit bien éloigné d'avoir, pour le procédé du Cardinal Miniſtre, la jalouſe complaiſance que vous témoignez, quand il s'écrie :

> En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue ;
> Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Dans un autre endroit, vous triomphez ; en faiſant réimprimer une Epître Dédicatoire à M. de Montauron, que vous auriez ſupprimée, ſi vous n'aviez pas eu de malignes intentions contre la gloire de Corneille. Vous pouvez à peine contenir votre joie, & vous la maſquez ſous l'extérieur perfide de ces regrets affectés.

« Voilà (remarquez-vous) une étrange

» Lettre, & pour le ſtile & pour les ſenti-
» mens. On n'y reconnoît point *la main qui*
» *crayonna l'ame du grand Pompée & l'eſ-*
» *prit de Cinna* (1). Celui qui faiſoit des vers
» ſi ſublimes n'eſt plus le même en proſe.
» On ne peut s'empêcher de plaindre Cor-
» neille & ſon ſiècle & les Beaux-Arts, quand
» on voit ce grand homme négligé à la
» Cour, comparer le Sieur de Montauron
» à l'Empereur Auguſte ».

Si cette remarque eſt celle d'un admira-teur de ce *grand homme*, cet admirateur eſt bien mal-adroit : mais peut-on vous ac-cuſer de mal-adreſſe, ou de trop d'admira-tion pour les *grands hommes ?*

Je trouve, dans votre Préface ſur Serto-rius, quelques lambeaux que vous citez de l'Abbé d'Aubignac, contre Corneille. En-tr'autres choſes, il lui dit : *Défaites-vous, M. de Corneille, de ces mauvaiſes façons de parler, qui ſont encore plus mauvaiſes que vos vers... Il vous arrive aſſez ſouvent,*

(1) Vers de Corneille.

lorſqu'on vous loue, que vous n'êtes plus affamé de gloire, mais d'argent.

Vous traitez cela d'horrible platitude, & vous avez raiſon. Mais que direz-vous de ceci ?

« Il ſemble que Fouquet ait commandé » à Corneille une Tragédie, pour lui être » rendue dans deux mois, comme on com- » mande un habit à un Tailleur, ou une » table à un Menuiſier... Il eût mieux valu, » à mon avis, pour l'Auteur de Cinna, » vivre à Rouen avec du *pain bis* & de » la gloire, que de recevoir de l'argent » d'un ſujet du Roi, & de lui faire de » ſi mauvais vers pour ſon argent ».

Eſt-ce que ce ſont encore là des platitudes de d'Aubignac, ou bien des gentilleſſes de l'illuſtre Commentateur de Corneille ?

J'entends déjà que vous vous récriez : *Comment donc ? n'ai-je pas loué Corneille en pluſieurs endroits ? n'ai-je pas donné des éloges à ſes beaux vers ? n'ai-je pas dit : voilà qui eſt ſublime ?* Il eſt vrai, vous l'avez dit, ou plutôt vous l'avez répété après tout le monde. Comment auriez-vous pu ne

pas avouer pour ſublimes des traits univerſellement applaudis ? N'auroit-ce pas été afficher le deſſein de nuire ? & vous vouliez le cacher. Vous vouliez avoir l'air d'admirer, pour dépriſer plus ſûrement, ſans exciter l'indignation.

Ce n'eſt pas que vous n'ayez fait tous vos efforts pour rabaiſſer des choſes généralement admirées, comme le *Moi* de Médée, les imprécations de Camille, & d'autres beaux endroits dont nous verrons ailleurs le détail : mais vous avez mis un certain art & des ménagements inſidieux dans vos injuſtices.

Vous avez découvert votre ſyſtême de critique dans cette réflexion concernant Scudéri. « Il n'eſt pas inutile, dites-vous, de » remarquer que les cenſures faites avec » paſſion ont toutes été mal-adroites. C'eſt » une grande ſottiſe de ne trouver rien » d'eſtimable dans un ennemi eſtimé du » Public ».

Selon ce principe, vous avez approuvé ſéchement, & en peu de mots, ce qu'il y avoit de plus eſtimable dans Corneille, pour avoir le droit de gloſer malicieuſement ſur

d'autres endroits d'une beauté moins ſublime, & même ſur ceux qui vous avoient fait dire : *voilà qui eſt admirable.*

Au reſte, vous imitez en cela Perraut, qui, après avoir dit, dans ſes parallèles, mille infamies d'Homère, après avoir employé un gros volume à prouver, Dieu ſait comment ! qu'il n'y a, dans les Ouvrages de ce grand Poëte, ni ordre, ni raiſon, ni économie, ni ſuite, ni bienſéance, ni nobleſſe de mœurs ; que tout y eſt plein de baſſeſſe, de chevilles, d'expreſſions groſſières, &c. avoue pourtant qu'Homère eſt peut-être le plus vaſte & le plus bel-eſprit qui ait jamais été. Il faut convenir que Perraut & vous, Monſieur, avez une Rhétorique toute particulière pour faire le panégyrique des hommes de génie. Il me ſemble entendre Clément-Marot, qui fait ſi plaiſamment l'éloge de ſon Valet :

Gourmand, ivrogne & aſſuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blaſphémateur,
Sentant la Hart de cent pas à la ronde ;
Au demeurant le meilleur fils du monde.

Là-deſſus vous vous récriez encore, mais

d'un ton plus haut : *Suis-je donc, à votre compte, l'ennemi de Corneille? Quel intérêt puis-je avoir à rabaiſſer ſes Ouvrages? A-t-on jamais été jaloux d'un mort?* Je ne ſais pas juſqu'à quel point vous vous trouvez intéreſſé à déprimer les Pièces de notre premier Poëte tragique. Cela dépend de l'idée que vous avez des vôtres. Quel intérêt avez-vous eu de critiquer ſi injuſtement tous les plus illuſtres Auteurs? Au reſte, ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on eſt jaloux des morts célèbres. Celui qui a donné ſon nom aux envieux les plus lâches, Zoïle n'a été ſi odieux que pour avoir voulu déchirer la mémoire d'Homère, mort depuis pluſieurs ſiècles. Obſervez que la jalouſie de Zoïle n'étoit pas animée par un intérêt bien vif, puiſqu'il n'avoit pas fait de Poëme Epique.

Ainſi donc, s'il vous prenoit envie de m'appeller Zoïle, ce qui ne peut plus être une injure dans votre bouche, depuis que vous nommez ainſi Deſpréaux & Rouſſeau; croyez-moi, pourtant, n'en faites rien: car je vous embarraſſerois fort, en vous demandant lequel mérite plus juſtement ce

nom de Zoïle, ou celui qui écrit trois volumes d'injures & de mauvaises critiques contre le grand Corneille, ou celui qui les réfute ?

Mais, poursuivez-vous, *j'ai moi-même prévenu le soupçon de cette jalousie, qu'on pourroit m'imputer. Voyez ce que je dis à la fin de Sertorius.* « Je ne suis pas même retenu par la crainte » de sentir un plaisir secret à rabaisser un grand » homme, dans la vaine idée de m'égaler à » lui, en l'avilissant. Je me crois trop au- » dessous de lui, jusques dans ses plus mé- » diocres Ouvrages ». *Peut-on s'expliquer plus modestement, avec une franchise plus naïve, & qui marque mieux la simplicité de mon cœur & la droiture de mon esprit? Voyez encore à la fin des Commentaires : ceci est bien plus fort; & je ne sais pas comment, après cela, on pourra me taxer d'être jaloux, & de n'être pas modeste. C'est dans une réponse que je faisois à je ne sais quel Académicien.* « Vous n'êtes content, Mon- » sieur, d'aucune des Pièces de Théâtre » qu'on a faites depuis quatre-vingts ans : » voilà presque un siècle de perdu. Je suis » malheureusement de votre avis. Je vois

» quelques morceaux, quelques lambeaux » de vers épars çà & là dans nos Pièces » modernes; mais je ne vois aucun bon » Ouvrage. J'oserai convenir avec vous hardiment qu'il y a une Tragédie d'Œdipe » qui est mieux reçue au Théâtre que » celle de Corneille; mais je crois, avec » *la même ingénuité*, que cette Pièce ne » vaut pas grand chose, parce qu'il y a » de la déclamation, & que le froid ressouvenir des anciennes amours de Philoctète & de Jocaste me paroît insupportable. Toutes les autres Pièces du même » Auteur me semblent très-médiocres; & » la preuve en est que j'en oublie volontiers tous les vers, pour ne m'occuper » que de ceux de Racine & de Corneille ».

Il faut l'avouer, Monsieur, la modestie poétique ne peut s'exprimer en termes plus humbles; & le plus injuste de vos Censeurs n'en diroit pas tant. Mais c'est cette modestie outrée qui prouve contre vous. C'est précisément le cas du Tartuffe, quand il dit à Orgon:

On me prend, en tous lieux, pour un homme de bien;

Mais la vérité pure eſt que je ne vaux rien.

Tâchez, de grace, d'accorder cette modeſtie apparente avec vos prétentions ſi réelles, avec votre caractère ſi connu, avec le ton hardi & révoltant dont vous parlez des meilleurs Ecrivains. Conciliez, je vous prie, cette humilité avec l'air faſtueux & triomphant dont vous avez remercié l'immortel Auteur des mortelles *Saiſons* (1), qui, non content de ſe faire ſiffler pour ſon Poëme, s'eſt encore fait ſiffler pour vous avoir mis au-deſſus de Corneille & de Racine. Il eſt facile aux yeux les moins clairvoyans de percer à travers ce maſque de modeſtie : on voit que vous ne vous êtes ainſi humilié vous-même, qu'afin de prévenir des humiliations qui vous auroient plus chagriné ; & de paroître avoir jugé Corneille, non pas en rival envieux, mais en Auteur déſintéreſſé ſur ſon propre compte, qui, en diſant de ſoi tout le mal poſſible,

(1) C'eſt ainſi que l'appelle le Gazetier Littéraire des Deux-Ponts, à ce que m'ont dit ceux qui liſent ſa Gazette.

peut bien en dire autant de ſes Maîtres, ſans être accuſé de jalouſie.

Cependant, ſi l'on vous prend au mot, ſi l'on regarde tous vos Ouvrages comme *très-médiocres*, on en ſera d'autant plus porté à vous croire très-jaloux du grand Corneille ; car, comme dit Deſpréaux, la jalouſie

Eſt un vice qui ſuit la médiocrité.

Ainſi, loin de détruire ces ſoupçons qu'inſpire contre vous la lecture de vos Commentaires, en vous reconnoiſſant, de votre propre aveu, pour un Auteur très-médiocre, vous ne faites au contraire que les fortifier, & donner une raiſon de plus pour vous rendre ſuſpect d'un vice attaché aux médiocres Auteurs.

D'ailleurs, qui ne voit pas qu'en diſant que, *depuis quatre-vingts ans, on n'a pas fait une bonne Pièce de Théâtre*, vous affectez de condamner les vôtres, pour envelopper dans cette proſcription générale toutes celles de vos rivaux Qui ne voit que vous voulez anéantir Crébillon, déjà preſque banni du Théâtre par vos cabales

auprès des Comédiens ? Pour nous, qui n'avons aucune raiſon d'être auſſi rigoureux que vous, nous croyons que ce ſiècle a produit ſept ou huit Pièces de Théâtre, tant Comiques que Tragiques, ſans excepter les vôtres, qui pourront paſſer à la poſtérité avec les Chef-d'œuvres du beau ſiècle de notre Littérature.

Après tout, que je ſois jaloux ou non, me direz-vous, *qu'importe, ſi j'ai dit la vérité ? Il faut qu'un Commentateur n'ait en vue que la vérité & l'utilité publique* (1). *Je n'ai remarqué les défauts de Corneille que pour la perfection de ſon Art. Mon ſeul but eſt de faire des remarques utiles aux Etrangers qui apprennent ſa Langue, aux jeunes Auteurs qui veulent l'imiter, aux Lecteurs qui veulent s'inſtruire. Un Commentaire n'eſt pas un Panégyrique. Mon deſſein n'a pas été de donner de vaines louanges à un mort, qui n'en a pas beſoin. Il faut éclairer les Artiſtes, & non pas les tromper. Je n'ai pas*

(1) Toutes ces expreſſions ſont tirées des Commentaires.

cherché malignement à trouver des défauts ; mais comment ne pas remarquer ceux qui y ſont ? Comment les excuſer ? Que gagneroit-on à vouloir les pallier ? Ce ſeroit trahir l'Art qu'on doit enſeigner aux jeunes gens. Un Commentateur n'eſt pas un Avocat qui cherche ſeulement à faire valoir, en tout, la cauſe de ſa Partie ; & ce ſeroit trahir la mémoire de Corneille, que de ne pas imiter la candeur avec laquelle il ſe juge lui-même dans les examens de ſes Pièces. On doit la vérité au Public.

Vous faites ſonner bien haut, Monſieur, votre amour pour la vérité : mais ſi vous ne l'avez pas dite, que doit-on penſer de vous ? C'eſt ce que nous verrons, quand nous examinerons vos critiques particulières. Quant à l'utilité publique que vous avez, dites-vous, recherchée, que devient l'étalage que vous faites de vos beaux ſentimens, ſi je vous prouve, comme je le ferai, que vous avez voulu tromper ce même Public, en cherchant dans Corneille des défauts qui n'y ſont pas, en envenimant les fautes qui y ſont ; en terniſſant de votre gloſe maligne l'éclat de ſes grandes beau-

tés ? Eſt-ce ainſi que vous avez voulu être utile aux Etrangers & aux jeunes gens ? Qu'avez-vous appris aux uns & aux autres ? Que Corneille avoit dans ſes Ouvrages des défauts qui étoient ceux de ſon ſiècle, & pluſieurs fautes de langage ; mais qui eſt-ce qui l'ignoroit ? Quel eſt aujourd'hui l'Ecolier qui ne ſait pas que telle expreſſion a vieilli, que telle autre eſt vicieuſe ? Eh ! mon Dieu ! nos jeunes gens & même nos Gens de Lettres ne ſont que trop vétilleux ſur cet article ; ils ne ſont que trop portés à condamner une belle choſe, parce qu'elle peche un peu contre la Grammaire. Toutefois, dans cette partie même, vous avez avancé beaucoup plus d'erreurs que de remarques vraies. Vos chicanes grammaticales ſont en ſi grand nombre, qu'il faudroit un volume pour les réfuter toutes.

Tel eſt donc le grand avantage que vous procurez aux jeunes gens. Vous les accoutumez à éplucher ſcholaſtiquement des beautés fières & hardies ; vous leur enſeignez des règles fauſſes & des principes vicieux qui leur groſſiſſent les défauts & dégradent les choſes ſublimes. Ne leur auriez-

vous pas été plus utile en leur développant les beautés cachées & profondes dont Corneille eſt plein, & qui demandent des eſprits très-pénétrans pour être apperçues & bien ſenties? C'eſt préciſément le contraire que vous avez fait; & vous ne ceſſez de crier : *Il faut dire la vérité; il faut être utile au Public.*

Un Commentaire, dites-vous, *n'eſt pas un Panégyrique*; & par cette raiſon vous en faites une Satire. Parce que Corneille a eu la nobleſſe d'avouer en quoi il s'étoit trompé, & de nous inſtruire ſur ſes fautes, vous dites qu'en le critiquant, vous n'avez fait que ſuivre ſon exemple. Mais, dès que Corneille a eu la généroſité de ſe condamner devant le Public, de quel droit venez-vous le juger encore à votre tribunal particulier? Avons-nous beſoin que vous nous répétiez ce que nous avons appris de Corneille? Quel rôle jouez-vous, en comparaiſon du ſien! Autant il ſeroit utile & courageux de démaſquer un Auteur préſomptueux, qui veut en impoſer au Public; autant il eſt lâche de reprocher à un grand homme des défauts dont il s'eſt accuſé lui-

même, ſur-tout quand il lui étoit preſqu'impoſſible de s'en garantir, & qu'il y étoit entraîné par l'ignorance de ſon ſiècle.

Vous ne ceſſez de réclamer les devoirs d'un Commentateur, pour vous juſtifier de toutes vos cenſures. Expliquons-nous en peu de mots ſur ces devoirs dont vous parlez tant, & voyons ſi vous les avez connus ou pratiqués.

La principale fonction d'un Commentateur doit être d'éclaircir ce qu'il y a d'obſcur dans ſon Auteur, d'en épurer le texte de toutes manières, de développer certaines choſes que l'art dérobe aux yeux des Lecteurs peu éclairés, & d'arrêter leur eſprit ſur des beautés qui échapperoient à une attention légère. Il fait ſentir la hardieſſe ou la vérité de certaines images & de certaines expreſſions : il découvre des fineſſes de langage dont le Public n'eſt pas communément inſtruit ; & par-là il lui fait goûter un plaiſir tout nouveau à la lecture des Poëtes : il juſtifie ce qui pourroit ſembler répréhenſible aux demi-connoiſſeurs, qui ne trouvent ſouvent une choſe défectueuſe, que par la foibleſſe de leur

vue ; &, faute des connoiſſances néceſſaires pour être en état de l'admirer, il cherche, il apporte des exemples dont il puiſſe s'autoriſer, & diſculper ſon Auteur. Si c'eſt une faute réelle, il l'abandonne, & ne ſonge point à s'en prévaloir pour railler indécemment un Poëte célèbre, à la faveur duquel il eſt trop heureux d'obtenir un regard de la poſtérité.

C'eſt ainſi qu'en ont uſé les anciens Scholiaſtes, parmi leſquels on eſtime ſur-tout Euſtate & Servius. On peut remarquer en eux des longueurs, des inutilités, des explications inſuffiſantes ; mais on n'y voit nulle part le deſir de rabaiſſer un Auteur, ni de mauvaiſes chicanes ſur ſes productions. On y trouve, au contraire, une admiration éclairée, des recherches, des remarques dont les plus habiles peuvent profiter.

Parmi les Modernes, il y a fort peu de Commentateurs qui aient apporté le même eſprit & les mêmes connoiſſances dans cet emploi aſſez épineux. Si Broſſette, le Commentateur de Regnier & de Boileau, n'a pas eu tout le goût & la ſagacité convenables

nables pour faire un excellent Commentaire, il a du moins fait preuve de bonne foi. S'il n'étoit pas habile Critique, il étoit fidèle à éclaircir ce qui en avoit beſoin; & il ſe montroit zélé pour la gloire de l'Auteur qu'il commentoit.

Après Broſſette eſt venu un certain Saint-Marc, qui, ſans aucune connoiſſance de la Poéſie, & rempli des préjugés de notre ſiècle contre Boileau, a eu l'audace de joindre ſes notes impertinentes à celles de Broſſette, pour critiquer à chaque page Deſpréaux & Rouſſeau, & plaider contr'eux la cauſe décriée des Pradons, des Perrault & des Lamotte. Tout ce que l'ignorance, la mauvaiſe foi & la préſomption réunies peuvent avoir de plus impudent & de plus téméraire ſe rencontre dans cette odieuſe & platte compilation; & je ne ſais comment on a pu ſouffrir qu'il s'imprimât de pareilles abſurdités, qui ont le malheureux avantage de ſe faire lire, grace aux vers immortels qu'ils accompagnent, & qu'ils déshonorent. C'eſt ainſi que le mauvais goût & les ſottiſes qu'il enfante ſe perpétuent & augmentent leurs ravages dans les eſprits

déjà prévenus par les ſyſtêmes ridicules qui ſont tant à la mode aujourd'hui.

Qui croiroit, Monſieur, que c'eſt ce même Saint-Marc que vous avez pris pour modèle dans votre Commentaire, en y mettant beaucoup plus d'art, d'eſprit & d'inſtruction qu'il n'en pouvoit avoir? Du reſte, loin d'éclaircir ce qu'il y a de moins clair dans Corneille, vous vous contentez de dire : *voilà qui eſt louche, obſcur, inintelligible;* & ſouvent vous l'obſcurciſſez par une gloſe infidelle. Vous inſiſtez continuellement ſur les mêmes fautes; au-lieu de chercher des raiſons pour excuſer ce qui eſt excuſable, vous appuyez ſur celles qui le condamnent; vous imaginez des principes bizarres & faux, pour lui trouver des fautes auſſi chimériques que vos principes. Si vous le mettez en comparaiſon avec Racine, ce n'eſt jamais que dans des circonſtances déſavantageuſes pour Corneille. En un mot, vous cachez, vous dégradez ce qu'il peut avoir de beau, & vous mettez ſans ceſſe en lumière ce qui eſt défectueux, ou ce qui peut le paroître, préſenté ſous une certaine face. Pour mettre le

comble à cette infidélité, vous rétabliſſez dans le texte des paſſages que Corneille en avoit retranchés, parce qu'ils ôtoient de la force & de l'éclat à ceux qu'ils accompagnoient; vous ſubſtituez les vers des premières Editions aux corrections qu'il avoit faites depuis; & même vous n'avez pas honte de critiquer ces vers, qui ſont cenſés ne plus exiſter. Vous expoſez par-là des Libraires ignorans à faire des Editions de Corneille, dont le texte ſoit corrompu (1); vous expoſez le Public à être trompé par ces mauvaiſes Editions; vous expoſez Corneille à ne point paſſer à la poſtérité, tel qu'il vouloit y être lu; & c'eſt là ce que vous appellez un Commentaire fait

(1) C'eſt ce qui eſt déjà arrivé. On a donné, il y a deux ou trois ans, les *Chef-d'œuvres de Corneille*: on a ſuivi, dans cette Edition, celle de M. de V. & par conſéquent on a défiguré le texte de Corneille. Non content de lui faire cette inſulte, on a joint à ſes *Chef-d'œuvres* les notes du Commentateur. Il eſt bon de prévenir le Public là-deſſus, afin qu'il n'achète point Corneille mutilé, contrefait, & en mauvaiſe compagnie.

pour l'inſtruction des Etrangers & des jeunes gens, pour l'intérêt de la vérité & pour l'utilité du Public !

Après avoir conſidéré en général l'eſprit de votre Commentaire, & la forme vicieuſe que vous avez préférée, dans l'intention trop manifeſte de ruiner, ou du moins d'ébranler la haute réputation de Corneille, entrons dans la diſcuſſion de vos critiques particulières, & voyons d'abord comment vous attaquez la conſtitution de ſes meilleures Pièces.

Ceux qui ont étudié Corneille avec ſoin, admirent en lui un génie hardi & fécond dans le plan de ſes Pièces, dont les ſujets ſont auſſi beaux que variés, depuis le Cid juſqu'à Nicomède, à l'exception de Théodore.

Voyez ſi chacune de ces Tragédies n'a pas un caractère différent qui la diſtingue, & ſi les reſſorts qui font mouvoir l'une reſſemblent en rien à ceux qui ſont employés dans une autre. C'eſt là, ſans contredit, la marque la plus diſtinctive du vrai génie, & ce qui annonce une richeſſe d'imagination, qu'aucun Poëte tragique, ni ancien,

ni moderne, n'a eue dans un degré ſi éminent.

Remarquons encore que, dans aucun de ces ſujets ſi différens, l'on ne trouve de ces reſſources romaneſques, qui étoient ſi fort à la mode du tems de Corneille, dont il a commencé de purger le Théâtre François; qui ſont redevenues ſi fréquentes depuis, & dont vous avez, plus qu'aucun autre, fait un uſage ſi commode & ſi condamnable.

La force de ſon génie fit ſentir à Corneille que la vraie Tragédie, telle que les Anciens nous l'ont tranſmiſe, étant une action de peu de durée, ne peut admettre un grand nombre d'événemens; que les incidens en doivent être ſimples, naturels, vraiſemblables, & ménagés avec beaucoup de réſerve; que c'eſt choquer le bon-ſens & la nature, d'amener dans le cercle de quelques heures pluſieurs incidens extraordinaires, & de ces ſituations forcées qu'on nomme théâtrales, leſquelles demanderoient des circonſtances bien rares & une ſuite de pluſieurs années, pour être préparées avec quelque vraiſemblance.

Corneille vit donc que le véritable intérêt de la Tragédie conſiſtoit dans le développement des paſſions & des caractères ; qu'il ne devoit prendre qu'autant de ſujet qu'il en falloit pour mettre ces paſſions en mouvement ; que le moment où il prenoit ſon perſonnage devoit être le plus propre à faire ſortir ſon caractère dans toute ſa force ; que ce moment demandoit donc une action vive & preſſée, qui forçât les ſentimens de ſe produire avec chaleur, mais aſſez ſimple en même tems, afin de leur donner le tems de ſe déployer par degrés, avec les développemens néceſſaires pour laiſſer dans l'eſprit du Spectateur une impreſſion profonde & un ſouvenir ineffaçable.

D'après ce principe, ſans lequel il n'y a point de bonne Tragédie, Corneille mit dans ſes Pièces une grande ſimplicité d'action, de laquelle il tira cette foule de beaux ſentimens qu'on y remarque, & ces caractères admirables qu'il a peints avec tant de hardieſſe & de vigueur.

Héraclius eſt la ſeule de ſes Tragédies où il ait compliqué les reſſorts de ſon intrigue ;

encore ces reſſorts ſont-ils, pour ainſi dire, hors de la Pièce : ils ſont plutôt cachés que compliqués. Dès que le Lecteur a pu les ſaiſir par ſon attention, dès qu'il en tient le fil comme dans ſa main, il voit marcher l'action ſans embarras & même avec ſimplicité.

J'ai cru ce peu de réflexions néceſſaires contre les maximes oppoſées qui ſont répandues dans vos Commentaires ; maximes qui tendent à nous perſuader qu'il n'y a pas aſſez d'intérêt dans les Pièces de Corneille & de Racine, & que nous devrions, à l'exemple des Eſpagnols & des Anglois, mettre plus de ſituations & d'incidens ſur le Théâtre. On voit aſſez le but de vos maximes ; elles ſont une apologie indirecte de vos Pièces romaneſques. Mais quiconque aura des notions ſaines de l'Art Dramatique, vous répondra que cet intérêt de ſituations & d'incidens fut toujours la reſſource de quiconque n'eut pas le talent de fouiller dans le cœur humain, & d'en tirer cet intérêt des paſſions, qui ſeul peut plaire dans tous les tems, remuer les ames, & entraîner les eſprits ſans le ſecours de

la Repréſentation & du Déclamateur.

Il faut voir à préſent comment vous critiquez la conduite de ces Chef-d'œuvres où vous ne trouvez pas aſſez d'intérêt. Nous nous bornerons aux trois Pièces que vous avez le plus déchirées, *Cinna*, *Polyeucte*, *Rodogune*. Quand on aura vu votre acharnement ſur celles-là, on ſe ſouciera peu de ce que vous aurez dit des autres.

Je ne puis m'empêcher, toutefois, d'examiner ici, avant le reſte, deux de vos critiques, ſur ce qu'il y a de plus beau dans la Tragédie des Horaces. La première concerne la cinquième Scène de l'Acte troiſième, où le vieil Horace vient apprendre à Sabine & à Camille que ſes fils ſont aux mains avec les Curiaces.

« On pourroit objecter, dites-vous, » qu'Horace ne devroit pas venir avertir des » femmes que leurs époux & leurs frères » ſont aux mains; que c'eſt venir les déſeſ- » pérer inutilement & ſans raiſon; qu'on » les a même renfermées, pour ne point » entendre leurs cris; qu'il ne réſulte rien » de cette nouvelle ».

La réponſe à cette objection n'étoit pas

difficile à trouver, & je ne ſais pourquoi vous ne l'avez pas donnée. Il eſt dans la nature qu'on prépare à un malheur les perſonnes qui nous ſont les plus chères, ſur-tout quand on a ſa part ſoi-même dans ce malheur. Il falloit bien diſpoſer Sabine & Camille à la mort des Horaces ou des Curiaces; & il vaut mieux qu'on vienne leur apprendre d'avance qu'ils ſont aux mains, que de leur dire tout de ſuite : *ils ſont morts.*

Voyez de quel ménagement uſe le vieil Horace, en apportant cette nouvelle, quoiqu'il ſoit tout Romain dans le cœur; c'eſt-à-dire qu'il préfère le bien de ſa Patrie à ſon propre ſang. Voyez donc comment Corneille le fait parler :

Je viens vous apporter de fâcheuſes nouvelles,
Mes filles; mais en vain je voudrois vous céler
Ce qu'on ne vous ſauroit long-tems diſſimuler.
Vos frères ſont aux mains : ainſi les Dieux l'ordonnent.

Et enſuite :

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,

Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre...
Si le Ciel pitoyable eût écouté ma voix,
Albe ſeroit réduite à faire un autre choix :
Nous pourrions voir bientôt triompher les Horaces,
Sans voir leurs bras ſouillés du ſang des Curiaces,
Et de l'événement d'un combat plus humain
Dépendroit maintenant l'honneur du nom Romain.
La prudence des Dieux autrement en diſpoſe :
Sur leur ordre éternel mon eſprit s'en repoſe ;
Il s'arme, en ce beſoin, de généroſité,
Et du bonheur public fait ſa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour ſoulager vos peines ;
Et ſongez toutes deux que vous êtes Romaines.

Voilà tour-à-tour les ſentimens de père & de Citoyen qui ſont déployés avec force & avec tendreſſe : mais bientôt l'enthouſiaſme de la Patrie enivre le vieil Horace, & il s'écrie, avec une chaleur capable de tranſporter les eſprits es moins touchés de l'intérêt de Rome :

Un jour, un jour viendra que par toute la terre,
Rome ſe fera craindre à l'égal du tonnerre ;
Et que tout l'univers tremblant deſſous ſes Loix,
Ce grand nom deviendra l'ambition des Rois.
Les Dieux à notre Énée ont promis cette gloire.

Il ſuffit de lire ces beaux vers, pour oublier votre critique. Quelle idée ſublime !

Ce grand nom (de Romain) *deviendra l'ambition des Rois.* Auriez-vous ſi mal fait d'en relever la beauté ?

Mais, ajoutez-vous, pour faire un Commentaire très-inſtructif ſur la Scène ſuivante, qui eſt peut-être la plus belle qui exiſte ſur aucun Théâtre, « il eſt vrai que le vieil » Horace, qui étoit préſent quand les Ho» races & les Curiaces ont refuſé qu'on » nommât d'autres Champions, a dû être » préſent à leur combat. Il peut paroître » très-extraordinaire qu'un vieillard de ſon » caractère, qui a aſſez de force pour tuer » ſon fils de ſa propre main, à ce qu'il » dit, n'en ait pas aſſez pour être allé ſur » le champ de bataille ; qu'il reſte dans ſa » maiſon, tandis que Rome entière eſt ſpecta» trice du combat. Comment ſouffrir qu'une » Suivante ſoit allée voir ce fameux duel » & que le vieil Horace ſoit demeuré chez » lui ? comment ne s'eſt-il pas mieux infor» mé pendant l'entr'Acte ? Pourquoi le père » des Horaces ignore-t-il ſeul ce que tout » le monde ſait » ?

Il eſt certain que, ſi le vieil Horace fût reſté ſur le champ de bataille, il n'y auroit

pas eu cette belle Scène que nous admirons; & l'on voit assez, par votre critique, combien il vous fâche que Corneille ait pu la faire. Mais le père des Horaces devoit-il être spectateur du combat ? Lorsqu'il apprend qu'on a séparé les combattans, qu'on veut faire un autre choix, il court sur le champ de bataille; il veut voir si ses fils auroient assez peu de courage pour souffrir qu'on leur en préférât d'autres; il étoit prêt à les immoler de ses propres mains, s'ils n'eussent été dignes de lui & de la Patrie.

Voilà le caractère de Citoyen bien rempli; mais dès que ce vertueux père voit ses généreux fils dans les sentimens qu'il desire, il est content, il s'attendrit sur eux, & ne doit pas assister à un combat où doivent nécessairement périr, ou ses fils, ou ses parens. Il doit appréhender de faire paroître quelque foiblesse de père dans un spectacle si déchirant, ou même d'être témoin de la défaite de ses fils, & par-là de la honte de sa Patrie & de sa maison; il devoit craindre au moins d'être blâmé des deux Peuples qui avoient, par pitié, séparé les combattans, s'il eût pu être assez dénaturé pour voir

avec plaiſir & de ſang-froid couler le ſang de ſa famille. Il eſt donc très-naturel qu'il revienne chez lui attendre le ſuccès du combat ; il ne peut mieux employer ce tems qu'à conſoler ſes filles, à pleurer un moment avec elles, &. à leur relever le courage par la chaleur ſublime de ſes ſentimens patriotiques.

Quant à l'objection que vous faites, *pourquoi le père des Horaces ne s'eſt pas mieux informé pendant l'entr'Acte, & pourquoi il ignore ſeul ce que tout le monde ſait ?* Il n'eſt pas moins aiſé d'y répondre. C'eſt parce qu'un Romain de ce caractère, croyant que ſon fils a eu la lâcheté de fuir, ſe garde bien de ſe préſenter à perſonne, de peur d'avoir à rougir de ſon fils. Il y a plus ; quand il a appris cette fauſſe nouvelle de Julie, il a dit :

. . . Ces mains, ces propres mains
Laveront dans ſon ſang la honte des Romains.

Là-deſſus ſes filles l'ont ſuivi pour l'arrêter ; & c'eſt dans les prières & les inſtances qu'elles ont faites pour l'appaiſer, que s'eſt rempli l'entr'Acte, qui doit être fort court. Le

père ſort dans l'Acte ſuivant, pour ſatisfaire ſon courroux : ſa fille le ſuit encore ; &, après une Scène très-courte, Valère vient détromper le vieil Horace. Rien de plus naturel & de plus vraiſemblable que cette marche, & rien, par conſéquent, de plus faux & de plus mal raiſonné que votre cenſure.

Paſſons maintenant à celles que vous avez haſardées ſur Cinna. Vous les avez d'autant plus multipliées, que vous regardez cette Tragédie comme la plus parfaite de ſon Auteur.

Comme c'eſt toujours aux plus belles Scènes que vous vous attaquez, voici ce que vous trouvez à reprendre dans celle qui ouvre le ſecond Acte, laquelle a toujours été regardée comme un chef-d'œuvre, non ſeulement pour les détails admirables qu'elle contient, mais par l'intérêt qu'elle jette dans l'action, dont elle forme le nœud.

« On eſt un peu ſurpris (aſſurez-vous) » qu'Auguſte propoſe tout d'un coup à Cin» na & à Maxime ſon abdication à l'Empire, » & qu'il les ait mandés avec tant d'empreſ-

» ſement, pour écouter une réſolution ſi » ſoudaine, ſans aucune préparation, ſans » aucun ſujet, ſans aucune raiſon priſe de » l'état préſent des choſes. Peut-être cette » Scène eût-elle été plus vraiſemblable, » plus théâtrale, plus intéreſſante, ſi Au- » guſte avoit commencé par traiter Cinna » & Maxime avec amitié, s'il leur avoit » parlé de ſon abdication comme d'une » idée qui leur étoit déjà connue : alors » la Scène ne paroîtroit plus amenée comme » par force, uniquement pour faire un con- » traſte avec la conſpiration ».

Corneille avoit prévenu la critique qu'on pouvoit faire ſur ce contraſte, en faiſant dire par Cinna, dans la Scène quatrième du premier Acte :

Je ne vous puis céler que ſon ordre m'étonne ;
Mais ſouvent il m'appelle auprès de ſa perſonne.
Maxime eſt, comme moi, de ſes plus confidens ;
Et nous nous allarmons peut-être en imprudens.

Ces vers ſont une préparation ſuffiſante pour la Scène dont il s'agit. Si cette Scène avoit été plus préparée & plus annoncée, loin de produire autant de ſurpriſe & d'effet

qu'elle en cauſe après l'émotion que le récit de Cinna a jetée dans les eſprits, elle ſeroit preſque un hors d'œuvre. C'eſt parce que Cinna ne s'y attend point, & qu'il peut craindre qu'Auguſte ne ſoit inſtruit du complot, qu'il ſe méfie de ſes intentions, & qu'il uſe de feinte envers un Tyran habile à diſſimuler. Cette délibération eſt aſſez motivée par le préambule du diſcours d'Auguſte, où il expoſe avec tant d'éloquence les dégoûts & les allarmes que l'Empire lui donne.

Jamais tableau n'a été plus ſublime que ce contraſte qui vous choque. Cinna & les Romains conſpirent pour ôter l'Empire à Auguſte, qui ne regarde ce même Empire que comme une ſource d'inquiétudes & d'ennuis, & qui, dans le deſſein de l'abdiquer, vient demander conſeil à ceux même qui conjurent ſa perte. Cette idée eſt la plus grande & la plus philoſophique qui ait jamais été conçue dans la tête d'un Poëte.

Ne cherchons point d'autres raiſons des tournures que vous imaginez pour en diminuer l'extrême mérite.

Sur

Sur quoi fondez-vous ce reproche, *qu'Auguſte devoit leur parler de ſon abdication comme d'une idée qui leur étoit déjà connue?* Auguſte fait préciſément ce que vous deſirez de lui. Vous auriez dû vous rappeller qu'après la peinture vive & touchante de ſes angoiſſes & de ſes ſoucis, il ajoute :

Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine!
Vous qui me tenez lieu d'Agrippa, de Mécène,
Pour réſoudre ce point, avec eux débattu,
Prenez ſur mon eſprit le pouvoir qu'ils ont eu.

Peut-on mieux réfuter un Commentateur que par l'Auteur même qu'il a commenté ?

Ce que vous reprenez avec le plus d'obſtination, dans cette Scène, & ſur quoi vous revenez à la charge dans toute la ſuite de la Pièce, c'eſt le conſeil que Cinna donne à Auguſte, de conſerver l'Empire. Voici vos termes :

« Cinna ſemble déshonorer les belles » choſes qu'il a dites, par une perfidie bien » lâche qui l'avilit. Cette baſſe perfidie » même ſemble contraire aux remords qu'il » aura. On pourroit croire que c'eſt à Maxi-

» me, repréſenté comme un vil ſcélérat, » à faire le perſonnage de Cinna, & que » Cinna devoit dire ce que dit Maxime. » Cinna, que l'Auteur veut & doit enno- » blir, devoit-il conjurer Auguſte, à ge- » noux, de garder l'Empire, pour avoir » un prétexte de l'aſſaſſiner? On eſt fâché » que Maxime joue ici le rôle d'un digne » Romain, & Cinna, d'un fourbe qui em- » ploie le raffinement le plus noir pour em- » pêcher Auguſte de faire une action qui » doit même déſarmer Emilie ».

Cette objection paroît ſpécieuſe au premier coup-d'œil; mais quand on y réfléchit un peu, on laiſſe là les ſubtilités du Bel-Eſprit, pour approuver le grand ſens & le génie de Corneille.

Remarquez, je vous prie, qu'Auguſte mande Cinna, au moment que ce Romain vient d'animer, avec tant de chaleur & de courage, tous ſes conjurés à la mort de l'Empereur. Cinna, comme je l'ai déjà dit, ignore ſi Auguſte n'a pas eu quelqu'avis de la conſpiration, & il doute ſi cette envie d'abdiquer n'eſt pas une feinte pour découvrir ſes ſentimens & ceux de Maxime.

Il en peut douter d'autant mieux, qu'il a vu pluſieurs fois Auguſte avoir cette envie, ſans la ſatisfaire ; & que le caractère de cet Empereur a toujours été la fineſſe & l'artifice, pour ne pas dire la fourbe & la diſſimulation.

Pourquoi voulez-vous donc que Cinna, c'eſt-à-dire le petit-fils du grand Pompée, l'amant d'Emilie, le chef des Conjurés, qui, par le ſang, par l'amour, par l'eſprit de parti & de vengeance, eſt l'ennemi d'Auguſte, vienne abjurer tous ſes ſentimens de haine, à l'inſtant qu'il ſort encore tout bouillant, pour ainſi dire, de la conjuration, & qu'il vient d'avoir, avec les Conjurés, cette Scène dont le ſimple récit enflamme les Spectateurs ? Eſt-ce dans ce moment où ſon ame, agitée de tant de paſſions violentes, vient encore d'être échauffée par l'amour & les emportemens d'Emilie, qu'il doit avoir des remords ? Cela eſt-il dans la nature ? Je vous le demande.

Mais quand la réflexion aura laiſſé le tems à tous ces mouvemens tumultueux de s'affaiſſer, pour ainſi dire, au fond de ſon

cœur, & que la reconnoiſſance pourra faire entendre ſa voix, dans le ſilence de toutes ces paſſions, c'eſt alors que le repentir & les remords peuvent naturellement s'emparer de Cinna, comme l'a très-bien ſenti Corneille, qui connoiſſoit parfaitement le cœur humain.

Ce n'eſt pas tout. Dès que Cinna eſt à la tête d'un parti de Conjurés, il eſt cenſé avoir quelque politique dans l'eſprit; & l'on a vu, par ſon récit, qu'il ne manquoit ni de raiſons, ni de motifs pour entreprendre la conſpiration. Il ſe trouve donc avec Maxime, un de ſes complices, pour entendre la propoſition d'Auguſte. Tous deux ſoupçonnent que l'Empereur eſt inſtruit. Cinna, obligé de parler le premier, croit ne pouvoir mieux faire que de détourner les ſoupçons d'Auguſte, en lui conſeillant de garder l'Empire : il trouve cette politique ſi convenable, qu'il croit que Maxime ſera, par la même raiſon, du même ſentiment; il ſemble l'y inviter en lui adreſſant ainſi la parole :

C'eſt ce qu'en peu de mots j'oſe dire ; & j'eſtime
Que ce peu que j'ai dit eſt l'avis de Maxime.

Comme la Scène auroit été froide, ſi Maxime eût été du même avis, il a bien fallu qu'il en eût un contraire. Maxime n'eſt pas, ainſi que vous le dites, un ſcélérat, mais un homme foible : il n'a pas, pour conjurer, d'auſſi puiſſans motifs que Cinna, par lequel il eſt entraîné dans le parti. Il eſt dans ſon caractère d'ouvrir un avis qui rompe la conjuration, puiſqu'il tremble de la voir découverte, & qu'il doit la découvrir lui-même.

Il étoit bien facile à Corneille de donner à Cinna le diſcours de Maxime, & à Maxime, celui de Cinna, ainſi que vous le demandez. Le Poëte avoit le choix & peut-être a-t-il balancé un moment; mais il a ſenti que Maxime deviendroit affreux & ridicule à la fois, n'étant pouſſé par aucune paſſion, & n'ayant nul intérêt perſonnel à conſpirer; au lieu que les paſſions différentes qui font agir Cinna ſont pour lui une excuſe ſuffiſante. Maxime n'avoit aucun motif à parler comme Cinna, & Cinna en avoit un puiſſant, qu'il explique dans la Scène, avec Emilie, au troiſième Acte.

J'ai pu, vous le ſavez, ſans parjure & ſans crime,

Vous laiſſer échapper cette illuſtre victime ;
Céſar ſe dépouillant du pouvoir ſouverain,
Nous ôtoit tout prétexte à lui percer le ſein,
La conjuration s'en alloit diſſipée,
Vos deſſeins avortés, votre haine trompée
Moi ſeul j'ai raffermi ſon eſprit étonné ;
Et pour vous l'immoler, ma main l'a couronné.

Mais, après tout, faites le changement que vous deſirez. Donnez réciproquement à l'un les diſcours de l'autre, & vous verrez le miſérable effet que cela produira.

Ajoutez encore que Cinna apporte de très-bonnes raiſons, dans la Scène ſuivante, pour juſtifier ſa politique avec Auguſte ; & ces raiſons ſe reſſentent encore de l'ardeur qu'il a fait paroître au premier Acte. Quoi ! dit-il :

Octave aura donc vu ſes fureurs aſſouvies,
Pillé juſqu'aux Autels, ſacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et ſera quitte après pour l'effet d'un remords ?
Quand le Ciel par nos mains à le punir s'apprête,
Un lâche repentir garantira ſa tête....
Vengeons nos Citoyens, & que ſa peine étonne
Quiconque, après ſa mort, aſpire à la couronne,
Que ce Peuple aux Tyrans ne ſoit plus expoſé.

S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

Ces beaux vers ſont-ils échappés à votre attention ? Je n'en crois rien.

Enfin, il ſemble que Corneille ait voulu employer, dans le rôle de Cinna, le trait qu'on rapporte de Décimus-Brutus, un de ceux qui firent périr Céſar.

On ſait que les Conjurés avoient choiſi, pour ſa mort, le jour qu'il devoit ſe faire déclarer Roi dans le Sénat. Les pleurs de ſa femme, les préſages funeſtes qu'on tira des Sacrifices l'avoient déterminé à congédier le Sénat, & il en avoit donné l'ordre à Marc-Antoine ; mais Décimus-Brutus, qui avoit une très-grande part dans ſa confiance, craignant que, ſi Céſar différoit d'aller au Sénat, la conjuration ne fût découverte, lui repréſenta que le Sénat, après s'être aſſemblé par ſon commandement, prendroit ce contr'ordre pour une injure, que toute la compagnie étoit diſpoſée à le déclarer Roi de toutes les Provinces de la République, ſituées hors de l'Italie, & qu'il ne devoit pas différer à ſes amis la joie de le voir revêtu de ce grand titre, qui

alloit ſervir de monument & de récompenſe à ſes victoires ; & en lui diſant d'autres choſes auſſi flatteuſes, il le prit par la main, & le tira de ſa maiſon (1).

Rien ne reſſemble mieux à la ſituation de Cinna, preſſant Auguſte de conſerver l'Empire ; & cet exemple juſtificatif n'auroit pas été déplacé dans un Commentaire impartial.

J'aurois beaucoup d'autres raiſons à déduire contre votre objection ; mais le Lecteur les trouvera de lui-même, en examinant la ſituation où Cinna ſe voit embarraſſé, & le caractère indomptable d'Emilie, qui gouverne entièrement l'ame de Cinna.

Quand vous obſervez que « ces mots » d'Auguſte : *Je vous donne Emilie*, devoient » faire impreſſion ſur un homme qu'on » nous donne pour digne petit-fils du grand » Pompée ». Je ne conçois pas ce que cela ſignifie. Eſt-ce que le digne petit-fils de

(1) Hiſtoire des Révolutions de la République Romaine, par l'Abbé de Vertot.

Pompée doit avoir quelque pente à aimer le fils adoptif de Céſar ? Cinna doit-il beaucoup à Auguſte, parce qu'il veut lui donner Emilie, que l'amour lui a déjà donnée, & dont il ne peut obtenir la main qu'en rempliſſant les ſermens qu'il lui a faits de tuer l'aſſaſſin de ſon père ?

« Mais (répétez-vous ſans ceſſe) pour» quoi a-t-il enſuite des remords ? Pourquoi » n'en a-t-il pas ſenti, quand les bienfaits » & la tendreſſe d'Auguſte devoient faire » ſur ſon ame une ſi forte impreſſion » ?

Je vous ai déjà dit que Cinna étoit trop agité par la violence de deux paſſions auſſi impétueuſes que l'amour & la vengeance, pour être touché dans l'inſtant où Auguſte l'a mandé ; que la réflexion & la ſolitude venant enſuite à calmer ces agitations, le repentir & le remords ont eu la force de s'élever dans un cœur plus repoſé. C'eſt ce que Cinna lui-même fait ſentir à Maxime, qui lui dit, comme vous :

Vous n'aviez point tantôt ces agitations,
Vous paroiſſiez plus ferme en vos intentions ;
Vous ne ſentiez au cœur ni remords, ni reproche.

CINNA:

On ne les ſent auſſi que quand le coup approche ;
Et l'on ne reconnoît de ſemblables forfaits,
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'ame, de ſon deſſein juſques-là poſſédée,
S'attache aveuglément à ſa première idée:
Mais alors quel eſprit n'en devient point troublé?
Ou plutôt quel eſprit n'en eſt point accablé?
Je crois que Brutus même, à tel point qu'on le priſe,
Voulut plus d'une fois rompre ſon entrepriſe;
Qu'avant que de frapper, elle lui fit ſentir
Plus d'un remords en l'ame & plus d'un repentir.

Sur cette réponſe même de Cinna, vous objectez encore, en lui adreſſant la parole : « Oui, ſi vous n'aviez pas reçu des bienfaits de celui que vous vouliez aſſaſſiner; » mais ſi, entre les préparatifs du crime & » la conſommation, il vous a donné les » plus grandes marques de faveur, vous » avez tort de dire qu'on ne ſent des remords qu'au moment de l'aſſaſſinat ».

Cinna ne pourroit-il pas vous répondre à ſon tour ? J'avois reçu de plus grands bienfaits d'Auguſte avant de conſpirer, puiſqu'il m'avoit laiſſé la vie ; cependant j'ai

conſpiré. J'avois balancé long-tems avant d'en venir juſques-là ; mais l'amour & la vengeance d'Emilie m'ont entraîné. Ce jour où j'ai aſſemblé les Conjurés, j'étois rempli de tous les ſentimens de fureur que les proſcriptions d'Auguſte & ſa tyrannie doivent inſpirer : j'ai promis ſa mort à mes amis, à la Patrie, à ma Maîtreſſe ; & je n'ai pas cru, dans cette ivreſſe de vengeance & d'amour, qu'un dégoût peut-être ſimulé de l'Empereur dût faire avorter mon deſſein, ni que je duſſe trahir la cauſe d'Emilie & celle de mon parti, pour mon propre intérêt, parce qu'Auguſte m'offre une part dans ſon odieux pouvoir. Mais quand le moment s'eſt approché où je devois enfoncer le poignard dans le ſein de celui qui m'a ſauvé la vie, & qui m'a prodigué ſes bienfaits, les ſentimens de l'honneur & de la reconnoiſſance ont ſuccédé à ceux qui m'avoient animé dans l'aſſemblée des Conjurés, & auprès d'Emilie. Mon cœur s'eſt ouvert aux remords. Voilà l'état de mon ame ; & vous ne connoiſſez guère la force & l'empire des paſſions, ſi vous croyez qu'il ne faut pas du tems & des réflexions, je ne

dis point pour les étouffer, mais pour empêcher qu'elles n'étouffent tout ce qui les combat.

Il réſulte de toutes ces réflexions que Cinna n'auroit pas eu le caractère d'un Chef de Conjurés & d'un Amant digne d'Emilie, s'il ſe fût repenti tout-à-coup, au moment de la propoſition d'Auguſte; & qu'il auroit révolté, s'il n'avoit pas eu de remords quelque tems après. Corneille a donc ſatisfait également à ce qu'exigeoient de lui & la vraiſemblance & l'intérêt. On ne ſauroit trop le louer de l'art avec lequel il a jeté tant de mouvement & de variété dans un ſujet ſi ſimple, & qui n'a d'autre intrigue que le combat des diverſes paſſions dont Emilie, Auguſte & Cinna ſont agités. Mais comme cette manière de traiter la Tragédie ne vous plaît pas, parce qu'elle demande le plus grand génie, vous nous aſſurez que *pluſieurs Gens de Lettres regardent Cinna plutôt comme un bel Ouvrage, que comme une Tragédie intéreſſante.* Les Gens de Lettres qui peuvent avancer une telle abſurdité, ne méritent guère qu'on leur réponde; & je les

renvoie aux pleurs du grand Condé.

Voyons ſi vos critiques ſur la conduite & le plan de Polyeucte ſont auſſi foudroyantes que celles dont vous avez cru pulvériſer Cinna.

Le rôle de Sévère vous a paru trop beau, & l'intérêt qu'il répand dans la Pièce, trop touchant, pour que vous n'ayez pas cherché quelque biais, quelque moyen d'y découvrir de grands défauts. Vous n'avez rien imaginé de mieux que de le ſapper par les fondemens, en objectant que Sévère eſt amené dans la Pièce contre toute vraiſemblance. Mais il vaut mieux vous entendre vous-même. Ecoutons.

« Il n'eſt pas naturel qu'un Gouverneur » d'Arménie ne ſache pas de ſi grands évé- » nemens arrivés dans la Perſe, & qu'il ne » les apprenne que par l'arrivée de Sévère. » Il ne paroît pas convenable qu'il ne ſoit » inſtruit que par un ſubalterne, à qui les » gens de Sévère ont parlé. Il eſt encore » aſſez extraordinaire que Sévère, devenu » tout-à-coup favori, ſans que le Gouver- » neur d'Arménie en ait rien ſu, quitte la » Cour & l'Armée, pour aller faire, ſans

» raiſon, un ſacrifice qu'il pouvoit mieux » faire ſur les lieux. Mais Sévère vient pour » épouſer Pauline. L'Arménie eſt frontière » de Perſe. Il a dû ſavoir que Pauline étoit » mariée ; il a dû s'informer d'elle tous les » jours. Félix n'a point marié ſa fille ſans en » avertir l'Empereur. Il falloit inventer une » fable qui fût plus vraiſemblable... L'idée » de Félix, que Sévère vient pour épouſer » ſa fille, condamne encore ſon ignorance. » Sévère ne devoit-il pas lui expédier un » Exprès de la frontière, lui écrire, l'inſ- » truire de tout, & lui demander Pauline ? » N'étoit-il pas infiniment plus raiſonnable » que Félix dît à ſa fille : Sévère n'eſt point » mort, il arrive, il m'écrit, il vous de- » mande pour épouſe ? En ce cas, Pauline » ne lui auroit pas répondu par ce vers co- » mique : *cela pourroit bien être ;* mais ici, » elle doit répondre : *cela ne doit pas être ;* » il fait trop peu de cas de vous ; il ne vous » écrit point ; vous ne ſavez ſa victoire que » par ſes valets : s'il vouloit m'épouſer, il » ne vous traiteroit pas avec tant de mé- » pris ».

Vous, Monſieur, devriez-vous traiter

avec tant de rigueur une invention théâtrale, que vous êtes intéreſſé à juſtifier, puiſque vous l'avez priſe & tranſportée d'une manière bien plus romaneſque dans l'*Orphelin de la Chine*, où Gengiskan joue le rôle de Sévère, & Idamé, celui de Pauline? Je vous prie de vouloir bien encore en faire la comparaiſon, que vous avez ſûrement déjà faite.

Mais pourquoi voulez-vous que Félix, Gouverneur d'Arménie, ſache ce qui s'eſt paſſé tout récemment dans la Cour du Roi de Perſe? Avoit-il des relations avec un Roi ennemi? Sait-on ſi aiſément ce qui ſe paſſe chez un Prince avec qui l'on eſt en guerre? Le Roi de Perſe, qui veut attacher Sévère à ſa fortune, ne doit-il pas empêcher que tout ce qui tient aux Romains ne ſoit inſtruit qu'un Guerrier ſi redoutable n'eſt point mort? Sévère ne reſte qu'un mois dans la Perſe: il revient à Rome; il n'y eſt pas plutôt, qu'il faut de nouveau combattre; il eſt vainqueur; il demande à venir dans l'Arménie; il y arrive. Pauline eſt mariée à Polyeucte depuis quinze

jours. L'Arménie eſt aſſez éloignée de Rome, pour que Félix ſoit quinze jours à ignorer ce qui ſe paſſoit dans Rome à l'égard de Sévère, & pour que Sévère ignorât ce qui ſe paſſoit en Arménie. Il eſt donc vraiſemblable que Sévère, dans ſon impatience amoureuſe, devance les bruits de la renommée, & qu'il apporte lui-même des nouvelles qu'il eſt ſi empreſſé d'apprendre à l'objet de ſa tendreſſe, pour jouir de toute ſa ſurpriſe. Dans cette idée, il ſe gardera bien d'écrire à Félix qu'il vient épouſer Pauline. Outre cela, n'eſt-il pas bien naturel que Sévère, avant ſa faveur à la Cour, ayant été refuſé par Félix, conſerve quelque reſſentiment de cette injure, & qu'il en uſe avec ce Gouverneur d'une manière à lui faire ſentir qu'il ſe ſouvient de ſes mépris ? Mais que dis-je ? Sévère donne, de ſa propre bouche, une raiſon de ſa conduite ; & cette raiſon eſt puiſée dans la délicateſſe de ſes ſentimens. Il veut voir s'il eſt encore aimé : il vient donc à grand-hâte, ſans parler à perſonne qu'il ait envie d'épouſer Pauline, parce qu'il veut devoir

devoir ce bien, non à ſon pouvoir, mais à ſon amour. Ecoutez-le dans la premiere Scène du ſecond Acte :

. . . Ah! quel comble de joie!
Cette chère beauté conſent que je la voie.
Mais ai-je ſur ſon ame encor quelque pouvoir?
Quelque reſte d'amour s'y fait-il encor voir?
Quel trouble, quel tranſport lui cauſe ma venue?
Puis-je tout eſpérer de cette heureuſe vue?
Car je voudrois mourir, plutôt que d'abuſer
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouſer:
Elles ſont pour Félix, non pour triompher d'elle.
Jamais à ſes deſirs mon cœur ne fut rebelle;
Et ſi mon mauvais ſort avoit changé le ſien,
Je me vaincrois moi-même, & ne prétendrois rien.

Puiſque tel eſt le plan de conduite que Sévère a choiſi, par quelle raiſon exigez-vous de lui qu'il envoie à Félix un Exprès pour lui demander Pauline? N'auriez-vous pas mieux fait de lire attentivement votre Auteur, avant de le juger, de peur de blâmer en lui des choſes que vous ne vous êtes pas donné la peine de comprendre? C'eſt un plaiſant Commentaire que celui qui embrouille un texte, au lieu de l'éclaircir; un plaiſant Commentateur que celui qui

juge un Poëte, au lieu de l'expliquer, & le condamne ſans l'entendre !

Il en eſt de même de ce que vous dites enſuite : « Il eſt bien peu décent, bien peu » naturel que Sévère n'ait pas encore vu le » Gouverneur ».

Si fait, il l'a vu : car, à la fin du premier Acte, Félix dit :

Juſqu'au devant des murs je vais le recevoir.

« Si Félix (ajoutez-vous) eſt allé le re- » cevoir hors des murs, comment Po- » lyeucte ne l'a-t-il pas accompagné » ?

Que dites-vous ? Reſſouvenez-vous donc que Polyeucte eſt ſorti, à la ſeconde Scène du premier Acte, pour recevoir le Baptême, avant qu'on eût appris l'arrivée de Sévère. Cette ſainte cérémonie doit l'occuper aſſez pour qu'il ne puiſſe pas aller au-devant d'un homme dont il ne ſait pas même l'arrivée.

« Où parle ici Sévère (continuez-vous) » dans la maiſon du Gouverneur, dans » un appartement où Pauline va bientôt » le trouver ?

Sans doute, il a envoyé Fabian devant

lui, pour demander une entrevue ; & en entrant sur la Scène, il dit à ce Fabian :

Cependant que Félix donne ordre au Sacrifice,
Pourrai-je voir Pauline ?

« Et Sévère n'a point vû le Gouver-
» neur » ?

Si fait, vous dis-je, il l'a vu, puisque Félix l'a été recevoir ; & pendant que ce Gouverneur donne ordre au *Sacrifice*, il ne peut point être chez lui.

« Et Sévère ignore que ce Gouverneur a
» marié sa fille ». Et qui voulez-vous qui le lui dise ? Sera-ce le Gouverneur, à qui Sévère n'explique point ses intentions, par la raison qu'on a vue ? ou bien des gens qui ne savent pas seulement si *Sévère* a été amoureux de Pauline, puisque leur amour n'avoit éclaté qu'à Rome, & non dans l'Arménie, où ils ne s'étoient point encore vus ? Il y a mille choses semblables à dire sur ce sujet, & qui viennent en foule dans l'esprit, lorsqu'on n'a point l'intention frauduleuse d'interpréter de travers un Auteur, & de lui donner un mauvais sens.

Au ſurplus, quand on n'auroit aucune excuſe ſatisfaiſante pour diſculper un grand Poëte, dans une occaſion pareille, il faudroit ſe rappeller le précepte d'Ariſtote, qui permet à un Auteur d'employer ſans ſcrupule un moyen peu vraiſemblable & même abſurde, s'il produit une très-grande beauté; pourvu toutefois que cette abſurdité devance l'action, ſoit hors de la Scène, cachée dans toutes les préparations néceſſaires pour nouer l'intrigue de la Pièce. Aſſurément les beautés qui naiſſent de l'arrivée de Sévère, & le plaiſir que fait ce rôle admirable ſeroient bien dignes de mériter l'indulgence qu'Ariſtote exige du Spectateur, s'il en étoit beſoin; mais on a vu que Corneille n'avoit rien négligé pour joindre la vraiſemblance à l'intérêt; & qu'il faut, pour le critiquer là-deſſus, tomber dans des contradictions & des abſurdités, pour leſquelles vous ne trouvez point d'excuſe dans Ariſtote.

Si vous vouliez voir, par exemple, un plan de Tragédie qui reſſemble en quelque choſe à celui de Polyeucte, & qui fut exceſſivement défectueux, tant par ſon peu de

vraiſemblance que par la manière forcée dont les événemens ſont amenés, je vous propoſerois celui d'Alzire.

Eſt-il vraiſemblable que Zamore ſoit reſté trois ans ſans apprendre où étoit Alzire ni Guſman, Gouverneur du Pérou; qu'au bout de trois ans, il vienne avec des Américains auprès de la nouvelle Ville bâtie par les Eſpagnols, ſans ſavoir que Guſman, le Gouverneur, y réſide, ſans ſavoir que Montèze y eſt avec Alzire; qu'il laiſſe ces Américains dans une forêt voiſine; qu'il ſe faſſe prendre par des Eſpagnols, le jour même que Guſman doit épouſer Alzire, & qu'il ne ſache pas encore quel eſt le maître de la Ville où on le retient captif; qu'enfin on lui rende la liberté, & qu'il ne puiſſe demander à perſonne quel eſt le Gouverneur de cette Ville, & ce qu'eſt devenue Alzire, fille d'un Roi de l'Amérique? Comment aucun des captifs n'a-t-il reconnu Zamore, Souverain d'une partie du Potoſe? Comment le bruit ne s'eſt-il pas répandu dans la Ville, qu'on avoit ſaiſi & fait priſonnier un Souverain?

Voilà pourtant ſur quoi ſont fondées toutes

les brillantes ſituations d'Alzire ; mais enfin ces abſurdités, étant pour la plupart dans l'avant-Scène, peuvent s'excuſer : celles qui ſont inexcuſables, ſont celles qui fourmillent dans l'action théâtrale de cette Tragédie, & qui commencent dès la ſeconde Scène du ſecond Acte.

Eſt-il vraiſemblable que Zamore ne reconnoiſſe pas plutôt Alvarès, auquel il a ſauvé la vie ? Mais cet Alvarès, qui eſt ſi bienfaiſant, qui a obtenu de ſon fils qu'on délivrât les captifs qui ont été faits ce jour même, préférablement à d'autres plus anciens, pourquoi n'a-t-il pas voulu les voir ces captifs, quand on les a amenés, pour ſavoir s'il n'y trouveroit pas celui qui a conſervé ſes jours ? L'Auteur a tout arrangé pour une ſituation, qu'importe ſi cela eſt dans la nature ? Cela eſt poſſible, comme un miracle eſt poſſible. Zamore a ſauvé la vie à Alvarès, ſans qu'Alvarès ſache ſon nom, ſans qu'il ait voulu le ſavoir : il faut que ce Zamore ſoit fait priſonnier de manière ou d'autre : Alvarès le délivrera ſans le connoître, après quoi il le viendra voir, pour recevoir ſes remerciemens ſans doute :

car pour quel autre motif viendroit-il ? Et voilà déjà une reconnoiſſance. Il eſt facile de les entaſſer l'une ſur l'autre, quand on y met auſſi peu d'art & de conduite. Mais, dans cette première reconnoiſſance, pourquoi Alvarès ne demande-t-il pas à Zamore, ſon libérateur, ce qu'il eſt, & ce qui fait qu'il s'intéreſſe ſi vivement à Montèze & à Alzire ? Pourquoi ne lui dit-il pas que ſon fils Guſman va épouſer cette Alzire ? Pourquoi ne veut-il pas préſenter ſon libérateur à ſon fils ? Cette conduite ſeule étoit dans la nature. Mais il falloit, pour la Pièce, qu'Alzire épouſât Guſman. Ce n'eſt pas tout. Pourquoi Montèze, qui veut que ſa fille ſoit unie au fils d'Alvarès, au mépris de la promeſſe faite à Zamore, vient-il voir ce même Zamore, au moment de la cérémonie ? Pourquoi ce Zamore s'eſt-il arrêté ſi long-tems, & n'a-t-il pas volé pour chercher Alzire ? Pourquoi Alzire, qui ſait, dès le premier Acte, qu'on a délivré des Captifs Américains, n'a-t-elle pas cherché à les voir ? Pourquoi n'a-t-elle pas cherché à les voir, quand on les a amenés dans la Ville, quand ce n'auroit été que pour s'in-

former auprès d'eux ſi Zamore ne vivoit plus; ce qu'elle devoit faire indiſpenſablement avant de conclure un hymen qu'elle déteſte ?

Daignez, Monſieur, nous réſoudre tous ces problêmes, ou convenez que tant d'incidens forcés ne peuvent être juſtifiés par les ſituations qu'ils amènent. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que Zamore, à l'inſtant que Montèze le quitte, pour aller à une cérémonie qu'on ne nomme point devant Zamore, mais qui doit lui être ſuſpecte, ne demande pas, dans l'entr'Acte, ce qu'eſt devenue Alzire, ſur-tout ayant les plus violens ſoupçons que Montèze le trahit, & veut lui ôter ſon Amante. Il vient auprès d'elle, au troiſième Acte, ſans ſavoir qu'elle eſt mariée à Guſman. Le Gouverneur d'une Ville ſe marie-t-il ſans qu'on en ſache rien ? Zamore n'a-t-il rien rencontré qui l'en ait inſtruit ? Il a cherché Alzire, & n'a rien appris de ſon mariage. Tout cela me ſemble plus merveilleux que la Scène de reconnoiſſance qu'il a avec elle.

Les autres remarques de quelque impor-

tance que vous faites ſur Polyeucte, roulant plutôt ſur les caractères & les ſentimens des perſonnages que ſur le plan & la conduite de la Pièce, nous y reviendrons ailleurs. Paſſons à RODOGUNE.

Vous vous arrêtez d'abord à l'expoſition faite par deux ſubalternes, laquelle vous condamnez à bon droit; mais Corneille s'étant fait juſtice en la condamnant lui-même, il étoit de la généroſité, ou plutôt de l'équité & de la raiſon de renvoyer à ce que ce grand homme en diſoit dans l'examen de ſa Pièce, ſans y ajouter vos réflexions critiques.

Vous vous plaignez enſuite de ce que Cléopatre n'eſt point nommée dans toute la Tragédie. Corneille avoit encore prévenu cette objection, en diſant qu'il avoit peur qu'on ne la confondît avec la fameuſe Cléopatre. D'ailleurs, étant appellée *la Reine*, elle eſt aſſez diſtinguée des autres perſonnages; & l'on n'a plus beſoin de ſavoir ſon nom.

Vous obſervez encore que les deux Princes ſes fils ne ſont nommés qu'au

quatrième Acte. Moi, j'obſerve que cela ne jette aucune obſcurité dans la Pièce ; que l'intérêt eſt de ſavoir qui des deux eſt l'aîné, & non de ſavoir comment l'un & l'autre ſe nomment. De plus, étant beaucoup parlé, dans les premiers Actes, d'Antiochus, oncle des deux Princes, il eût été à craindre qu'il n'y eût eu quelque confuſion entre cet Antiochus & celui de la Tragédie. Mais gliſſons vîte ſur ces petites chicanes, pour venir à une critique un peu plus importante, qui regarde la Scène cinquième du premier Acte.

« Pluſieurs Critiques demandent (dites-vous) » comment deux frères ſi unis, & » qui n'ont tous deux qu'un même ſenti- » ment, ont pu ſe cacher une paſſion dont » l'aveu involontaire échappe à tous ceux » qui l'éprouvent ? Comment ne ſe ſont- » ils pas au moins ſoupçonnés l'un l'autre » d'être rivaux ? Quoi ! tous deux débutent » par ſe céder le Trône pour une Maîtreſſe ! » A peine ſeroit-il permis d'abandonner ſon » droit à une Couronne, pour une femme » dont on ſeroit adoré ; & deux Princes

» commencent par préférer à l'Empire une » femme à laquelle ils n'ont pas ſeulement » déclaré leur amour ».

Il eſt bon, pour vous répondre, de vous citer les premiers vers de la Pièce. C'eſt Laonice qui parle à Timagène :

Ce grand jour eſt venu, mon frère, où notre Reine,
Ceſſant de plus tenir la Couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous ſon ſilence obſtiné,
De deux Princes jumeaux nous déclarer l'aîné ;
Et l'avantage ſeul d'un moment de naiſſance,
Dont elle a juſqu'ici caché la connoiſſance,
Mettant au plus heureux le Sceptre dans la main,
Va faire l'un ſujet, & l'autre Souverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même Reine
Le donne pour époux à l'objet de ſa haine,
Et n'en doit faire un Roi qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimoit à gêner ?
Rodogune, par elle, en eſclave traitée,
Par elle ſe va voir ſur le Trône montée,
Puiſque celui des deux qu'elle nommera Roi,
Lui doit donner la main, & recevoir ſa foi.

Vous voyez, par ces vers, que Rodogune devant être à celui qui ſera nommé l'aîné & Roi en même tems, les deux freres qui ſont très-jeunes, & que le Poëte repréſente

vertueux juſqu'au ſcrupule, (car ils n'ont point été élevés auprès de leur mère) n'ont pas dû ſe déclarer Amans de Rodogune, avant de ſavoir quel eſt l'aîné, puiſque ç'auroit été offenſer également Rodogune & celui qui ſera ſon époux. Il eſt donc de leur devoir d'attendre dans le ſilence quel ſera celui que le droit d'aîneſſe favoriſera. Mais comme ces deux frères s'aiment tendrement, & que mutuellement l'un verroit l'autre ſur le Trône avec plus de plaiſir qu'il n'y monteroit lui-même, ils viennent ſe le céder réciproquement, le jour où la Reine doit le remettre à l'un des deux; & pour prix de cette ceſſion volontaire, tous deux demandent Rodogune. Cette manière de ſe confier leur amour eſt auſſi intéreſſante que naturelle, & fait éclater bien vivement l'amitié généreuſe des deux Princes. Eſt-on étonné de les voir s'abandonner leur droit à la Couronne, après qu'Antiochus s'eſt exprimé de la ſorte?

Je ne puis être heureux ſans le malheur d'un frère;
Mais d'un frère ſi cher, qu'une ſainte amitié
Fait ſur moi de ſes maux rejaillir la moitié.

Il eſt plaiſant, après cela, de vous entendre dire : « Je crois que, malgré tous ces » défauts, cette Scène doit toujours réuſſir » au Théâtre ».

Et moi je crois, ſi vous le voulez bien, qu'elle y réuſſit parce qu'elle n'a pas les défauts que vous lui prêtez gratuitement. Que dirons-nous de cette autre remarque que vous faites ſur la ſeptième Scène du même Acte ?

« Remarquez que tous les diſcours de » Rodogune ſont dans le caractère d'une » jeune perſonne qui craint de s'avouer à » elle-même les ſentimens tendres & hon- » nêtes dont ſon cœur eſt touché. Cepen- » dant Rodogune n'eſt point jeune : elle » épouſa Nicanor, lorſque les deux frères » étoient en bas-âge : ils ont au moins vingt » ans. Cette rougeur, cette timidité, cette » innocence ſemblent donc un peu outrées » pour ſon âge ».

Cette objection eſt auſſi frivole que la précédente ; & la même raiſon la renverſe. Rodogune ne doit avouer à perſonne, & doit craindre de s'avouer à elle-même pour lequel des deux frères elle reſſent de l'amour,

puiſqu'elle ignore lequel ſera ſon époux. Rien n'eſt plus raiſonnable. Ce que vous dites de ſon âge, & le calcul que vous faites pour la rendre vieille, de votre autorité privée, prouve bien que vous décidez ſans examen. Si vous aviez lu l'expoſition, vous auriez vu que les deux Princes ont pu être emmenés à Memphis, à l'âge de ſix ou ſept ans. Leur mère, quelques années après, trompée par le faux bruit de la mort du Roi, épouſa l'oncle de ſes fils, Antiochus, qui régna ſept ans, ainſi que Laonice le dit expreſſément. Alors, les Princes pouvoient bien avoir quinze ou ſeize ans. Auſſi-tôt après la mort d'Antiochus, la Reine apprend que Nicanor, ſon premier époux, n'eſt point mort, & que, pour ſe venger de ſon ſecond hymen, il va épouſer Rodogune. Les Princes n'étoient donc pas *en bas-âge*, comme vous le dites.

L'hymen projetté de Nicanor & de Rodogune n'a pas été conſommé, comme vous l'aſſurez encore. Laonice nous apprend que Nicanor venoit pour épouſer cette Princeſſe dans ſes propres Etats, à la vue de la Reine, & lui arracher

le Diadême, pour en ceindre le front de Rodogune, lorſque Cléopatre vole au-devant de lui, prévient cette injure, lui dreſſe une embûche, & le fait périr. Ainſi rien n'empêche que Rodogune ne ſoit fort jeune ; & que devient toute votre critique ?

Quand on veut prononcer ſur un homme tel que Corneille, c'eſt bien le moins qu'on daigne le lire avec quelqu'attention : mais, point du tout ; vous le jugez d'après vous-même. Vous arrangez votre plan pour les ſituations, & non les ſituations d'après votre plan. Il vous importe peu que ces ſituations ſoient préparées ou contredites par ce qui précède ; & vous croyez que Corneille travailloit comme vous. A la moindre apparence d'une faute, vous dites : *il ſe l'eſt permiſe, comme je m'en permets beaucoup, pour produire des effets* ; &, prévenu de cette idée, vous ne vous appliquez point à découvrir ſi cette faute ne vient pas ſeulement de votre préoccupation. Vous énoncez hardiment une déciſion légère ; & les la H..., les S. L...

appellent tout cela *Oracles du Grand Homme ſur Corneille* (1).

Voyons la ſuite de ces oracles ſur Rodogune. A la ſeconde Scène du ſecond Acte, où Cléopatre fait éclater ſes vrais ſentimens devant Laonice, vous la condamnez en ces mots :

« Pourquoi Cléopatre dit-elle tout cela à » ſa confidente ? Elle ne l'emploie à rien ; » &, pour une ſi grande Politique, Cléo- » patre paroît un peu imprudente de dire » ainſi ſon ſecret inutilement, &c. ».

Je me contenterai de vous répondre par les paroles de Corneille.

« Cléopatre a lieu d'attendre ce jour-là » à faire confidence à Laonice de ſes deſ- » ſeins & des véritables raiſons de tout ce » qu'elle a fait. Elle eût pu trahir ſon ſecret » aux Princes, ou à Rodogune, ſi elle l'eût

(1) J'avois eu d'abord envie de relever, en paſſant, les abſurdités que ces Meſſieurs ont eu le courage d'écrire ſur Corneille, pour vous complaire ; mais j'ai changé d'avis. Ils n'ont fait que vous répéter ; & je ne ſuis pas d'humeur de répondre à tous vos échos.

» ſu

» ſu plutôt ; & cette ambitieuſe mère ne lui » en fait part qu'au moment qu'elle veut » bien qu'il éclate par la cruelle propoſition » qu'elle va faire à ſes fils ».

A la première Scène du troiſième Acte, où Laonice vient inſtruire Rodogune de la propoſition faite contr'elle, aux deux Princes, par Cléopatre, vous faites encore cette remarque :

« Comment Cléopatre, après avoir vu » avec quelle horreur ſes enfans la regar- » dent, a-t-elle pu confier à Laonice qu'elle » a fait cette propoſition à ſes fils » ?

C'eſt dommage qu'avant d'écrire cette bévue, vous n'ayez pas fait attention que Laonice, après la Scène de confidence que Cléopatre a eue avec elle, au ſecond Acte, reſte ſur le Théâtre, & ſe trouve préſente aux diſcours que la Reine tient à ſes fils. La Reine, interrompue dans ſes confidences par l'approche des deux Princes, dit à Laonice :

Mais voici mes deux fils, que j'ai mandés exprès;
Ecoute, & tu verras quel eſt cet hyménée
Où ſe doit terminer cette illuſtre journée

Nous voici parvenus à votre grande critique, à celle ſur qui vous fondez la ruine de la Pièce, puiſqu'elle tend à renverſer le ſujet de fond en comble. Vous en voulez à la propoſition que Cléopatre fait à ſes fils, dans la Scène troiſième du même Acte. Voyons vos raiſons, ou du moins vos raiſonnemens.

« La propoſition de donner le Trône à » qui aſſaſſinera Rodogune, eſt-elle rai- » ſonnable ? Tout doit être vraiſemblable » dans une Tragédie. Eſt-il poſſible que » Cléopatre, qui doit connoître les hom- » mes, ne ſache pas qu'on ne fait point de » telles propoſitions, ſans avoir de très-fortes » raiſons de croire qu'elles ſeront acceptées ? » Je dis plus : il faut que ces choſes horri- » bles ſoient abſolument néceſſaires. Mais » Cléopatre n'eſt point réduite à faire aſſaſ- » ſiner Rodogune, & encore moins à la » faire aſſaſſiner par ſes fils. Elle vient de » dire que le Parthe eſt éloigné, qu'elle » eſt ſans aucun danger. Rodogune eſt en » ſa puiſſance : il paroît donc abſolument » contre la raiſon, que Cléopatre invite à ce » crime ſes deux enfans, dont elle doit

» vouloir être reſpectée. Si elle a tant d'en-
» vie de tuer Rodogune, elle le peut, ſans
» recourir à ſes enfans ».

Il ne s'agit point ici de ſavoir ſi la propo-ſition de Cléopatre *eſt raiſonnable*, mais ſi elle eſt vraiſemblable de la part d'une femme ambitieuſe, vindicative & cruelle, qui a bien pu tuer de ſa propre main ſon premier mari, parce qu'il venoit épouſer & couronner cette même Rodogune. *Cléopatre*, ſelon vous, *n'eſt point réduite à cet aſſaſſinat.* Belle raiſon ! Mais elle veut ſe venger ; & la vengeance eſt ſa première loi. Si elle ne s'eſt point vengée juſqu'ici, quoiqu'elle tînt Rodogune en ſa puiſſance, elle en explique la cauſe :

Ce ne fut ni pitié, ni reſpect de ſon rang
Qui m'arrêta le bras, & conſerva ſon ſang.
La mort d'Antiochus me laiſſoit ſans Armée ;
Et d'une troupe en hâte, à me ſuivre animée,
Beaucoup, dans ma vengeance, ayant fini leurs jours,
M'expoſoient à ſon frère, & foible & ſans ſecours.
Je me voyois perdue, à moins d'un tel ôtage.
Il vint, & ſa fureur craignit pour ce cher gage :
Il m'impoſa des loix, exigea des ſermens ;
Et moi, j'accordai tout, pour obtenir du tems.

Le tems eſt un tréſor plus grand qu'on ne peut croire.

Cléopatre a fait la paix avec le frère de ſon ennemie, à condition que Rodogune épouſeroit l'aîné des deux Princes, qui doit être nommé Roi. Cléopatre verroit donc régner celle qu'elle avoit déjà écartée du Trône, en tuant Nicanor ? Elle a promis qu'elle alloit déclarer, dans ce jour, à qui de ſes deux fils appartient le droit d'aîneſſe ; &, par conſéquent, ſon ennemie échappe à ſa vengeance, & peut ſe venger à ſon tour, ſi elle ne la prévient ce jour même : en voilà bien aſſez pour l'y déterminer. *Ne peut-elle pas ſe ſervir d'une autre main que de celle de ſes fils ?* Non. Elle ne veut point paroître avoir violé le traité de paix, en ſe vengeant elle-même, ni attirer ſur elle le courroux du frère de Rodogune ; elle veut lui oppoſer un de ſes fils, qui la puiſſe défendre, ou qu'elle puiſſe ſacrifier, s'il en eſt beſoin. Obſervez encore qu'elle ne peut plus faire la guerre, ou rompre le traité de paix qu'en nommant un Roi.

Ne ſaurois-tu juger que, ſi je nomme un Roi ;

C'eſt pour le commander, & combattre pour moi ?
J'en ai le choix en main, avec le droit d'aîneſſe ;
Et puiſqu'il en faut faire une aide à ma foibleſſe,
Que la guerre ſans lui ne peut ſe rallumer,
J'uſerai bien du droit que j'ai de le nommer.
On ne montera point au rang dont je dévale,
Qu'en épouſant ma haine au lieu de ma rivale.
Ce n'eſt qu'en me vengeant, qu'on me le peut ravir ;
Et je ferai régner qui me voudra ſervir.

C'eſt par cette offre du Trône qu'elle penſe ſéduire un de ſes fils ; &, les connoiſſant très-ſoumis, très-dépendans de ſes volontés, rien ne répugne à ce qu'elle croie qu'elle les maîtriſera aſſez pour faire condeſcendre au moins l'un des deux à ſa vengeance, ſur-tout en leur montrant que Rodogune avoit voulu les priver du Trône, en épouſant leur père. Ajoutez que ſon diſcours eſt très-beau, très-artificieux, & fait pour en impoſer aux deux jeunes Princes, s'ils n'étoient pas amoureux.

Mais voir, après douze ans & de ſoins & de maux,
Un père vous ôter le fruit de mes travaux !
Mais voir votre Couronne, après lui, deſtinée
Aux enfans qui naîtroient d'un ſecond hyménée !

A cette indignité, je ne connus plus rien :
Je me crus tout permis pour garder votre bien.

Rien de plus adroit encore que cette réponſe à ſes fils, qui refuſent le Trône.

Dites tout, mes enfans : vous fuyez la Couronne ;
Non que ſon trop d'éclat ou ſon poids vous étonne ;
L'unique fondement de cette averſion,
C'eſt la honte attachée à ſa poſſeſſion.
Vous ne la regardez que comme une infamie,
S'il faut la partager avec votre ennemie,
Et qu'un indigne hymen la faſſe retomber
Sur celle qui venoit pour vous la dérober.

Il n'étoit pas poſſible d'amener plus naturellement & avec plus d'adreſſe la propoſition qu'elle leur fait enſuite.

Cet endroit-là même vous déplaît, & vous fait dire :

« Eſt-il vraiſemblable que Cléopatre n'ait » pas ſoupçonné que ſes deux enfans pou» voient aimer Rodogune » ?

Les Princes ſont à la Cour depuis très-peu de tems ; & Rodogune n'eſt ſortie de priſon que depuis quelques jours. Cléopatre peut fort bien ignorer que ſon ennemie ſoit aimée de ſes fils, qui n'en ont

rien dit à perſonne. Encore moins peut-elle ſe douter que tous deux en ſoient amoureux à la fois. Or, il ne lui en faut qu'un pour remplir ſon deſſein.

« Peut-elle imaginer qu'ils ne veulent » point régner avec Rodogune, parce que » leur père a voulu autrefois l'épouſer » ?

Sans doute : parce qu'en épouſant le père, elle ôtoit la Couronne aux fils.

« Rodogune ſera-t-elle autre choſe que » femme du Roi » ?

Cléopatre peut ſuppoſer que ſes enfans n'aimeront point pour femme l'ennemie de leur mère, & celle qui venoit donner d'autres héritiers à la Couronne.

« Cet artifice n'eſt-il pas un peu groſ- » ſier » ?

Oui, ſi elle ſavoit leur amour; mais elle n'en peut rien ſavoir : elle n'a pas dit un mot, dans les Scènes précédentes, qui le fît ſoupçonner. Or, ignorant leur paſſion pour Rodogune, elle ne pouvoit s'y prendre plus adroitement pour leur inſpirer, contre ſon ennemie, la haine dont elle eſt animée.

Cet artifice étoit très-bien préparé par le diſcours précédent, où elle étale tous les

ſervices qu'elle a rendus à ſes fils, & leur fait voir enſuite que toutes ſes peines, tous ſes ſervices auroient été vains, ſi Rodogune eût épouſé Nicanor.

« Si ces deux fils étoient des imbécilles, » parleroit-elle autrement » ?

Si ces deux fils étoient des imbécilles, elle auroit pris moins de détours & de précautions. Elle connoît la foibleſſe de ſes fils; leur crainte & leur reſpect pour elle, la dépendance où elle les tient par la diſpoſition qu'elle peut faire à ſon gré de la Couronne : tous ces motifs ſont plus que ſuffiſans pour la flatter dans ſes deſirs de vengeance. Enfin, une paſſion violente n'aveugle-t-elle pas ceux qu'elle poſſède ? Et quelle paſſion plus violente, dans une femme, que la vengeance !

. . . *Notumque furens quid femina poſſit.*

« Cléopatre (continuez-vous) n'eſt pas » adroite, quoiqu'elle ſe ſoit donnée pour » une femme très-habile. Dès qu'elle apper- » çoit que ſes enfans ont horreur de ſa pro- » poſition, elle ne doit pas inſiſter. On ne » perſuade point un crime horrible par de

» la colère & des emportemens. Quand » Phèdre a laiſſé voir ſon amour à Hypolite, » & qu'Hypolite répond :

. . . . Oubliez-vous
Que Théſée eſt mon père, & qu'il eſt votre époux?

» Elle rentre alors en elle-même, & dit :

Et ſur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire?

» Cela eſt dans la nature ; mais peut-on » ſuppoſer qu'une Reine qui a de l'expé- » rience, perſiſte à révolter ſes enfans » contr'elle, en ſe rendant horrible à leurs » yeux » ?

Quelle comparaiſon faites-vous là, Monſieur, d'une femme qui brûle, malgré elle, d'une flamme inceſtueuſe, qu'elle ſe reproche, dont elle aime mieux ſe laiſſer conſumer, que d'en faire l'aveu, & qu'elle n'oſe déclarer qu'après la fauſſe nouvelle de la mort de ſon époux ; avec une femme ambitieuſe & cruelle comme Cléopatre, qui uſe d'artifice pour ſéduire ſes enfans ; mais qui peut leur commander, puiſque leur ſort eſt dans ſes mains ? Ce retour de pudeur eſt

très-naturel dans Phèdre, dont l'ame eſt déchirée par les remords, & qui ne fait ſa déclaration que dans l'emportement d'une paſſion involontaire. Eſt-il poſſible que vous trouviez quelque rapport entre Phèdre, qui dit :

. . . Je fais mes perfidies,
Œnone, & ne ſuis point de ces femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une honteuſe paix,
Ont ſu ſe faire un front qui ne rougit jamais.

Et Cléopatre, qui ſacrifie tout à l'ambition, qui foule aux pieds toute vertu & toute humanité ; en un mot, qui s'exprime ainſi :

Je fis beaucoup alors, je ferois encor plus,
S'il étoit quelque voie infame ou légitime,
Que m'enſeignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime,
Qui me pût conſerver un bien que j'ai chéri,
Juſqu'à verſer pour lui tout le ſang d'un mari...
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte!...
Mais, puiſqu'en te perdant j'ai ſur qui m'en venger,
Ma perte eſt ſupportable, & mon mal eſt léger.

Cléopatre, voyant que la douceur & l'artifice n'ont point perſuadé ſes fils, uſe de ſon

autorité ſur eux, recourt à la menace, cherche à les effrayer, & à leur faire craindre le ſort de leur père. Cette marche eſt très-naturelle dans un caractère atroce comme celui-là. On ne ſe livre pas à la colère & à l'emportement, pour perſuader quelqu'un ſur qui l'on n'a aucun pouvoir; mais Cléopatre, qui a vainement employé tout ſon art à gagner ſes fils, qu'elle connoît ſi dociles à ſes volontés, & qui attendent le Trône de ſon choix, outrée, par-deſſus tout, d'avoir fait d'inutiles ouvertures de ſon deſſein, & d'avoir mis par-là ſa vengeance en péril d'échouer, ſe livre à toute la violence de ſon caractère, & cherche à retenir, au moins dans la diſcrétion, par la terreur de ſes menaces, ceux qu'elle n'a pu pouſſer au crime par ſes artificieuſes paroles.

Il eſt inutile de vous ſuivre plus loin ſur ce ſujet. Vous rebattez, ſans vous laſſer, les mêmes chicanes; & je me laſſerois à vous rebattre les mêmes réponſes.

J'en trouve pourtant encore une, en mon chemin, que je ne puis m'empêcher

de relever : c'eſt ſur la ſeconde Scène du troiſième Acte.

« D'où l'Ambaſſadeur Oronte ſait-il que » les deux fils de Cléopatre aiment Rodo- » gune ? Les deux frères avoient été juſ- » ques-là ſi diſcrets, qu'ils s'étoient cachés l'un » à l'autre leur paſſion : comment cet Am- » baſſadeur peut-il donc en parler comme » d'une choſe publique ? Et ſi l'Ambaſſa- » deur s'en eſt apperçu, comment leur mère » l'a-t-elle ignoré » ?

Ne croiroit-on pas, à vous entendre parler ſi affirmativement, que vous êtes bien ſûr de tout ce que vous dites là ? J'aime pourtant mieux encore vous ſoupçonner de légéreté que de mauvaiſe foi. J'aime mieux croire que vous n'avez pas lu ce que vous critiquez, que de croire que vous le critiquez perfidement après l'avoir bien lu. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt point vrai qu'Oronte parle de l'amour des Princes comme d'une choſe publique. Oronte vient d'apprendre cet amour dans la Scène précédente, où Laonice dit en propres termes, à Rodogune :

Oronte eſt avec vous, qui, comme Ambaſſadeur,

Devoit de cet hymen honorer la ſplendeur.
Comme c'eſt en ſes mains que le Roi, votre frère,
A dépoſé le ſoin d'une tête ſi chère,
Je vous laiſſe avec lui pour en délibérer...
Au reſte, aſſurez-vous de l'amour des deux Princes :
Plutôt que de vous perdre, ils perdront leurs Provinces.

Avouez, Monſieur, qu'on n'a jamais vu un Commentaire plus en contradiction avec le texte. Cependant, vous trouvez votre objection ſi preſſante, que vous la répétez encore quelques pages plus loin.

« Il eſt contradictoire que l'Ambaſſadeur » Oronte ſoit inſtruit de l'amour des deux » frères, & que Rodogune ne le ſache » pas ».

Vous venez de voir qu'Oronte ne le ſait qu'à l'inſtant, par les diſcours de Laonice, & Rodogune le ſait, dès le premier Acte, par cette même Laonice : car Rodogune lui diſant, en parlant des Princes & de Cléopatre :

Qui que ce ſoit des deux qu'on couronne aujourd'hui,
Elle ſera ſa mère, & pourra tout ſur lui.

Laonice répond :

Qui que ce ſoit des deux, je ſais qu'il vous adore.
Connoiſſant leur amour, pouvez-vous craindre
encore ?

Le reſte de la Scène roule ſur cet amour. Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt que vous faites des railleries, dans votre Commentaire, ſur ce même amour & ſur les expreſſions de Rodogune ; &, deux Actes après, vous oubliez tout cela, pour faire une nouvelle cenſure qui n'a point le moindre fondement. En vérité, l'Etourdi de Molière & le Diſtrait de Regnard n'ont rien de plus fort que cela.

Paſſons à une autre remarque que vous faites à la quatrième Scène du troiſième Acte, ſur la propoſition de Rodogune aux deux Princes, ſes Amans.

« Il eſt vrai (dites-vous) que tous les » Lecteurs ſont révoltés qu'une Princeſſe » ſi douce, ſi retenue, qui tremble de pro- » noncer le nom de ſon Amant, qui crai- » gnoit de devoir quelque choſe à ceux » qui prétendoient à elle, ordonne de ſang- » froid un parricide à des Princes qu'elle

» connoît vertueux, & dont elle ne ſavoit » pas, un moment auparavant, qu'elle fût » aimée. (Cela eſt faux, comme on a vu.) » Elle ſe fait déteſter, elle ſur qui l'intérêt » de la Pièce devoit ſe raſſembler, &c. ».

Quel étonnement ne doit-on pas avoir de vous entendre critiquer ainſi le Créateur de la Tragédie Françoiſe, ſans daigner lire l'examen qu'il a fait de cette Pièce, où il réfute cette critique qu'on avoit déjà faite de ſon tems!

La juſtice & la bonne foi vouloient que vous vous donnaſſiez la peine de rapporter ſes raiſons, afin de les combattre, ſi elles ne vous paroiſſoient pas plauſibles. Votre ſilence à cet égard prouve que vous ne les avez pas déduites, de peur de ne pouvoir les détruire. Ainſi, je n'ai d'autre réponſe à vous faire que de rapporter les propres paroles de Corneille, qui vont vous réfuter d'une manière victorieuſe.

« On a trouvé la propoſition que Rodo- » gune fait, à ſon tour, aux deux Princes, » indigne d'une perſonne vertueuſe, comme » je la peins; mais on n'a pas conſidéré » qu'elle ne la fait pas, comme Cléopatre,

» avec eſpoir de la voir exécuter par les
» Princes, mais ſeulement pour s'exemp-
» ter d'en choiſir aucun, & les attacher
» tous deux à ſa protection, par une eſpé-
» rance égale. Elle étoit avertie par Lao-
» nice de celle que la Reine leur avoit
» faite, & devoit prévoir que, ſi elle ſe fût
» déclarée pour Antiochus, qu'elle aimoit,
» ſon ennemie, qui avoit ſeule le ſecret
» de leur naiſſance, n'eût pas manqué de
» nommer Séleucus pour l'aîné, afin de
» les commettre l'un contre l'autre, &
» d'exciter une guerre civile qui eût pu
» cauſer ſa perte. Ainſi, elle devoit s'exemp-
» ter de choiſir, pour les contenir tous deux
» dans l'égalité de prétentions; & elle n'en
» avoit pas de meilleur moyen que de rap-
» peller le ſouvenir de ce qu'elle devoit à
» la mémoire de leur père, qui avoit perdu
» la vie pour elle, & leur faire cette propo-
» ſition, qu'elle ſavoit bien qu'ils n'accep-
» teroient pas. Si le traité de paix l'avoit
» forcée de ſe départir de ce juſte ſenti-
» ment de reconnoiſſance, la liberté qu'ils
» lui rendoient, la rejettoit dans cette obli-
» gation. Il étoit de ſon devoir de venger
» cette

» cette mort ; mais il étoit de celui des
» Princes de ne ſe pas charger de cette
» vengeance. Elle avoue elle-même à An-
» tiochus qu'elle les haïroit, s'ils lui
» avoient obéi ; que, comme elle a fait ce
» qu'elle a dû par cette demande, ils
» font ce qu'ils doivent par leur refus ; qu'elle
» aime trop la vertu pour vouloir être le
» prix d'un crime, & que la juſtice qu'elle
» demande de la mort de leur père, ſeroit
» un parricide, ſi elle la recevoit de leurs
» mains. Je dirai plus : quand cette propo-
» ſition ſeroit tout-à-fait condamnable en
» ſa bouche, elle mériteroit quelque grace,
» & pour l'éclat que la nouveauté de l'in-
» vention a fait au Théâtre, & pour l'em-
» barras ſurprenant où elle jette les Princes,
» & pour l'effet qu'elle produit dans le
» reſte de la Pièce, qu'elle conduit à l'ac-
» tion hiſtorique. Elle eſt cauſe que Séleu-
» cus, par dépit, renonce au Trône & à
» la poſſeſſion de cette Princeſſe ; que la
» Reine le voulant animer contre ſon frère,
» n'en peut rien obtenir ; & qu'enfin
» elle ſe réſout, par déſeſpoir, de les

» perdre tous deux, plutôt que de se » voir ſujette de ſon ennemie ».

Ce ſeroit abuſer du tems & du papier, que de ſuivre pas à pas toutes vos remarques. Vous entaſſez les critiques les unes ſur les autres, ſans vous embarraſſer ſi elles ſont fondées en raiſon. Quel mérite y auroit-il à réfuter des cenſures qui ſe réfutent d'elles-mêmes, par leurs contradictions & leur mauvaiſe foi ? Une ſimple lecture du texte peut mettre qui que ce ſoit en état d'appercevoir la fauſſeté du Commentaire ; &, à coup ſûr, tout connoiſſeur intègre, avant d'être au bout de ce Commentaire, en aura fait la meilleure réfutation, il l'aura jeté au feu.

On me pardonnera donc aiſément, ſi je n'examine point ce que vous dites du plan & de la conduite d'Héraclius, de Nicomède, de Sertorius, d'Othon, &c. Par ce qu'on vient de voir, on peut juger du reſte.

J'aurois bien voulu avoir le loiſir de combattre la critique impitoyable & fauſſe que vous faites auſſi du Comte d'Eſſex de

Thomas Corneille, Pièce qui eſt, ſans contredit, ſupérieure aux vôtres, pour le plan, les caractères, les ſentimens, & peut-être pour les détails. On apperçoit dans vos notes combien vous ſouffrez de n'avoir fait aucune Tragédie à qui celle du *Comte d'Eſſex* ne puiſſe diſputer le prix, quoiqu'elle ſoit encore loin des Chef-d'œuvres de Pierre Corneille & de Racine.

Une choſe extrêmement riſible, quand on a vu l'injuſtice avec laquelle vous reprenez le grand Corneille, c'eſt de vous entendre dire, avec un ton de commiſération tout-à-fait comique: « Je n'ai point de » terme pour exprimer la peine que me » font les fautes de ce grand homme. Elles » conſolent, au moins, en faiſant voir » l'extrême difficulté de faire une bonne » Pièce de Théâtre ».

Rien, en vérité, ne découvre mieux l'eſprit de vos Commentaires. Vous avez cherché des défauts dans Corneille, afin de pouvoir excuſer ceux qui ſont dans vos Pièces: mais êtes-vous bien juſtifié par-là? Je n'en crois rien.

Je ſuppoſe que l'on remarquât effective-

ment, dans les Tragédies de ce Poëte, autant de fautes contre l'Art théâtral que vous en imaginez ; encore auroit-il une excellente excuſe à nous apporter, en diſant que, dans l'état où il a trouvé notre Théâtre, c'étoit beaucoup d'y mettre de la décence, de la nobleſſe, des ſituations vraiment tragiques, des peintures admirables du cœur humain, des caractères ſi fièrement deſſinés & ſi variés, un dialogue ſi parfait, une éloquence ſi forte, une poéſie ſi mâle, & les traits les plus ſublimes qu'il y ait dans aucune Langue. Il nous diroit qu'Eſchyle avoit bien moins entendu que lui l'Art du Théâtre, & qu'on ne laiſſe pas de le compter au nombre des meilleurs Poëtes Tragiques de la Grèce ; qu'il eſt bien plus difficile de ſervir de modèle, que de ſurpaſſer ce même modèle dans quelques parties. Il auroit une infinité de raiſons auſſi bonnes à nous expoſer ; & l'on n'auroit rien de ſatisfaiſant à lui répondre.

Mais, après que l'Art tragique, porté ſi haut par Corneille, s'eſt vu tout-à-fait épuré & perfectionné par Racine, quelle

excuſe reſtera-t-il à un Auteur qui s'écarte de la route ſimple & droite qu'ils ont tracée, qui fait retomber la Scène dans les aventures romaneſques dont elle avoit été infectée par les Scudéri; qui néglige les vraiſemblances les plus ordinaires, qui veut accumuler les ſituations & les coups de Théâtre, quoi qu'il en coûte au bon-ſens & à la nature; & qui, ſatisfait d'éblouir ainſi les yeux, néglige d'approfondir aucune paſſion, effleure le cœur humain, & laiſſe l'eſprit à jeun, après l'avoir gonflé de ſentences pompeuſes & d'un vain bruit de mots harmonieux?

Vous, Monſieur, qui avez tant de ſubtilité d'eſprit pour reprendre, dans Corneille, des choſes qui n'ont rien de défectueux, & pour trouver abſurdes des plans qui ont toujours fait l'admiration des connoiſſeurs, par la force d'imagination avec laquelle ils ſont conçus, & l'art avec lequel ils ſont développés; employez, je vous prie, cette même ſubtilité, ce même eſprit à détruire quelques objections que je vais vous propoſer ſur la conduite de certaines Pièces de Théâtre; miſes au-

deſſus de tout par vos échos littéraires.

Et pour commencer par ŒDIPE, de grace, expliquez-moi cette contradiction.

Dans la premiere Scène de cette Pièce, où Philoctète eſt obligé d'entendre l'expoſition, il eſt obligé auſſi d'ignorer la mort de Laïus. Dimas lui dit :

Depuis la mort du Roi...

PHILOCTÈTE.

Qu'entends-je ? Quoi ! Laïus...

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans, ce Héros ne vit plus.

PHILOCTÈTE.

Il ne vit plus ! &c.

Il étoit un peu ſurprenant que, pendant quatre ans, Philoctète n'eût rien appris de Laïus, ni de Thèbes, la Patrie d'Hercule. Mais voici qu'à la premiere Scène du ſecond Acte, où il faut que Philoctète ſoit ſoupçonné d'avoir tué Laïus, on parle ainſi de ce même Philoctète :

Il partit ; & depuis, ſa deſtinée errante

Ramena sur nos bords sa fortune flottante (1):
Même il étoit dans Thèbe en ces tems malheureux,
Que le Ciel a marqués d'un parricide affreux.
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence,
De nos Peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je? Assez long-tems les soupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui flottèrent incertains.

La contradiction est évidente. Philoctète étoit dans Thèbes dans le tems que Laïus fut tué, dans le tems que Phorbas vint annoncer la mort du Roi; & Philoctète peut l'ignorer? Cela est arrangé pour le besoin de la Pièce & de l'Auteur, mais non pas selon le bon-sens.

Que dirons-nous de MARIAMNE, qui n'a pas eu, à beaucoup près, le succès de celle de Tristan, laquelle est restée cent ans au Théâtre? Voici une analyse courte & rapide de la nouvelle Mariamne, moins heureuse que le nouvel Œdipe. Cette analyse est

(1) Ou bien mettez, si vous voulez:

. . . . Sa fortune flottante
Ramena sur nos bords sa destinée errante.

d'une main habile que vous reconnoîtrez aiſément.

« Tout eſt précipité dans cette Pièce, » ſans nulle forme de raiſon, ni de vrai- » ſemblance ; & il n'y a aucune choſe qui » dût arriver, ſi un ſeul des Acteurs de la » Pièce avoit le ſens-commun. *Mariamne* » eſt une idole froide & inſipide, qui ne » ſait ni ce qu'elle fait, ni ce qu'elle veut. » *Varus* eſt un étourdi qui prend auſſi-mal » ſes meſures ſur le Jourdain que ſur le Da- » nube. *Hérode*, avec ſa politique, eſt la » plus grande dupe & le plus imbécille » perſonnage de la Troupe. *Salomé*, une » malheureuſe qui mériteroit une punition » exemplaire ; & *Mazaël*, un frippon mal- » adroit, qui, loin de s'accommoder aux » intentions de ſon maître, le heurte d'une » façon à ſe faire mettre entre quatre mu- » railles, ſi Hérode n'étoit pas un aveugle » auſſi fou que l'Auteur qui le fait agir dans » la Pièce. Varus promet toujours, & ne » fait que de l'eau claire. Mariamne veut » ſe ſauver, & perd le tems à faire ſon » paquet. Hérode, qui arrive entouré de » Peuple & de Courtiſans, trouve moyen

» d'aller chez ſa femme en bonne fortune,
» ſans que perſonne s'en apperçoive. Le
» même Varus, obligé par ordre du Sénat
» à inſtaller ce Roi réhabilité, qui ne peut
» être reconnu ſans cela, a l'adreſſe de ſe
» dérober à ſa vue, dans ſon Palais même;
» & Hérode, avec ſes ſujets, qui ne le ſont
» point encore, & qui le haïſſent mortelle-
» ment, veille Varus & les Romains, tout
» maîtres qu'ils ſont dans ſes Etats. Ma-
» riamne ſe réconcilie avec ſon mari; &,
» dans le tems qu'ils ſont enſemble, il
» ſurvient un accident qui la déshonore,
» & elle le laiſſe partir ſans ſe juſtifier. Mais
» la fin eſt ce qu'il y a de plus ridicule.
» Il eſt arrivé un tumulte; l'échafaud eſt
» renverſé; on ne ſait ce qu'eſt devenue
» Salomé, qui, apparemment, a pris ſoin
» de ſe bien cacher, ſans quoi elle auroit
» mal paſſé ſon tems. Mariamne eſt ſur le
» Théâtre; Varus vient de la quitter, &
» retourne au combat: elle ſort ſans y être
» contrainte, avant que la querelle fût dé-
» cidée. Hérode arrive dans l'inſtant même;
» & à peine a-t-il prononcé douze vers,
» qu'il ſe trouve que l'échafaud eſt redreſſé,

» que Salomé y a fait conduire en céré-
» monie Mariamne, & que la pauvre Reine
» a été décapitée auſſi tranquillement que
» ſi de rien n'étoit; quoique le récit de
» ſa mort occupe, tout abrégé qu'il eſt,
» quatre fois plus de tems que l'Auteur n'en
» a donné à toutes ces opérations.

» En vérité, ſi l'Auteur a négligé le mer-
» veilleux dans ſon Poëme de *la Ligue*,
» c'eſt belle malice à lui : car je défie qu'on
» trouve rien dans les enchantemens de
» l'Ariofte, qui le ſoit autant que cette ſur-
» prenante cataſtrophe. Le pauvre Hérode
» n'avoit garde de s'en douter; auſſi n'en
» a-t-il rien ſu, que quand tout a été fait:
» mais tout enragé qu'il eſt, il ne penſe pas
» ſeulement à châtier ſa malheureuſe ſœur,
» par les conſeils de laquelle il s'eſt con-
» duit dans toute la Pièce, quoiqu'il la re-
» connoiſſe pour une furieuſe, qui l'a rendu
» odieux par toute la terre. Quant à ſes
» fureurs, qui ſont ſi animées & ſi tou-
» chantes dans Triſtan, malgré la vétuſté
» du langage, elles ne ſont miſes ici que
» pour la forme : car vous ne vîtes jamais
» un ſommaire de fureurs plus abrégé que

» celui-là ; &, ſi on les mettoit en muſique, » elles ne dureroient pas autant que celles » d'ATYS (1) ».

Avouez, Monſieur, toute prévention à part, que cette cenſure eſt auſſi juſte qu'ingénieuſe. Paſſons & jettons un coup-d'œil ſur la Tragédie de BRUTUS.

On lit ces vers au troiſième Acte, Scène ſixième. C'eſt Brutus qui parle à la fille de Tarquin :

. . . Madame, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos Dieux domeſtiques.
Tarquin même, en ce tems, *prompt à vous oublier*,
Et du ſoin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités *confondant ſa famille*,
N'a pas même aux Romains redemandé ſa fille.

Voilà ſur quoi eſt fondé tout le nœud, toute l'intrigue de la Pièce. Y a-t-il une ombre de vraiſemblance dans cette conduite ? Quoi ! Tarquin, en ſortant de Rome, n'a point emmené ſa fille ! Il n'a point ſongé enſuite à la redemander ! Un

(1) Opéra de Quinaut.

édifice posé sur une base si ruineuse s'écroule aisément.

Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable.

Il auroit fallu, pour faire oublier l'absurdité de cette intrigue, qu'elle eût été du plus grand intérêt : mais qu'y a-t-il de plus froid que cet amour de Titus & de Tullie, quelques efforts qu'ils fassent pour l'échauffer ?

Outre ce défaut essentiel, il en existe un autre non moins révoltant dans la catastrophe. On ne sait pourquoi Titus est condamné à mort : il n'a pas eu le tems d'être coupable.

Jusqu'à la fin du quatrième Acte, il résiste à Messala, à l'Ambassadeur Arons, à Tullie elle-même. Ce n'est que dans ses adieux avec cette Princesse qu'il est ébranlé. Il fait venir Messala, pour se livrer à lui : aussi-tôt arrive Brutus ; & presque dans le même tems survient Valérius, qui apprend à Brutus que l'on conspire contre Rome : ce qui termine le quatrième Acte. Le cinquième est employé à la punition des Conjurés, qui sont découverts dès le quatrième

Acte, par l'avis donné à Brutus, que l'eſclave Vindex ſait tout, & va tout révéler. Il faut le répéter : Titus n'a pas le tems d'être criminel. Il ne peut y avoir de preuves contre lui, puiſqu'il n'a rien fait encore que de ſimples vœux qu'il n'a pas eu le loiſir d'exécuter. Comment un homme ſage tel que Brutus, condamne-t-il ſon fils à la mort pour une ſimple penſée, qui ne paſſeroit pas même pour une tentation chez nos Caſuiſtes les plus rigides ? Si le Brutus de l'ancienne Rome eût été ſi ſévère, il eût été dépeint dans l'Hiſtoire comme un extravagant. Selon l'Hiſtoire, le crime de ſes fils eſt avéré ; dans la Tragédie, il ne peut avoir que des ſoupçons contre Titus. Il eſt donc tout-à-fait barbare & inexcuſable dans la Tragédie. Cette Pièce eſt d'un bout à l'autre fort mal tiſſue. L'Auteur s'eſt étendu, pendant trois mortels Actes, ſur une intrigue triviale ; & il a preſſé ſon dénouement, au cinquième Acte, d'une manière qui choque toute raiſon. Brutus condamne ſon fils, ſans avoir le loiſir d'être combattu par l'amour paternel, ni même de s'éclaircir ſur le crime de ce fils. Celui-ci

s'avoue coupable ; mais il ment : il ne l'a été qu'en idée ; &, en bonne juſtice, on ne pend pas un homme pour une mauvaiſe penſée, ni ſur ſon ſeul aveu.

N'examinons, dans MÉROPE, que le peu d'art avec lequel eſt préparé le grand coup de Théâtre de la Pièce, & le vice du dénouement.

Narbas arrive à la première Scène du troiſième Acte : il rencontre une confidente, qu'il prie de le conduire vers la Reine. Cette confidente *Iſménie* le refuſe, parce qu'elle ne le connoît pas. Cependant elle avoit entendu dire cent fois à Mérope qu'elle attendoit Narbas ; qu'elle avoit fait chercher partout ce Narbas. Iſménie devoit donc lui demander : *êtes-vous Narbas ? car il n'y a que lui qui puiſſe voir la Reine.* Narbas inſiſte. Il n'avoit qu'à dire ſon nom pour ſe faire connoître ; mais il ne le dit point, parce qu'en effet ſon tems n'eſt point encore venu de paroître. Iſménie lui dit de ſe retirer, la Reine voulant être ſeule pour tuer le meurtrier d'Egiſte. On ne ſait trop pourquoi Mérope ne voudroit pas ſe donner cette ſatisfaction en public ; mais il

faut, encore une fois, que Narbas ne paroiſſe qu'au moment où le poignard ſera levé. Il ſe retire donc, on ne ſait où : car, ſi cette place eſt publique, comment Mérope veut-elle n'être pas vue ? Si elle n'eſt pas publique, comment Narbas peut-il voir du dehors ce qui ſe paſſe dans un lieu ſecret ? Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant que ce coup de Théâtre eſt forcé, amené ſans aucun art. On ne ſait guère auſſi pourquoi, lorſque Narbas paroît, Mérope ne le reconnoît pas auſſi-tôt. Cela devoit être, puiſqu'elle n'a ſongé qu'à lui, qu'à ſon retour. Voyant donc Egiſte qui appelle Narbas *ſon père*, Mérope devoit s'écrier :

Narbas, ſon père ! ô Ciel ! j'allois tuer mon fils.

Ce mouvement, ſi je ne me trompe, ſeroit plus rapide, plus naturel & plus vrai.

Quant au dénouement, on eſt tout ſurpris que Poliſonte, après avoir reconnu le fils de Mérope, le laiſſe avec Narbas & Euriclès, attachés à Mérope & à Egiſte, ſans doute avec la permiſſion de ſe promener, puiſqu'ils viennent enſemble dans un

lieu qui n'eſt point une priſon. Polifonte vient parler à Egiſte, qui ne lui répond que par des menaces; & ce Tyran le laiſſe encore avec les mêmes perſonnages, au lieu de l'emmener avec lui. Après quoi il lui envoie auſſi Mérope, qui eſt chargée de l'introduire dans le Temple. Polifonte, heureuſement pour l'Auteur, a laiſſé ſes Gardes dehors, & n'eſt entouré que de Courſans. Egiſte s'élance ſur l'Autel : on lui laiſſe prendre la hache pour en frapper Polifonte; & telle eſt la cataſtrophe. Ce n'eſt pas à Polifonte qu'on doit appliquer ce vers de Narbas :

Les habiles Tyrans ne ſont jamais punis.

Car on n'en a guère vu de plus mal-habile. Au ſurplus, ce dénouement eſt celui de mille Tragédies. C'eſt celui d'Andromaque, c'eſt celui d'Electre & d'Oreſte, c'eſt celui d'Alzire, c'eſt celui de preſque toutes les conjurations. Ce cinquième Acte de Mérope eſt tout en rempliſſage, en ſituations répétées, en allées & venues inutiles; il eſt rempli des précautions mal-adroites du Tyran, des déclamations d'Egiſte & de Mérope,

Mérope, des colloques ſuperflus de Narbas & d'Euriclès, qui ſont, pour ainſi dire, cloués ſur la Scène, pour ne pas la laiſſer vuide, & qui regardent tranquillement le combat de loin, au lieu d'y courir ſur le champ.

En général, la Tragédie de Mérope produit un aſſez grand intérêt, par la ſeule force du ſujet; mais la plupart des Scènes ſont vuides: elles ſemblent n'être que deſſinées; elles ne ſont pas traitées avec cette éloquence naturelle à Corneille & à Racine. Le Dialogue de *Mérope* n'eſt point nourri: il eſt ſautillant, haché. L'Auteur n'a recherché que deux ou trois ſituations qui font le ſuccès de cette Pièce, laquelle pouvoit être mieux conduite, dénouée plus heureuſement, & écrite avec cette éloquence tragique, qu'on ne ſauroit remplacer par tout le clinquant de la verſification.

La Tragédie de MAHOMET, dont le quatrième Acte fait une ſi grande ſenſation au Théâtre, eſt encore fondée ſur un amas d'inconſéquences & d'abſurdités qui ſautent aux yeux les moins clairvoyans.

A la troiſième Scène du premier Acte, Phanor vient dire à Zopire :

Omar eſt arrivé. . . . . .
On lui parle, il demande, il reçoit un Otage.
Séïde eſt avec lui.

Phanor parle de Séïde comme s'il étoit connu de Zopire, comme ſi lui-même avoit eu quelqu'intérêt d'apprendre ſon nom. Séïde vient ſe donner pour otage, malgré Mahomet, comme ſi Mahomet n'avoit pas réglé quel devoit être cet otage : mais il falloit bien amener Séïde & Palmire dans la maiſon de leur père, qu'ils ne connoiſſent pas.

L'Auteur de cette Pièce, qui a voulu tourner en ridicule le deſſein d'*Atrée*, qui réſerve, depuis vingt ans, Pliſthène au parricide, en le récompenſant par un inceſte, a cependant pris le même plan qu'il trouve ſi abſurde. Mahomet fait enlever, par Hercide, Séïde & Palmire, encore enfans : il les fait élever enſemble, & les laiſſe ſe prendre d'amour, ſans leur découvrir ce qu'ils ſont, quoique ce même Mahomet ſoit amoureux de Palmire ; &, pendant

quinze ans ; il les prépare au deſſein qu'il a formé de faire tuer Zopire par ſon fils. C'eſt préciſément la même idée que celle d'Atrée : c'eſt le même plan de vengeance ; & la ſituation eſt ſi parfaitement la même, qu'elle amène à-peu-près les mêmes expreſſions. Quelle inconcevable inconſéquence & quelle ingratitude, de décrier ce qu'on n'a pas eu ſcrupule de copier ! Il eſt vrai qu'il y a quelques changemens. C'eſt Omar qui propoſe à Mahomet de faire tuer Zopire par Séïde ; & l'on ne conçoit guère comment cette penſée peut venir à l'eſprit d'Omar. On l'attendoit plutôt de Mahomet, puiſqu'à la quatrième Scène du ſecond Acte, Mahomet avoit dit à ce même Omar, en parlant de Palmire & de Séïde :

J'ai nourri dans mon ſein ces ſerpens dangereux :
Déjà, ſans me connoître, ils m'outragent tous deux.
J'artiſai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le Ciel voulut ici raſſembler tous les crimes.
Je veux..... Leur père vient.

Mahomet n'achève pas de dire ce qu'il veut faire ; &, dans le reſte de la Pièce, il n'en parle plus. On peut donc croire

que Mahomet avoit envie de dire qu'il vouloit faire tuer Zopire par son fils : car dans quel autre motif auroit-il pris tant de soin d'élever Séïde ? Pourquoi Mahomet, amoureux de Palmire, auroit-il nourri l'amour incestueux de Palmire pour Séïde ? Peut-être l'Auteur a-t-il oublié, d'une Scène à l'autre, ce que Mahomet n'avoit pas achevé de déclarer ; &, sentant que l'imitation d'Atrée seroit un peu trop forte, il a fait proposer par Omar ce que Mahomet est censé avoir résolu depuis long-tems, si l'on en juge par sa conduite, & ce qu'il auroit découvert à Omar, si Zopire ne fût pas survenu.

Ce n'est pas encore tout. Que Zopire se sente de l'attachement pour sa jeune Palmire, qu'il a chez lui depuis quelques mois, cela se peut comprendre ; mais qu'il se prenne tout de suite d'amitié pour Séïde, en le voyant, cela ne se comprend guère. S'il a des pressentimens que ce sont ses enfans, il n'en fait pas assez. Après que Mahomet lui a dit qu'il tient ses deux enfans en sa puissance, il devroit s'inquiéter davantage pour découvrir quels ils sont. N'au-

roit-il pas dû s'en informer auprès d'Hercide, qui les avoit enlevés ? n'auroit-il pas dû être frappé de la conformité du sort de Palmire & de Séïde, qui ne connoissent point leurs parens, avec celui de ses enfans, qu'il a perdus dans un âge où ils ne pouvoient connoître les leurs. Lorsqu'Hercide écrit à Zopire qu'il sait où sont ses enfans, que ne lui marque-t-il, *ils sont chez vous ?* Tout étoit dit. Et quel besoin y a-t-il qu'Hercide signe sa lettre, qui peut tomber dans les mains de Mahomet ? L'Auteur fait toujours écrire des lettres contre tout ordre naturel, afin d'arranger sa Pièce comme il la veut. Zopire, après avoir reçu ce billet d'Hercide, ne doit-il pas aller trouver Séïde & Palmire, qui sont chez lui, l'un comme otage, & l'autre comme sa captive ? Que fait-il donc dans l'intervalle du troisième au quatrième Acte ? On l'ignore ; mais on voit bien qu'il ne fait pas ce que sa situation exigeoit absolument de lui.

On ne sait pourquoi Séïde, qui, en qualité d'otage, doit ne pas sortir de chez Zopire, est toujours avec Omar & Mahomet ; on ne sait pourquoi Hercide, qui aime

Séïde, ne lui a pas dit quel étoit ſon père : on ne ſait pourquoi Séïde & Palmire, qui ſavent avoir été enlevés par Hercide, n'ont pas la curioſité de s'informer auprès de lui quels ſont leurs parens : on ne ſait pourquoi Hercide, qui connoît de quel père ils ſont nés, & qui les aime, comme il eſt dit dans la Pièce, les laiſſe entretenir un amour criminel qu'il ne peut ignorer, puiſque Palmire en fait l'aveu à Mahomet lui-même : on ne ſait pourquoi... mais je me trompe ; on ſait aſſez pourquoi tout ſe fait ainſi : c'eſt afin que le Poëte puiſſe achever ſon Roman dialogué. Il avoit imaginé de mettre en action ce qui n'eſt qu'en récit dans Sémiramis ; il falloit bien amener ce coup de Théâtre à toute force, & lui ſacrifier toute vraiſemblance.

Mais s'il eſt une Pièce de Théâtre où les moindres notions de l'art ſoient ouvertement choquées, dont la conduite ſoit un tiſſu d'étourderies, où la raiſon & la vraiſemblance ſoient bleſſées à chaque pas, & étouffées ſous un merveilleux romaneſque, c'eſt ZAÏRE.

D'abord l'avant-Scène, qui ſert d'écha-

faud à toute la Pièce, contient des embarras inexplicables. On ignore comment *Néreſtan* eſt échappé plutôt que les autres à la captivité ; comment, dans ſa captivité, il n'a pas ſu qu'il étoit fils de *Luſignan;* comment il ne l'a pas ſu, dans ſon retour en France, où il a dû rencontrer des François inſtruits de tout ce qui concernoit Luſignan. On ne conçoit rien dans toutes les allées & venues de ce Néreſtan. Il eſt d'abord fait priſonnier avec *Zaïre* ; mais, comme il n'auroit pu être Chrétien, s'il avoit été élevé comme elle, l'Auteur ſuppoſe qu'il fut enlevé par des Chrétiens, & remis enſuite dans les fers d'*Oroſmane* ; &, qui plus eſt, encore auprès de Zaïre. Après cela, renvoyé en France ſur ſa parole, il revient enfin la dégager. Mais pourquoi *Châtillon* appelle-t-il Néreſtan *Seigneur*, ne ſachant point ce qu'eſt Néreſtan ? Pourquoi Néreſtan ne cherche-t-il pas à connoître ſes parens ? pourquoi n'en dit-il pas un mot ? pourquoi Châtillon dit-il à Néreſtan :

Seigneur, remerciez ce Ciel dont la clémence
A, pour votre bonheur, placé votre naiſſance
Long-tems après ces jours à jamais déteſtés, &c.

Puiſque ces jours mêmes furent à-peu-près le tems de la naiſſance de Néreſtan, comme on le voit par la ſuite du même couplet, & de plus dans la Scène de la reconnoiſſance? pourquoi Néreſtan répond-il à Châtillon, en parlant de Luſignan?

Votre priſon, la ſienne, & Céſarée en cendre
Sont les premiers objets, ſont les premiers revers
Qui frapperent mes yeux à peine encore ouverts.
Je ſortois du berceau: ces images ſanglantes
Dans vos triſtes récits me ſont encor préſentes.

Pourquoi donc ne ſe reſſouvient-il pas auſſi que Luſignan étoit ſon père? Eſt-ce qu'on ne connoît pas ſon père à quatre ans? car Châtillon dit de lui à Luſignan:

Votre plus jeune fils, à qui les deſtinées
Avoient à peine encor accordé quatre années,
Trop capable déjà de ſentir ſon malheur, &c.

Il étoit *capable de ſentir ſon malheur*, & de ſe rappeller les circonſtances de ſa captivité, & il ne peut ſe rappeller le nom de ſon père, ni celui de Châtillon! Pourquoi Néreſtan ne dit-il jamais qu'il ne connoît pas

ſes parens ; pas même quand Luſignan lui demande ce qu'il eſt? Il lui répond ſeulement, *mon nom eſt Néreſtan ;* mais il ne dit point qu'il ignore ſa famille. Pourquoi Néreſtan ſavoit-il que Zaïre étoit fille d'un Chrétien ?

Néreſtan, qui naquit non loin de ce ſéjour ;
Vous dit que d'un Chrétien vous reçûtes le jour.
(Acte premier, Scène première.)

Il n'y a point de doute que, pour le ſavoir, il s'en étoit informé de perſonnes bien inſtruites ; pourquoi, dis-je, ne s'étoit-il pas en même tems informé de qui elle étoit fille, ni de qui lui-même étoit fils ; ce qu'on auroit pu lui dire auſſi aiſément, & ce qu'il devoit demander avant toute choſe ?

Pourquoi, d'un autre côté, Zaïre a-t-elle conſervé cette croix de diamant qui ſert ſi bien à la reconnoiſſance ? Ceux qui la firent captive ne furent-ils pas éblouis d'un ornement ſi riche, & leur avarice n'en fut-elle pas tentée ? Ceux qui l'élevèrent dans la Religion Mahométane lui laiſsèrent

ils un ſigne ſi connu du Chriſtianiſme ? Pourquoi, d'ailleurs, Zaïre avoit-elle cette croix en naiſſant ? C'eſt, dit Luſignan, qu'elle ornoit la tête de ſes enfans, lorſqu'on célébroit la fête de leur naiſſance. Mais étoit-ce dans le tems du meurtre & du carnage qu'on pouvoit célébrer cette fête ? Etoit-ce dans le tems que l'épouſe de Luſignan venoit d'être immolée, en mettant au monde Zaïre, comme le dit le même Luſignan ? Il faut donc avouer que toute cette fable eſt très-mal tiſſue, & que les trois derniers Actes, qui ſont fort tragiques, ſont amenés aux dépens des premiers principes de l'Art Théâtral, &, ſi je puis le dire, aux dépens du ſens-commun.

Qu'eſt-ce que le ſecond Acte ? Une reconnoiſſance qui ſert d'expoſition à une Pièce dont le nœud ne commence qu'au troiſième Acte. On pourroit même dire de ce ſecond Acte :

Cet Acte, dans la Pièce, eſt une Pièce entière.

C'eſt un Héros qui vient reconnoître ſes enfans, & qu'on ne reverra plus, parce

qu'il ſeroit embarraſſant. L'Auteur le fait mourir dès qu'il eſt inutile.

Entrons dans l'intrigue de la Pièce. Rien ne s'y fait & ne s'y peut faire que par la fantaiſie d'Oroſmane, qui, tout d'un coup, affranchit tout le monde des loix du Serrail. Il ne veut plus d'Eunuque; il veut que tout le monde le voie à toute heure, en tout tems, en tous lieux; il veut qu'on vienne le voir juſques dans ſon Serrail, en préſence de Zaïre; enfin, Oroſmane veut tout ce que le Poëte demande pour arranger ſa Tragédie: il eſt heureux de trouver un Soudan ſi complaiſant. Roxane, qui n'eſt qu'une femme, & qui eſt au moins auſſi amoureuſe qu'Oroſmane, n'oublie pas ſi vîte les loix du Serrail, ſi ſcrupuleuſement obſervées dans *Bajazet*.

Ecoutons Oroſmane.

Ne croyez pas non plus que mon amour confie
Les vertus d'une épouſe à ces monſtres d'Aſie,
Du Serrail des Soudans gardes injurieux,
Et des plaiſirs d'un Maître eſclaves odieux.
Je ſais vous eſtimer autant que je vous aime,
Et de votre vertu me fier à vous-même.

On ne peut rien débiter de plus galant : mais qui ne croiroit, d'après ces ſentimens, qu'Oroſmane eſt le moins jaloux des hommes ? Cependant la cataſtrophe eſt fondée ſur ſon exceſſive jalouſie. Cette circonſtance étoit néceſſaire à la Pièce, afin qu'on pût aller & venir dans le Serrail ; mais elle contredit le caractère d'Oroſmane. Il dit enſuite :

Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.

C'eſt parce qu'il l'aime avec excès, c'eſt parce qu'il eſt Soudan, qu'il ne doit point rejetter la coutume de ſes Ancêtres, ni faire l'amour à la françoiſe. Il falloit, au contraire, préparer la jalouſie effrénée d'Oroſmane par tous les détails préliminaires capables de la caractériſer & d'en rendre les ſuites plus vraiſemblables. Racine a, je le répète, bien mieux obſervé les mœurs dans Bajazet.

Des ſiècles, des pays étudiez les mœurs.
Les climats font ſouvent les diverſes humeurs.

Voyons maintenant ſi le nœud & le dé-

nouement de cette Tragédie ne ſont pas auſſi peu naturels & auſſi révoltans aux yeux de la raiſon, que tout ce qui précède.

Au troiſième Acte, Néreſtan, qui vouloit tout à l'heure tuer le Soudan, Zaïre & ſoi-même, plutôt que de ſouffrir que ſa ſœur épouſât Oroſmane, lui dit ſeulement :

. . . Promets.
De ne point accomplir cet hymen odieux ;
Avant que le Pontife ait éclairé tes yeux.

Par quelle raiſon ne lui demande-t-il pas d'y renoncer entiérement ? C'eſt que la Pièce auroit été d'abord finie, ſi Zaïre eût dit à Oroſmane qu'elle ne pouvoit jamais l'épouſer ; au lieu que Néreſtan lui laiſſe encore l'eſpérance de pouvoir achever, après le Baptême, cet hymen, quoiqu'*odieux*.

On ne conçoit pas davantage pourquoi Zaïre cache au Sultan qu'elle eſt fille de Luſignan. Oroſmane ſait qu'elle eſt née Chrétienne : Néreſtan le lui a dit dans la quatrième Scène du premier Acte ;

Elle naquit Chrétienne.

Qu'importe à Oroſmane qu'elle ſoit fille de Luſignan, ou d'un autre? Quel mal cela pourroit-il faire à Luſignan expirant? Mais ce père a recommandé le ſecret à ſa fille. Sans doute le Poëte a eu beſoin de lui faire dire:

Jurez-moi de garder un ſecret ſi funeſte.

Toutefois, en avouant à Oroſmane qu'elle eſt fille de Luſignan, que ſon père ſe meurt, & que ce n'eſt pas là le moment de conclure un mariage, que peut-il arriver de funeſte? Au contraire, elle obtient le tems qu'elle ſouhaite, & tranquilliſe Oroſmane. On ne peut pas ſe figurer la raiſon pour laquelle Zaïre ne fait point cet aveu indiſpenſable: mais ce n'étoit pas l'affaire de l'Auteur, qui ſe ſert de ce ſilence abſurde pour nouer ſa Pièce, & pour amener une cataſtrophe auſſi tragique qu'elle eſt peu raiſonnable.

L'Auteur a ſenti cette abſurdité; car il a voulu l'excuſer dans la première Scène du quatrième Acte, où Zaïre dit:

Je voudrois quelquefois me jeter à ſes pieds,

De tout ce que je ſuis faire un aveu ſincère.

A quoi Fatime répond :

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
Expoſe les Chrétiens, qui n'ont que vous d'appui.

Mais Fatime raiſonne fort mal, & ne doit point détourner Zaïre de l'aveu qu'elle voudroit faire. Que riſque-t-elle, après ce qu'elle a vu d'Oroſmane, qui fait fléchir pour elle toutes les loix du Serrail ? Si Oroſmane s'eſt montré ſi généreux envers Néreſtan, pourquoi le ſeroit-il moins quand il le connoîtroit pour le frère de ſa Maîtreſſe ? Quel danger Zaïre peut-elle courir en parlant de cette ſorte au Soudan ?

« Seigneur, vous ſavez que je ſuis née » Chrétienne. Mon père eſt ce même Lu» ſignan dont vous venez de briſer les » fers, à ma prière. Il n'a pas joui long» tems de ſa liberté : il vient d'expirer ; il » m'a conjurée, en mourant, par tout ce que » la nature, l'honneur & ſa Religion peu» vent inſpirer de plus fort & de plus tendre, » de ne pas quitter le Dieu de mes Ancêtres.

» Je n'ai pu réſiſter, Seigneur ; je ſuis » Chrétienne ».

Zaïre ne devoit ni ne pouvoit naturellement dire autre choſe ; & ce ſecret qu'on lui demande ne ſignifie rien : il n'eſt utile qu'au Poëte, je ne puis trop le redire. C'eſt en vain que Zaïre dit à Oroſmane :

Demain tous mes ſecrets vous ſeront révélés.

Pourquoi *demain* plutôt qu'aujourd'hui ? Les mêmes raiſons de ſe taire ne ſubſiſteront-elles plus ? Expoſera-t-elle moins les Chrétiens & ſon frère par cet aveu ? Oroſmane, de ſon côté, doit-il preſſer ſi peu Zaïre ſur ce ſecret ? Eſt-ce là le caractère d'un Amant paſſionné & jaloux ? Ne devoit-il pas plutôt prier, conjurer, menacer, pour ſavoir ce ſecret ſur le champ ? Un Sultan accoutumé à dire *je le veux*, ſe contente de dire à ſon Eſclave !

Eh bien ! il faut vouloir tout ce que vous voulez.

Un François galant ne feroit pas plus ſoumis. C'eſt faire parler les Héros à la Quinaut. Corneille auroit dit plus juſtement d'*Oroſmane*

mane que de *Bajazet*, que *les perſonnages de cette Tragédie ont, ſous des habits turcs, des ſentimens françois.*

Ce qui eſt plus intolérable que tout cela, c'eſt le billet à double entente qui opère la cataſtrophe, & que l'Auteur a répété plus mal-adroitement encore dans quelques autres Pièces. Ce petit moyen étoit digne tout au plus de la Comédie du *Jaloux* (Dom-Garcie), ou Molière s'en étoit ſervi. Puiſque Néreſtan vouloit courir le riſque d'envoyer un Chrétien dans un Serrail où perſonne ne peut s'introduire, il devoit donc faire ſa lettre de façon qu'il ne compromît pas Zaïre, ſi cette lettre tomboit entre les mains du Sultan, ainſi qu'il avoit tout lieu de le craindre. Mais non, il la nomme dès le premier vers; &, dans tout le reſte, il la fait ſoupçonner d'un complot, cachant ſeulement avec grand ſoin qu'elle eſt ſa ſœur, choſe moins importante que ce dont il s'agit dans la lettre. Cet arrangement étoit bon pour l'Auteur; mais un homme qui n'eſt point tout-à-fait inſenſé, ne ſe ſeroit point arrangé de la ſorte.

Voici qui eſt encore plus ſingulier.

Zaïre vient à la neuvième Scène du cinquième Acte ; &, comme il faut qu'elle soit tuée par Oroſmane, pour un mal-entendu, elle dit dans un vers dur :

Eſt-ce vous, *Néreſtan*, que j'ai *tant attendu ?*

C'eſt donc ſur ce mot *Néreſtan* que roule toute la cataſtrophe. C'eſt ce mot *Néreſtan* qui tue Zaïre. Si elle eût dit : *eſt-ce vous, mon frère ?* tout changeoit de face ; elle n'étoit pas poignardée. Mais ne devoit-elle pas le dire, elle qui, dans la troiſième Scène du même Acte, ne nomme pas une ſeule fois *Néreſtan*, & ne l'appelle que du nom de frère ? Ce moyen eſt trop petit, trop puéril pour fonder une cataſtrophe auſſi ſanglante. Enfin, tout, dans cette Pièce, choque la vraiſemblance, cette baſe eſſentielle des Ouvrages Dramatiques. Avant-Scène, intrigue, conduite, nœud, dénouement, mœurs, caractère, tout y ſemble arrangé plutôt pour un Conte de Fée que pour une Tragédie.

Dans un Roman frivole aiſément tout s'excuſe.
C'eſt aſſez qu'en courant la fiction amuſe :

Trop de rigueur alors ſeroit hors de ſaiſon.
Mais la Scène demande une exacte raiſon.

Si j'ai parlé, Monſieur, avec tant de franchiſe, dans l'Analyſe rapide que je viens de faire de vos meilleures Pièces, j'y ſuis peut-être autoriſé par le ton déciſif & tranchant que vous avez pris à l'égard de Corneille. Vous avez tant répété qu'*on devoit la vérité au Public*, en même tems que vous accumuliez les fauſſetés ſur ce grand homme, que j'ai profité de cet axiôme un peu mieux que vous & un peu à vos dépens; ce qui eſt aſſez juſte : car j'oſe croire qu'il vous ſeroit auſſi difficile de réfuter les objections que vous venez de lire ſur vos Pièces les plus vantées, qu'il m'a été facile de détruire les vôtres ſur *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte & Rodogune.*

Après cette digreſſion, que vous ſeul trouverez inutile & trop longue, nous allons examiner vos remarques ſur les caractères & les ſentimens que Corneille donne aux principaux perſonnages de ſes Pièces.

Si Corneille a mérité le ſurnom de *grand*, c'eſt principalement par la nobleſſe & la

fierté dont il a, pour ainſi dire, rehauſſé ſes Héros; c'eſt par l'élévation des ſentimens & le langage ſublime qu'il leur a prêtés. Bien-loin d'être écraſé, comme tant de Poëtes, ſous le poids de la grandeur & du nom des perſonnages qu'il fait agir & parler, il relève encore la haute opinion qu'on en avoit, & les préſente ſous un aſpect plus impoſant. C'eſt ce qui a fait dire que les Romains ſont plus Romains dans ſes Pièces qu'ils ne l'étoient dans Rome même.

Après cette ſublimité dans l'expreſſion de ſes caractères, ce qu'il a de plus admirable, c'eſt la variété & la vérité qu'il y a miſes; c'eſt la fidélité avec laquelle il a obſervé la différence des mœurs, des tems & des Pays. Voyez ſi les Romains des premiers ſiècles, dans *les Horaces*, reſſemblent aux Romains du ſiècle d'Auguſte, dans *Cinna*, & ſi ceux-ci ne ſont pas encore différens de ceux qui n'avoient plus que le nom de Romains ſous les Empereurs.

Avec quel art, ayant à préſenter à-peu-près le même caractère dans le vieil Horace & Don Diègue, n'a-t-il pas ſaiſi les

nuances qui distinguent ce Gentilhomme Espagnol, plus sensible au point d'honneur qu'à toute autre chose, & le père des Horaces, qui ne respire que l'amour de la Patrie, & qui pousse cette vertu jusqu'à une sorte de férocité commune aux premiers Romains! Avec quelles couleurs ressemblantes il a peint, dans le rôle de Don Gormas, la fierté espagnole bien différente de la fierté romaine, que respire le rôle de César, dans *la Mort de Pompée!* Dans Rodrigue & le jeune Horace, c'est le même fonds de valeur; mais comme elle éclate par des traits divers & convenables aux Pays & aux mœurs de l'un & de l'autre!

Quelle foule de caractères d'une beauté supérieure & toute différente! Que de personnages du premier ordre qui n'ont rien de semblable! César, Auguste, Sévère, Sertorius, Pompée, Polyeucte, Nicomède, & ceux dont j'ai déjà parlé.

Où est le Poëte qui ait fait jouer aux femmes des rôles plus brillans & plus imposans en tous genres? Quelle tendresse de sentimens, quel intérêt touchant dans

Chimène & *Pauline* ! quel feu, quelle impétuosité dans *Camille* ! quelle noblesse dans *Cornélie* ! quelle force, quelle chaleur dans *Emilie* ! quel courage d'esprit, quelle vigueur dans *Léontine* ! quelle grandeur d'ame & quelle fierté dans *Pulchérie* ! quelle énergie d'atrocité dans *Cléopatre* !

Loin d'avoir reconnu, dans vos Commentaires, ce mérite éminent par lequel le grand Corneille surpasse tous les Poëtes anciens & modernes, vous lui faites souvent de vifs reproches sur cette élévation de sentimens qu'il donne à ses Héroïnes. Vous n'aimez point qu'Emilie *ait les sentimens d'un Brutus & d'un Cassius* : vous trouvez trop de fierté à Cornélie, &, en général, vous blâmez ces rôles, ainsi que ceux de Léontine & de Pulchérie, comme exagérés & outrés.

Corneille, ce grand Peintre, avoit su remarquer que, dans les femmes, les passions ont bien plus de chaleur & d'activité que dans les hommes, qu'elles poussent tout à l'extrême, & qu'elles mettent de l'ostentation jusques dans la grandeur d'ame.

Quand elles ont quelque motif puiſſant de le diſputer aux hommes en courage & en fierté, elles portent ces ſentimens bien plus loin qu'eux : leur orgueil même eſt intéreſſé à faire voir que leur ſexe ne le cède en rien à l'autre, & qu'elles ſont capables des plus grandes choſes. De là naît une certaine enflure de cœur qui paſſe dans leurs diſcours.

Une autre remarque non moins vraie, c'eſt que les femmes ſont plus humbles, plus ſimples, plus modeſtes, quand les hommes ont plus de mérite, de vertu & de magnanimité. Quand ils ſont lâches, puſillanimes & corrompus, les femmes ſongent à les dominer, les mépriſent juſtement, & prennent une hauteur proportionnée à l'aviliſſement où ils ſont plongés. Auſſi voyez-vous, dans les ſiècles de tyrannie & de corruption, ce ſexe ſortir de ſa foibleſſe, & témoigner beaucoup plus de courage, de grandeur & de fierté que le nôtre. L'Hiſtoire des différentes Nations fourmille d'exemples pareils. Corneille l'avoit obſervé avec ſoin : c'eſt pourquoi, dans les Horaces, il ſe garde bien de don-

ner à Sabine & à Camille des ſentimens plus forts & plus grands qu'aux Héros de la Pièce ; c'étoit l'âge de la vertu romaine : mais après la ruine de la République, ſous Auguſte & ſous les Empereurs, dans ce tems où les Héros étoient ſi rares, il ſe fait des Héroïnes. Dans ces ſiècles de dépravation, il donne aux femmes la ſupériorité qu'elles avoient réellement. Vous trouvez mauvais qu'il les repréſente faiſant des leçons d'héroïſme aux hommes ; mais ne voyez-vous pas, dans l'Hiſtoire, la courageuſe *Arie* faire une leçon d'héroïſme à *Pœtus* ? & quelle leçon ſublime !

Ces réflexions générales répondent peut-être aſſez à toutes vos critiques ſur ce ſujet ; mais il eſt à propos d'en venir aux détails, & de prouver de plus en plus l'injuſtice maligne de vos remarques, qui peuvent en avoir impoſé à beaucoup de demi-connoiſſeurs, *dont il eſt grande année.*

Tout le monde connoît ce bel endroit de la Médée (1) par lequel cette Pièce,

(1) C'eſt peut-être ici l'occaſion d'apprendre au Public que j'ai fait, il y a huit ou neuf ans, une

toute foible qu'elle eſt d'ailleurs, eſt ſûre de n'être jamais oubliée. Nérine, pour calmer les emportemens de Médée, lui parle ainſi :

Perdez l'aveugle erreur dont vous êtes ſéduite,
Pour voir en quel état le ſort vous a réduite.
Votre Pays vous hait, votre époux eſt ſans foi.
Contre tant d'ennemis que vous reſte-t-il ?

A quoi Médée répond :

Moi.

Moi, dis-je, & c'eſt aſſez.

Quel eſt votre Commentaire ſur ce mot admirable ? Le voici : « On demande ſi le » *moi* de Médée eſt ſublime ? Je répondrai » à cette queſtion que ce ſeroit en effet » un ſentiment ſublime, ſi ce *moi* expri-

---

nouvelle Tragédie de MÉDÉE, qui a été reçue des Comédiens, ſans que j'aie comparu devant eux, & d'après la lecture qui leur en a été faite par le Sieur *Molé*, que je n'avois jamais vu. Je ne puis eſpérer de voir jouer cette Pièce tant que durera le deſpotiſme de M. de Voltaire ſur les Comédiens, & celui de certains Comédiens, &c.

» moit de la grandeur de courage. Par » exemple, ſi, lorſqu'Horatius-Coclès dé- » fendit ſeul un pont contre une Armée, » on lui eût demandé, que vous reſte-t-il ? » & qu'il eût répondu, *moi*, c'eût été du » véritable ſublime. Mais ici, il ne ſignifie » que le pouvoir de la magie; & puiſque Mé- » dée diſpoſe des élémens, il n'eſt pas éton- » nant qu'elle puiſſe ſeule, & ſans autre » ſecours, ſe venger de tous ſes enne- » mis ».

Il eſt tout-à-fait ſingulier que vous mettiez en queſtion une choſe dont vous ſeul cherchez à douter. Qui eſt-ce qui a jamais demandé ſi le *moi* de Médée eſt ſublime ? Ce qui a paru ſublime à tant de monde, depuis cent cinquante ans, peut-il être encore problématique ? Vous avez beau chercher une tournure artificieuſe, pour affoiblir le mérite de ce *moi* ſi applaudi, il n'y a point de ſubtilité qui puiſſe empêcher l'ame d'être enlevée d'admiration par une ſi belle réponſe. Le mot auroit été beau dans la bouche de *Coclès*; mais cela n'empêche pas qu'il ne le ſoit dans celle de Médée. Si cette femme, abandonnée de

tout le monde, n'avoit pas une puiſſante reſſource dans ſes enchantemens, ſa réponſe ſeroit extravagante. La ferme aſſurance que lui donne ſon pouvoir magique fait en elle le même effet que dans Coclès l'aſſurance de ſa valeur, & produit la même intrépidité. Ce ſentiment, qui les élève tous deux au-deſſus de l'humanité, eſt donc également ſublime dans l'un & l'autre. C'eſt ce qui a fait dire à Deſpréaux, d'un ton plus affirmatif que vous (1) : « Peut-on » nier qu'il n'y ait du ſublime & du ſu» blime le plus relevé dans ce monoſyl» labe *moi* ? Qu'eſt-ce donc qui frappe » dans ce paſſage, ſinon la fierté audacieuſe » de cette Magicienne & la confiance qu'elle » a dans ſon Art » ?

Conſidérons à préſent de quelle manière vous vous y prenez pour déprécier une des plus belles Scènes des *Horaces*. C'eſt la troiſième du ſecond Acte, où le jeune Horace & Curiace viennent d'apprendre qu'ils doivent combattre l'un contre l'autre.

(1) Réflexion dixième ſur Longin.

Votre remarque tombe particuliérement ſur la dernière réponſe d'Horace, laquelle commence par ce vers :

Non, non, n'embraſſez pas de vertu par contrainte.

Vous vous exprimez ainſi :

« Un des excellens eſprits de nos jours » trouvoit dans ce vers un outrage odieux, » qu'Horace ne devoit pas faire à ſon beau» frère. Je lui dis que cela préparoit au » meurtre de Camille, & il ne ſe rendit » pas. Voici ce qu'il en dit dans ſon intro» duction à la connoiſſance de l'eſprit hu» main ». *Corneille, apparemment, veut peindre ici une valeur féroce ; mais s'exprime-t-on ainſi avec un ami & un Guerrier modeſte ? La fierté eſt une paſſion fort théâtrale ; mais elle dégénère en vanité & en petiteſſe, ſi-tôt qu'on la montre ſans qu'on la provoque.*

« J'ajouterai à cette réflexion de l'homme » du monde qui penſoit le plus noblement, » qu'outre la fierté déplacée d'Horace, il » y a une ironie, une amertume, un mé» pris dans ſa réponſe, qui ſont plus dé» placés encore ».

Corneille a voulu peindre, dans le jeune

Horace, non seulement cette valeur féroce qui animoit les premiers Romains, en quoi il a parfaitement suivi les mœurs de ces tems reculés, mais encore cet enthousiasme pour la Patrie, ce dévouement entier aux devoirs de Citoyen, qui étoit l'esprit général de ce Peuple guerrier. Il a représenté le jeune Horace, d'après l'idée que l'Histoire nous donne des Coclès, des Décius, des Brutus & de tant d'autres Romains qui sacrifioient l'amitié, la nature & tous les liens du sang les plus chers au bien & à la gloire de la Patrie. Corneille a saisi cet esprit romain avec tant de vigueur, & l'a rendu avec tant de vérité, qu'on croiroit entendre ces anciens Romains eux-mêmes : il s'est pénétré de leurs mœurs à tel point, qu'il semble avoir vécu de leur tems, & n'est pas moins précieux en ce genre, qu'Homère l'est à des yeux instruits, pour nous avoir conservé les mœurs antiques de la Grèce.

Le grand Corneille avoit trop de génie pour nous faire *des Héros à la sauce douce*, comme disoit Rousseau, & pour habiller les *Horaces* de cette politesse françoise,

que la poſtérité trouvera ſi ridicule dans nos Tragédies.

Il y a plus : c'eſt que, dans la Scène dont il s'agit, Horace eſt amené, par la ſuite du Dialogue, à faire cette réponſe, qu'on ne peut blâmer ſans blâmer toute la Scène ; & c'eſt ce que vous deſiriez faire indirectement, ſans trop afficher cette intention, qui vous auroit tout-à-fait démaſqué.

Vous auriez dû remarquer que, dans la Scène précédente, où le jeune Horace eſt choiſi, avec ſes frères, pour le combat particulier, mais où l'on ne ſait pas encore le choix qu'Albe a fait de ſon côté, Curiace témoignant au frère de ſa Maîtreſſe la douleur qu'il a de ſe voir forcé à deſirer ou l'aſſerviſſement de ſa Patrie, ou la mort d'un ami ſi cher, & lui diſant :

Hélas! des deux côtés j'ai des pleurs à répandre.

Le jeune Horace s'indigne qu'on donne des pleurs à un ſort auſſi glorieux que le ſien, & répond avec un enthouſiaſme ſublime :

Quoi! vous me pleureriez, mourant pour mon Pays!

Comment un Citoyen, un Guerrier qui penſe ainſi, pourroit-il ſouffrir les regrets que témoigne Curiace dans la Scène ſuivante, en apprenant qu'il eſt auſſi choiſi pour combattre ? Le jeune Horace lui parle toujours ſelon ce même caractère & ce même eſprit qui ne connoît plus rien, dès qu'il s'agit de Rome. Curiace révolte ce jeune Héros, en faiſant paroître une molleſſe qui fait un contraſte frappant avec la fermeté d'Horace, & qui fait preſſentir d'avance, avec beaucoup d'art, que celui-ci ſera vainqueur. Que voulez-vous qu'il réponde à Curiace, qui oſe lui dire :

A quelque prix qu'on mette une telle fumée ;
L'obſcurité vaut mieux que tant de renommée.

Et qui met le comble aux reproches qu'il lui fait, par ces vers :

Je rends graces aux Dieux de n'être pas Romain ;
Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.

Quelle offenſe pour un Romain, qui regarde ce nom comme ce qu'il y a de plus glorieux ſur la terre, que de voir un homme

qu'il eſtimoit, rendre graces aux Dieux *de n'être pas Romain !* Auſſi Horace lui répond-il :

Si vous n'êtes Romain, ſoyez digne de l'être.

Les ſentimens timides de Curiace ne font qu'irriter le courage féroce du jeune Horace, qui ne ménage plus ſon Adverſaire.

Rome a choiſi mon bras, je n'examine rien.
Avec une allégreſſe auſſi pleine & ſincère
Que j'épouſai la ſœur, je combattrai le frère ;
Et pour trancher enfin des diſcours ſuperflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

A quoi Curiace répond :

Je vous connois encor ; & c'eſt ce qui me tue :
Mais cette âpre vertu ne m'étoit pas connue :
Comme notre malheur, elle eſt au plus haut point.
Souffrez que je l'admire, & ne l'imite point.

Horace, qui trouve trop de foibleſſe dans ce reproche redoublé, & qui regarde déjà Curiace comme un Adverſaire qu'il va

va combattre, lui reproche à ſon tour ſa puſillanimité :

Non non, n'embraſſez pas de vertu par contrainte;
Et puiſque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien ſi doux.
Voici venir ma ſœur pour pleurer avec vous.
Je vais revoir la vôtre, & réſoudre ſon ame
A ſe bien ſouvenir qu'elle eſt toujours ma femme,
A vous aimer encor, ſi je meurs par vos mains,
Et prendre en ſon malheur des ſentimens romains.

Il y a ſans doute de l'ironie dans les premiers vers de cette réponſe; mais cette ironie eſt noble & convenable au caractère de celui qui a dit :

La ſolide vertu dont je fais vanité
N'admet point de foibleſſe avec ſa fermeté.

Horace ne peut ſouffrir qu'on l'attendriſſe, & laiſſe les pleurs aux femmes. Il n'y a point là de fierté déplacée, ainſi que vous le dites : c'eſt une fermeté inflexible; c'eſt ce qu'un Poëte appelle *animum atrocem Catonis;* c'eſt une vertu de patriotiſme à laquelle il ſacrifie tout, & s'immole lui-

même. C'eſt cette vertu, & non aucune fierté, qui lui fait dire : Je vais réſoudre ma femme, votre ſœur,

A vous aimer encor, ſi je meurs par vos mains.

Comment l'*Introducteur à la connoiſſance de l'eſprit humain* trouve-t-il de la *vanité* & de la *petiteſſe* dans ces ſentimens plus qu'humains ? Il ſe peut que cet Auteur, connu ſeulement de vous, *penſât noblement ;* mais il faut, ſelon toute apparence, qu'il y ait encore bien loin de la ſageſſe françoiſe à la vertu romaine ; & certes, ſi Corneille eût peint les Romains d'après nos Sages, il n'eût pas fait les *Horaces.*

Nous avons déjà remarqué votre attention à vous arrêter ſur les Scènes les plus admirées, pour les charger d'objections inſidieuſes. Dans cet eſprit, vous n'avez pas oublié la Scène de Cinna & d'Emilie, au troiſième Acte de CINNA.

Après avoir loué modérément ce vers ſublime :

Mais le cœur d'Emilie eſt hors de ſon pouvoir.

Vous ajoutez incontinent, pour vous dé-

dommager de votre éloge : « plusieurs » s'étonnent qu'Emilie, affectant de penser » comme Caton, ait cependant reçu, pen- » dant quinze ans, les bienfaits & l'argent » d'Auguste, dont l'épargne lui a été ou- » verte. Cette conduite ne semble pas s'ac- » corder avec cette inflexibilité héroïque » dont elle fait parade ».

Il ne faut s'étonner que d'une chose; c'est qu'on censure impitoyablement Corneille sans l'entendre. Ne vous aveuglez donc pas, Monsieur, au point de ne pas voir qu'Emilie répond, en plusieurs endroits de la Pièce, aux reproches que vous lui faites ici. Dès la seconde Scene du premier Acte, elle confond avec une force étonnante les représentations que sa Confidente lui fait en ces termes :

Auguste, chaque jour, à force de bienfaits,
Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits.
Sa faveur envers vous paroît si déclarée,
Que vous êtes chez lui la plus considérée;
Et de ses Courtisans souvent les plus heureux
Vous pressent, à genoux, de lui parler pour eux.

Le caractère indomptable d'Emilie se montre

dans toute ſa vigueur par cette réponſe, qu'il n'eſt guère poſſible d'oublier :

Toute cette faveur ne me rend pas mon père ;
Et de quelque façon que l'on me conſidère,
Abondante en richeſſe, ou puiſſante en crédit,
Je demeure toujours la fille d'un proſcrit.
Les bienfaits ne ſont pas toujours ce que tu penſes.
D'une main odieuſe ils tiennent lieu d'offenſes.
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour, ſans changer mon courage :
Je ſuis ce que j'étois, & je puis davantage ;
Et des mêmes préſens qu'il verſe dans mes mains,
J'achète contre lui les eſprits des Romains.
Je recevrois de lui la place de Livie,
Comme un moyen plus ſûr d'arrenter à ſa vie.
Pour qui venge ſon père, il n'eſt point de forfaits,
Et c'eſt vendre ſon ſang, que ſe rendre aux bienfaits.

Avec quelle énergie plus ſublime encore, s'il eſt poſſible, ne répond-elle pas à Auguſte lui-même, qui lui reproche auſſi ſon ingratitude !

Ô ma fille ! eſt-ce là le prix de mes bienfaits ?

ÉMILIE.

Ceux de mon père, en vous, firent mêmes effets.

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevai ta jeuneſſe.

ÉMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendreſſe
Il fut votre tuteur, & vous ſon aſſaſſin,
Et vous m'avez au crime enſeigné le chemin.
Le mien, d'avec le vôtre, en ce point ſeul diffère;
Que votre ambition s'eſt immolé mon père,
Et qu'un juſte courroux, dont je me ſens brûler,
A ſon ſang innocent vouloit vous immoler.

Vous allez plus loin, & vous ajoutez : « Pluſieurs demandent encore pourquoi » cette Emilie ne touche point » ?

Emilie ne fait pas pleurer, il eſt vrai, mais elle enlève, elle tranſporte d'admiration; & ce plaiſir convient peut-être mieux à l'homme que le plaiſir des larmes.

« Pourquoi ce perſonnage ne fait pas au » Théâtre la grande impreſſion qu'y fait » Hermione » ?

Elle ne fait pas la même impreſſion, mais elle en fait tout au moins une auſſi grande. Le cœur eſt plus remué par Hermione ; l'ame eſt plus élevée par Emilie. Pourquoi les comparer ? Elles ne ſont point animées de la même paſſion ; mais toutes deux rempliſſent également bien leurs divers caractères. Les deux Poëtes ont atteint leur but par deux voies différentes ; & il eſt impoſſible de ne pas conſerver à jamais le ſouvenir de l'une & de l'autre.

« Emilie eſt l'ame de toute la Pièce, & » cependant elle inſpire peu d'intérêt ».

De quel intérêt voulez-vous parler ? Il falloit vous expliquer, afin qu'on pût vous répondre.

« N'eſt-ce point parce qu'elle n'eſt pas » malheureuſe » ?

Mais elle s'expoſe au plus grand péril pour venger ſon père : elle intéreſſe d'autant plus, qu'elle mépriſe ce péril même.

« N'eſt-ce point parce que les ſentimens » d'un Brutus, d'un Caſſius conviennent peu » à une fille » ?

Ils conviennent à une Romaine. Pouvez-vous ignorer que les *Porcie*, les *Cornélie*

pouſſoient la vertu républicaine au plus haut degré? & qu'au défaut des *Brutus* & des *Caſſius*, elles auroient fait ce que fait ici Emilie.

« N'eſt-ce point parce que ſa facilité à » recevoir l'argent d'Auguſte dément la » grandeur d'ame qu'elle affecte » ?

Critique réfutée plus haut par les propres diſcours d'Emilie. Que vouliez-vous qu'elle devînt dans l'âge le plus tendre, après la perte de ſa famille? L'aſſaſſin de ſon père lui donne un refuge dans ſon Palais : il faut bien qu'elle y reſte & qu'elle y vive en attendant le moment de ſe venger.

« N'eſt-ce point parce que ce rôle n'eſt » pas tout-à-fait dans la nature » ?

Il n'eſt point dans notre nature foible & molle; mais Corneille n'a pas voulu peindre une Françoiſe; il a peint une Romaine nourrie dans les ſentimens des Catons & des Brutus, & il l'a peinte avec des couleurs ſublimes.

« Si Emilie avoit une raiſon plus preſ- » ſante de vouloir faire périr Auguſte, ſi » elle n'avoit appris que depuis peu qu'Au- » guſte a fait mourir ſon père, ſi elle avoit

» connu ce père, ſi ce père même avoit » pu lui demander vengeance, ce rôle ſe» roit du plus grand intérêt ».

Quelle raiſon plus preſſante, dans un cœur comme le ſien, que de venger ſon père & la liberté romaine ! Qui vous dit qu'elle n'a pas connu ſon père, & qu'il ne lui a pas demandé vengeance ? Ce ſentiment de haine, qu'elle nourrit depuis long-tems contre Auguſte, eſt bien plus fort & plus profond que ſi elle apprenoit de ce jour même qu'il a fait mourir Toranius : elle ſe ſeroit accoutumée à chérir Auguſte comme un ſecond père ; & il lui ſeroit difficile d'étouffer tout-à-coup des ſentimens de tendreſſe & de reconnoiſſance : mais, conſervant au fond du cœur le deſir de ſe venger, tous les bienfaits de l'Empereur ne ſervent qu'à lui rappeller que cette même main qui la flatte & la careſſe, eſt ſouillée du ſang de ſon père.

« Ce qui peut détruire tout l'intérêt qu'on » prendroit à Emilie, c'eſt la ſuppoſition » de l'Auteur qu'elle eſt adoptée par Au» guſte. On devoit, chez les Romains, » autant & plus d'amour filial à un père

» d'adoption, qu'à un père qui ne l'étoit » que par le ſang ».

Quel raiſonnement! Quoi! l'on doit de l'amour à un homme qui nous adopte après avoir maſſacré notre véritable père? Auguſte eſt ſuppoſé avoir adopté Emilie pour ſa fille; mais Emilie n'a point adopté intérieurement Auguſte pour ſon père. Si elle ſouffre cette adoption, c'eſt pour mieux trouver l'occaſion de ſe venger.

« Emilie conſpire contre Auguſte, ſon » père & ſon bienfaiteur, au bout de » trente ans, pour venger Toranius, qu'elle » n'a jamais vu ».

Eſt-il dit un ſeul mot de tout cela dans la Pièce? Où prenez-vous ces *trente ans?* où eſt la bonne foi?

« Alors cette furie n'eſt point du tout » adorable : elle eſt réellement parri- » cide ».

Quoi donc! elle eſt parricide, parce qu'elle pourſuit la mort de l'aſſaſſin de ſon père! Il faut faire bien peu de cas de ſes Lecteurs, ou être bien ſûr de leur indulgence, pour raiſonner comme vous faites. Mais quand même le Public vous auroit donné la per-

miſſion de tout dire & de tout écrire ; encore ne devriez-vous pas en abuſer d'une manière ſi étrange.

Je trouve à la même Scène une autre remarque ſur cet autre vers ſublime d'Emilie :

Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque choſe.

« Ce beau vers (dites-vous) eſt une con-
» tradiction avec celui que dit Auguſte au
» cinquième Acte :

En te couronnant Roi, je t'aurois donné moins.

» Ou Emilie, ou Auguſte a tort ».

Tous deux ont raiſon, & Corneille auſſi ; car ſi Auguſte *auroit donné moins* à Cinna, *en le couronnant Roi*, Cinna eſt donc *plus qu'un Roi.* Il n'y a donc point de contradiction entre ces deux vers.

Pourſuivons. C'eſt toujours ſur la même Scène & contre les ſentimens d'Emilie que vous vous eſcrimez, avec quelles armes, bon Dieu !

« Eſt-ce un ſentiment bien touchant, bien
» tragique que celui d'Emilie » ? *Je n'ai pas voulu tuer Auguſte moi-même, parce qu'on m'auroit tuée ; je veux vivre pour toi,*

& je veux que ce ſoit toi qui haſardes ta vie, &c.

Cette parodie miſérable n'ôte point au ſentiment d'Emilie ce qu'il a de naturel & de vrai. Emilie a cent fois voulu tuer Auguſte; & Cinna, qui aimoit Emilie, l'en a empêchée, parce qu'il la perdoit : il a donc formé une conjuration; &, ſelon le plan de cette conjuration, qui eſt tracé dans le récit du premier Acte, Auguſte doit être poignardé ſans que Cinna coure un grand riſque pour ſa vie. Si le complot ſe découvre, Emilie ne veut point ſurvivre à ſon Amant, comme on le voit dans la dernière Scène de la Pièce. C'eſt donc à tort que vous l'accuſez de lâcheté. Mais il ne faut que lire ce beau paſſage que vous parodiez, pour découvrir la malignité qui vous dicte votre Commentaire.

Je ne t'en parle plus, va, ſers la tyrannie,
Abandonne ton ame à ſon lâche génie,
Et pour rendre le calme à ton eſprit flottant,
Oublie & ta naiſſance, & le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main, pour ſervir ma colère;

Je ſaurai bien venger mon Pays & mon père.
J'aurois déjà l'honneur d'un ſi fameux trépas,
Si l'amour juſqu'ici n'eût arrêté mon bras.
C'eſt lui qui, ſous tes loix, me tenant aſſervie,
M'a fait, en ta faveur, prendre ſoin de ma vie.
Seule contre un Tyran, en le faiſant périr,
Par les mains de ſa Garde il me falloit mourir.
Je t'euſſe, par ma mort, dérobé ta captive;
Et, comme pour toi ſeul l'amour veut que je vive,
J'ai voulu, mais en vain, me conſerver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.
Pardonnez-moi, grands Dieux! ſi je me ſuis trompée,
Quand j'ai penſé chérir un neveu de Pompée, &c.

Je ne vous ſuivrai pas à travers la foule des autres critiques que vous faites de cette Scène admirable : vous répétez toujours les mêmes choſes, ſans avoir peur d'ennuyer. Moi, qui n'ai pas la même confiance, je ne m'engagerai pas dans le même péril. Je ne puis cependant me diſpenſer de relever encore une de vos notes ſur la dernière réponſe que Cinna fait à Emilie, qui vient d'employer tout ce que le courage, la vengeance & l'amour ont de plus fort & de plus touchant, pour l'exci-

ter à la perte du Tyran. Voici cette réponſe :

Hé bien, vous le voulez ; il faut vous ſatisfaire :
Il faut affranchir Rome, il faut venger un père :
Il faut ſur un Tyran porter de juſtes coups ;
Mais apprenez qu'Auguſte eſt moins Tyran que vous.
S'il nous ôte à ſon gré nos biens, nos jours, nos femmes,
Il n'a point juſqu'ici tyranniſé nos ames ;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés
Force juſqu'aux eſprits & juſqu'aux volontés.
Vous me faites priſer ce qui me déshonore ;
Vous me faites haïr ce que mon ame adore ;
Vous me faites répandre un ſang pour qui je dois
Répandre tout le mien & mille & mille fois.
Vous le voulez, j'y cours ; ma parole eſt donnée ;
Mais ma main auſſi-tôt, contre mon ſein tournée,
Aux mânes d'un tel Prince immolant votre Amant,
A mon crime forcé joindra mon châtiment ;
Et, par cette action dans l'autre confondue,
Recouvrera ma gloire auſſi-tôt que perdue.

Quelle gloſe faites-vous là-deſſus ? Le Lecteur en ſera étonné.

« Mais en ce cas (remarquez-vous) Au-

» guſte eſt donc un monſtre à étouffer. » Cinna ne devroit donc pas balancer : il » a donc très-grand tort de ſe dédire. Ses » remords ne ſont donc pas vrais. Com- » ment peut-il aimer un Tyran qui ôte aux » Romains leurs biens, leurs femmes & » leurs vies ? Ces contradictions ne font- » elles pas tort au pathétique, auſſi-bien » qu'au vrai, ſans lequel rien n'eſt beau » ?

Il n'y a aucune contradiction dans tout cela. Auguſte étoit en effet un Tyran, & les proſcriptions juſtifioient aſſez ceux qui conſpiroient contre lui. Voilà ce qui autoriſe Emilie & Cinna, & ce qui leur concilie les Spectateurs. Si Auguſte n'étoit pas coupable, Cinna ſeroit un monſtre ; mais, d'un autre côté, Cinna ſe voit accablé de bienfaits par l'Empereur, qui veut faire oublier ſes crimes, & rendre ſa tyrannie plus douce. La reconnoiſſance peut balancer en lui la haine & la vengeance. Il déteſte Octave, mais il aime Auguſte. Ses remords ſont très-ſincères ; & ces combats, ces agitations, loin de faire tort au pathétique, en ſont le véritable aliment ; ainſi que le vent irrite la flamme & l'augmente

au lieu de l'éteindre. Ce ſont ces remords qui ménagent également l'intérêt entre Cinna & Auguſte. Si Auguſte n'avoit pas mérité la mort par ſes crimes, il n'auroit aucun motif pour pardonner à Cinna & à Emilie, & ſon rôle ſeroit peu intéreſſant, ſa clémence ſeroit froide. Si, d'autre part, Cinna n'avoit pas reçu tant de faveurs d'Auguſte, il n'auroit qu'à pourſuivre tranquillement ſon projet; rien ne pourroit le faire héſiter, & ce rôle ſeroit auſſi très-peu intéreſſant. Mais cet heureux mêlange de crime & de vertu, qui fait que l'un & l'autre n'eſt ni entiérement coupable, ni entiérement innocent, forme le plus grand intérêt de la Tragédie; & il ne faut pas s'étonner ſi la Scène où Auguſte pardonne produit un ſi grand effet. Mettez les perſonnages dans une autre ſituation, & ce pardon touchera foiblement. Voilà pour quoi le ſujet de *la Clémence de Titus*, par Métaſtaſe, eſt infiniment moins heureux que celui de *Cinna*.

Je ne quitterai point le caractère d'Emilie ſans le venger d'une autre eſpèce de critique que vous lui faites à la Scène cin-

quième du quatrième Acte. Voici de quelle façon vous vous exprimez :

« On entend toujours ces vers d'Emilie » ſans émotion. D'où vient cette indif- » férence ? C'eſt qu'elle ne dit pas ce que » tout autre diroit en ſa place. Elle a forcé » ſon Amant à conſpirer, à courir au ſup- » plice ; & elle parle de ſa gloire ! & elle » eſt *fumante d'un courroux généreux !* Elle » devroit être déſeſpérée, & non pas *fu-* » *mante.* Pourquoi les Dieux voudroient- » ils qu'elle mourût dans cette *aſſiette ?* » Qu'importe qu'elle meure dans cette *aſ-* » *ſiette*, ou dans une autre ? Ce qui im- » porte, c'eſt qu'elle a conduit ſon Amant » & ſes amis à la mort ».

Puiſque l'occaſion s'en préſente, je vous ferai, Monſieur, un juſte reproche ſur le ton de *perſifflage* & de parodie avec lequel vous traitez continuellement Corneille. Il me ſemble qu'un ſi grand homme méritoit bien que vous euſſiez du moins tort avec lui d'une maniere plus décente. Quand toutes vos critiques ſeroient auſſi juſtes qu'elles le ſont peu, encore devriez-vous les propoſer avec les ménagemens qu'exigent le gé-

nie

rie d'un Poëte ſi ſublime, & la haute réputation dont il jouit, non plus par eſprit de parti ni de flatterie : car on ne flatte guère que les vivans ; mais par le ſuffrage incorruptible de la poſtérité. Mais vous voulez faire rire abſolument. O le bel emploi de faire rire quelques ſots aux dépens du grand Corneille ! La ſaine critique ne demande pas des bouffonneries, mais des raiſons. Un jugement ſolide & un goût profond ; voilà ce qui lui convient, & non l'art frivole & miſérable de parodier & de tourner en ridicule les meilleures choſes. Si vous refuſez de m'en croire, croyez-en du moins le fameux Addiſſon ; & voyons comment il s'explique à ce ſujet, dans ſes *Réflexions ſur le Paradis perdu.*

« Les expreſſions les plus exquiſes & les » traits les plus délicats d'un Auteur four- » niſſent ſouvent l'occaſion de blâmer à » des critiques qui manquent de connoiſ- » ſance & de goût, & dont l'aigreur eſt » preſque toujours proportionnée à la fineſſe » des endroits qu'ils cenſurent. Cicéron ob- » ſerve qu'il eſt très-facile de cenſurer ce » qu'il appelle *verbum ardens*, *une expreſ-*

» *ſion ardente*, c'eſt-à-dire *hardie*; & de » la tourner en ridicule par une froide & » injuſte critique. Un petit eſprit eſt auſſi » propre à trouver des défauts à quelque » choſe de beau, qu'à reprendre avec trop » de ſévérité des fautes réelles; &, quoi- » qu'une pareille conduite doive naturel- » lement exciter l'indignation dans l'ame » de tout Lecteur intelligent, elle ne laiſſe » pas de produire ſon effet ſur la plupart » de ceux entre les mains deſquels les ou- » vrages de ces ſortes de critiques viennent » à tomber; la plupart des hommes étant » très-diſpoſés à s'imaginer que tout ce » dont on ſe moque avec quelque ſorte » d'eſprit, doit être ridicule.

» Cette eſpèce de gaieté maligne n'eſt » jamais de ſaiſon dans un Critique, parce » qu'elle eſt plus propre à remplir le Lec- » teur de préjugés, qu'à le convaincre, & » qu'une belle choſe peut être le ſujet d'une » raillerie, auſſi-bien qu'un défaut. Un » homme qui ne ſauroit écrire avec eſprit » ſur aucun ſujet, eſt ſtupide; mais *celui* » *qui met de l'eſprit où il n'en faut pas*, » *eſt un impertinent, dans le ſens primitif*

» *du terme.* Outre cela, tout homme qui a le » talent de tourner en ridicule, ſera tenté de » blâmer une choſe, par cela même qu'elle » lui fournit l'occaſion d'exercer ſon talent » favori; & il lui arrive ſouvent de cenſu- » rer un paſſage, uniquement à cauſe » qu'il peut s'égayer aux dépens de ſon » Auteur. Ces ſortes de plaiſanteries ſont » tout-à-fait indignes des Ouvrages de cri- » tique auxquels les grands Maîtres en » cet Art, tant anciens que modernes, ont » toujours travaillé d'un air ſérieux & inſ- » tructif ».

La raiſon elle-même ne pourroit s'exprimer avec plus de ſageſſe & d'autorité. Je ferois pourtant une diſtinction qu'Addiſſon n'a pas faite. Lorſque la critique tombe ſur des Poëtes médiocres, ſur des Auteurs ignorans ou d'un faux goût, je croirois qu'on ne doit pas rejetter les armes du ridicule, quand on ſait les manier, parce qu'elles tranchent plus vîte le différend, & font plus aiſément ouvrir les yeux au Public aveuglé ſur des talens équivoques. C'eſt ce qu'a fait ſi heureuſement Deſpréaux contre le détracteur d'Homère & de Pindare. Mais

quand la critique veut s'exercer ſur un Ecrivain dont la réputation eſt ſolidement établie, elle ne ſauroit trop être circonſpecte, modeſte, ſérieuſe; elle ne ſauroit trop s'interdire la plaiſanterie même la plus agréable, à plus forte raiſon la parodie & le tabarinage: car on ne doit pas avoir pour but d'égayer malignement le Public aux dépens d'un Auteur illuſtre, mais de s'inſtruire & d'inſtruire les Lecteurs aux dépens des fautes échappées à un grand homme, par des réflexions ſaines, aſſaiſonnées d'un goût délicat, & continuellement appuyées ſur la raiſon.

Revenons aux vers que vous avez défigurés dans une proſe ridicule, & nous ſerons étonnés de voir qu'ils ſont auſſi beaux par les ſentimens que par l'expreſſion.

O liberté de Rome! ô manes de mon père!
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire.
Contre votre Tyran j'ai ligué ſes amis,
Et plus oſé pour vous qu'il ne m'étoit permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'eſt pas moindre.
N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre;

Mais ſi fumante encor d'un généreux courroux,
Par un trépas ſi noble & ſi digne de vous,
Qu'il vous fera ſur l'heure aiſément reconnoître
Le ſang des grands Héros dont vous m'avez fait naître.

Emilie, d'après le caractère inflexible que le Poëte lui a donné, ne ſauroit parler autrement. Elle a tout fait pour venger ſon père; ſon devoir eſt rempli. *Mais elle a expoſé ſon Amant!* Eh bien! elle eſt prête à mourir avec lui. L'amour, la gloire & la vertu ne peuvent en exiger davantage.

Vous ne négligez aucun moyen pour déprimer les plus beaux endroits de Corneille. Quand le raiſonnement vous manque, vous recourez à la plaiſanterie & aux anecdotes. En voici une par laquelle vous vous êtes imaginé d'attaquer la Scène ſi touchante & ſi noble, où Auguſte dévoile à Cinna toute la conjuration, & finit par lui donner ſa grace, ou plutôt ſon amitié. Cette Scène a toujours été regardée comme ce qui pouvoit ſortir de plus beau de la main des hommes. Voici donc votre anecdote littéraire.

raire, que je ne garantis pas plus que vos anecdotes hiſtoriques.

« Le dernier Maréchal de la Feuillade » étant ſur le Théâtre, dit tout haut à Au» guſte : ah ! tu me gâtes le *ſoyons amis*, » *Cinna*. Le vieux Comédien qui jouoit » Auguſte ſe déconcerta, & crut avoir mal » joué. Le Maréchal, après la Pièce, lui » dit : ce n'eſt pas vous qui m'avez dé» plu, c'eſt Auguſte qui dit à Cinna qu'il » n'a aucun mérite, qu'il n'eſt propre à » rien, qu'il fait pitié, & qui enſuite lui » dit : *ſoyons amis*. Si le Roi m'en diſoit » autant, je le remercierois de ſon amitié.

» Il y a (pourſuivez-vous) un grand ſens » & beaucoup de fineſſe dant cette plai» ſanterie. On peut pardonner à un cou» pable qu'on mépriſe, mais on ne de» vient pas ſon ami. Il falloit peut-être que » Cinna, très-criminel, fût encore grand » aux yeux d'Auguſte ».

Je ne vois pas, comme vous, le grand ſens ni l'extrême fineſſe de cette ſaillie ; &, ſi effectivement le dernier Maréchal de la Feuillade a tenu ce diſcours, le vieux

Comédien pouvoit fort bien lui répondre :

« M. le Maréchal, ſi vous aviez conſpiré contre le Roi, & que le Roi, inſtruit du complot, après vous en avoir fait tout le détail, vous diſoit : tout votre crédit, tout votre éclat vient de moi : ſans ma faveur, vous ſeriez à peine connu ; c'eſt mon choix qui vous diſtingue ; c'eſt moi qui vous décore ; vous ne pouvez rien que par moi. Je vous ai comblé de bienfaits ; ma mort eſt le prix que vous y mettez. N'importe, je vous les continue : *ſoyons amis.* Alors vous vous proſterneriez, vous embraſſeriez les genoux du Roi, vous lui diriez : *ah Sire ! vous êtes trop bon* ».

Auguſte ne mépriſe point Cinna, quoique Cinna tienne tout ſon pouvoir d'Auguſte ; il ne devient point ſon ami, il l'étoit déjà ; il veut faire oublier ſes proſcriptions par ſa clémence ; & le pardon qu'il accorde à ſon favori eſt d'autant plus digne de louange, que ce favori n'a rien fait pour Auguſte que de le haïr. Il falloit bien que l'Empereur fît voir qu'aucun intérêt particulier ne lui dictoit la grace de Cinna. Il

étoit bien naturel qu'il fit rentrer en lui-même & qu'il humiliât celui qui lui devoit tout, & qui vouloit sa mort. Relisez attentivement, je vous prie, cette Scène admirable, & vous verrez combien ce que vous y blâmez y jette un intérêt naïf & touchant, qui balance la juste horreur que les proscriptions doivent inspirer pour Auguste.

Le caractère de PAULINE, si tendre, si noble & si vertueux, n'a pas trouvé grace devant vos yeux jaloux : vous avez tout mis en œuvre pour en altérer la beauté. J'aurai quelque honte pour vous de tout ce que je vais rapporter. Jamais Zoïle ni Perraut n'ont rien écrit de pire contre Homère. Avez-vous donc présumé, Monsieur, qu'on ne confondroit point vos injustes censures ? avez-vous cru vous assurer du silence par le mépris qu'elles méritent, ou par la crainte que vous inspirez ? Mais je ne puis vous craindre, sur-tout ayant pour moi la raison & Corneille ; & l'on peut répondre aux plus méprisables critiques, quand elles ne nous regardent point, & qu'elles peuvent nuire à la gloire d'un grand homme.

Le premier coup que vous portez à Pauline tombe ſur un ſentiment très-beau, renfermé dans ce vers, qui eſt devenu proverbe :

Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.

« *Pluſieurs perſonnes* (nous dites-vous ; quoique vous ſeul penſiez ainſi) » ont trouvé » que Pauline ne devoit pas débuter par » dire un peu cruement qu'elle a eu d'autres » amours, & qu'une *coquette* ne s'exprimeroit pas autrement... Il y a peut-être une » eſpèce d'appareil, une petite affectation » dans une nouvelle mariée, à dire ainſi » qu'une femme d'honneur peut raconter » ſes amours. On ſent que c'eſt le Poëte » qui débite ſes penſées & qui prépare une » excuſe pour Pauline. Si Pauline n'avoit » pas *combattu*, voudroit-elle qu'on doutât » *de ſa conduite* ? (non pas de *ſa conduite*, mais de *ſon cœur.*) » Une femme eſt-elle » moins eſtimée, pour n'avoir aimé que » ſon mari ? Faut-il abſolument qu'elle ait » un autre amour, pour qu'on ne doute pas » de ſa vertu » ?

Si la mauvaiſe foi a jamais fait écrire

quelque chose, c'est cette remarque. Etes-vous donc déterminé à ne pas voir que Pauline est obligée de faire le récit de ses premières amours, pour expliquer le songe qu'elle va raconter : elle en avertit elle-même.

Ecoute. Mais il faut te dire davantage,
Et que, pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu saches ma foiblesse & mes autres amours.

Avec quelle naïveté, avec quelle innocence fait-elle ce récit ? Après tout, elle parle d'un Amant qu'elle croit mort : elle ne peut pas être soupçonnée de *coquetterie*. Pauline *coquette !* quel bizarre jugement ! Vous avez beau dire ; une femme d'honneur peut raconter, sans *coquetterie*, qu'elle a eu un autre Amant avant son mariage, surtout quand elle pense que cet Amant n'est plus. Il n'est pas moins certain qu'une femme est plus sûre d'elle-même, après avoir éprouvé les combats d'une passion qu'elle a surmontée. Dès qu'elle a pu y résister avant son mariage, que ne fera-t-elle pas, soutenue par son devoir ? Il n'y a point de vertu, où il n'y a pas de combats. Une femme

eſt chaſte quand elle n'a point de deſirs; mais elle eſt vertueuſe, quand elle les a vaincus. On peut douter de la vertu d'une femme, tant qu'elle n'a pas eu de combats à ſoutenir; & peut-être les femmes chaſtes ſont-elles moins rares que les femmes vertueuſes. La penſée de Corneille eſt donc très-vraie. Il n'eſt point queſtion d'une femme qui a un Amant depuis ſon mariage, comme vous le dites : ce combat même eſt honteux; mais d'une femme qui ſacrifie un Amant chéri, pour prendre un mari qu'elle aime par devoir. Ce combat eſt honnête, la victoire en eſt glorieuſe. Une telle femme eſt plus eſtimable ſans contredit, & plus ſûre de ſa vertu que ſi jamais elle n'avoit eu d'Amant.

Après la Scène intéreſſante de Pauline & de Sévère, au ſecond Acte, on lit ceci dans vos Commentaires.

« Je ne ſais ſi ce paſſage ſubit de la » tendreſſe pour Sévère à la crainte pour » ſon mari eſt bien naturel; ſi cela n'eſt » pas ce qu'on appelle ajuſté au Théâtre. » Le Spectateur n'eſt point du tout ému de » ce retour de crainte pour Polyeucte. Ne

» ſent-on pas qu'une femme qui ſort d'une » converſation tendre avec ſon Amant, ne » s'afflige que par bienſéance pour ſon » mari »?

Pauline n'a-t-elle pas dit à Sévère qu'elle aimoit ſon mari? N'eſt-ce pas la première choſe qu'elle dit en l'abordant? Elle avoue qu'elle a aimé Sévère : elle ne peut le lui cacher, puiſqu'il le ſavoit. Elle avoue encore qu'il reſte dans ſon cœur des traces de ſa flamme; & rien de plus naturel, puiſqu'elle eſt mariée depuis quinze jours ſeulement, & que, juſqu'à ſon hymen, elle s'étoit entretenue dans l'eſpérance d'être à Sévère. Mais elle lui répète ſans ceſſe que ſon cœur peut être déchiré, ſans que ſa vertu ſoit ébranlée, & que ſon devoir eſt invincible. Après cela, croiroit-on ce langage ſincère, ſi elle ne s'occupoit pas de ſon mari? Son rôle ne répond-il pas, dans toute la Pièce, aux premiers traits qu'on a vus de ſon caractère, quand elle dit à ſa confidente?

Et moi, comme à ſon lit je me vis deſtinée;
Je donnai, par devoir, à ſon affection,
Tout ce que l'autre avoit par inclination.

Ce n'eſt point la bienſéance qui la fait parler de la ſorte, puiſque, dans ce moment, elle croit Sévère mort. Corneille a voulu peindre, dans Pauline, une femme en qui le devoir triomphe de l'amour le plus tendre. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait le prouve d'un bout à l'autre de cette Tragédie. Que faut-il donc penſer de vous voir continuer le même *perſifflage* ſur l'ouverture de la Scène ſuivante ?

« Si Pauline verſe des pleurs, c'eſt ſon » amour pour Sévère & le combat de cet » amour & de ſon devoir qui la fait pleurer. » Il eſt clair qu'elle ne peut pleurer de ce » que Polyeucte eſt ſorti pendant une heure. » Cette mépriſe de Polyeucte peut jeter un » peu d'aviliſſement ſur le rôle d'un mari » qui croit qu'on a pleuré ſon abſence, » tandis qu'on a entretenu un Amant ».

Pourquoi Pauline, qui vient de dire :

Polyeucte ſanglant frappe toujours ma vue.

Ne verſeroit-elle pas les mêmes pleurs qu'elle a répandus quand ſon mari l'a quittée ? Et pourquoi Polyeucte ne croiroit-il pas que c'eſt pour lui que coulent encore

des pleurs auxquels il s'eſt dérobé ? Il eſt inutile de réfuter plus amplement une gloſe dont la malignité eſt trop évidente.

L'acharnement ne peut aller plus loin que dans les notes ſuivantes.

« Pauline doit-elle dire en face de ſon » époux que le vrai mérite de Sévère a *dû* » *l'enflammer*, qu'il a droit de *la charmer ?* » Quel mari ne ſeroit très-offenſé de ce » diſcours outrageant & très-indécent ? Il » répond à cette inſulte : *ô vertu trop par-* » *faite !* Cette vertu auroit été bien plus » parfaite, ſi elle n'avoit pas dit à ſon » mari qu'il lui eſt pénible de réſiſter à ſon » Amant. Polyeucte ne doit pas dire que » ſa femme *doit coûter des regrets à Sé-* » *vère :* c'eſt l'encourager à l'aimer. Qui » jamais a parlé à ſa femme du beau feu » de l'Amant de ſa femme ? Pauline a un » étrange beau-père & un étrange mari. » Sans l'amour & le caractère de Sévère, » la Pièce étoit très-haſardée, & l'Hôtel » Rambouillet pouvoit avoir pleinement » raiſon. Juſqu'ici il n'y a encore rien de » tragique. C'eſt une femme qui veut que

» ſon mari ménage ſon Amant, & qui » ſe ménage elle-même entre l'un & » l'autre. . . .

Vous voilà, Monſieur, jouant le rôle de ces mauvais Critiques dont parle Addiſſon, & qu'il appelle *impertinens* : vous voilà jettant du ridicule ſur des ſentimens nobles & honnêtes, & mettant de ce jargon qu'on nomme improprement *eſprit*, à la place du bon-ſens & de la raiſon.

Tout mari ſenſé reſpectera la noble franchiſe d'une femme qui, comme Pauline, avoue une flamme qu'elle étouffe, & qui ne veut plus voir celui qu'elle a aimé dans un tems où ſon cœur étoit libre. Pauline débute par dire à Polyeucte :

Mais j'ai gagné ſur lui qu'il ne me verra plus.

Après avoir ainſi raſſuré ſon mari, elle peut bien faire cet aveu :

Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa préſence toujours a droit de nous charmer.

Obſervez qu'elle ne nomme point *Sévère*, quoique vous en diſiez dans votre Parodie, & que, pour ne pas offenſer Polyeucte,

elle fait de ce ſentiment une maxime générale. Eh ! comment pourroit-on ſoupçonner la vertu d'une femme qui dit à ſon mari, avec tant de candeur : je ne puis revoir, ſans quelqu'émotion, un homme que j'ai tendrement aimé, avant que d'être à vous. Je ſuis bien ſûre que ma vertu me défendroit toujours ; mais, pour votre gloire autant que pour la mienne, je dois fuir ce que je ne dois plus aimer ; & je ne le reverrai plus. Quel mari, pour peu qu'il ſoit vertueux & digne de Pauline, ne s'écriera pas avec Polyeucte ?

Que vous devez coûter de regrets à Sévère !

Ce ſentiment eſt tendre & naturel. *Que Sévère doit regretter de n'avoir pas une femme auſſi vertueuſe !* Ce ſentiment eſt d'autant plus convenable, que Polyeucte, aſpirant au martyre, aura le deſſein de réunir Sévère & Pauline.

Ici vous vous déclarez le champion de l'Hôtel de Rambouillet, c'eſt-à-dire de Chapelain & de Cotin, qui y préſidoient. Vous voilà en bonne compagnie pour juger Corneille. Mais comment pouvez-vous dire

que

que Pauline *eſt une femme qui veut que ſon mari ménage ſon Amant ?* Avez-vous oublié les craintes qu'un ſonge a inſpirées à Pauline pour ſon mari ? N'eſt-ce pas pour ſon mari qu'elle craint la puiſſance de Sévère, en diſant à Polyeucte :

Penſez à ſon pouvoir,
Et reſſouvenez-vous que ſa faveur eſt grande.

Peut-elle redouter le pouvoir de *Sévère* pour *Sévère* même ? C'eſt donc pour Polyeucte ; & ſi vous trouviez qu'elle ne s'exprimoit pas aſſez clairement dans cet endroit, il falloit recourir à la première Scène de l'Acte ſuivant, où elle ne laiſſe aucune ombre de doute ſur ce ſentiment : car elle s'exprime ainſi :

Que ſert à mon époux d'être dans Mélitène,
Si contre lui Sévère arme l'Aigle Romaine ;
Si mon père y commande, & craint ce favori,
Et ſe repent déjà du choix de mon mari ?...
Dieux ! faites que ma peur puiſſe enfin ſe tromper !

Comment voyez-vous encore que Pauline *ſe ménage entre ſon époux & ſon amant ?*

De quel artifice uſe-t-elle ? quelle eſt ſa coquetterie ? feint-elle, avec ſon mari, de n'avoir pas aimé Sévère ? donne-t-elle quelqu'eſpérance à celui-ci ? lui fait-elle entendre qu'elle n'aime pas Polyeucte ? C'eſt ainſi, ce me ſemble, qu'en uſe une femme coquette, telle que vous la ſuppoſez. Mais Pauline, au contraire, dit franchement à ſon époux qu'elle a aimé Sévère, qu'elle craint de l'aimer encore, & qu'elle ne le verra plus. Elle dit à Sévère qu'elle l'a aimé, qu'elle n'a pu, en ſi peu de tems, l'arracher entièrement de ſon cœur, mais qu'elle aime ſon mari ; qu'elle auroit épouſé Polyeucte, puiſqu'il étoit choiſi par ſon père, quand même Sévère auroit eu une couronne à lui donner. Elle lui dit enfin de rénoncer pour toujours, non pas à la moindre eſpérance, elle ne ſuppoſe pas qu'il en puiſſe avoir, mais à ſa vue, à ſa préſence, & le renvoie ainſi. Eſt-ce là, je vous le redemande, *une femme qui ſe ménage entre ſon Amant & ſon époux* ? Eſt-ce ainſi que vous connoiſſez la belle nature, que vous jugez de la vertu, que vous interprêtez ſes ſentimens ? Oh ! quel Com-

mentateur pour Pauline & pour Corneille !

Pauline ne ſauroit dire un mot, que vous ne lui donniez un ſens ridicule. A la ſeconde Scène du troiſième Acte, Stratonice, qui vient d'être témoin, au Temple, de l'action de Polyeucte, & qui s'exprime ſur ce ſujet avec une naïveté admirable, dit enſuite à ſa Maîtreſſe :

Il vous donne à préſent ſujet de le haïr.
Qui trahit tous nos Dieux auroit pu vous trahir.

Pauline répond :

Je l'aimerois encor quand il m'auroit trahie..
Apprends que mon devoir ne dépend pas du ſien.
Qu'il y manque s'il veut, je dois faire le mien.
Quoi ! s'il aimoit ailleurs, ſerois-je diſpenſée
A ſuivre, à ſon exemple, une ardeur inſenſée?
Quelque Chrétien qu'il ſoit, je n'en ai point d'horreur.
Je chéris ſa perſonne, & je hais ſon erreur.

Cette réponſe eſt ſage, noble & digne de Pauline ; & vous en parlez en ces termes : « Ce qu'elle dit ici d'amour n'eſt-il pas

» un peu déplacé ? Elle doit trembler pour » les jours de ſon mari, & elle demande » s'il ſeroit permis de lui faire une infi- » délité » !

Pauline ne demande point ; elle ne fait que répondre. Stratonice lui dit que Polyeucte auroit pu la trahir, puiſqu'il trahit ſes Dieux. Pauline, dans ſa courte réponſe, trace à toutes les femmes la conduite qu'elles doivent tenir avec des maris, quelque coupables qu'ils puiſſent être. Ce que vous lui reprochez comme une queſtion déplacée, elle l'apporte comme un exemple qu'elle cite avec mépris, pour prouver à Stratonice ce qu'elle lui a dit dans ces vers ſi beaux & ſi ſimples :

Je l'aimerois encor quand il m'auroit trahie.
Apprends que mon devoir ne dépend pas du ſien.

C'eſt là le Code de toutes les femmes honnêtes. S'il y a des choſes *déplacées* dans Corneille, ce n'eſt pas cette réponſe : mais ſi l'on veut voir des ſentimens tout-à-fait *déplacés* & nullement convenables aux perſonnages, il ne faut qu'ouvrir vos plus fameuſes Tragédies. Pour ne pas trop

abuſer de votre patience, je ne vous en rapporterai que deux ou trois aujourd'hui.

Zaïre, dans la première Scène, parle ainſi à Fatime ſur la Religion :

Je le vois trop : les ſoins qu'on prend de notre enfance
Forment nos ſentimens, nos mœurs, notre créance.
J'euſſe été, près du Gange, eſclave des faux Dieux,
Chrétienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux.
L'inſtruction fait tout ; & la main de nos pères
Grave en nos foibles cœurs ces premiers caractères,
Que l'exemple & le tems nous viennent retracer,
Et que *peut-être*, en nous, Dieu ſeul peut effacer.

Il eſt bien étrange que la jeune Zaïre, élevée, dès ſon enfance, dans un Serrail & dans une Religion où il n'eſt pas permis de s'inſtruire, ſoit devenue ſi ſavante parmi des muets, des eunuques & des eſclaves. On tombe de ſon haut, quand on voit une jeune perſonne, qui ne reſpire que l'amour, étaler toute cette érudition philoſophique & ces graves maximes ſur la

Loi naturelle. C'eſt bien dans ce cas que l'on peut dire :

Le maſque tombe, l'Auteur reſte,
Et le Héros s'évanouit.

Ecoutons une autre perſonne, non moins jeune, une Américaine, Alzire en un mot, nous débiter avec autant de faſte les déclamations d'un Energumène du dix-huitième ſiècle.

Grand Dieu ! (s'écrie-t-elle, Acte IV, Scène V.)
Ne ſerois-tu le Dieu que d'un autre Univers ?
Les ſeuls Européens ſont-ils nés pour te plaire ?
Es-tu tyran d'un monde, & de l'autre le père ?

Ne ſont-ce pas là des ornemens ambitieux & faux, dans le goût de ceux qu'on reproche à Sénèque le Tragique ? Mais cela eſt peu de choſe en comparaiſon du ſermon que cette même Alzire fait au cinquième Acte, en faveur du ſuicide. Rien de plus curieux.

Eh ! quel crime eſt-ce donc, devant ce Dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?

Quoi ! du calice amer d'un malheur ſi durable,
Faut-il boire à longs traits la lie inſupportable ?
Ce corps vil & mortel eſt-il donc ſi ſacré,
Que l'eſprit qui le meut ne le quitte à ſon gré ? &c.

Le ſentiment & les expreſſions, tout ne convient-il pas merveilleuſement à une jeune fille du nouveau monde ? Je ne ſuis pas ſurpris, Monſieur, que, connoiſſant la nature ſi parfaitement, vous ayez reproché à Corneille de n'être pas aſſez naturel. Il me ſemble pourtant vous voir ſur le Théâtre, derrière vos perſonnages, & paſſer, de tems en tems, devant eux, pour lâcher quelques maximes ; puis vous recacher, puis reparoître : ce qui prouve que vous avez beaucoup plus d'eſprit qu'eux, & que c'eſt vous principalement qu'on doit applaudir.

Je ne ſuis pas ſurpris non plus que vous ayez été le premier à qui le Parterre ait fait l'honneur de demander l'Auteur à la fin de la Pièce. Juſques-là on avoit applaudi les perſonnages dans les Tragédies de Corneille & de Racine. On étoit ſi occupé des Héros, de leurs paſſions & de leurs

intérêts, qu'on étoit long-tems ſans ſonger au Poëte. Mais, dans vos Pièces, on applaudit ſi ſouvent l'Auteur, qu'on eſt bien-aiſe, à la fin, de voir à qui l'on donne ſes applaudiſſemens.

Retournons à Pauline, que nous avons quittée un peu trop long-tems. A la troiſième Scène du troiſième Acte, laquelle eſt ſi admirable par la beauté de la ſituation, par la vérité & la vivacité du Dialogue, vous faites cette obſervation.

« *On peut demander* pourquoi Pauline » dit que Polyeucte ſera inébranlable, » quand elle eſpère le fléchir par ſes pleurs? » Peut-être que ſi elle eſpéroit un *retour* » de Polyeucte à la Religion de ſes pères, » la ſituation en deviendroit plus touchante, » quand elle verroit enſuite ſon eſpérance » trompée ».

On peut répondre que Pauline ne *dit* point à ſon père qu'elle a l'eſpoir de fléchir ſon époux. C'eſt dans la Scène précédente qu'elle dit :

Avant d'abandonner mon ame à mes douleurs,
Il me faut eſſayer la force de mes pleurs.

En qualité de femme ou de fille, j'eſpère
Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un père;
Que ſi ſur l'un & l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conſeil que de mon déſeſpoir.

Pauline doit croire que ſon père ſera plus facile à fléchir que ſon époux : car, comme elle dit fort bien :

Je ſais quelle eſt l'humeur & l'eſprit d'un Chrétien.
Vouloir ſon repentir, c'eſt ordonner qu'il meure.

C'eſt pourquoi elle eſſaie d'obtenir la grace entière de Polyeucte. Elle ne doit point dire à Félix : *peut-être mon mari changera d'idée*, parce qu'il n'y auroit pas de raiſon à parler de la ſorte, & que cela ne ſerviroit qu'à aigrir davantage Félix, quand il trouveroit Polyeucte inébranlable. Pauline doit mettre tout au pis, & demander néanmoins à ſon père qu'il n'ait pas la cruauté d'ordonner la mort de ſon gendre. Elle n'auroit rien fait ſans cela, puiſque Félix eſpère de changer l'eſprit de Polyeucte. Il le dit à ſa fille :

Dans ſon aveuglement penſez-vous qu'il perſiſte ?

S'il nous ſembloit tantôt courir à ſon malheur,
C'eſt d'un nouveau Chrétien la première chaleur.

Pauline doit donc aller plus loin, & prier, preſſer ſon père de pardonner à Polyeucte, quand même il reſteroit Chrétien. Il y a plus : quelqu'eſpérance qu'elle ait pu avoir, dans un premier moment, de toucher ſon époux, elle a des raiſons bien plus fortes de douter que Polyeucte revienne à ſa Religion. C'eſt ce qu'elle fait ſentir dans cette belle & ſage réponſe :

Si vous l'aimez encor, quittez cette eſpérance,
Que deux fois en un jour il change de croyance.
Vous attendez de lui trop de légéreté.
Ce n'eſt point une erreur avec le lait ſucée,
Que, ſans l'examiner, ſon ame ait embraſſée.
Polyeucte eſt Chrétien, parce qu'il l'a voulu,
Et vous portoit au Temple un eſprit réſolu, &c.

Ainſi cette *ſituation touchante*, que vous voudriez ſubſtituer à celle de Corneille, ſeroit contre toute apparence & toute ombre de raiſon : tout y ſeroit effleuré à votre manière ; au lieu que le génie de Corneille eſt de tout approfondir. La conduite de

Pauline eſt vraie, naturelle, tendre, courageuſe; & je ne ſais comment on peut trouver que ſa ſituation n'eſt pas extrêmement touchante.

Vous faites à Pauline un nouveau reproche auſſi peu fondé.

« Il ne paroît guère convenable (aſſurez-vous) » que Pauline demande la grace de » ſon mari, au nom de l'amour qu'elle a » eu pour un autre que ſon mari ».

Ce n'eſt pas là une critique ſérieuſe; c'eſt une parodie. Pauline ne demande point la grace de ſon mari, au nom de l'amour qu'elle a eu pour un autre, mais au nom de l'obéiſſance qu'elle a montrée, en ſacrifiant ſon amour aux volontés d'un père.

Au nom de cette aveugle & prompte obéiſſance
Que j'ai toujours rendue aux loix de la naiſſance,
Si vous avez pu tout ſur moi, ſur mon amour,
Que je puiſſe ſur vous quelque choſe à mon tour.

C'eſt le comble de la délicateſſe & de la vertu dans Pauline, de faire valoir, pour ſauver ſon mari, cette ſoumiſſion même qui lui a fait préférer le choix de ſon pere au

choix de ſon cœur. Ce ſont là des traits de grand Maître ; & quiconque n'en connoît pas le prix, ou veut les rabaiſſer, n'en a ſûrement point de pareils, s'il a fait des Tragédies.

Ce qui doit révolter les eſprits les plus indifférens, c'eſt la remarque ſuivante, où vous traitez ſi indignement la tendre & vertueuſe Pauline.

« Pauline doit-elle tant inſiſter ſur l'amour » qu'elle exige d'un mari pour lequel elle » n'a point d'amour ? Peut-être ce dépit ne » ſied qu'à une amante qu'on dédaigne, & » non à une épouſe dont le mari va être » exécuté. Tout ſentiment qui n'eſt pas à » ſa place, ſèche les larmes qu'une ſitua- » tion attendriſſante faiſoit couler. Il ne » s'agit pas ici que Pauline ſoit aimée, » il s'agit qu'on ne tranche pas la tête à » ſon mari ».

Quoi ! Pauline n'a point d'amour pour ſon mari ? Mais, dans toute la *Pièce*, on voit combien elle l'aime. Elle le dit à ſa confidente ; elle le dit à ſon père, à ſon époux, à Sévère même ; elle le prouve par toute ſa conduite. Après avoir

en vain épuiſé la raiſon avec Polyeucte, n'eſt-il pas naturel qu'elle faſſe parler ſa tendreſſe? Ne peut-elle pas reprocher à ſon mari qu'il ne l'aime pas, puiſqu'il lui préfère la mort? Le ſort de Polyeucte eſt en ſes propres mains. *On ne lui tranchera point la tête*, s'il aime aſſez ſon épouſe pour aimer la vie. Pauline, qui n'eſt point Chrétienne, ne ſauroit parler autrement; & c'eſt à l'Auteur un très-grand art d'avoir rendu Polyeucte ſi intéreſſant par ſon enthouſiaſme divin, & par ſa fermeté au milieu des plaintes & des pleurs de Pauline. Enfin, que n'oſera-t-on pas, ſi on oſe dire que Pauline ſèche les larmes du Spectateur? Comment peut-on entendre, ſans le plus délicieux attendriſſement, ces reproches ſi doux, ſi touchans, ſi éloquens, auxquels Racine lui-même, dans ce genre où il excelle, n'a rien qu'on doive préférer.

Cruel! car il eſt tems que ma douleur éclate,
Et qu'un juſte reproche accable une ame ingrate;
Eſt-ce là ce beau feu? ſont-ce là tes ſermens?
Témoigne-t-il pour moi les moindres ſentimens?

Je ne te parlois point de l'état déplorable
Où ta mort va laiſſer ta femme inconſolable;
Je croyois que l'amour t'en parleroit aſſez;
Et je ne voulois pas des ſentimens forcés.
Mais cette amour ſi ferme & ſi bien méritée,
Que tu m'avois promiſe, & que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un ſoupir?
Tu me quittes, ingrat, & le fais avec joie;
Tu ne la caches pas; tu veux que je la voie;
Et ton cœur, inſenſible à ces triſtes appas,
Se figure un bonheur où je ne ſerai pas.
C'eſt donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée!
Je te ſuis odieuſe, après m'être donnée.

Il faut plaindre celui qui retient ſes larmes en écoutant ces vers, & qui ſe met à la gêne pour les tourner en ridicule.

Je n'ai pas aſſez de patience pour relever pluſieurs autres critiques ſur le rôle de Pauline, leſquelles ſont de la même force que les précédentes. Mais, avant de quitter la Tragédie de Polyeucte, je trouve deux remarques écrites d'un ton bien tran-

chant, bien décidé, que je ne veux point laiſſer ſans réponſe.

La première eſt ſur le caractère de *Félix*, que vous accuſez de baſſeſſe avec raiſon, mais ſans avoir ſenti l'art avec lequel Corneille l'a manié. Ce Poëte, ſi fécond en beaux caractères, a bien ſu placer à propos dans ſes Pièces, ſelon les lieux & les tems, des perſonnages dont les ſentimens ſont lâches & mépriſables. Vous n'en trouverez point de pareils dans les *Horaces*, parce que c'étoit le vice dont les premiers Romains étoient le plus éloignés; mais vous trouvez *Maxime* dans *Cinna*: car les Romains d'alors étoient corrompus & flétris par la tyrannie; & c'eſt là le regne des ames lâches ou foibles.

Sous les autres Empereurs, c'étoit bien pis encore. Les Gouverneurs qu'ils envoyoient dans les Provinces étoient de petits Tyrans, auſſi impérieux, auſſi cruels dans leurs Gouvernemens, qu'ils étoient vils & rampans à la Cour de l'Empereur. Tel eſt le caractère que Corneille a voulu peindre dans Félix; & il l'a fait ſupérieurement. Il n'eſt pas moins grand Peintre

dans ce rôle que dans celui de Sévère. On aime mieux l'un que l'autre, cela eſt naturel ; mais le mérite poétique eſt égal dans l'un & l'autre.

Car eſt le Peintre indigne de louange,
Qui ne ſait peindre auſſi-bien diable qu'ange.
(Clément Marot.)

Félix eſt peint avec une vérité ſi parfaite, que ſon caractère reſtera comme un modèle en ce genre ; & Tartuffe n'eſt pas mieux l'original des faux-dévots, que Félix n'eſt celui des Gouverneurs des Provinces Romaines. Il avoit refuſé ſa fille à Sévère par intérêt, par politique, lorſque celui-ci n'avoit ni crédit, ni rang, ni fortune ; mais, quand il le voit tout-puiſſant auprès de l'Empereur, avec quelles couleurs ne peint-il pas le fond de ſon ame, dans les regrets qu'il témoigne, & dans le deſſein qu'il prend de ſacrifier Polyeucte, pour donner ſa fille à Sévère ? Enſuite, voyant ce Héros s'intéreſſer pour le mari de Pauline, Félix, qui ne ſauroit concevoir cette généroſité, dont il ne trouve aucune idée dans ſon

ſon cœur, s'imagine que c'eſt une ruſe que Sévère emploie pour le perdre auprès de l'Empereur. Mais voyons votre remarque à ce ſujet.

« Non ſeulement Félix eſt mépriſable, » mais il ſe trompe toujours dans ſes raiſonnemens. Il prétend que Sévère mépriſe dans Pauline *les reſtes* de Polyeucte. » Cependant Sévère aime paſſionnément » *ces reſtes*. Il a beau dire que Sévère tempête, qu'il tranche du généreux, & » qu'au fonds c'eſt un fourbe; il devroit » bien voir que Sévère n'a pas beſoin de » l'être. En général tout ce qui n'eſt que » politique, eſt froid au Théâtre; & la politique de Félix eſt auſſi fauſſe que lâche. » S'il croit que Sévère ſe ſoucie peu de » Pauline, il ne doit pas croire qu'il veuille » ſe venger. Pourquoi ne pas donner à » Félix un grand zèle pour ſa Religion? Cela » feroit un bien meilleur contraſte avec le » zèle de Polyeucte pour la ſienne ».

Il ne falloit pas dire que Félix *ſe trompe dans ſes raiſonnemens*, mais qu'il raiſonne d'après ſon caractère qui le trompe. C'eſt un coup de Maître d'avoir fait que Félix

eſt la dupe de ſon propre caractère & de ſa politique, qu'il croit ſi fine & ſi adroite. Voilà ſur quoi devoit rouler votre remarque, qui auroit été, contre vos deſirs, à l'honneur de Corneille; mais qui auroit été vraie; & vous n'auriez pas fini par dire que *les défauts du rôle de Félix ne ſont rachetés par aucune beauté.*

Vous avez beau *perſiffler :* comment Félix peut-il comprendre que Sévère aime encore Pauline, puiſqu'il demande la grace de Polyeucte? Il le croit fourbe, parce qu'il ne peut pas le concevoir ſi généreux : il le juge d'après ſoi : c'eſt aſſez le foible de tous les méchans. Les gens qui veulent toujours uſer de fineſſe, ſont dupés ſouvent très-groſſièrement par cette fineſſe même. Sévère, dites-vous, *n'a pas beſoin d'être fourbe :* mais Félix le croit fourbe, parce qu'il ſait que la fourberie eſt un beſoin des Courtiſans. Félix a tort par rapport à Sévère, mais il a tort ſelon ſon caractère; & c'eſt ce qu'il falloit, afin de le rendre dans toute ſa vérité. Selon vous, *s'il croit que Sévère ſe ſoucie peu de Pauline, il ne doit pas croire qu'il veuille ſe*

venger. La belle conſéquence ! Félix raiſonne autrement, & ſe dit à lui-même : Sévère dédaigne Pauline, par dépit de ce qu'elle en a épouſé un autre ; mais il doit être furieux contre moi, qui l'ai refuſé pour mon gendre, & qui ai forcé ma fille d'épouſer Polyeucte. Eſt-il ſi étonnant qu'avec ſa méfiance naturelle, Félix ſoupçonne Sévère outragé & puiſſant, d'avoir envie de ſe venger ?

La politique, ajoutez-vous, *eſt froide au Théâtre.* Il eſt bien vrai qu'une Tragédie qui ſeroit toute remplie de rôles comme celui de Félix, ne ſeroit guère paſſionnée ; mais la politique trouve très-bien ſa place parmi les autres paſſions. Ulyſſe n'eſt point déplacé dans *Iphigénie*, ni Mathan dans *Athalie*, ni Narciſſe dans *Britannicus*. Le rôle même d'Agrippine n'eſt guère, dans le fonds, qu'un rôle de politique, & ne laiſſe pas d'intéreſſer beaucoup.

La politique de Félix, pourſuivez-vous, *eſt auſſi fauſſe que lâche. Lâche*, j'en conviens ; mais on n'eſt guère politique que par lâcheté : c'eſt du plus au moins. Pour *fauſſe*, vous venez de voir qu'elle étoit

vraie, d'après ſes ſentimens & ſon eſprit, & qu'elle étoit ſeulement fauſſe en ce qu'il étoit trompé par ſa propre ſcience, & puni par ſon propre vice.

Il n'étoit pas poſſible enfin qu'un tel homme eût un grand zèle pour ſa Religion, ainſi que vous le demandez. Les hommes les plus ſages du Paganiſme n'en avoient pas une grande idée. Sévère même, dans la Piece, fait aſſez connoître ce qu'il en penſe, & rend hommage au Chriſtianiſme. La Religion païenne étoit une affaire de politique; & ſi les plus honnêtes gens s'en moquoient en ſecret, comment un Courtiſan, qui ſe joue des ſentimens d'honneur & de vertu, ſera-t-il échauffé d'un zèle ardent pour ſes faux Dieux? Il les fera reſpecter publiquement, parce que leur culte eſt une loi de l'Etat: il ſacrifiera ſon gendre à cette loi & aux ordres de ſon Empereur; mais il s'embarraſſe peu de ſes Idoles; & il va les écraſer, ſi l'Empereur ſe convertit.

Quel motif vous engageoit donc à ſouhaiter tant de zèle à Félix pour le Paganiſme? Le voici. Vous auriez voulu qu'il

fit assaut avec Polyeucte, & qu'il soutînt une Thèse contre la Religion Chrétienne. *Une telle Scène*, dites-vous un peu plus loin, *écrite avec force, auroit certainement fait un très-grand effet.* Vous auriez triomphé, sans doute, à traiter une telle Scène; mais Corneille étoit trop sensé pour mettre une dispute théologique dans une Tragédie. D'ailleurs, un homme comme Félix, qui persécutoit les Chrétiens, ne s'étoit guère fait instruire de leur Religion. Cette Religion étoit un mystère pour les Païens, auxquels la sévérité de ses dogmes, dont ils pouvoient juger par les mœurs austères des Chrétiens, n'inspiroit pas un grand desir de la connoître & de l'étudier.

Ce que l'on pourroit reprocher à Corneille avec quelque justice, c'est d'avoir fait parler Félix quelquefois avec une bassesse d'expressions qui répond bien, sans doute, à celle de ses sentimens, mais qui n'est pas heureuse pour la Poésie, quoiqu'elle répande un grand air de vérité & de naturel sur ce caractère. Un autre défaut qu'on est peut-être aussi fondé à reprendre, c'est la conversion de ce même

Félix, qui jette un peu de froid sur le dénouement. On est tenté de croire cette conversion peu sincère de la part d'un homme si faux, qui s'étoit déjà joué de Polyeucte, en feignant de se vouloir convertir. Son changement subit paroît nécessairement louche & équivoque. Il me semble que Corneille ne s'est permis cette faute qu'afin de pouvoir terminer sa Pièce, dont la fin auroit été, sans cela, trop embarrassante. Je crois même qu'il en touche quelque chose dans l'examen qu'il a fait de cette Tragédie. Voilà, selon moi, tout ce qu'on peut raisonnablement critiquer dans ce rôle, qui a peut-être plus coûté à son Auteur que tous les autres de la Pièce.

N'oublions pas l'autre remarque que vous faites à la dernière Scène, sur le discours de Sévère à Félix.

« D'où sait-il (ce sont vos termes) que » Félix a immolé son gendre à la peur » méprisable qu'il avoit de Sévère ? Ce » Sévère ne pouvoit le savoir, à moins que » Polyeucte, par un second miracle, ne le » lui eût révélé ».

Quand on s'exprime d'une manière si

positive, quand on reproche une si grande inadvertence à un homme tel que Corneille, quand on joint au reproche le plus décidé une moquerie amère & insultante, il me semble qu'il faudroit pour le moins être bien sûr de son fait. Cependant il est très-clair que vous seul vous êtes trompé. Sévère sait, sans aucun miracle, que Félix a immolé son gendre à sa misérable politique; & d'où le sait-il? de Pauline. Voyez la cinquième Scène du quatrième Acte; elle lui dit, en termes qui n'ont besoin d'aucun Commentaire, quand elle le sollicite de demander la grace de Polyeucte:

Vous êtes généreux, soyez-le jusqu'au bout:
Mon père est en état de vous accorder tout.
Il vous craint; & j'avance encor cette parole,
Que s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il
l'immole.
Sauvez ce malheureux.

En voilà bien assez pour cette Tragédie, que vous avez si impitoyablement maltraitée. Je ne m'étendrai pas autant sur les autres: car je ne sais point quand je fini-

rois, ſi je voulois tout relever. Vous avez cru qu'à force de multiplier les critiques, vous ôteriez à qui que ce ſoit l'envie de vous répondre, par la longueur rebutante qu'exige un pareil travail. Mais il y a un moyen auquel vous n'avez pas ſongé : c'eſt de choiſir les remarques qui paroiſſent les plus importantes. Quand celles-là ſont réfutées, la foule des autres eſt cenſée ne plus exiſter. Je me hâte de venir à *la Mort de Pompée*.

Vous donnez des louanges à la Scène qui ouvre cette Tragédie, d'une manière ſi impoſante; mais vous y mettez bien vîte vos reſtrictions ordinaires. Vous blâmez la dernière partie du diſcours de Photin, où ſe trouve cette maxime :

Le droit des Rois conſiſte à ne rien épargner.

« Cette maxime horrible (dites-vous) » n'eſt point du tout convenable ici. Il ne » s'agit point du droit des Rois entre d'au- » tres Rois, ni avec leurs ſujets; il ne s'agit » que de mériter la faveur de Céſar. Pto- » lomée eſt lui-même une eſpèce de ſujet,

» un vaſſal à qui on propoſe de flatter ſon » maître par une action infame. Ainſi la » dernière partie du diſcours de Photin » pèche contre la raiſon autant que contre » la morale. Un homme qui veut faire paſſer » ſon avis, ne lui donne point de ſi abomi- » nables couleurs. La Tragédie eſt une imi- » tation des mœurs, & non pas une am- » plification de Rhétorique ».

Ne nous arrêtons point aux injures: peſons les choſes. Corneille a voulu peindre la Cour & le Conſeil de Ptolomée avec des traits qui fuſſent dignes de l'action odieuſe qu'il commet en faiſant aſſaſſiner Pompée. Cette action ne pouvoit partir que d'une politique lâche & affreuſe, telle qu'elle eſt expoſée dans cette délibération. Les Courtiſans parlent comme leur Roi penſe; & les Conſeillers de Ptolomée ſont ſûrs de flatter ſes penſées par de tels diſcours. Corneille a fait un contraſte vrai de la grandeur romaine & de ſa noble politique, avec la baſſeſſe & la politique abominable de ces Tyrans, d'autant plus méchans & plus vils, qu'ils rampoient avec colère ſous la domination du Peuple Romain. La timidité ſervile,

que Ptolomée fait paroître enſuite auprès de Céſar, juſtifie, mieux que tout, la cruelle lâcheté qui règne ici dans le développement de ſes affreuſes maximes.

A la Cour d'un Roi généreux & magnanime, on n'auroit point délibéré s'il falloit recevoir Pompée après ſa défaite ; mais, dans le Conſeil d'un Roi qui peut embraſſer l'avis de le faire aſſaſſiner, le diſcours de Photin eſt tout ſimple.

La chicane que vous faites ſur l'expreſſion *du droit des Rois* eſt bien vaine. Le *droit des Rois*, dans le ſens de Photin, n'eſt autre choſe que leur intérêt ; *& leur intérêt conſiſte à ne rien épargner.* Ce ſens eſt déterminé par les vers qui accompagnent cette maxime que vous avez iſolée tout exprès.

Laiſſez nommer ſa mort un injuſte attentat.
La juſtice n'eſt pas une vertu d'Etat.
Le choix des actions, ou mauvaiſes, ou bonnes,
Ne fait qu'anéantir la force des Couronnes.
Le droit des Rois conſiſte à ne rien épargner :
La timide équité détruit l'art de régner.
Quand on craint d'être injuſte, on a toujours à craindre.

Et qui veut tout pouvoir, doit oſer tout enfreindre.

Plût à Dieu que ce fût là *une amplification de Rhétorique!* Mais ce n'eſt que trop, par malheur, le code des Tyrans. S'il eſt vrai, comme le rapporte Cicéron, que Céſar avoit ſouvent à la bouche ces mots d'Euripide : *s'il faut violer le droit, il ne le faut violer que pour régner;* eſt-il donc ſi étrange qu'un vil Miniſtre d'un lâche Roi diſe :

Le droit des Rois conſiſte à ne rien épargner?

Racine n'auroit ſûrement pas critiqué ces ſentimens de Photin, comme n'*étant point du tout convenables ici;* lui qui, dans Athalie, fait tenir à Mathan des diſcours peu différens, quoique ce ſoit à une femme qu'il parle, en préſence du ſage Abner, & qu'il veuille diſſimuler ſa haine pour le Grand-Prêtre Joad. C'eſt à la cinquième Scène du ſecond Acte, où la Reine délibère ſi elle fera mourir le petit Joas, Mathan s'explique de cette ſorte :

. . On le craint. Tout eſt examiné.

A d'illuſtres parens s'il doit ſon origine,
La ſplendeur de ſon ſort doit hâter ſa ruine.
Dans le vulgaire obſcur ſi le ſort l'a placé,
Qu'importe qu'un ſang vil au haſard ſoit verſé?
Eſt-ce aux Rois à garder cette lente juſtice?
Leur ſûreté ſouvent dépend d'un prompt ſupplice.
N'allons point les gêner d'un ſoin embarraſſant:
Dès qu'on leur eſt ſuſpect, on n'eſt plus innocent.

Dans la même Scène de *la Mort de Pompée*, vous reprenez auſſi le diſcours de Ptolomée qui termine la délibération, & qui juſtifie celui de Photin. Voici votre jugement:

« Ptolomée peut-il dire qu'il s'immorta-
» liſera par un aſſaſſinat? Cette illuſion
» qu'il ſe fait eſt-elle bien dans la nature?
» Les raiſons qu'il en apporte ſont-elles de
» vraies raiſons? Les Nations ſeront-elles
» moins eſclaves, pour être eſclaves du
» Maître de Rome? S'exprimer ainſi, c'eſt
» ſubſtituer *une amplification de Rhétorique*
» à la ſolidité d'un conſeil d'Etat. Quel eſt
» le Souverain qui diroit: allons

« Nous immortaliſer par un illuſtre crime »?

C'eſt Néron qui l'eût dit, c'eſt Caligula ; c'eſt celui qui fit couper la tête à Charles I ; c'eſt celui qui fait aſſaſſiner le grand Pompée, qui peut le dire. Ce vers eſt amené par ce qui précède : il eſt digne du reſte. Quoi que vous en diſiez, il eſt bien naturel à un Tyran comme Ptolomée, qui ſe voit avec douleur dans la dépendance des Romains, de contribuer à leur eſclavage, quand il en a le moyen. Il ne dit point que *les Nations ſeront moins eſclaves* quand Céſar ſera le maître ; mais il dit que les Rois bravés & mépriſés par le Peuple Romain, ſeront moins humiliés d'obéir au maître de ce Peuple, qu'au Peuple lui-même ; & qu'il aura du moins la ſatisfaction de voir les Romains eſclaves, & de les braver à ſon tour. Ce ſentiment eſt très-convenable à Ptolomée : mais je crois ne pouvoir mieux faire que de citer le paſſage en entier : il eſt très-beau ; & il me ſemble qu'il ſe juſtifie de lui-même.

Aſſez & trop long-tems l'arrogance de Rome
A cru qu'être Romain c'étoit être plus qu'homme.

Abattons ſa ſuperbe avec ſa liberté.
Dans le ſang de Pompée éteignons ſa fierté.
Tranchons l'unique eſpoir où tant d'orgueil ſe fonde,
Et donnons un Tyran à ces Tyrans du monde.
Conſentons au deſtin qui les veut mettre aux fers,
Et prêtons-lui la main pour venger l'univers.
Rome, tu ſerviras; & ces Rois que tu braves,
Et que ton inſolence oſe traiter d'eſclaves,
Adoreront Céſar avec moins de douleur,
Puiſqu'il ſera ton maître auſſi-bien que leur.
Allez donc, Achillas; allez, avec Septime,
Nous immortaliſer par cet illuſtre crime.
Qu'il plaiſe au Ciel, ou non: laiſſe-m'en le ſouci.
Je crois qu'il veut ſa mort, puiſqu'il l'amène ici.

Eſt-il poſſible d'ajouter quelque choſe à cette peinture de la Cour de Ptolomée, & de la corruption infame de ſes Courtiſans? Oui: c'eſt la courte réponſe d'Achillas, à qui s'adreſſent les deux derniers vers, parce qu'il n'a pas été d'avis qu'on fît mourir Pompée. Achillas répond donc, en ſoumettant à ſon Roi ſa volonté, ſa penſée, ſon honneur même, s'il en peut avoir:

Sire, je crois tout juſte, alors qu'un Roi l'ordonne.

Ce vers, qui ſemble n'être rien, eſt d'une vérité admirable. C'eſt le dernier trait à ce tableau dont la reſſemblance eſt ſi parfaite.

Quelque tentation que j'euſſe de paſſer en revue les cenſures que vous avez accumulées ſur le rôle de Cornélie, ſi ſublime & ſi touchant à la fois, l'abondance de vos remarques m'entraîneroit beaucoup trop loin. J'en prendrai ſeulement une fort courte, qui ſervira d'échantillon pour juger les autres, & les réduire à leur juſte valeur.

Cornélie termine le beau diſcours qu'elle fait à Céſar, au troiſième Acte, par ces vers, qui ſont dignes de tout ce qui précède :

Je te l'ai déjà dit, Céſar, je ſuis Romaine;
Et, quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier, ne te demande rien.
Ordonne; &, ſans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toi ſeulement que je ſuis Cornélie.

On ne ſe douteroit point du Commentaire

que vous nous donnez au bas de ces mots : *je ſuis Romaine.*

« Pourquoi le répéter ? (dites-vous) » Parle-t-elle à un autre qu'à un Ro- » main » ?

Si vous avez cru que Cornélie vouloit dire, *je ſuis de Rome*, vous avez eu raiſon de faire un pareil Commentaire. Mais je n'oſe vous ſoupçonner d'une bévue ſi groſſière. Il faudra donc vous accuſer de mauvaiſe foi. Cela eſt embarraſſant, & l'alternative eſt fâcheuſe. Cornélie affecte de répéter qu'elle eſt Romaine, comme un reproche à Céſar, qui n'eſt plus Romain à ſes yeux, puiſqu'il veut opprimer la Patrie. Elle lui fait auſſi connoître qu'en cette qualité, elle eſt encore au-deſſus de lui, quoiqu'elle ſoit ſa captive. En général, cette fierté qu'elle témoigne à Céſar, & que vous blâmez ſans ceſſe, eſt bien dans le caractère que doit avoir la fille de Scipion & la veuve de Pompée. Nourrie dans les principes de Caton & dans cette inflexibilité romaine, elle doit regarder le vainqueur de Pompée comme l'ennemi de la République & de la liberté : elle doit

lui

lui faire ſentir cette même ſupériorité de courage & de grandeur que Rome affectoit avec ſes ennemis victorieux, auxquels elle ne demandoit jamais la paix, tant qu'ils avoient les armes à la main, & qui n'étoit jamais plus fière qu'après une défaite. C'eſt d'après cette maxime qu'il faut apprécier tout ce que vous dites pour rabaiſſer le beau rôle de Cornélie. On démêlera ſans peine la vaine ſubtilité de vos raiſonnemens.

Nous avons tant parlé de *Rodogune*, dans la première partie de cette Lettre, qu'il faut nous borner ici à diſcuter votre jugement ſur le caractère de *Cléopatre*. On ne peut pas prononcer un arrêt plus ſévère ni moins réfléchi que celui-ci :

« Je ne ſais ſi on ſera de mon ſentiment, » mais je ne vois aucune néceſſité preſſante » qui puiſſe forcer Cléopatre à ſe défaire » de ſes deux enfans. Antiochus eſt doux » & ſoumis ; Séleucus ne l'a point mena- » cée. J'avoue que ſon atrocité me révolte ; » &, quelque méchant que ſoit le genre » humain, je ne crois pas qu'une telle ré- » ſolution ſoit dans la nature. Si ſes deux

» enfans avoient comploté de la faire en» fermer, comme ils le devoient, peut» être la fureur pourroit rendre Cléopatre » un peu excuſable ; mais une femme qui, » de ſang-froid, ſe réſout à aſſaſſiner un » de ſes fils, & à empoiſonner l'autre, » n'eſt pour moi qu'un monſtre qui me » dégoûte ».

Cléopatre eſt un monſtre d'ambition qui n'eſt que trop commun. Corneille ſavoit, comme Juvénal & comme tout le monde, que les femmes emportées par une paſſion violente alloient beaucoup plus loin dans le crime que les hommes.

. . . Minor admiratio ſummis
Debetur monſtris, quoties facit ira nocentem
Hunc ſexum. Rabie jecur incendente feruntur
Precipites. (*Juvenal, Sat. VI.*)

Il ſemble que, plus il leur a fallu faire d'efforts pour franchir les premiers ſcrupules, plus elles s'abandonnent au déréglement effréné de leur paſſion, & deviennent ſourdes aux cris du remords. Les femmes méchantes ne le ſont pas à demi ; elles

deviennent atroces même par foibleſſe. Quand le démon de l'ambition & de la vengeance les poſſede, ce n'eſt jamais médiocrement.

. . . . . *Vindicta*
Nemo magis gaudet quàm fœmina.
(*Juvenal*, *Sat. XIII.*)

Elles méditent à loiſir les moyens de ſe ſatisfaire; elles ſe concentrent dans ces ſentimens, en ſavourent la noirceur; &, n'ayant pas d'ordinaire aſſez de courage pour les faire éclater, & courir ouvertement à leur but, elles s'enveloppent, pour ainſi dire, dans une diſſimulation profonde; & leurs armes accoutumées ſont le poiſon & l'aſſaſſinat. Telle eſt la Cléopatre de Corneille; avec la différence que cette Reine, ſe voyant maîtreſſe, n'a pas beſoin de tant de déguiſement. Cléopatre veut donc ſe venger de Rodogune prête à monter ſur un Trône, dont elle l'avoit déjà écartée en tuant ſon propre mari, & veut faire périr ſon ennemie par les mains de ſes fils. Elle ſe voit refuſée par eux, & connoît leur

amour pour Rodogune. La vengeance qu'elle avoit méditée contre cette Princeſſe, va retomber ſur ſa tête, ſi elle déclare quel eſt l'aîné de ſes fils, & ſi elle le laiſſe épouſer Rodogune, qui ne manquera pas de vouloir ſe défaire d'une ennemie auſſi redoutable que Cléopatre.

Que doit donc faire cette Reine, d'après ſon caractère, pour conſerver l'Empire & la vie? Ce qu'elle fait dans la Tragédie : elle n'avoit pas d'autre reſſource. *Antiochus*, dites-vous, *eſt doux & ſoumis*; mais il eſt amoureux de Rodogune. S'il a la Couronne, que deviendra Cléopatre? *Séleucus*, ajoutez-vous, *ne l'a point menacée*; mais, dans la dernière Scène qu'il a avec ſa mère, il lui laiſſe entrevoir qu'il a ſu la deviner. Pour n'être pas prévenue, elle ſe voit obligée de ſe défaire d'un témoin importun, qui, par amitié pour ſon frère Antiochus, ne manqueroit pas de l'éclairer ſur les vrais ſentimens de leur mère.

Quand vous dites que ces deux Princes *auroient dû la faire enfermer*, c'eſt apparemment pour vous égayer : car ils n'ont aucun pouvoir tant que Cléopatre n'a pas

déclaré l'aîné ; & s'ils avoient donné à la Reine ce ſujet de fureur, comment Antiochus pourroit-il ajouter aucune foi à la réconciliation qu'elle propoſe ? Corneille a donc parfaitement rempli le caractère de Cléopatre. Elle inſpire de la terreur & de l'effroi, mais elle ne dégoûte point : elle ſaiſit, elle attache ; & le Poëte, pour empêcher que la terreur ne dégénère en horreur dégoûtante, fait tomber Cléopatre dans ſes propres embûches ; & la punit par ſon crime ; ce qui eſt d'un art admirable : car il intéreſſe au lieu de révolter, en ſoutenant néanmoins juſqu'au bout ce caractère affreux dans ſa plus grande force, puiſque les derniers traits dont il achève de la peindre ſont les plus vigoureux & les plus énergiques de toute la Pièce.

Il faut donc être bien déterminé à trouver mauvais ce qu'il y a de plus beau dans Corneille, pour lui reprocher un caractère auſſi fortement frappé que celui de Cléopatre ; &, quand ce reproche vient d'un homme qui a fait des Tragédies, ſoyons bien convaincus qu'elles ne brillent point par les caractères.

C'eſt par la Tragédie d'*Héraclius* que je finirai la ſeconde partie de ma Lettre. Les caractères qui vous choquent le plus dans cette Pièce, ſont ceux de Pulchérie & de Léontine ; & la raiſon ? elle eſt toute ſimple ; ce ſont les plus beaux.

Voici vos griefs contre Pulchérie, à qui vous faites le procès dès la ſeconde Scène du premier Acte. Vous demandez *ſi une jeune perſonne élevée par un Empereur, peut lui parler avec cette arrogance ?* & vous ajoutez : « on ne traite point ainſi ſon maî-» tre dans ſa propre maiſon. Voyez comme » Joſabeth parle à Athalie : elle lui fait ſen-» tir tout ce qu'elle penſe : cette retenue » habile & touchante fait beaucoup plus » d'impreſſion que des injures. Electre aux » fers, n'ayant rien à ménager, peut écla-» ter en reproches ; mais Pulchérie, bien » traitée, doit-elle s'emporter tout d'un » coup ? peut-elle parler en Souveraine ? » Elle dit qu'elle a *le cœur franc & haut :* » on doit bien rarement le dire ; *il faut* » que cette hauteur ſe faſſe ſentir par le » diſcours même ».

Voulez-vous dire par-là, Monſieur, que

les diſcours de Pulchérie ne ſont pas ſentir ſa hauteur & ſa fierté ? Ce ſeroit vous contredire vous-même. Ainſi donc, ſuppoſons que vous n'ayez rien dit. Pulchérie a très-grande raiſon de dire, dans une telle occaſion :

Le cœur de Pulchérie eſt trop haut & trop franc
Pour craindre, ou pour flatter le bourreau de ſon ſang.

Il lui eſt très-permis de parler ainſi à un Tyran qui veut paroître ſon bienfaiteur quand il l'opprime, ſur-tout au moment où elle apprend qu'Héraclius reſpire, & que cette nouvelle relève ſes eſpérances. Ce n'eſt point là de l'*arrogance*, c'eſt du courage & de la grandeur d'ame. Racine a pu dépeindre Joſabeth comme une femme douce & ſenſible, ſans que Corneille ſoit répréhenſible, d'avoir donné à Pulchérie une fermeté, une intrépidité héroïque. Tous deux ont touché au but par différent chemin : l'un attendrit l'ame, & l'autre l'élève. La timide Joſabeth fait un contraſte touchant avec ſon époux ferme & inébran-

lable. Le rôle de cette femme auroit refroidi la Pièce, s'il avoit été ſur le même ton que celui du Grand-Prêtre. Ainſi cet exemple ne conclut rien : mais l'on admirera toujours davantage Pulchérie que Joſabeth, parce que l'une eſt ſublime, & que l'autre n'eſt que douce & attendriſſante. *Pulchérie*, ſelon vous, *eſt bien traitée par l'Empereur*. Ne voit-elle pas bien qu'elle eſt traitée avec une douceur feinte, parce que Phocas veut lui faire épouſer ſon fils, afin d'aſſurer ſa propre puiſſance ? Ne le dit-elle pas au Tyran ?

Ne reproche donc plus à mon ame indignée
Qu'en perdant tous les miens, tu m'as ſeule épargnée.
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié
Vient de ta politique, & non de ta pitié.....
Tu m'as laiſſé la vie, afin qu'elle te ſerve ;
Et, mal ſûr dans un Trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir.

Par quelle fatalité critiquez-vous toujours Corneille, ſans faire attention qu'il a répondu d'avance à vos cenſures par la bouche

de ſes perſonnages. Continuons cependant de vous entendre.

« Mais ce qui paroît le plus répréhen-
» ſible, c'eſt que tant d'injures & tant de
» mépris doivent abſolument ôter à Pho-
» cas l'envie de donner ſon fils à Pulché-
» rie, puiſqu'il ne croit pas qu'Héraclius
» ſoit en vie, & qu'il n'a pas un intérêt
» preſſant à marier ſon fils avec une fille qui
» n'aime point le fils, & qui outrage le
» père. Il n'en a d'autre raiſon que celle qui
» lui a été ſuggérée par ſon Confident
» Criſpe, à la première Scène. Criſpe lui a
» remontré que ce mariage attireroit à la
» Maiſon de Phocas l'affection du Peuple,
» qu'on ſuppoſe attaché à la Maiſon de
» Maurice ».

Cela n'eſt point ainſi. Criſpe ne ſuggère point cette raiſon comme venant de lui; il ne fait que la rappeller à l'Empereur, qui a eu ce deſſein depuis long-tems. Voici les propres paroles de ce Criſpe :

Quand vous fîtes périr Maurice & ſa famille,
Il vous en plut, Seigneur, réſerver une fille,
Et réſoudre dès-lors qu'elle auroit pour époux

Ce Prince deſtiné pour régner après vous.

C'eſt donc un deſſein arrêté depuis long-tems ; & il paroît bien naturel que Phocas le veuille enfin exécuter dans le tems où le bruit ſe répand qu'Héraclius eſt prêt de paroître, & va redemander le Trône de ſes pères. Juſqu'à ce jour, il a voulu, par la douceur, amener Pulchérie à cet hymen ; mais, lorſqu'il ſe voit dans une circonſtance auſſi preſſante, il ne ménage plus rien, & il la menace. Pulchérie, à ſon tour, ne garde plus aucun ménagement ; elle oppoſe à la menace les reproches les plus vifs & les plus amers. Ce ſont les événemens qui les obligent à déployer leur caractère. Dans la poſition où Corneille les met, ils ne peuvent parler autrement. *Phocas*, à ce que vous prétendez, *ne croit pas qu'Héraclius ſoit en vie*. Il ne le croit pas, mais il eſt effrayé de ce bruit, tout faux qu'il le veuille croire ; il eſt effrayé de ce que le Peuple le croit : il le dit lui-même.

Et le Peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embraſſe ce faux bruit.

Tel eſt le motif de ſes craintes, motif aſſez puiſſant pour l'exciter à ſe ſervir du ſeul remède qu'il juge convenable dans un ſi grand péril.

« Phocas (prétendez-vous encore) au» roit raiſon, s'il y étoit forcé par la Na» tion ».

Il s'y croit forcé par ſon intérêt ; & cette raiſon eſt bien plus forte ſur l'eſprit d'un Tyran que l'intérêt de la Nation.

« Si, en mariant ſon fils à Pulchérie, » il excluoit Héraclius du Trône ».

Il ne peut pas ſonger à exclure du Trône Héraclius, qu'il croit mort, à ce que vous dites vous-même ; mais il veut, par cet hymen, ſe rendre agréable au Peuple, en remettant la moitié de ſon Sceptre à la fille de Maurice ; il veut détourner le Peuple des eſpérances qu'il forme ſur le retour d'un Héraclius. Liſez la première Scène, vous verrez toutes ces raiſons, beaucoup mieux expliquées que je ne ſaurois le faire. Enfin, vous prétendez qu'Héraclius & Pulchérie n'*ont aucun droit à un Empire électif*. Il eſt certain que vous avez

pour vous l'autorité de Phocas, qui dit à Pulchérie :

Depuis vingt ans je règne, & je règne ſans toi ;
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi, &c.

Mais Pulchérie lui répond très-bien, & à vous en même tems :

Apprends que ſi jadis quelques ſéditions
Uſurpèrent le droit de ces élections,
L'Empire étoit chez nous un bien héréditaire:
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère ;
Et l'on voit depuis lui remonter mon deſtin
Juſqu'au grand Théodoſe & juſqu'à Conſtantin.

En voilà ſuffiſamment pour juſtifier Corneille, qui a tout prévu & tout expliqué. Tant pis pour ceux qui jugent ſans connoiſſance de cauſe : c'eſt bien pis encore quand ils jugent contre leur propre conſcience. Mais avançons.

Après être convenu en deux mots que ce vers

Tyran, deſcends du Trône, & fais place à ton maître,

eſt admirable, vous ajoutez ſur le champ ce correctif un peu plus long que votre éloge :

« Il ſeroit encore plus admirable, ſi » l'on pouvoit parler ainſi à un Empereur, » dans une ſimple converſation. Il n'y a » qu'une ſituation violente qui permette » les diſcours violens. Il eſt toujours étrange » que Phocas perſiſte à vouloir offrir ſon » fils à une Princeſſe que *tout autre feroit* » *enfermer* ».

Vous ne parlez que *de faire enfermer :* C'eſt là votre grand cheval de bataille. A vous entendre, il n'y a pas un ſeul des Héros de Corneille qu'il ne fallût enfermer, ſans doute avec tous ceux qui les admirent. Croyez-vous pourtant que Phocas n'eût pas mieux fait de tuer Pulchérie avec les autres enfans de Maurice, que de la faire enfermer au moment où le Peuple s'apprête à une ſédition, & que cet acte de tyrannie ne pourroit qu'accélérer & échauffer la révolte. Vous répétez, à chaque ligne, qu'elle ne doit point parler ſur ce ton à un Empereur. Quoi ! ne lui dit-elle pas

qu'elle ne le regarde que comme un uſurpateur & un Tyran ?

Qu'entendez-vous par *une ſimple converſation* ? Toutes les Scènes ne ſont-elles pas des converſations, ou particulières, ou publiques ? Dans une converſation animée, comme celle-ci, la haine de Pulchérie pour Phocas, le tranſport de joie que lui donne la nouvelle d'*Héraclius en vie*, la propoſition odieuſe d'un Tyran plus odieux encore, tout cela ne peut-il pas la porter au degré de chaleur & de véhémence qui a inſpiré ce vers ſublime ?

Tyran, deſcends du Trône, & fais place à ton maître.

Si vous n'appellez pas une ſituation violente celle où ſe trouve une femme du caractère de Pulchérie, comment l'appellerez-vous ? Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que, ſi Pulchérie avoit un caractère doux & pleureur, cette Scène ſeroit froide & comique ; au lieu qu'elle eſt animée de la chaleur la plus ſublime.

Si-tôt que Léontine paroît, elle eſt en

butte à vos critiques. A la première Scène du ſecond Acte, vous la jugez ainſi :

« Cette Scène ne donne pas d'abord une » haute opinion de Léontine. Cette femme, » qui conduit toute l'intrigue, commence » par ſe tromper, par accuſer ſa fille » mal-à-propos. Cette accuſation même » eſt abſolument inutile pour l'intelligence » & pour l'intérêt de la Pièce. Eudoxe, » en voulant éclaircir cette hiſtoire, ſemble » l'embrouiller, &c. ».

C'eſt avec cette légéreté hardie que vous condamnez ce qu'il y a peut-être de plus adroit & de plus ingénieux au Théâtre. Ecoutons là-deſſus Corneille lui-même : ſon autorité aura peut-être aſſez de poids pour balancer la vôtre.

« La manière (dit-il, dans l'examen de ſa Pièce) » dont Eudoxe fait con- » noître, au ſecond Acte, le double » échange que ſa mère a fait des deux » Princes, *eſt une des choſes les plus ſpi-* » *rituelles qui ſoient ſorties de ma plume.* » Léontine l'accuſe d'avoir révélé le ſecret » d'Héraclius, & d'être cauſe du bruit qui

» court, qui les met en péril de la vie.
» Pour s'en juſtifier, elle explique tout ce
» qu'elle en ſait, & conclut que, puiſ-
» qu'on n'en publie pas tant, il faut que
» ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui
» n'en ſache pas tant qu'elle. Il eſt vrai
» que cette narration eſt ſi courte, qu'elle
» laiſſeroit beaucoup d'obſcurité, ſi Hé-
» raclius ne l'expliquoit plus au long au
» quatrième Acte, quand il a beſoin que
» cette vérité faſſe ſon plein effet; mais
» elle n'en pouvoit pas dire davantage
» à une perſonne qui ſavoit cette hiſtoire
» mieux qu'elle; & ce peu qu'elle en
» dit ſuffit à jeter une lumière impar-
» faite de ces échanges, qu'il n'eſt pas
» beſoin alors d'éclaircir plus entière-
» ment ».

Il me ſemble que ce Commentaire vaut bien le vôtre. Vous traitez ſans ceſſe comme un Ecolier le Poëte qui a le mieux entendu l'Art du Théâtre. Il avoit étudié cet Art en homme de génie, & vous le critiquez en homme d'eſprit. Le bel-eſprit, comme on ſait, fut de tout tems l'en-

nemi

nemi le plus perfide du génie. Ce n'eſt pas tout : il faut continuer de vous entendre.

« Bien des gens (c'eſt toujours *bien des gens*, & ce n'eſt jamais que vous) n'aiment pas à voir les fils d'un Empereur dépendre entièrement d'une Gouvernante qui les traite comme des enfans, & qui ne leur permet pas de ſe mêler de leurs propres affaires. Le mal eſt encore que cette Léontine, qui dit avoir tant de moyens, n'a effectivement aucun moyen, dans le cours de la Pièce, hors un billet dont l'Empereur peut très-bien ſe ſaiſir ».

Afin que l'Empereur pût ſe ſaiſir de ce billet, il faudroit d'abord qu'il ſût que Léontine en a un : or, il n'en eſt queſtion qu'après la mort du Tyran. Indépendamment de ce billet, les moyens de Léontine ſont ſa fermeté, ſon courage, ſon ſecret. Voyez, dans la belle Scène entr'elle & Phocas, au quatrième Acte, voyez quels ſont ſes moyens pour arrêter la fureur du Tyran : c'eſt là ſon triomphe.

Quant à votre badinerie ſur *cette Gouvernante qui traite les Princes comme des enfans*, cela ne ſignifie abſolument rien. Pour que les Princes ſe mêlaſſent de leurs propres affaires, il auroit donc fallu que Léontine leur eût tout découvert; qu'elle eût dit au fils de Phocas ce qu'il étoit. Alors que devenoit la Pièce? que devenoient Héraclius, Pulchérie & elle-même? Tout étoit perdu, ſi elle eût dit ſon ſecret avant la mort de Phocas. Il eſt bien naturel que cette femme, qui a ſacrifié ſon enfant pour ſauver le fils de Maurice, veuille recueillir la gloire de ſa cruelle généroſité, & qu'elle tienne dans ſa dépendance celui à qui elle a ſauvé la vie & l'Empire. Cet orgueil eſt très-convenable à une femme telle que Léontine. Héraclius lui-même eſt aſſez reconnoiſſant pour en convenir dans ces vers, qui ſont une réponſe à votre perſifflage:

Le ſecret eſt à vous, & je ſerois ingrat
Si, ſans votre congé, j'oſois en faire éclat;
Puiſque, ſans votre aveu, toute mon aventure..

Paſſeroit pour un ſonge & pour une impoſture.
Je dirai plus: l'Empire eſt plus à vous qu'à moi,
Puiſqu'à Léonce mort tout entier je le doi:
C'eſt le prix de ſon ſang.

Vous reprenez l'endroit de la ſixième Scène du ſecond Acte, où Léontine abuſe Martian, & lui fait croire qu'il eſt Héraclius. Elle lui raconte comment elle tua ſon propre fils, & feint, à ce récit, de pouſſer un ſoupir, pour le mieux abuſer, en diſant:

Ah! pardonnez, de grace, il m'échappe ſans crime.

« Le mal eſt (dites-vous) que ce » ſoupir d'une mère eſt accompagné d'une » diſſimulation qui affoiblit tout ſentiment » tendre ».

Il eſt bien queſtion de tendreſſe dans le rôle d'une femme qui a tué ſon fils pour ſauver celui de ſon Empereur. Corneille n'a point voulu peindre une mère tendre, mais une femme forte, dont le caractère décidé eſt une diſſimulation

adroite, réfléchie & profonde. Ainſi ce ſoupir que vous blâmez eſt un nouveau coup de pinceau qui renforce ſon caractère. Le Spectateur en eſt d'autant plus frappé, qu'il eſt inſtruit, & qu'il ne peut ſe tromper ſur l'intention de ce ſoupir artificieux.

Le beau diſcours de Léontine, dans la Scène cinquième du quatrième Acte, n'eſt point à l'abri de votre cenſure. Ce diſcours finit par ce vers :

Il ſeroit lâche, impie, inhumain comme toi.

Et voici votre Commentaire :

« Remarquez que, dans le cours de la » Pièce, Phocas n'a été ni lâche, ni impie, » ni inhumain ».

N'a-t-il pas voulu faire mourir Pulchérie, ou la marier malgré elle ? Ne veut-il pas tuer l'un des deux Princes, & même tous les deux ? N'eſt-il pas prêt à faire périr Léontine, s'il n'avoit pas beſoin de ſon ſecret ? Que voulez-vous donc dire ? Et d'ailleurs ne ſuffiroit-il pas des crimes qui l'ont élevé à l'Empire, pour mériter ces reproches ?

« Ces injures vagues ſentent trop la dé-» clamation ».

Ces injures ne ſont point vagues ; & vous voudriez bien avoir déclamé avec cette force-là.

« Encore une fois, un domeſtique ne » parle point ainſi à un Empereur dans ſon » Palais ».

Remarquez d'abord que la Scène eſt actuellement dans l'appartement de Léontine, & qu'un domeſtique comme elle, qui a ſacrifié ſon ſang pour celui de Maurice, peut bien parler ainſi à un uſurpateur dont elle ne craint rien : car elle lui a dit plus haut :

Je rirai de ta peine ; ou, ſi tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le ſecret de ton fils.

« Qu'il ſeroit beau de faire *ſous-entendre* » toutes les injures que diſent Léontine & » Pulchérie, au lieu de les dire ! Que ce » ménagement ſeroit touchant & plein de » force » !

On voit bien que les diſcours de Léontine & de Pulchérie ſont très-beaux : on

ne voit pas de même ce qu'il y auroit de *touchant* & de *fort* dans ce qu'elles ne diroient pas. Quel caractère auroient donc ces deux femmes qui *ſous-entendroient* leurs ſentimens ? Vous avez là une plaiſante manière d'anéantir les plus belles choſes ! Pour moi, je vous aſſure qu'on eſt très-charmé que Léontine n'ait pas *ſous-entendu* le diſcours ſublime qu'elle tient à Phocas. Le Tyran, dans la plus vive inquiétude, commençant à s'attendrir, & lui diſant : *rends-moi mon fils, ingrate.* Léontine triomphe de ſa douleur, & lui répond :

Il m'en déſavoueroit.
Et ce fils, quel qu'il ſoit, que tu ne peux connoître,
A le cœur aſſez bon pour ne vouloir pas l'être.
Admire ſa vertu, qui trouble ton repos.
C'eſt du fils d'un Tyran que j'ai fait ce Héros.

Vous avez eu grand ſoin de *ſous-entendre*, dans vos Pièces, des traits d'un ſublime ſi admirable ; & vous auriez voulu

que Corneille en eût été auſſi ſobre que vous.

Je crois vous avoir ſuivi aſſez long-tems à travers tous les détours inſidieux, les ſubtils faux-fuyans où vous cherchez à égarer le jugement de vos Lecteurs, & parmi les chicanes ſans nombre que vous ſuſcitez à Corneille ſur les caractères & les ſentimens de ſes Héros. Je vous avoue que je n'ai pu lire vos critiques, auſſi frivoles que malignes, ſans la plus vive indignation ; & peut-être mes réponſes s'en reſſentent-elles un peu : car je ne ſais point l'art d'écrire autrement que je ſuis affecté : je laiſſe les petites réſerves concertées à ces Auteurs flegmatiques, également indifférens pour le vrai & pour le faux, qui ne s'émeuvent de rien, qu'une impertinence & une injuſtice n'ont jamais révoltés, & dont l'ame a cent fois moins de part que leur plume dans ce qu'ils écrivent.

Quoi qu'il en ſoit, il m'a été facile de défendre Corneille ſur un point où tous les bons eſprits ſont d'accord. Tous con-

viennent que le génie de ce Poëte brille ſur-tout par les caractères ; & c'eſt cette partie qui a toujours diſtingué les Poëtes du premier ordre, dans tous les genres. C'eſt par-là qu'Homère l'emporte ſur Virgile dans l'Epopée ; que Molière ſurpaſſe tous les Poëtes Comiques de tous les ſiècles, & que Corneille a ſu égaler Sophocle, ſans avoir pu l'être par Racine. Ce talent ne l'a jamais abandonné, même dans ſes plus mauvaiſes Pièces. Attila peut n'être pas agréable au Lecteur ; mais il n'en eſt pas moins fidèlement ſaiſi d'après l'idée qu'en donne l'Hiſtoire. C'eſt bien le caractère farouche & barbare de ce fléau de l'humanité. Si l'agrément y manque, la vérité s'y trouve. L'Alexandre de Racine eſt bien-loin d'avoir ce mérite de reſſemblance, comme l'Attila de Corneille. C'eſt avec la même vérité qu'il a peint la Cour de certains Rois baſſement politiques & lâchement cruels. On peut dire que ces portraits intéreſſent peu l'ame dont ils ne touchent point les paſſions ; mais ils frappent par la fidélité que le Peintre y a

obſervée. Cette vérité de mœurs & de caractères plaît univerſellement, dans tous les ſiècles, & à tous les eſprits. Les Etrangers peuvent être inſenſibles aux charmes de la diction, dans une Langue dont ils ne connoiſſent pas toutes les fineſſes ; mais tous les Peuples ſont en état de juger ſi le cœur de l'homme eſt bien développé, ſi la nature eſt bien ſaiſie, ſi les perſonnages célèbres ſont repréſentés ſous la forme qu'on s'en figure d'après leurs actions. Horace fait bien ſentir le prix qu'on doit mettre à ce mérite, quand il nous dit, dans ſon Art Poétique, qu'*une Pièce qui aura des caractères frappans & des mœurs exactes, quoique d'ailleurs écrite ſans grace, ſans force, ſans art, fait plus de plaiſir au Public, & attire plus de Spectateurs que des riens harmonieux & des vers brillans, mais vuides de choſes.*

Interdùm ſpecioſa locis, morataque rectè
Fabula nullius veneris, ſine pondere & arte,
Valdiùs oblectat Populum, meliùſque moratur

Quàm versus inopes rerum, nugæque canoræ.

Racine, ce Peintre admirable des paſſions, n'étoit point auſſi habile que Corneille à peindre les grands caractères & les ſentimens ſublimes, quoiqu'on trouve, dans ſes différentes Pièces, des traits d'une grande élévation, & que les caractères de Porus, de Mithridate, d'Agrippine & d'Acomat ſoient maniés avec beaucoup d'art & de génie. Néanmoins, la ſeule Pièce où il ſe ſoit élevé au niveau de ſon rival, dans cette partie, c'eſt *Athalie*. Le rôle de Joad peut le diſputer aux plus beaux rôles du grand Corneille.

Après ces deux premiers Poëtes de notre Théâtre, qui laiſſent un immenſe intervalle entr'eux & leurs ſucceſſeurs, ou leurs imitateurs, celui qui a eu le plus de ce génie pour les caractères, eſt Crébillon. *Atrée*, tout horrible qu'il eſt, n'eſt point inférieur à l'idée que l'antiquité nous en donne : *nefarius Atreus*. Il eſt peint avec une force peu commune; il ne le cède peut être pas à la *Cléopatre* de Corneille, quoique, d'ail-

leurs, il y ait beaucoup plus d'art d'un côté que de l'autre, & que le cinquième Acte de Rodogune l'emporte, pour la connoiſſance du Théâtre, pour le vrai pathétique de la Tragédie, & pour la grandeur du Spectacle, ſur toute la Pièce d'Atrée. *Pharaſmane*, dans Radamiſte & Zénobie; *Palamède*, dans Electre; *Pirrhus*, dans la Pièce de ce nom, ſont des caractères vigoureuſement exprimés & auſſi fortement ſoutenus.

Depuis Crébillon, je ne vois dans les Ouvrages tragiques que des caractères vagues, qui reſſemblent ſeulement à l'Auteur qui les fait parler, qui ſe démentent continuellement, & languiſſent après le moindre effort. Ceux que j'entends le plus vanter ſont *Mahomet* & *Brutus*; mais celui-ci condamne ſon fils ſi étourdiment, avec ſi peu de raiſon; il agit ſi peu dans la Pièce, il ſe déploie ſi peu, qu'on ne le voit, pour ainſi dire, que de profil. Son caractère n'eſt qu'effleuré, quoiqu'annoncé d'une manière fort impoſante dans les premières Scènes. Pour

Mahomet, s'il n'avoit pas eu plus de politique, d'adreſſe & d'enthouſiaſme qu'il n'en montre dans la Tragédie; s'il avoit remis la conduite de ſes projets à des jeunes gens & à des ſubalternes; s'il avoit été auſſi froid & auſſi inconſéquent, il n'auroit pas fondé la moindre Religion dans l'Arabie, ni changé la face de la moitié du monde. Jetez les yeux ſur le portrait de *Cromwel*, dans Boſſuet, où il occupe ſi peu de place, vous verrez combien ce portrait ſublime efface tout le *Mahomet* de la Tragédie.

Cette diſcuſſion, qui m'engageroit trop loin, ſi je la pouſſois comme il convient, trouvera mieux ſa place dans l'examen que nous ferons de votre Théâtre. Il faut revenir à vos Commentaires. Mais cette Lettre a déjà paſſé les bornes que je voulois lui donner, & il me reſte encore à remplir la moitié du plan que je me ſuis tracé pour cette défenſe de Corneille. C'eſt votre faute, Monſieur, ſi je ne ſuis pas plus court: que n'étiez-vous plus juſte! La ſuite de cette réfutation doit conte-

nir, d'ailleurs, des réflexions assez intéressantes, pour mériter une certaine étendue. De peur que l'impatience ne vous prenne, & que vous ne trouviez que je vous fais trop attendre, je fermerai ici cette Lettre, dont la suivante sera une continuation, que vous recevrez dans peu, pour joindre à celle-ci. Après quoi, laissant le reste de vos jugemens littéraires pour un autre tems, nous passerons tout de suite à la HENRIADE : car je vois que c'est là ce qui vous intéresse le plus; & il ne faut pas vous faire languir.

Fin de la cinquième Lettre.